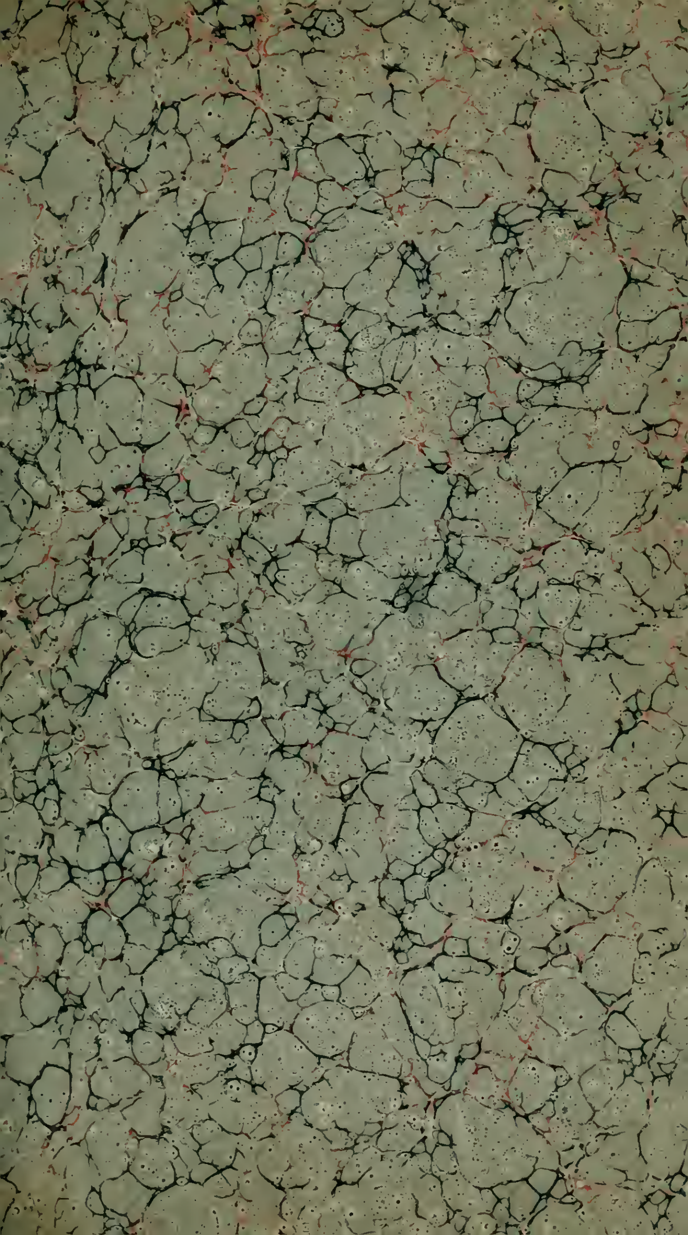
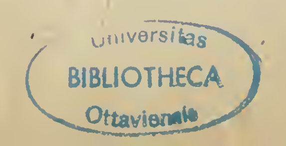

U d'/of OTTAWA
39003002316064

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nouveauxsamedis14pont




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

AVIS.

On est instamment prié d'avoir soin des livres, de les renvoyer enveloppés, et d'y joindre le nom de la personne qui les rend.

CHRÉTIENNES
BIBLIOT
NANCY

NOUVEAUX

SAMEDIS

CALMANN LEVY, ÉDTEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1 —
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouveaux Samedis	14 —
Le Fond de la Coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition	1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1 —
La Mandarine, 2e édition	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1 —

MPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

NOUVEAUX
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

QUATORZIÈME SÉRIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

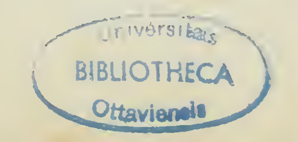
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés





PQ
282
.P75
1865
v.14

NOUVEAUX
SAMEDIS

I

LA
MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

LES ÉTATS-UNIS CONTEMPORAINS[1]

I

30 janvier 1876.

Le caractère français offre des contradictions singulières. Nous ne péchons pas par excès de modestie, et, sans adopter complétement le *pathos* hiérophantique de M. Victor Hugo, il ne nous déplaît pas qu'on nous qualifie d'initiateurs, qu'on nous félicite, même dans nos

1. Par M. Claudio Jannet.

désastres, d'enseigner aux autres peuples la liberté dont nous ne savons pas faire usage, la théorie que dément presque toujours la pratique, l'égalité que nous prêcherions volontiers en habit brodé, du haut d'un char de triomphe, la fraternité que nous formulons tour à tour en coups de poing et en coups de fusil, et le progrès que ses folles exigences condamnent d'ordinaire à un long carême après les soirées de mardi-gras.

Et cependant, non-seulement il nous arrive de céder à l'esprit d'imitation ; mais, dans ces imitations dangereuses, nous prenons aisément les différences pour des ressemblances. Combien de fois, au déclin de la Restauration et au début du règne de Louis-Philippe, n'ai-je pas entendu dire que la France n'entrerait en pleine possession d'elle-même et de ses institutions nouvelles que le jour où elle se modèlerait franchement sur l'Angleterre ; comme si chacune de nos révolutions, de plus en plus destructives, *niveleuses* et dissolvantes, ne nous rejetait pas plus loin de notre modèle ! Pourvu que vous ayez traversé nos grandes crises et assisté aux victoires du pavé, vous avez pu reconnaître tout ce que signifiait le cri de *vive la Pologne !* sur les lèvres des hurleurs de *Marseillaise* et des constructeurs de barricades, heureux de confondre le patriotisme et la sédition, la révolte nationale contre une oppression étrangère et l'insurrection factieuse contre un gouvernement légal. Enfin, l'Amérique a, depuis cent ans bien comptés, exercé sur nous

diverses influences dont nous n'avons pas eu à nous applaudir. Un faux bonhomme et un vrai grand homme, Franklin et Washington, secondés par le mouvement philosophique du dernier siècle, présentèrent à notre émulation un type que les disciples de Jean-Jacques ne pouvaient manquer d'accueillir comme le gage d'une régénération sociale. Pendant ces années ardentes où les esprits surexcités vivaient à la fois dans le présent et dans l'avenir, où les imaginations aspiraient à l'inconnu, tout contribuait au prestige des États-Unis d'Amérique soulevés contre leur métropole ; l'apparente justice de leur cause, le lointain, les merveilles que l'on racontait de ces beaux pays, de ces forêts vierges, de ces solitudes immenses, de ces végétations exubérantes, de ces riches cultures, de ces premières conquêtes de l'homme sur la nature sauvage et sur les majestés du désert ; tout jusqu'à l'originalité de ce costume de bourgeois ou de quaker, égaré parmi les splendeurs du palais de Louis XIV et contrastant avec la soie et le velours des habitués de Versailles.

Lorsque Louis XVI, séduit par ces airs de simplicité et de vertus patriarcales qui s'accordaient si bien avec ses propres penchants, se décida à prendre parti pour les États-Unis, il ne se doutait pas que ce serait là sa première étape sur la route qui devait le conduire, dix-sept ans plus tard, au Temple et à l'échafaud. Plus exactement que le grand Roi à propos des Pyrénées, il aurait

pu dire qu'il n'y avait plus d'Océan. L'Amérique, visitée, admirée et défendue par de jeunes gentilshommes qui s'essayèrent au rôle de républicains chevaleresques, devint pour eux le jardin d'acclimatation de la révolution française. Quand ils revinrent, ils étaient déjà les concitoyens de Washington plus que les sujets du roi de France. Ils éprouvèrent ou simulèrent de violentes surprises en comparant à la société nouvelle dont ils venaient de saluer l'aurore l'ancien régime dont les élégances déguisaient mal la décrépitude, et qui se fardait de philosophie pour dissimuler ses rides. Lorsque éclatèrent les premières fusées révolutionnaires, ils se figurèrent qu'ils n'avaient qu'à se souvenir, qu'il leur suffirait, pour assurer le succès de cette seconde épreuve, de lui appliquer les leçons et les exemples des promoteurs de l'indépendance américaine, qu'il leur serait facile de faire, sauf de légères nuances, du sage et généreux Louis XVI, un Washington couronné. Ils crurent qu'une nation vieillie, surmenée, appauvrie, ruinée, gangrenée, aux prises avec des institutions croûlantes, avec un gouvernement qui n'avait que le choix des fautes, partagée entre des classes qui commençaient à se haïr, ameutée contre des pouvoirs qui ne se respectaient plus, enfermée et comme suffoquée dans le cercle de ses griefs, de ses rancunes, de ses misères, de ses convoitises, se laisserait diriger et contenir par quelques élèves du Bonhomme Richard, qu'elle se

prêterait docilement aux réformes, comme un peuple neuf, robuste, tout d'une pièce, sans aristocratie, sans passé, fier de se gouverner lui-même, et, s'il se sentait à l'étroit dans sa Constitution, sa ville ou son champ, ayant devant soi l'immensité pour le recevoir, le loger et le nourrir. Ce qui en advint, vous le savez. N'insistons pas! le nom de Lafayette, qui résume toute cette phase de chimères et de mécomptes, nous dit assez à quel point on peut être coupable après avoir été aveugle, et comment on débute par l'illusion pour finir presque par le crime.

N'importe! Les États-Unis d'Amérique n'avaient rien perdu de leur mystérieux attrait, alors même que de cruelles alternatives d'anarchie et de dictature, de Terreur et de despotisme, de conquête et d'invasion, de Robespierre à pied et de César à cheval, paraissaient devoir discréditer à tout jamais la forme républicaine, et rendre la Révolution haïssable jusque dans ses origines les plus lointaines et les plus pures. La source limpide est-elle responsable des immondices qui souillent le fleuve? Était-ce la faute de la jeune République, si nous avions été de détestables copistes, et les laideurs de la copie devaient-elles nous brouiller avec le modèle ? D'ailleurs la poésie, le roman, les récits de voyages, voilaient de leur brume lumineuse les brèches de la politique. Les lecteurs de Chateaubriand et de Cooper s'empressaient de tout pardonner aux catéchumènes du Père Aubry, aux

hôtes de René, aux chasseurs de la Prairie, aux pionniers de la forêt, aux compatriotes de M. Harper et d'Harvey Birch, aux compagnons du Pilote et du Corsaire rouge. Pendant ce temps, les vieilles monarchies s'étaient reconstituées tant bien que mal dans le vieux monde. Les cheveux blancs ou les perruques blondes de Lafayette se déshonoraient dans des connivences clandestines avec les complots bonapartistes. On pouvait croire que notre siècle, inauguré par des coups de canon et des coups de tonnerre, allait enfin se reprendre au fil que la Révolution avait brisé entre les mains de Louis XVI : qu'une royauté traditionnelle, tempérée par des institutions parlementaires, rassurant tout ensemble l'autorité et la liberté, réussirait à terminer nos dissensions et nos malheurs, nos fautes et nos querelles. L'illusion survécut même à la chute de la branche aînée des Bourbons. Que dis-je ? l'anglomanie politique dont je parlais tout à l'heure considéra cette catastrophe comme une bonne fortune, et se persuada qu'il n'en serait que plus facile de pratiquer et d'affermir cette monarchie constitutionnelle, rêvée, désirée, aimée, caressée, courtisée par nos jeunes libéraux et nos jeunes doctrinaires : la plus raisonnable, disaient-ils, et, en réalité, la plus volage et la plus perfide des maîtresses !

L'illusion durait encore, malgré bien des symptômes alarmants, lorsque parut un livre dont la célébrité prouve une fois de plus qu'il n'y a qu'heur et malheur

en politique et en littérature. Le rôle d'iconoclaste n'a rien qui me séduise, et je suis trop vieux pour cultiver ce moyen de succès, si souvent employé par les débutants à prétentions tapageuses, qui consiste à tirer un coup de pistolet sur les figures consacrées par l'admiration publique. Je me souviens pourtant d'une époque, — décembre 1847 et janvier 1848, — où le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux-Mondes* taillaient leurs meilleures plumes pour chicaner et discuter M. de Tocqueville, à qui on ne pardonnait pas son opposition de puritain d'Amérique au ministère Guizot. On lui prouvait en fort bons termes, premièrement, qu'il était ingrat envers une société et un régime qui, en échange de son ouvrage sur la *Démocratie américaine*, lui avaient donné une grande situation littéraire et parlementaire, un fauteuil à l'Académie française, une élection unanime à l'Académie des sciences morales, une place à la Chambre des députés et un caractère semi-officiel de médiateur et d'interprète entre l'Ancien et le Nouveau Monde : secondement, qu'il avait encore beaucoup à faire pour mériter le titre très-prématuré de Montesquieu du XIX siècle ; enfin, que par sa persistance chagrine et tracassière à soutenir, contre le roi et ses ministres, une minorité qui s'appelait dans les Chambres opposition dynastique, dans les banquets réforme électorale et, dans la rue, Révolution démocratique et sociale, il se montrait bien peu ménager des vrais intérêts de cette liberté à laquelle il avait dédié ses

illustres pèlerinages. L'événement donna raison aux adversaires, aux détracteurs de M. de Tocqueville ; quatre ans après, lorsque j'eus l'honneur de le rencontrer à Vincennes, où il venait visiter son ami — j'allais dire son complice, — M. Duvergier de Hauranne, prisonnier du 2 décembre, le sentiment de mon obscurité et de sa gloire m'empêcha seul de lui demander s'il ne regrettait pas d'avoir, en taquinant Louis-Philippe, M. Guizot et M. Duchâtel, contribué d'abord à l'avénement de MM. Ledru-Rollin et Caussidière, puis au coup d'État de Louis-Bonaparte et de M. de Morny, et préparé le règne d'une démocratie en France, fort différente de sa démocratie en Amérique. Hélas ! que n'aurais-je pas à lui demander aujourd'hui ?

Quoi qu'il en soit, sans réveiller des souvenirs qui seraient irritants s'ils ne se noyaient dans le sang de nos blessures, on peut remarquer, en faveur d'Alexis de Tocqueville, que l'Amérique de 1836 ne ressemblait pas beaucoup plus à celle de 1876, que la France de 1876 ne ressemble à la France de 1836. Supposez, en effet, un publiciste, un penseur américain, indifférent à la question de légitimité, mais favorable à la forme monarchique, passant une année à Paris, sous le ministère de M. Molé ou de M. Guizot, alors qu'il était permis de s'abuser sur la fragilité de la dynastie de Juillet, au moment où Louis-Philippe obtenait, faute de mieux, le titre de Napoléon de la paix, où un de ses fils ramenait en France les cendres du vrai Napoléon, où la prospérité

matérielle demandait grâce pour le vice originel de la Royauté d'*à peu près*, où des orateurs incomparables illustraient notre tribune, où nos grands écrivains et nos grands poëtes avaient leur été de la Saint-Martin : pourrait-on, trente-cinq ou quarante ans plus tard, l'accuser de complaisance ou de mensonge, si l'on plaçait en regard de ses flatteuses peintures l'infortuné pays qui se console de ses défaites avec les trois muses ou musettes de MM. Offenbach, Hervé et Lecocq, qui tresse des couronnes aux auteurs de ses désastres, qui fait des sénateurs de MM. Cazot, Edmond Adam, Luro, Corne, Foubert et Cordier, qui récompense par des ovations les services militaires de M. Gambetta et par des apothéoses le patriotique discernement de M. Naquet *choisissant* entre les défenseurs des barricades et les massacreurs de Versailles ? — Votre portrait ne ressemble pas à l'original, lui dirait-on. — C'est que l'original ne se ressemble plus à lui-même, aurait-il le droit de répondre.

Me voici bien près du livre si opportun et si excellent de M. Claudio Jannet, *les États-Unis contemporains*. Contemporains, entendez-vous bien ? c'est-à-dire tels que les a faits l'école démocratique et sceptique de Jefferson, succédant aux sages et chrétiennes influences de Washington et de John Adams ; tels que les ont faits le progrès des idées révolutionnaires, la décadence de l'esprit de famille, la rupture avec les traditions, la prépondérance des intérêts matériels, et enfin la guerre de la sé-

cession, si peu d'accord avec le programme du sentimentalisme républicain ! Il y a donc deux points essentiels à considérer dans l'ouvrage de M. Claudio Jannet : les différences, ou plutôt les contrastes que le temps a créés entre l'Amérique dépeinte par Tocqueville et les symptômes actuels de son déclin, et la puissance d'observation qu'a déployée M. Jannet, tantôt pour nous initier à ces contrastes, tantôt pour nous prouver que, même dans le beau temps de M. de Tocqueville et de sa lune de miel américaine, il aurait vu, regardé, jugé et décrit autrement que lui. On reconnaît à chaque page l'élève de M. Le Play, appliquant aux effets de la souveraineté du peuple, à la pratique du suffrage universel, à la fatalité du radicalisme, aux *menus frais* d'une République démocratique, à la justice, aux juges, à la presse, à l'omnipotence du dollar, etc., etc., l'admirable méthode de son illustre maître, cette méthode qui va droit au but, étudie les faits, supprime les phrases, abrége les commentaires, ramène à un idéal d'unité, d'harmonie, de paix, de grandeur morale, les questions sociales et politiques, et force la critique expérimentale, si souvent complice du matérialisme, de prendre parti pour l'âme, pour la conscience et pour le bien.

Je viens de nommer M. Le Play. La lettre qu'il adresse à l'auteur des *États-Unis contemporains* et qui sert de préface au livre est le plus précieux des témoignages et pourrait, au besoin, remplacer mon analyse, si je ne

tenais, moi aussi, à rendre hommage à une œuvre qui peut dissiper de dangereuses erreurs, restituer à la monarchie tout le terrain que lui a dérobé la République et nous démontrer qu'un succès d'estime, d'honnêteté et de vérité ne perd rien à être un succès d'à-propos. Je ne résiste pourtant pas au désir de citer quelques lignes de cette éloquente préface, et de m'assurer contre toute chance d'erreur, en invoquant cette autorité, en me plaçant sous ce patronage :

« L'école de Jefferson n'a pas seulement compromis, par ses erreurs, l'avenir des États-Unis : elle a lourdement pesé sur le reste du monde. Cette contagion du mauvais exemple a sévi en France plus qu'ailleurs. Lafayette, prenant le change sur ce qu'il avait vu en Amérique, attribuait à l'institution de la République les succès qui, en réalité, étaient dus à la vertu des hommes formés sous la monarchie anglaise. Il préparait ainsi nos concitoyens à se passionner pour les nouveautés que devait produire le système de Jefferson. Un demi-siècle plus tard, Tocqueville commit une erreur encore plus dangereuse. Il attribua à l'influence de la multitude les apparences de prospérité qui se conservaient grâce aux restes des forces morales accumulées sous l'ancien régime colonial. Il n'eut pas assez de perspicacité pour voir que ces forces diminuaient à mesure que la classe inférieure de l'Amérique adoptait les mœurs de celles que Jefferson avait jugées si sévèrement en Europe et c'est ainsi qu'il

crut pouvoir ériger en dogme la supériorité du nombre en matière de gouvernement. C'est donc Tocqueville qui, en publiant la *Démocratie en Amérique*, faussa sur un point capital la notion de la vie publique, et acheva, parmi nous, l'œuvre de la révolution... Depuis la publication du *Contrat social*, le livre de Tocqueville est celui qui a exercé la plus funeste influence sur nos destinées... »

Arrêtons-nous au péristyle. Une femme d'esprit disait à un de ses convives, découpeur maladroit et bavard : « Il faut à table de grands couteaux et de petites histoires. » — Il faut, aux heures de tumulte électoral, de petits articles et pas du tout de couteaux. Dans huit jours, je pénétrerai plus avant ; je détaillerai quelques chapitres, et j'espère prouver que c'est là une de ces œuvres décisives, qui paraissent à leur moment, fixent une date, dissipent des mirages, assurent des revanches à la vérité et à la justice, et déblaient le sol encombré par un amas de préjugés, de lieux communs, de sophismes et de mensonges. Pour aujourd'hui, je ne puis me défendre d'un rapprochement que les circonstances rendent plus irrésistible, et qui ajoute à mes sympathies pour le livre de M. Claudio Jannet. L'ouvrage d'Alexis de Tocqueville, écrit et publié à une époque où l'auteur, ses amis du centre gauche et ses collègues du centre droit, regardaient la monarchie de 1830, sinon comme parfaite, au moins comme viable, a été un présage. Sept ou huit ans plus tard, la République de Février lui

donnait la réplique, et préludait aux calamités ultérieures. M. Jannet publie ses *États-Unis contemporains* au moment où, par notre faute, la République de septembre 1870 et de février 1875 se pose en fait accompli et s'enveloppe dans la légalité comme dans une armure. Il met à nu les vices de cette République qui passait pour la meilleure et fournissait des arguments aux détracteurs de la Royauté. La symétrie est évidente ; puisse-t-elle être complète ! Puisse ce livre être aussi un pronostic... en sens inverse ! S'il fait autant de mal à l'idée républicaine que l'œuvre de Tocqueville en a fait au principe monarchique, jamais plus éminent service n'aura été rendu à une cause plus juste et plus belle, à un pays plus coupable et plus malheureux.

II

Voyez-vous d'ici la figure que feraient nos bons républicains de 1876, Naquettistes, Gambettistes ou même Grévistes, si nous leur disions : « Eh bien, soit ! la République est désormais le seul gouvernement possible ; nous allons, s'il vous plaît, la fonder ensemble, et voici les bases sur lesquelles il sied de l'établir, afin qu'elle soit plus solide. Nous emprunterons notre code aux

préceptes du Décalogue, et nous tâcherons de modeler nos institutions sur le gouvernement hiératique et théocratique du peuple d'Israël. Notre véritable souverain, ce sera Dieu : notre grande Charte, ce sera la Bible. Nos sénateurs et nos députés, plus généralement connus sous le titre d'*Assemblée des saints*, se regarderont uniquement comme les interprètes des volontés d'en haut, et ne délibéreront qu'après s'y être préparés par des jeûnes, des prières et des sermons. Nos pénalités seront sévères, mais justes. Nous punirons de mort le blasphème, le parjure, le viol et l'adultère. Les baisers entre personnes non mariées seront passibles de l'amende et du fouet. Le défaut d'assistance à l'office divin entraînera une réprimande publique, suivie d'une forte amende. Des peines encore plus rigoureuses frapperont la violation du septième jour. Nous n'aurons qu'un très-petit nombre de journaux, qui seront soumis à une censure inflexible. Quant au théâtre, inutile d'en parler : cette œuvre de Belial est incompatible avec notre idéal de République. »

J'exagère à dessein, et j'ai tort peut-être de prêter des airs de badinage à un sujet si sérieux. Pourtant, allez au fond, et vous trouverez dans le contraste de ces excès d'austérité avec notre anarchie morale, non-seulement le secret de nos impossibilités républicaines, mais l'explication de la décadence des États-Unis contemporains.

Le XVIIe siècle, qui fut en Angleterre le siècle des Révolutions, amena en Amérique deux sortes d'émigrants ; les puritains, que l'anglicanisme gênait dans l'exercice de leur culte, et les royalistes, qui, après le meurtre de Charles Ier, avaient fui avec horreur l'île des Cygnes changée en nid de vautours, et qui apportèrent avec eux en Virginie les deux choses les plus utiles à une colonie naissante : la richesse et la tradition.

Ce sont les Puritains de la nouvelle Angleterre — vous l'avez déjà deviné — qui m'ont fourni, d'après M. Claudio Jannet, ces traits de rigorisme excessif qui font parfois ressembler leur histoire à une page de cet Ancien Testament où nous voyons les Hébreux en communication incessante avec Jéhovah. Libre à nous d'en sourire : il n'en est pas moins vrai que cette rude hygiène religieuse et morale excelle à maintenir les consciences et les âmes à ce niveau où elles ont à peine besoin d'être gouvernées et où les lois humaines sont constamment suppléées par la loi divine.

Ainsi donc, la religion, une religion rigide et dominatrice chez les Puritains : plus douce, mais non moins fervente, dans la colonie catholique du Maryland : anglicane, mais profondément enracinée, parmi les colons de la Virginie, tel fut, avant que l'on songeât à se séparer de la métropole, le premier point d'appui des institutions politiques. Celles-ci, plus significatives encore dans les mœurs que dans les lois, étaient aussi

éloignées que possible du principe fatal de la souveraineté populaire ; elles affirmaient partout, sinon un régime aristocratique bien nettement déterminé, au moins cette aristocratie, qui est la vraie, qui se rapproche le plus de son étymologie grecque, — *gouvernement des meilleurs,* — et qui réserve aux plus dignes, à l'élite recommandée par ses lumières, ses vertus et ses grandes propriétés territoriales, l'influence, le crédit et le pouvoir. Religion, tradition, gouvernement des MEILLEURS, mœurs pures et austères .... qu'en dites-vous ? Vous semble-t-il que la France soit assez loin de l'Amérique ? ou que l'Amérique si bien décrite par M. Claudio Jannet soit assez loin de Washington ?

C'est en effet dans ce milieu que naquit et grandit l'homme illustre dont l'œuvre dut être bien forte et bien belle, puisque ses successeurs n'ont pas encore réussi à la détruire en entier. C'est une erreur ou plutôt une absurdité de regarder la Révolution américaine comme une de ces explosions théâtrales où une foule exaspérée crie : « A bas les tyrans ! » et où les meneurs de l'insurrection populaire s'empressent de rompre violemment avec le passé et de faire du lendemain le démenti absolu de tout ce qui existait la veille. Ici, au contraire, nous voyons les hommes les plus éminents, Washington, John Adams et leurs amis, d'abord récalcitrants à l'idée de la rupture complète et de l'indépendance, puis dirigeant le mouvement, de concert avec

les personnages les plus considérables, les plus *autorisés* du pays. A ce début et dans cette première phase, la principale pensée de ce groupe que Washington domine et inspire, est de rester plus conservateur que révolutionnaire, de corriger immédiatement la cassure par la soudure, d'imiter, dans ce qu'ils eurent de bon, les Anglais de 1688, renversant une dynastie au nom de leurs traditions, de leurs lois, de leur religion et de leur passé. Le lien visible avec la métropole fut brisé; mais tout ce qu'elle avait communiqué de sage, de vivace, d'actif, de sain et de robuste à ses colonies, fut respecté. Il n'y eut presque rien de changé : il n'y eut qu'un peuple de plus. Le vieux chêne britannique avait poussé un rejeton ; ce rejeton était devenu si vigoureux, qu'il dit au chêne : « Ote-toi de mon soleil ! » Des jardiniers intelligents le détachèrent du tronc et le transplantèrent; il fut chêne à son tour, et l'infatigable génie de la race anglo-saxonne ne devait pas tarder à en faire une gigantesque forêt. C'est la France qui se chargea d'en rapporter, à ses frais, les premiers fagots.

La France ! En nous signalant, dès cette époque, deux courants contraires, en nous mettant en garde contre une admiration trop exclusive pour cette aurore de la liberté américaine, M. Claudio Jannet me suggère une remarque qui, si nous étions rancuneux, pourrait ne pas nous déplaire. Ce qui se passa en 1778, entre la France et l'Amérique, fut, à tous les titres, un

échange. L'Amérique nous enseigna la révolution républicaine : elle apprit et reçut de nous la philosophie voltairienne. Ses leçons furent plus immédiates que les nôtres : elles nous servirent, douze ou quinze ans plus tard, à nous défaire d'une monarchie. Les nôtres inoculèrent dans son sang généreux et pur de quoi se débarrasser peu à peu de sa religion, de sa morale, de ses vertus publiques et privées, de l'esprit de conservation et de respect pratiqué par Washington, de tout ce qui rend une nation digne et capable d'être libre. Sommes-nous quittes ? Notre histoire contemporaine dit non. Certains chapitres du livre de M. Claudio Jannet disent oui.

L'œuvre de Washington pouvait-elle durer ? Hélas ! non, et M. Claudio Jannet en donne les raisons avec une richesse de documents et une justesse de vues qu'on ne saurait assez louer. Le grand patriote de Mount-Vernon eût-il vécu cent vingt ans, tous ses continuateurs se fussent-ils inspirés de ses enseignements et de ses exemples, la Révolution qu'ils avaient acceptée, dirigée, purifiée et contenue, devait porter ses fruits. La démocratie américaine était condamnée d'avance à subir les conditions mêmes de ses victoires, de son avénement, de son règne et de ses progrès. L'élément conservateur ne pouvait qu'être peu à peu entamé, dominé et absorbé par l'élément révolutionnaire. L'édifiant et rassurant spectacle qu'avaient offert, dans leur simplicité

primitive, les colonies puritaines, catholiques, anglicanes ou royalistes de la Nouvelle-Angleterre, du Massachussets, du Maryland et de la Virginie, ne pouvait durer qu'en s'immobilisant, en écartant tout alliage, en préférant le *chez soi* aux larges expansions et aux bruyantes conquêtes du dehors, le patriotisme local à ce système d'autonomie des États qui, à force d'agrandir un pays, empêche ses habitants de s'y reconnaître, et qui, aggravé par la souveraineté du peuple, ne tarde pas à effacer les souvenirs du berceau et de la famille, à rompre la chaîne des traditions, à saper les antiques assises de la religion et de la morale. En lisant les cent premières pages du livre si consciencieux et si vrai de M. Claudio Jannet, je me figurais un ruisseau paisible, virgilien, à demi caché sous le gazon et la mousse, insuffisant à arroser une vaste plaine, mais gardant à l'usage du promeneur et du paysagiste une délicieuse sensation d'apaisement et de fraîcheur. Tout à coup, de hardis ingénieurs lui donnent pour auxiliaire un torrent qui centuple le volume de ses eaux, les rend plus rapides et plus fécondes, mais en trouble à tout jamais la transparence, le calme et la limpidité. Je songeais aussi à un enfant, soigneusement élevé sous le toit paternel, préservé de tout ravage extérieur, goûtant l'austère douceur des devoirs et des affections domestiques, priant pieusement le Dieu que prie sa mère, et ne connaissant de la vie que ce que lui en apprennent des voix respectées et

chéries. Une catastrophe l'émancipe et le lance brusquement dans le monde. Il y développe des facultés qu'il ne soupçonnait pas ; il y découvre des mystères dont il n'avait pas idée ; il y acquiert une fortune hors de toute proportion avec son modeste héritage. Une prompte expérience l'arme de toutes pièces, comme un guerrier pour le combat, comme un athlète pour la lutte ; mais gagne-t-il au change ? Que deviennent son innocence, son repos et son bonheur ? Joseph de Maistre semblait le pressentir, quand il répondait, en 1796, à des panégyristes du peuple américain ces mots récemment cités par un de nos confrères : « Laissez-le donc grandir, et, quand il sera arrivé à l'âge adulte, vous m'en direz des nouvelles ! »

Ces nouvelles, M. Claudio Jannet nous les dit, et il est impossible de rêver un nouvelliste plus véridique et mieux informé. Dans ce tableau, où se succèdent les causes et les effets, le lecteur, toujours un peu superficiel, trouvera nécessairement les effets plus piquants que les causes ; celles-ci, vous les connaissez, et nous les avons effleurées. Presque toutes pourraient faire allusion à nos propres misères. La Révolution de 1776 échangeant un contre-sens contre un pléonasme, ou, en d'autres termes, cessant d'être conservatrice pour devenir... révolutionnaire : la tradition remplacée par la table rase ; l'Amérique de Washington n'étant plus que l'Amérique de Grant après avoir été celle de Jefferson et de Jack-

son ; le lien fédéral détendu par les rudes mains de la démocratie souveraine ; la sage Constitution de 1787 disparaissant peu à peu dans le tourbillon des idées et des mœurs nouvelles, comme un frêle palmier dans le nuage de sable soulevé par le simoun ; les dents de requin du radicalisme broyant tout ce qui restait des vertus et des croyances nécessaires à la République idéale, c'est-à-dire chimérique ; enfin, l'immigration en permanence, le trop-plein de la vieille Europe et de la vieille Asie déversé dans ce bassin colossal par le vice, la détresse et le malaise des civilisations fatiguées ; les Allemands, toujours prêts à émigrer quand ils ne peuvent pas envahir, les Allemands qui nous ont appris à nos dépens tout ce qu'un faux piétisme, une fausse candeur et un faux romantisme peuvent cacher de matérialisme pratique, calculateur et mercantile ; — et les populations de l'extrême Orient, dont la corruption taciturne, les mœurs bizarres, la cupidité sournoise, s'infiltrent peu à peu à travers ces *couches nouvelles*, et agissent sur la conscience comme l'opium ou le hachisch sur le cerveau.

Les effets ! il y en a pour tous les goûts ou plutôt pour tous les dégoûts. Les désordres de la vie privée égalent les scandales de la vie publique. C'est à ceux-ci que nous nous en tiendrons de préférence ; premièrement, parce que, pour tout décrire, même en abrégeant, il faudrait un volume : secondement, parce qu'il nous répugne de toucher à ces plaies intérieures qui rongent

dans le vif la société américaine, n'épargnant ni la dignité et la stabilité du mariage, ni les délicatesses de l'épouse et de la mère, ni la chaste fécondité du lit nuptial, ni l'amour du foyer, ni les hiérarchies de la famille, ni l'autorité paternelle, ni ce sentiment de déférence qui éloigne la femme des fonctions publiques pour la respecter davantage et la prive de nos droits pour assurer ses priviléges ; enfin et surtout, parce que, en recueillant avec M. Claudio Jannet le lourd dossier de cette souveraineté populaire qu'on nous offre pour modèle, nous avons sans cesse à faire un retour sur nous-mêmes, et à nous demander, les yeux fixés sur ce prodigieux ensemble de *puffs*, de roueries, de vénalités, de charlatanismes, de dilapidations, de chantages, de violences, de friponneries, de bouffonneries, d'immoralités, de vices, de travers et de ridicules, si c'est un portrait ou un miroir.

Possideor, quia possideo! ces trois mots latins que je traduis ainsi : « Je suis gouverné par cela même que je gouverne, » — peuvent s'appliquer à cet impudent mensonge qu'on appelle la souveraineté du peuple. Cette souveraineté, décevante quand elle n'est pas funeste, dérisoire quand elle n'est pas destructive, ne nous présente, à vrai dire, qu'une série d'abdications perpétuelles. Lorsqu'elle n'est pas escamotée par un dictateur, un tribun ou un César, elle est confisquée par ces courtisans de la multitude qui la flattent pour mieux l'exploiter.

et lui font croire qu'ils se dévouent à ses intérêts au moment où ils la condamnent à servir leur ambition et leur vanité. En France, ces Robert-Houdin du suffrage universel forment une société anonyme. Ils sont signalés plutôt que classés. On les rencontre, la veille ou le lendemain des grandes crises, aux approches des élections, se faufilant auprès du pauvre et crédule Jacques Bonhomme, profitant des intimités du cabaret, grisant leur dupe des mêmes promesses, l'effrayant des mêmes fantômes, l'infectant des mêmes sophismes, prompts à lui transmettre le mot d'ordre des chefs d'emploi, des grands veneurs du gibier démocratique, des orateurs ambulants dont la faconde fait prime et obtient les honneurs du premier-Paris. Ni l'État, ni le peuple, ni le dictionnaire, n'ont encore défini la situation de ces courtiers-marrons du radicalisme. En Amérique, ils ont un nom, une position sociale, presque une patente. Ils se nomment *Les politiciens;* comme qui dirait les traficants de politique, les gens qui vivent de la politique, de même que l'épicier vit de sa canelle, le comédien de ses tirades, le pêcheur de son poisson, le mendiant de ses plaies et la courtisane de sa honte. « La politique, nous dit M. Claudio Jannet, y est absolument livrée à une classe spéciale d'individus qui en font métier, et qui flattent les passions de la populace pour arriver au pouvoir et à la richesse qu'il procure. Les *politiciens*, c'est le nom qu'on leur donne, sont eux-mêmes, la plupart du temps, les instruments

des grands banquiers, des spéculateurs, des entrepreneurs de travaux publics, des manieurs d'argent, en un mot. »

Vous comprenez aisément ce que peuvent devenir les vrais intérêts du vrai peuple, la conscience publique, la sincérité des élections, le discernement des électeurs, le choix du plus digne, le niveau intellectuel et moral de la nation, entre les mains de ces hommes qui font de la politique métier et marchandise, qui sont commandités par des agioteurs et qui subordonnent le succès de telle ou telle candidature à la réussite de telle ou telle opération financière. C'est le cas de dire comme Potier, dans une vieille pièce intitulée *La Maison du Rempart* : « Si le peuple n'est pas content, il faut qu'il soit bien difficile! » — Je me représente la démocratie, la souveraineté du peuple, sous les traits d'une mineure, d'une orpheline qu'il s'agit de marier. Elle serait à peu près certaine de bien choisir si elle se confiait à la sagesse des grands parents, ou même si elle interrogeait franchement les inspirations de son cœur. Survient un industriel, un de ces *marieurs* dont les annonces s'étalent à la quatrième page des journaux. Il l'amuse, la flatte, chuchote à son oreille le nom d'un Prince Charmant qui n'est ni charmant, ni prince, et finit par la marier à un intrigant, après avoir prélevé une somme ronde sur la dot ; la pauvre enfant sera malheureuse, problablement ruinée, et peut-être battue. Un autre trait caractéristi-

que de la démocratie en Amérique, — et ailleurs, — c'est de laisser à l'écart, en dehors des hautes fonctions, des grandes influences de gouvernement et de parti, les hommes les plus considérables par leur talent, leur renommée, leur fortune. Elle ne coupe pas, comme Tarquin, les pavots sur leur tige; mais elle s'abstient soigneusement d'aller les chercher dans leur plate-bande. N'est-ce pas aussi notre histoire? Ne verrons-nous pas cette ressemblance s'accentuer de plus en plus, à mesure que la démocratie s'emparera plus complétement de nos mœurs? Toute supériorité l'offense et lui déplaît, comme un passe-droit, une personnalité ou une épigramme. Elle ne nivelle pas en relevant les bas-fonds, mais en abaissant les hauteurs; elle possède le génie de la diminution; elle rapetisse par esprit de corps. Elle préfère Barodet à Rémusat; elle préférerait Bouchet à Berryer. Il lui a suffi d'insinuer sa contagion dans les rangs d'une Assemblée primitivement monarchique pour que celle-ci sacrifiât ses premiers ténors à ses plus pitoyables doublures. Parcourez en idée les soixante années qui vont du duc de Richelieu à M. Say, et où la démocratie, sous des aspects et par des procédés bien différents, n'a cessé de monter et de s'étendre sur un terrain préparé à l'invasion par la ruine de ses digues. Partout, dans le gouvernement, dans les ministères, dans les lettres, à la tribune, dans l'opposition même, vous trouverez les preuves de cette réduc-

tion démocratique. Pour aller du duc de Richelieu à M. Thiers, de Royer-Collard à Jules Simon, de Chateaubriand à Louis Blanc, de M. de Serre à Gambetta, de Paul-Louis Courier à Rochefort, du général Foy à M. Challemel-Lacour, de M. de Martignac à M. Jules Favre, etc., etc., la descente est trop raide, le pied glisserait ; il faut un parachute.

Que ne puis-je suivre M. Claudio Jannet dans tous ses récits ; vous montrer avec lui les véritables causes et les conséquences logiques de la guerre de la sécession, énumérer les tristes effets de l'amovibilité des magistrats et de leur élection par le peuple, vous faire toucher au doigt — pourvu que vous mettiez des gants — le mélange de fraude, d'aveuglement, de répression, de force brutale, dont se compose l'exercice du suffrage universel ; aborder les questions d'argent ; essayer de compter ce que coûte au peuple le plaisir d'avoir l'air de se gouverner lui-même ; pénétrer dans les bureaux des journaux et dans les coulisses de la presse ; mesurer l'omnipotence du dollar ; signaler l'effrayant progrès des sociétés secrètes qui ont leurs ramifications en Europe, et auxquelles l'impiété cosmopolite sert de télégraphe sous-marin !.. L'espace me manque, et je ne puis que vous adjurer de lire ce bel ouvrage, d'abord parce que vous aurez rarement rencontré une lecture d'un intérêt plus vif et plus sain, ensuite parce que, à chacun de ces chapitres vous pourrez vous dire, tantôt : « Voilà pour-

tant comme je serai dimanche ! » — tantôt : « Si telle est la meilleure des Républiques, que sera la pire ?.. » — Ceci m'amène à conclure.

Il ne faut pas croire, et M. Claudio Jannet ne dit pas que tout soit mal et que le mal soit sans remède dans les États-Unis contemporains. Seulement, — et c'est là ce qui nous touche de plus près, ce qui donne à son livre tant d'opportunité et de valeur, — le bien appartient en propre à l'Amérique, et nos vieilles sociétés européennes perdraient leur temps et leurs peines à vouloir le lui emprunter. Le mal lui est commun avec toutes les démocraties, toutes les variantes de la souveraineté du peuple, surtout la nôtre. Où sont, chez nous, les correctifs du radicalisme américain ; cette immense prospérité matérielle, manteau de pourpre et d'or jeté sur ces ulcères : l'activité, l'énergie, l'audace, la patience, le mépris de la vie, qualités proverbiales de la race anglo-saxonne ; les souvenirs encore vivants, le peu qui s'est conservé de l'esprit, des traditions, des institutions de Washington ; l'incroyable faculté de renouvellement et d'épanouissement industriel, commercial, agricole, colonisateur, qui traite constamment par l'homœopathie ces populations mixtes, ces *couches* superposées, et permet au radical, s'il est riche, de faire de son argent le contrepoids de ses idées ; s'il est pauvre, de s'aventurer à la recherche de l'inconnu et de garder autant de chances de s'enrichir que l'Amérique conserve encore d'espaces

inexplorés, de terres sans culture, de forêts sans hôte et de mines aurifères ? J'ai réservé pour mes dernières lignes les merveilleux progrès du catholicisme, et le sentiment religieux, encore ferme et résistant, au milieu de ces hypertrophies du dollar et de la matière, à travers ces monstrueuses folies qui font ressembler certaines sectes à des succursales de Charenton. C est là le salut, si le salut est possible. Tocqueville, bien inspiré cette fois, l'a dit éloquemment, et on ne saurait assez le redire : de toutes les formes de gouvernement, la République est celle qui peut le moins se passer de religion. Plus vous fortifiez le principe d'autorité, plus vous prodiguez à l'ordre public de garanties officielles, plus vous opposez aux passions humaines de barrières visibles, plus aussi il vous est permis — pas bien longtemps, — de suppléer le prêtre par le gendarme, la foi par la peur, l'église par la prison et l'espérance d'une vie meilleure par la crainte d'être châtié dans celle-ci. Plus vous relâchez le lien qui rattache à l'intérêt général les volontés individuelles, plus vous avez besoin de ce lien invisible et divin (*Religio*) qui donne à l'homme son devoir pour gardien et sa conscience pour code. Maintenant, rappelez-vous sous quels aupices s'est improvisée la République du 4 septembre, quel cortége d'impiétés, de sacriléges, de blasphèmes, a suivi et précédé sa marche peu triomphale, quelle fut l'édifiante alliance des garibaldiens et des gambettistes, par quels actes ils se consolè-

rent de leurs ignominies et de leurs défaites, quelles furent les principales victimes de la Commune, expression suprême de leurs doctrines et de leur règne. Vous vous direz que notre République a beaucoup à faire et beaucoup à réparer avant de remplir cette condition essentielle de vitalité et de durée : sans compter une complication que M. Naquet, j'en suis sûr, n'a pas prévue : le jour où tous les républicains seront d'excellents chrétiens et de bons catholiques, il n'y aura plus de républicains.

II

UN HIVER A ROME[1]

27 février 1876.

Oh! par pitié, par grâce, laissez-moi me réfugier avec M. de Ségur dans une de ces belles églises romaines qu'il décrit avec la ferveur d'un chrétien, le sentiment d'un artiste et l'enthousiasme d'un poëte! En tout temps, son livre édifiant et charmant serait pour moi une bonne fortune. En temps d'élections, c'est un baume. Le noble écrivain retrace sa première impression au moment où il pénètre dans la basilique de Saint-Pierre : — « Je ne chercherai point à » exprimer ce que je ressentis quand, soulevant la lourde » portière de cuir qui recouvre chacune des portes latéra- » les de Saint-Pierre, je pénétrai dans l'immense sanc- » tuaire, et que j'y respirai ce parfum sans nom, cette atmo-

1. *Portraits et Souvenirs*, par le marquis de Ségur.

» sphère inconnue, qui semblent le parfum des siècles
» chrétiens et l'atmosphère du ciel. Ce n'est pas une ima-
» gination, et cette impression est universelle. Quand on
» l'a éprouvée, on ne l'oublie pas, et l'on sent qu'elle est
» spéciale à ce lieu, unique lui-même dans le monde.
» C'est un air doux et tiède, presque le même en toute
» saison, légèrement embaumé, qui vous enveloppe
» comme une vapeur d'encens, et qui pénètre l'âme
» aussi bien que le corps. »

Cet insaisissable parfum, cette sensation vague, suave, à la fois mystique et poétique, toute d'apaisement et de douceur, cette nostalgie du ciel au seuil du monument sublime qui proclame l'alliance de l'art et de la religion, merveilleuse salle d'attente créée par la foi et le génie entre les deux Romes, L'IMMORTELLE ET L'ÉTERNELLE, je les ai retrouvées en lisant ce volume et en échappant, pour le lire, aux plus odieuses rumeurs, aux plus irritants spectacles qui puissent redoubler l'envie de haïr et de mépriser le genre humain. Quel contraste! Et, si nous n'étions pas encore assez convaincus de notre néant et de notre misère, quelle leçon! Ici le conflit des passions les plus vulgaires et les plus basses, toutes les variétés du sophisme, du mensonge, de l'ambition, de la vanité, de la méchanceté et de la bêtise; l'agitation stérile et tapageuse, essayant de s'étourdir à force de bruit sur l'indignité des idoles qu'elle encense, la fragilité des objets qu'elle poursuit et la rapidité du temps qui la dévore :

Là, le calme de la certitude, de la sainteté et de la durée; la sérénité mélancolique, faite du néant des choses terrestres et de la grandeur des choses divines; un magnifique silence, approprié à l'inépuisable dialogue de la conscience avec Dieu; les intérêts de ce monde apparaissant comme un grain de sable perdu dans la poussière de trente siècles; et enfin le Beau sous toutes ses formes et tous ses aspects, le Beau visible au service de l'invisible Beauté; l'art atteignant ses dernières limites sous les regards et sous la dictée de l'Église; l'âme de la Papauté inspirant le pinceau de Raphaël et le ciseau de Michel-Ange; la vérité catholique glorifiée et attestée par les prodiges de l'architecture, de la statuaire et de la peinture; une ville entière, — et quelle ville! — opposant ses galeries et ses temples, ses colonnades et ses dômes, ses fresques et ses tableaux, ses sculptures et ses mosaïques, aux gens qui accusent le christianisme d'avoir refroidi les imaginations et tari la source des chefs-d'œuvre.

Je pourrais résumer dans ces dernières lignes tout le bien que je pense de l'ouvrage du marquis de Ségur. Si nous ne savions pas que son bagage d'écrivain et de poëte est déjà fort riche; que, dès sa vingtième année, il versifiait avec un talent et une grâce héréditaires; que, dans sa notice de famille sur le comte Rostopchine, il a su rester admirablement français à propos de l'héroïque incendiaire: que, plus tard, il a célébré en beaux vers

les pures délices du foyer domestique, des souvenirs d'enfance et de la MAISON, et que son poëme tragique ou sa tragédie chrétienne de *Sainte-Cécile* a rappelé à de bons juges les mélodieux accents d'*Esther* et les scènes pathétiques de *Polyeucte*, nous aurions deviné, à chaque page de cet *Hiver à Rome*, la double inspiration, le double attrait qui se partagent cet esprit d'élite. Un sentiment profond, presque passionné, des beautés de la nature et de l'art, consacré et exalté tout ensemble par la piété la plus vive et la plus vraie, voilà le trait caractéristique : je n'en connais pas de plus digne de sympathie et de respect. Quelle aubaine, en pareil cas, qu'un séjour à Rome, et comme ces deux passions, ces deux flammes de catholique et d'artiste, non-seulement s'y complètent l'une par l'autre, mais s'y confondent au point de demeurer inséparables! Mais hélas! ces pures jouissances sont troublées par un douloureux retour sur l'heure présente ; le livre est de 1875 : les souvenirs sont de 1865. Entre ces deux dates, quel abîme! quels déchirements pour un cœur qui aime d'un égal amour le Saint-Siége et la France! quelle amertume dans cette coïncidence, qui porte cependant avec soi un enseignement, un secret de consolation et d'espérance! La France foudroyée au moment où elle renie son titre de fille aînée de l'Église! L'abandon et le châtiment marchant côte à côte : l'Alsace et la Lorraine arrachées à notre première patrie, tandis que les derniers lambeaux de l'héritage de saint

Pierre sont dérobés à la seconde; l'œuvre posthume de Cavour servant de commentaire et de réplique à l'œuvre sanglante de Bismarck! — « Alors, dit éloquemment » M. de Ségur, le Pape était roi, et parcourait librement » les rues de Rome au milieu des acclamations de son » peuple. Alors la France, fille aînée de l'Église, mon- » tait la garde près de Saint-Pierre, et veillait sur les » restes de son patrimoine amoindri. Sa voix était écoutée » dans tous les conseils, et son épée pesait dans la ba- » lance des destinées du monde. Elle croyait avoir une » armée et un souverain, et elle n'entrevoyait pas en- » core un maître de l'Europe dans le vieux roi de second » ordre qui régnait à Berlin.

» Dans ce temps-là, Sadowa était une bourgade in- » connue, dont aucune histoire, aucune géographie ne » faisait mention, et dont l'empereur d'Autriche lui-même » ignorait peut-être le nom. Sedan, place de guerre, con- » nue surtout pour la bonne qualité de ses draps, n'avait » pas la prétention de faire et de défaire les empereurs. » Ni roi de Prusse, ni avocat républicain, ni petit bour- » geois de Marseille, n'avaient été vus dormant dans le » lit de Louis XIV, à Versailles. Les cloches de la cathé- » drale de Strasbourg ne sonnaient point des heures » allemandes, et Metz, la cité vierge, voyait tranquille- » ment flotter le drapeau français sur sa citadelle inviolée.

» C'était en 1864, c'était hier. Hélas! il y a plus de cent » ans de cela! »

Trois figures dominent les récits du pieux écrivain, et il ne pouvait mieux les choisir : Pie IX, Mgr de Mérode et Mgr Bastide, Français d'origine et de cœur, prélat romain dont la vie se partageait entre notre armée et Rome; se dévouant à l'une, étudiant l'autre, connaissant tous les soldats par leur nom et tous les monuments par leur histoire; l'aumônier le plus parfait et le plus merveilleux *cicerone* que M. de Ségur pût nous apprendre à admirer et à aimer.

On le comprend, avec de pareils hôtes, empressés à lui faire les honneurs de la Ville Eternelle, l'auteur d'*Un Hiver à Rome* aurait eu besoin d'un pénible effort pour distinguer de ses impressions d'artiste ses émotions de chrétien. Il n'y songeait pas, Dieu merci! et son livre n'en a que plus de charme. Pie IX, ce n'est pas seulement cette grande âme, type de sainteté et de beauté, souriant à ses fidèles, priant pour ses persécuteurs, sereine au milieu de ses angoisses, se consolant avec le ciel des injustices de la terre et trouvant dans l'héroïque ardeur de sa foi de quoi opposer sans cesse le doigt de Dieu à la main des hommes; le souverain dépossédé, dont la couronne s'est changée en auréole: d'autant plus roi qu'il n'a plus de sujets, et tellement roi que sa royauté semble gagner tout ce que perdent les royautés de ce monde! Il se lie si intimement pour M. de Ségur aux merveilles de Saint-Pierre de Rome et du Vatican, que les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël, — la *Pietà*

et le *Jugement Dernier*, les *Stanze* et les *Loges*, la *Transfiguration* et la *Madone de Foligno*, — lui paraîtraient moins belles, s'il ne sentait circuler le souffle de Pie IX à travers ces galeries, dans ces chapelles, sous ces voûtes, si l'enchantement des yeux n'était complété par le ravissement de l'âme ; s'il ne contemplait ces chefs-d'œuvre, au sortir d'une audience, après une de ces heures inoubliables où son nom, son talent, sa piété, les services rendus à l'Église par son frère et par lui, obtenaient leur juste récompense et lui valaient des distinctions exceptionnelles. Je ne crains pas de me tromper en affirmant que Pie IX a été le trait d'union entre les facultés admiratives que la religion, chez M. de Ségur, rend plus délicates et plus vives, et les innombrables sujets d'admiration qui lui ont inspiré des pages si remarquables. Je n'en citerai qu'une : la Promenade aux flambeaux :

« Nous nous mîmes en marche vers neuf heures du soir, dans une obscurité profonde que dissipait devant nous la lueur mobile des torches portées par des hommes de service. Le bruit retentissant de nos pas dans les galeries sonores troublait seul le silence et semblait réveiller la nuit. A mesure que nous avancions, les statues sortaient de l'ombre et prenaient une apparence animée. Le marbre, déjà jauni par le temps, rendu transparent par la lumière des torches, devenait de la chair vivante, et les chefs-d'œuvre de l'art antique se revêtaient d'une beauté nouvelle. Notre guide s'arrêtait devant les statues les plus

célèbres, les faisait éclairer sous toutes leurs faces, et nous expliquait en quelques mots leur histoire et leur origine. Puis il se taisait, et nous admirions en silence. Rien ne peut exprimer le charme et l'émotion de cette visite solennelle rendue dans la paix de la nuit à ce peuple de marbre, immobile et debout depuis deux mille ans. Les statues les plus belles à contempler ainsi sont le Silène, portant et regardant le petit Bacchus avec une admirable tendresse; l'Auguste retrouvé sous Pie IX et donné par lui au Vatican; la Modestie rayonnante sous les voiles merveilleux qui l'enveloppent de la tête aux pieds; le Démosthènes dont l'expression est d'une profondeur étonnante et qui, dans son silence, est aussi éloquent que lorsqu'il foudroyait Philippe; une Minerve admirable de force tranquille; le buste charmant d'Auguste à douze ans, image frappante de Napoléon; le fameux torse que Michel-Ange devenu aveugle venait toucher et admirer des doigts, ne pouvant plus l'admirer du regard; enfin et par-dessus tout l'Antinoüs, l'Apollon et le Laocoon, les trois hôtes immortels du Belvédère. »

Jamais peut-être la physionomie de monseigneur de Mérode, si originale et si attachante, n'avait été plus heureusement saisie et plus fidèlement mise en relief que dans un *Hiver à Rome*. L'Église *militante* — et ici le mot doit être pris dans son acception la plus exacte — n'a pas eu de plus vaillant soldat que ce fils des croisés, de qui Augustin Cochin a dit un de ses mots charmants :

« C'est une épée ayant une soutane pour fourreau. » — Nul n'a mieux personnifié ces mystérieuses affinités entre le soldat et le prêtre, qui pourraient encore sauver le monde, si de perfides conseillers ne travaillaient constamment à calomnier l'un et à pervertir l'autre. Dans cette nature ardente, belliqueuse, énergique, tour à tour d'une saveur exquise et d'une âpreté singulière, les contraires s'accordaient, les contrastes devenaient des harmonies. Après avoir bravement guerroyé dans les rangs de nos armées d'Afrique, on eût dit qu'il n'avait fait que changer de champ de bataille en acceptant des mains de Pie IX le ministère des armes, plus pacifique que lui-même. Gentilhomme de grande race, il avait des humilités de saint et des austérités d'anachorète. Ses débuts de *troupier* lui avaient laissé une pureté de mœurs qui rappelait les angéliques figures de Louis de Gonzague et de Stanislas Kotska. Il traitait si rudement cette *guenille* chère à Chrysale, qu'un matérialiste eût été bien embarrassé de faire la part du corps dans le domaine de cette âme. Ministre d'une religion qu'on accuse d'immobilité, il était sans cesse en mouvement, et aucune des découvertes modernes ne le trouvait insensible. Il y a des moments où il fait l'effet d'un contemporain de Godefroy de Bouillon et de Pierre l'Hermite. Il y en a d'autres où on le voit s'associant à tous les progrès utiles, s'emparant de toutes les initiatives, à la tête d'un groupe de généraux, d'ingénieurs et d'architectes, créant des régiments,

vivifiant la routine, dirigeant des fouilles, ouvrant des rues, assainissant les vieux quartiers de Rome, ne demandant aux plus hardies conquêtes de l'industrie et de la science que de se laisser bénir par l'Église.

M. de Ségur peint à grands traits, avec une tendresse de parent et d'ami, cette vie si noble, si sainte et si pleine, toute de dévouements héroïques, d'abnégation surhumaine, de luttes intrépides, de travaux infatigables, recommandée même aux indifférents et aux sceptiques par un tel luxe de courage, qu'il y en aurait eu assez pour illustrer dix hommes de guerre. L'immortel beau-frère de Xavier de Mérode, le comte de Montalembert, a écrit que ce qu'il y a de plus grand chez l'homme, c'est son effort vers quelque chose de plus grand que lui. Ajoutez à cet effort le perpétuel désintéressement de soi-même, le constant désir de chercher hors de soi les éléments d'une activité féconde, et vous aurez Mgr de Mérode, tel que nous le revoyons dans les beaux chapitres de M. de Ségur. Quel début pour un soldat monté en grade et *passé prêtre*, que ce siége de Rome, en 1849, — soldats contre bandits, — où le futur ministre des armes, inconnu dans sa nouvelle patrie et préludant aux glorieux travaux de son sacerdoce, « allait, sous les balles et la mitraille, relever les blessés, et les portait dans ses bras jusqu'aux ambulances! » — « Ne pouvant les absoudre encore, il les exhortait à bien mourir. »

A dater de ce moment, l'existence de Xavier de Mérode se partage entre sa filiale affection pour Pie IX, sa passion, sanctifiée plutôt que refroidie, pour cette épée dont la poignée était entre ses mains une croix, et son énergique dévouement à l'Église. De cette triple inspiration jaillit l'œuvre qui suffirait à immortaliser son nom ; la création d'une véritable armée pontificale, si vaillante, si guerrière, si bien organisée et disciplinée, que désormais le titre de SOLDAT DU PAPE est devenu synonyme de tout ce que la bravoure militaire a de plus noble, de plus ardent, de plus chevaleresque et de plus pur. Dix ans après, les débris de cette armée ont forcé l'admiration des Prussiens de Manteuffel comme des révolutionnaires de septembre, arraché aux témoins les plus hostiles des cris d'enthousiasme, balancé un moment la supériorité des gros bataillons, et fait beaucoup plus pour sauver l'honneur de la France que tous les matamores de la défense nationale. Dans cette création dont le souvenir, quoique voilé d'un crêpe et taché de sang, a de quoi nous consoler des lâchetés et des ignominies présentes, Mgr de Mérode — qui l'ignore ? — eut pour collaborateur et pour guide *notre* général Lamoricière. Ils s'entendirent si bien, l'homme d'Église était si martial, l'homme de guerre était si profondément chrétien, le gentilhomme belge tenait par tant de liens à la France, le général français s'assimila si étroitement à la cause du Saint-Siége, qui était aussi la nôtre, que nous n'essayons

plus de les distinguer en les admirant. Sur ce fond, pareil à une tenture où l'athéisme et la démagogie tracent leur programme, affichent leurs folies et inscrivent leurs victimes, Mérode et Lamoricière nous apparaissent comme une seule et même figure, éclairée d'un rayon céleste, et d'autant plus lumineuse qu'elle a eu à se débattre contre plus de noirceurs et de ténèbres.

Quelques mots fort spirituels, quelques rudes coups de boutoir ajoutent encore à l'attrait de ces émouvants chapitres, et complètent la ressemblance de cet excellent portrait. Le peintre était si digne d'apprécier cet irrésistible mélange des qualités les plus diverses, relevé par une incroyable vivacité d'impressions, une étonnante hardiesse de langage, et parfois des incartades de prélat terrible! On parle de 1789 devant Mgr de Mérode, et l'on plaide pour les *immortels principes* : « 1789, réplique-t-il, c'est la toilette du condamné! » — ce qui prouve, soit dit entre parenthèses, que vers 1865, les catholiques ci-devant *libéraux* étaient déjà revenus de bien des chimères. Arrivé en France pour faire part de ses idées au général de Lamoricière, le ministre de Pie IX ne croit pas pouvoir se dispenser d'aller présenter ses hommages à l'empereur Napoléon III, protecteur *officiel* du Saint-Siége... L'empereur ayant dit au dévoué serviteur du pape : « Eh bien! monseigneur, les choses ne vont pas trop bien à Rome! » Mgr de Mérode répond aussitôt,

avec ce regard et cet accent inimitables que ceux-là seuls qui l'ont connu peuvent se figurer : « Hé! sire, où les choses vont-elles bien? » L'empereur frisa sa moustache, salua de la main son terrible interlocuteur, et l'audience en resta là.

Cette franchise poussée à l'extrême amusait Pie IX, qui ne pouvait cependant tout approuver. Un jour, Mgr de Mérode tombe d'un échafaudage et se casse la jambe. — Il sortait à peine des mains des chirurgiens, quand on vint lui annoncer que le Pape, informé de son accident, se disposait à lui rendre visite. — « Sa Sainteté est vraiment trop bonne! » répondit-il avec émotion. Et presque aussitôt, changeant d'accent et de physionomie, il ajouta : « Je suis sûr que le Saint-Père aurait mieux aimé qu'au lieu de la jambe, je me fusse cassé la langue! » Ce même paysan du Tibre avait quelquefois des mots d'une politesse exquise, raffinée, excessive, qu'aurait enviés le légendaire M. de Coislin. Un soir, il rencontre Listz chez le comte Armand, alors secrétaire d'ambassade à Rome. Le célèbre pianiste prend une large part à la conversation. Au moment de le quitter, Mgr de Mérode lui dit en le saluant avec une urbanité de grand seigneur : « Monsieur Listz, vous êtes charmant à entendre, MÊME au piano. » — Eh bien! non, savez-vous? le spirituel ministre fut, ce soir-là, plus Belge que Français. Chez Listz, le causeur ou plutôt le discoureur m'a toujours paru si prétentieux, si bouffi, si emphatique, si boursou-

flé, si empâté de germanisme et d'orgueil, que, pour supporter son esprit, il fallait constamment songer à son piano.

Rien de plus sérieux et de plus vrai que les pages où M. de Ségur, après nous avoir montré Mgr de Mérode se dévouant aux cholériques, s'affiliant, pour faire plus de bien, aux plus humbles, aux plus populaires confréries de Rome catholique, nous parle de ce qu'il entreprit pour améliorer, agrandir et embellir cette ville, que la religion du progrès n'a rendue ni meilleure, ni plus grande, ni plus belle. Il établit une distinction admirablement juste entre nos cités modernes et profanes, où l'on peut démolir de vieilles maisons, en aligner de neuves, donner à tout un quartier une physionomie uniforme, ensevelir sous une masse de moëllons, de charpentes et de plâtras les derniers vestiges du passé, enlever toute originalité et tout caractère aux rues historiques, sans commettre précisément un sacrilége: et Rome, la ville unique, à laquelle on ne pourrait toucher sans mériter les anathèmes du chrétien, de l'érudit, de l'archéologue et de l'artiste. Ici, j'irai encore plus loin que le marquis de Ségur. Certes, Paris est un parvenu, si on le compare à la ville des Césars, des martyrs et des Papes. Il ne possède pas les mêmes titres à l'inviolabilité et au respect. Et cependant, ces métamorphoses radicales auxquelles Mgr de Mérode n'avait jamais songé pour sa chère Rome n'ont pas porté et ne pouvaient pas porter

bonheur à notre incorrigible capitale. Ce qui aurait été, sous la houlette pastorale du prélat, une profanation, a été sous la baguette magique du *grand baron* une folie. Si, comme tout nous le fait croire, la candidature de M. Haussmann est définitivement repoussée par les Parisiens, il devra se dire que ses démolitions et ses constructions à outrance auront été pour beaucoup dans sa défaite. Elles ont eu deux résultats évidents : rupture absolue avec la tradition et le passé, c'est-à-dire connivence fatale avec la Révolution telle que nous l'entendons en France ; révolution qui n'a ni repos, ni trève, tant qu'elle n'a pas fait le vide autour de l'individu, tant qu'elle n'a pas brisé les derniers liens qui rattachaient son nom à une famille, son cœur à une affection, son âme à une croyance, sa mémoire à un souvenir, sa maison à une relique, sa conscience à un devoir ; et secondement, séparation impitoyable des classes riches et des classes pauvres, ou, en d'autres termes, deux nations dans une ; méfiances réciproques, comme entre étrangers que rien ne rapproche, entre ennemis que rien n'apaise, ferments de haine qui n'ont plus de correctif ; moderne Ghetto du paupérisme, où les déshérités amassent contre les heureux de ce monde le même fiel que les juifs du moyen âge contre les sociétés chrétiennes.

L'auteur d'*Un Hiver à Rome* n'a pas été moins heureux en retraçant la douce et souriante physionomie de Mgr Bastide, un des hommes qui ont le mieux aimé Rome,

qui l'ont le mieux comprise, et qui ont le mieux enseigné à la comprendre et à l'aimer. C'est avec ce *cicerone* incomparable, vieil ami de sa famille, que M. de Ségur achève de s'initier aux beautés de cette ville saintement enchanteresse, où les découvertes sont inépuisables, où les vieilles admirations se changent sans cesse en nouvelles surprises. On devine aisément tout ce que ses tableaux y gagnent de fidélité et de charme. Figurez-vous un écrivain, un paysagiste de grand talent, esquissant le portrait d'un de ces guides dont Alexandre Dumas faisait ses compagnons et ses amis, et, pour nous le montrer sous son vrai jour, le plaçant au milieu de ces magnificences alpestres qui lui donnent plus de valeur et de saillie. Je ne puis que vous renvoyer aux pittoresques chapitres, où se déroulent la *via Appia*, la *via Nomentana*, le Quirinal, la campagne romaine, le palais Pamfili-Doria, le sanctuaire de Sainte Agnès, le tombeau de Sainte Cécile; doux nom qui rappelle à M. de Ségur une de ses inspirations les plus heureuses, un de ses plus légitimes succès. Ajoutez-y de lumineuses échappées sur ces horizons qu'illumine le soleil couchant, et dont l'ineffable poésie s'accorde si bien avec les mélancoliques grandeurs des deux Romes; puis demandez-vous quel sentiment doit éprouver un pauvre critique alternant entre cette balsamique lecture et les journaux qui lui annoncent les victoires électorales de MM. Gambetta, Lockroy, Barodet, Ordinaire, Cotte, Bouchet, Bousquet,

Marmottan, et *tutti quanti*. Encore une fois, et au risque de me répéter, je ne saurais mieux louer l'aimable livre de M. de Ségur qu'en insistant sur ce constraste; d'une part les élus de Dieu se communiquant aux hommes; de l'autre, les élus des hommes maudits de Dieu; l'expression suprême de la beauté divine, — et le dernier mot de la laideur humaine...

III

LOUIS XIII ET RICHELIEU[1]

5 mars 1876.

Louis XIII est un disgrâcié de l'histoire. Tout a concouru à faire de son règne l'élégie de la Royauté. Cette pâle et mélancolique figure, serrée et, pour ainsi dire, aplatie entre la physionomie populaire du Vert-Galant et la robuste majesté du grand Roi, aurait déjà risqué de languir et de s'effacer dans l'ombre, quand même l'impérieux génie de son ministre n'eût pas suffi à lui prendre sa part de soleil. Dès le collége, nous nous étions habitués à considérer le chaste et timide époux d'Anne d'Autriche comme une variante du *pour copie conforme*, comme une sorte de paraphe royal au bas des formidables écritures de Richelieu. Les contemporains,

1. Par M. Marius Topin.

les mémoires, les biographes, les poëtes, le théâtre et le roman, semblaient s'être entendus pour nous montrer ce qui s'accordait d'ailleurs avec les secrètes faiblesses et les vraisemblances du cœur humain; une nature craintive, incomplète, repliée sur elle-même, manquant d'expansion et de chaleur, dépourvue de volonté et d'initiative bien plus que de tact et d'intelligence: dévouée par instinct de race aux grands intérêts du pays, ne demandant qu'à gouverner dans ce sens, mais incapable de réaliser ses bonnes intentions, de concevoir et d'exécuter un plan, d'imposer sa pensée et même de l'éclaircir; entravée, à chaque instant, par cette espèce de paralysie morale ou physique, intellectuelle ou nerveuse, que connaissent trop bien les personnes douées du triste privilége de sentir plus qu'elles n'expriment, de penser plus qu'elles ne disent, de se savoir à la fois supérieures à ce qu'elles font, inférieures à ce qu'elles voudraient faire. Dans ces conditions, que devait produire, à ne consulter que les apparences, la rencontre providentielle de Louis XIII avec Richelieu? Les effets de contraste qui avaient prévalu dans l'opinion, dans la légende et dans l'histoire. Ce monarque aux traits fins, à l'œil rêveur, à la lèvre taciturne, aux tendresses discrètes, aux rancunes profondes, n'était pas pour rien le fils de Henri IV. Il savait très-bien ce que sa politique devait être pour rester nationale; mais comment triompher des difficultés du dedans et du dehors?

Comment concilier ses amitiés et ses méfiances, ses devoirs de mari et ses devoirs de roi, ses scrupules et ses alliances? Comment s'aventurer dans ce dédale dont chaque détour cache un piége, où chaque pas est un péril? Comment débrouiller cet écheveau enchevêtré par des mains féminines?

Eh bien, à cette puissance sans volonté, à cette intelligence sans caractère, à ce patriotisme sans initiative, à cette idée sans fait, un homme va se substituer ou s'adjoindre, qui ne demandera à son maître que de lui prêter son pouvoir en lui empruntant son génie. Ce qui demeurait vague, confus, indécis, dans l'âme de Louis XIII, se précise et s'illumine dans l'esprit de Richelieu. Du crépuscule il fait le jour. Ce que son roi n'oserait pas, il l'ose: ce qui n'est, chez le souverain, qu'une velléité, une aspiration, un désir, un rêve, devient, sous la griffe du ministre, un acte. Pour accomplir son œuvre qui doit aboutir, par un sentier rude et sanglant, à la grandeur et à la gloire de la France, le cardinal brisera les obstacles, abattra les têtes, fauchera les pavots de Tarquin, fera violence aux sentiments du roi, s'érigera en persécuteur de la reine, tranchera par le fer les rivalités et les complots, cachera sous sa pourpre romaine sa correspondance avec Cromwell, assumera des responsabilités effrayantes, soulèvera d'innombrables haines, passera, s'il le faut, pour impitoyable, et saura que, parmi les courtisans et les grands

seigneurs humblement inclinés devant lui, la plupart n'attendent que sa mort pour le comparer à Tibère ou à Séjan. Quelquefois, il jouera au plus fin avec Louis XIII : il essaiera de lui donner le change sur cette délégation royale, de lui faire croire que c'est le roi qui ordonne et le ministre qui obéit, que celui-ci se borne à écrire sous la dictée de celui-là. Mais Louis XIII n'est pas dupe, et dès lors s'opère en lui un travail bizarre : quelque chose de comparable à un registre en parties doubles, fait de reconnaissance et de rancune. Il sait gré à Richelieu des succès d'une politique qui, en assurant la prépondérance du royaume, ajoute à la splendeur du règne. Il lui en veut d'intervertir les rôles, de régner sous son nom, de lui dérober les réalités du pouvoir, et de se sentir trop nécessaire pour songer toujours à être agréable. Volontiers il copierait en son honneur ou à ses dépens le vers adressé par Ovide à sa charmante infidèle :

Nec tecum possum vivere, nec sine te !

« Je ne puis vivre ni avec toi ni sans toi ! » — Si bien que la mort de son respectueux et indispensable tyran est pour lui une délivrance : dans le soupir qu'il accorde à cette despotique mémoire, il y a plus de soulagement que de regret.

On le voit, l'hypothèse est spécieuse : le moraliste, jusqu'à preuve contraire, serait du même avis que

l'historien. Les témoignages surabondaient dans ce sens. Nous rencontrons, dans les premières pages du livre si intéressant de M. Marius Topin, bien des noms qui semblaient ne laisser de prétexte à aucun doute, depuis madame de Motteville jusqu'à La Rochefoucauld, depuis Monglat jusqu'à Brienne, depuis Omer Talon jusqu'à Montrésor, depuis le cardinal de Retz jusqu'à La Châtre et à Pontis. Naturellement l'histoire, trouvant dans les mémoires du temps une opinion toute faite et à peu près unanime, s'est bien gardée de la contredire. Bayle, Le Vassor, Anquetil, Voltaire, Laporte, Amédée Rénée, Bazin, Sismondi, Lavallée, Henri Martin, Dareste, Jay, M. de Carné, M. Guizot, le père Grifflet lui-même bien qu'avec plus de ménagements, se sont bornés à nous offrir de légères variations sur le thème fourni par les contemporains.

Doit-on prendre tout à fait au sérieux M. Capefigue, qui a eu le mérite, sans connaître les documents publiés aujourd'hui par M. Topin, de rompre avec l'idée reçue et la légende, et de rétablir sous leur vrai jour les rapports du roi avec son ministre? Nous ne le croyons pas. M. Capefigue, de prolixe mémoire, n'était regardé, de son vivant, que comme un improvisateur légèrement hâbleur, d'une érudition fort suspecte, d'une autorité contestable, traitant l'histoire comme les décorateurs traitent la peinture. Reste M. Victor Cousin, un tout autre homme, qui n'aurait pas été très-flatté de voir son nom à côté de celui

de Capefigue, et que M. Marius Topin est heureux de pouvoir citer comme ayant deviné d'instinct ce que va prouver l'ingénieux auteur de *Louis XIII et Richelieu*. Pourtant, l'avouerai-je? M. Cousin lui-même m'avait toujours paru quelque peu sujet à caution en ce qui touche à cette première partie du XVIIe siècle qu'il préférait à la seconde. Son admiration passionnée pour cette époque dont nos petitesses et nos misères font encore mieux ressortir les grandeurs, avait de quoi faire la part de Richelieu sans dépouiller Louis XIII. Il ne lui plaisait pas d'amoindrir le monarque pour amplifier le ministre, et de croire à cette haine, à cette jalousie, à ces secrètes révoltes d'amour-propre ou de cœur qui jetaient une ombre sur ce groupe et altéraient l'éclat de cette politique nationale. Il aimait mieux se représenter comme loyalement et affectueusement unis ces deux hommes de physionomie diverse, concourant à un but commun, trop pénétrés de l'importance de l'œuvre pour s'inquiéter de savoir quel était le meilleur ouvrier, et persuadés que, si le succès couronnait leurs efforts, l'histoire ne les séparerait pas dans la distribution de ses récompenses. Richelieu et Louis XIII lui apparaissaient comme deux types de cette société qu'il a décrite avec tant d'enthousiasme et de charme, dont il s'était fait le contemporain à force d'en étudier les figures, d'en aimer les héroïnes et d'en admirer le génie; il se serait cru coupable d'une sorte de profanation, s'il avait soupçonné ou

accusé d'un sentiment bas ou équivoque le souverain dont les goûts délicats et les vertueux exemples n'avaient pas peu contribué à remplacer par la politesse du langage, l'amour chevaleresque, la galanterie courtoise et les grâces du bel-esprit, la licence gauloise et souvent grossière accréditée et encouragée dans l'entourage de Henri IV. On peut donc supposer que M. Cousin n'était pas complétement impartial dans la question et que M. Marius Topin garde tout l'honneur de la découverte et de la preuve.

Dans ce dénombrement qui l'a conduit de madame de Motteville à M. Cousin, il a dédaigné de compter le roman et le théâtre. Ils n'ont pourtant pas été sans influence sur la génération à laquelle j'appartiens, qui a remué beaucoup d'idées, fouillé beaucoup de souvenirs, et dont les rares survivants frémissent aujourd'hui d'horreur en reconnaissant des orfraies dans les nids d'aigles. *Cinq-Mars* et *Marion Delorme*, — pour ne citer que les deux plus mémorables de ces romanesques ou dramatiques mensonges, — avaient maintenu, exagéré, poussé au noir cette double fiction d'un Richelieu impitoyable, sanguinaire, méchant, despote, écrasant sous son joug un Louis XIII opprimé, débile, sournois, vindicatif, égoïste, rongeant son frein, sourdement irrité contre son maître, cachotier comme un enfant qui craint d'être battu, et prêt à se dédommager de la raison du plus fort sur un plus faible que lui. Aussi bien, Alfred de Vigny et Victor

Hugo étaient faits pour s'entendre sur ce sujet comme sur d'autres. Quand il s'agissait de *travailler dans le faux*, il n'y avait entre eux de différence que du plus au moins; de la vigueur musculaire à la sensibilité nerveuse, de la popularité éclatante à la délicatesse aristocratique, du saxophone à la petite flûte, du château en Espagne à la tour d'ivoire. En fait, Chatterton n'est pas plus vrai que Claude Gueux, Cinq-Mars est aussi frelaté que Jean Valjean, Stello sonne creux comme Gilliatt. Les deux poëtes sont de même lignée. Seulement, l'un sous-entend ou murmure dans un élégant *à parte* ce que l'autre déclame sur les toits avec des gestes de hiérophante.

M. Marius Topin peut donc, en toute conscience, réclamer comme sienne cette restauration tardive qui rend le ministre au roi et le maître au serviteur. Son livre se divise en deux parts que lui indiquait son sujet. Les lettres inédites et authentiques de Louis XIII à Richelieu réfutaient suffisamment l'erreur traditionnelle des Mémoires, de la poésie, du roman, du théâtre et de l'histoire; mais, si elles suffisaient comme preuve, ce n'était pas assez pour le lecteur, heureux de voir un écrivain de talent refaire le portrait de Louis XIII et réparer à son profit le temps perdu. L'auteur s'est fort bien acquitté de cette double tâche. Il s'est fait le commentateur judicieux et souvent éloquent des précieuses lettres qu'il publie. Son commentaire forme d'excellents chapitres où

nous aimons à retrouver, dégagées de toute enluminure romanesque, les figures souriantes ou tragiques, mélancoliques ou coupables, héroïques ou galantes, qui dominent cette phase de transition et de refonte; Anne d'Autriche et Marie de Médicis, Concini et Luynes, Cinq-Mars et mademoiselle de la Fayette, Gaston d'Orléans et le comte de Soissons, Charles de Lorraine et le duc de Vendôme, de Thou et Mazarin. Cette réhabilitation royale et nationale commence presque au berceau. On dirait que le jeune prince a sucé avec le lait ou apporté en naissant les trois sentiments qui dirigeront toute sa vie et prévaudront même sur ses affections de famille : haine contre les Espagnols, tendre admiration pour son père, et, en même temps, par une contradiction que comprendront toutes les âmes pures, souffrance de sensitive ou d'hermine au contact des preuves vivantes de cette galanterie à outrance qui déparait les grandes qualités de Henri IV et donnait le ton à ses compagnons d'armes. Ces premières impressions, recueillies au jour le jour par Héroard, médecin attaché à la personne du Dauphin, et finement étudiées par M. Marius Topin, expliquent d'avance la politique de Louis XIII, sa vertu ombrageuse, sa mélancolie, sa timidité, ses habitudes d'observation silencieuse et pénétrante, ses sacrifices plus ou moins douloureux à l'accroissement et à la grandeur de la France, et finalement sa très-sincère amitié pour son très-habile collaborateur, le cardinal de Richelieu.

Il haïssait d'instinct les Espagnols; donc il ne pouvait pas, même dans le secret de son cœur, être du parti de ceux ou de celles dont les intrigues, les parentés ou les connivences le plaçaient constamment en présence du plus redoutable des périls; la France menacée, amoindrie ou dominée par l'Espagne. Il aimait passionnément son père, et, après l'avoir sincèrement pleuré, il garda un culte pour sa mémoire; donc, son vœu le plus cher devait être de continuer et de compléter son œuvre. Sa piété et son admiration filiales ne l'empêchaient pas de déplorer le dévergondage des mœurs, le pêle-mêle des femmes et des maîtresses, la surabondance des bâtards, la licence des propos et des manières, qui transformaient trop souvent la cour du Béarnais en corps-de-garde et son palais en succursale des Enfants-Trouvés. Donc, il lui était impossible de ne pas avoir à cœur une réforme qui rendrait à la Cour son élégance, aux mœurs leur délicatesse, aux manières leur urbanité, aux femmes leur pudeur, aux hommes leur réserve, au langage sa pureté, à l'amour son idéal chevaleresque ou platonique, et de ne pas s'offrir en exemple pour accréditer ces leçons de respect et de bienséance.

Il n'y a rien, dans cet ensemble, qui ne commande la sympathie la plus profonde; rien qui ne nous prépare à accepter avec confiance tout ce qui peut réhabiliter ou glorifier un pareil caractère et entourer de légitimes hommages une vie commencée sous de tels auspices.

Dès lors, le Louis XIII dont la vive silhouette se dessine dans les lettres à Richelieu est parfaitement logique. Le portrait est peint avant que la figure ait parlé, avant que la main ait écrit. Ce que l'on avait pris pour un échange d'obséquieux despotisme et de royale servitude était une collaboration si active et si étroite, que la jalousie n'avait ni une heure, ni une fêlure pour s'y introduire. Ce qui avait été dénoncé comme la faiblesse d'un esprit inférieur, subissant par nécessité un joug qui l'irrite, et ne sachant ni s'en accommoder, ni s'en passer, ni s'en délivrer, n'est que la juste appréciation d'une supériorité qui n'a rien d'offensant et qui rend trop de services pour que le Roi se soucie de comparer sa taille à celle de son ministre. Maintenant, si l'âme est droite, si le patriotisme est ardent, si la résolution est ferme, si la pensée est constante, si le but est magnifique, qu'importe la supériorité du génie? Qu'importent les différences qui tiennent à l'éducation, au caractère, au plus ou moins de timidité ou d'audace, à l'habitude de renfermer en soi ou de manifester au dehors ses volontés, ses émotions et ses sentiments? C'est affaire de tempérament, rien de plus; l'essentiel est que la tâche soit la même, et que les deux intelligences s'y fondent en une seule. Un souverain qui, en pareil cas, se plaindrait d'avoir un ministre trop habile, ne serait pas digne de le rencontrer. Or tout, dans le livre de M. Marius Topin, dans la partie épistolaire comme dans les chapitres qui lui ap-

partiennent, prouve que cette rencontre providentielle était sans cesse bénie par celui qui en profitait le plus. Si j'osais, à propos de deux personnages illustres, évoquer une image d'intimité familière, je dirais que ce récit et ce recueil pourraient se résumer dans le mot que l'on applique à un bon domestique: « C'est un trésor! » Ce trésor, Louis XIII savait le compter; jamais il ne lui vint à l'idée qu'il s'appauvrissait en le possédant ou s'humiliait en l'employant.

On ne saurait assez louer un ouvrage tel que celui-là, et je dois d'autant plus lui faire bonne mesure, que j'ai lésiné, dans le temps, avec l'*Homme au masque de fer*, du jeune et brillant écrivain. C'est que l'*Homme au masque de fer* ne s'adressait qu'à la curiosité, et qu'il ne suffit pas à la curiosité d'être ingénieusement éveillée; il faut encore qu'elle soit pleinement satisfaite. On l'a dit avec raison, le livre, fort intéressant d'ailleurs, de M. Marius Topin réussissait moins à affirmer qu'à éliminer, à démontrer qui n'était pas l'Homme au masque de fer qu'à prouver qui il était. Même en admettant que M. Topin eût résolu cette énigme historique, — ce qui est resté discutable, on pouvait lui répliquer: à quoi bon? Ce mystérieux épisode, quel que soit le nom du héros ou de la victime, peut tenter l'imagination des romanciers ou des dramaturges; il doit déplaire à un historien sérieux, témoin des progrès de la démocratie révolutionnaire. La royauté absolue s'y révèle avec ses

abus, ses procédés sommaires, ses cruautés clandestines, ses confidents rivés à ses secrets comme les galériens à leur chaîne, et son effrayante faculté de supprimer un homme sans que le bourreau ou le geôlier nous laisse épeler son nom ou entrevoir son visage. Le danger, au moment où j'écris, n'est pas là, et M. Marius Topin, publiciste de centre gauche, neveu du meilleur ami de M. Thiers, sait sans doute mieux que moi de quel côté nous avons à le craindre.

Tout autre est l'intérêt, toute autre l'utilité d'un livre très-bien fait, appuyé sur des documents irréfutables, consacré à réhabiliter le fils de Henri IV, le père de Louis XIV, et, en sa personne, cette race auguste dont les bienfaits paraissent plus grands à mesure que la Révolution les remplace par ses maléfices. En lisant cette étude sur Richelieu et Louis XIII, en rendant hommage à tout ce qu'elle contient de judicieux, de patriotique, d'authentique et de vrai, je ne pouvais me défendre d'un profond sentiment de tristesse. Sommes-nous donc condamnés à tous les raffinements, à toutes les variantes du supplice de Tantale? Dans la même semaine, un écrivain de l'école libérale m'apprend que Louis XIII était presque un grand roi, et le suffrage universel me répond que M. Gambetta est tout à fait un grand homme. Je crois voir revivre dans ces pages les personnages qui ont le plus contribué à faire la nation française, et je crois entendre dans la rue les ovations décernées à celui qui a

le mieux réussi à la défaire. Malheureuse France ! malheureux peuple ! Tout ce qui me parle de sa gloire passée me ramène fatalement à ses ignominies présentes. Tout ce qui me rappelle comment nos rois et leurs ministres travaillèrent à l'abaissement de l'Autriche, m'empêche d'oublier comment notre République et ses idoles se sont appliquées, s'appliquent et s'appliqueront encore à l'agrandissement de la Prusse.

IV

LES PRUSSIENS EN ALLEMAGNE

suite

DU VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS[1]

---

26 mars 1876.

Le nouveau volume de M. Victor Tissot donne un heureux démenti au préjugé contre les *suites*. C'est que cette suite était nécessaire pour compléter la pensée de l'écrivain. Dans son premier ouvrage, il nous montrait ce que la Prusse avait fait de nos milliards ou plutôt ce que nos milliards avaient fait de la Prusse. Ce tableau, popularisé aujourd'hui par un succès de vingt-cinq éditions, nous vengeait, nous consolait, nous réhabilitait et nous renseignait. Nos vainqueurs nous y apparaissaient

1. Par M. Victor Tissot. Voir le précédent volume des *Nouveaux Samedis*.

plus appauvris et plus démoralisés par leurs triomphes que nous par nos défaites ; mais aussi, en présence de cet effrayant mélange de déception, de corruption, de ruine, d'ivresse mal cuvée et de haine, il était facile de comprendre tout ce que nous avions à prévoir, à éviter ou à faire pour que ce peuple toujours en armes, plus irrité qu'apaisé, plus dégrisé que rassasié, plus perverti qu'assouvi, n'eût pas de prétexte à récidives et n'essayât pas de s'indemniser de ses mécomptes sur ses victimes. Cette instructive et irrésistible lecture soulevait une question : la Prusse, en définitive, n'est pas toute l'Allemagne. M. de Bismarck a-t-il aussi bien réussi à *unifier* les divers membres de la grande famille germanique qu'à s'annexer Metz et Strasbourg ? A-t-il suffi d'une campagne victorieuse, d'une communauté d'invasion et de quelques milliers de pendules, pour supprimer les distinctions ou les antipathies de race, de religion, de mœurs, de physionomie, de souvenirs, de caractère ? L'extrême inégalité dans la distribution des bénéfices n'a-t-elle pas compromis la *fusion* commencée par l'égalité factice de l'effort, de la lutte, du péril et du succès ? Si le feu couve sous la cendre, si les rancunes, plus dissimulées, sont aussi profondes, si M. de Bismarck règne par la terreur plus que par l'attrait sur ces vastes dépendances de son Empire, quel est notre véritable intérêt en face de ces nationalités grommelantes qui, pour ne pas se haïr, ont besoin de nous

détester ? Enfin, si l'idée fixe du terrible chancelier est d'embaucher vainqueurs et vaincus — comme le seigneur suzerain enrôlait jadis ses vassaux, — dans une guerre implacable contre l'Église, s'il prétend nous accorder, à ce prix, l'aumône d'une paix provisoire, et si le parfait accord de nos élections avec son programme nous inflige cette double honte d'être approuvés et amnistiés par lui, quel sujet de réflexions ! Quels odieux mensonges, ces fiertés républicaines de nos chanteurs de *Marseillaise*, dont l'athéisme officiel va chercher à Berlin ses apostilles ! Quelle dérision, le patriotisme de ce *grand citoyen* que le suffrage universel a créé notre maître, qui, en février 1871, quand la France n'avait plus ni un soldat, ni un morceau de pain, hurlait la guerre à outrance, et qui aujourd'hui se prépare à obtenir un bon point de M. de Bismarck en lui offrant sur un plat d'argent les clefs de nos cathédrales, de nos académies, de nos couvents et de nos écoles !

C'est déjà faire l'éloge du livre de M. Victor Tissot que d'indiquer les enseignements qu'il renferme. Mais n'allez pas croire, pour cela, que ce soit un livre dogmatique. Au contraire ! C'est en voyageant, en regardant, en observant, que l'auteur amasse son trésor. Ses impressions de voyage sont aussi vives, pittoresques et engageantes que si elles ne contenaient pas de leçons. Il cueille au jour le jour sa gerbe : c'est aux lecteurs à en extraire le grain. Pour être bien informé, pour surprendre dans le

vif ce réalisme prussien et bavarois que nous sommes tellement intéressés à connaître, rien ne lui coûte. Parlant l'allemand comme un indigène de Francfort ou d'Heidelberg, il réussit à se germaniser pendant quelques heures. Il accepte un pseudonyme pour être présenté par un ancien camarade de Tubingue dans une famille hessoise, et nous voilà assistant à une jolie scène d'intérieur où fiançaille rime à mangeaille, où se combinent l'églogue, le vaudeville, la musique, la politique, la charcuterie et la choucroûte. A Mayence, malgré les frayeurs de son hôte, il va frapper à la porte de la citadelle ; on lui ouvre ; un jeune caporal lui sert de guide ; je voudrais pouvoir transcrire tout ce dialogue, qu'on ne peut lire sans un serrement de cœur ; car il résume les désastres du passé et les menaces de l'avenir.

« Mon guide me montra une quantité de taches blanches. — Qu'est-ce ? lui dis-je. — Ce sont les nouveaux forts construits depuis quatre ans... il y en a beaucoup : de ce côté (c'est le côté de la France), nous sommes bien gardés... Ce ne sont pas les soldats qui nous manquent... Les forces de l'armée allemande sont de 1 million 324,940 hommes avec 90,000 chevaux et 2,740 canons. Le *lansturm* ajoutera à ce chiffre un modeste supplément de 300,000 combattants... »

Et plus loin, cette page poignante comme l'éclair d'un bonheur possible au milieu d'un malheur réel :

« — Aussi la victoire a-t-elle été facile ?

— Pas tant que ça, monsieur. Les Français se sont crânement battus à Saarbruck, à Wœrth et à Wissembourg. Et s'ils étaient tombés sur nous immédiatement après la déclaration de guerre, ils auraient entravé le plan de M. de Moltke, lequel était de prendre l'offensive. Les trois armées allemandes se tenaient sur la Lauter, assez rapprochées pour se soutenir mutuellement et pour pouvoir écraser l'ennemi sous des forces supérieures. Trente mille soldats français, lancés à temps, auraient suffi pour prendre Mayence et Francfort, détruire les voies ferrées et semer la terreur dans le Sud . . . »

Hélas ! ce n'était pas écrit ! comme dit le fatalisme musulman. Mais voulez-vous vous distraire de ces sombres images ? Il dépend de vous de les noyer dans un lac de bière. La liqueur de Gambrinus coule à pleins bords ou rivalise avec la marée montante, comme notre démocratie. Hommes d'État, professeurs, savants, officiers, sol dats, artistes, étudiants, artisans, consomment des masses effrayantes de chopes et de bocks. On les dirait métamorphosés en entonnoirs par une fée couronnée de houblon. Pantagruel et Gargantua seraient jaloux de cette incroyable élasticité des voies digestives. La bière est de toutes les religions, de toutes les sectes ; catholique, protestante, libre-penseuse, socialiste ; les moines en fabriquent d'excellente, et je suis sûr que, si vous en demandiez à cette blonde jeune fille dont le frais visage s'encadre dans cette vieille fenêtre, elle vous en brasserait. Prenez garde

pourtant ! nous ne serons pas toujours dans ce merveilleux jardin des Palmiers, dont M. Victor Tissot nous donne une description si charmante, et qui console les gros bourgeois de Francfort de la décadence de leur commerce ! Derrière ces énormes rangées de cruches et de bouteilles, sous ces avalanches de saucisses aux petits pois, le long de ces tables ruisselantes de mousse et d'alcool, sur ces estrades où les Thérèsas et les Judics d'outre-Rhin entremêlent de refrains érotiques les chansons nationales, dans ces théâtres où les auteurs du crû, toutes les fois qu'ils ne volent pas les Français, les insultent, la haine veille; la haine vivace, héréditaire, aigrie plutôt qu'adoucie pâr la victoire, et sans cesse surexcitée par M. de Bismarck, qui en a fait la condition de son équilibre, l'élément de sa domination et la sécurité de sa politique. C'est par là que le livre de M. Victor Tissot nous touche de plus près et se lie plus étroitement à toutes les questions qui intéressent notre salut comme notre honneur, notre repos comme notre avenir. Aussi, quand je vous aurai recommandé d'une façon toute spéciale les chapitres sur Worms où revivent les souvenirs des Niebelungen, de Charlemagne et de Luther, sur les élections qui, bien que médiocres, peuvent encore nous faire envie ; sur Nuremberg que l'auteur a vue en artiste et décrite en maître, sur la réunion des cordonniers socialistes qui veulent rétablir l'égalité du cuir et mettre la société dans ses petits souliers : sur les prisons, où

nous voyons comment les ennemis des servitudes catholiques traitent la liberté de conscience et la liberté de la presse ; quand je vous aurai dit que personne n'a mieux parlé que M. Tissot de Kaulbach, cet étrange peintre, tour à tour grandiose et obscène, épique et gouailleur, pathétique et fantaisiste, Rabelaisien et Michel-Angesque, et surtout de Richard Wagner, l'énigmatique génie, plus près du ridicule que du sublime, Polyphème doublé de Caliban, demi-dieu tudesque, révolutionnaire à tous crins enfoncé dans les brumes féodales ; de Richard Wagner, dont la musique, la vie, les bizarreries, la figure, font partie essentielle de l'Allemagne moderne et personnifient une orgie du germanisme acharné contre les races latines ; quand je vous aurai dit tout cela, une force invincible me ramènera à nos moutons — qui font, hélas ! tout ce qu'il faut pour être mangés par les loups.

M. de Bismarck ne se dissimule pas les obstacles, les difficultés et les écueils qui menacent ou peuvent, d'un jour à l'autre, menacer son œuvre gigantesque. Il sait que tout ce qui est plus grand que nature se condamne à expier tôt ou tard le défaut de mesure par le manque de durée. Il ne se fait illusion, ni sur les progrès du socialisme dont rien n'arrête la sape clandestine, et qui sera, avant peu, un parti puissant en Allemagne, ni sur les secrètes résistances que rencontrent dans l'Allemagne du Sud ses efforts pour parvenir à faire de l'unité de l'empire germanique un grand corps dont la Prusse serait le bras et la tête. Dans cette situa-

tion inouïe, sur ce rocher à pic dont la hauteur appelle le vertige, que lui faut-il ? Des moyens d'assimilation assez énergiques pour triompher des antipathies locales et fondre toutes les diversités dans le même moule : un dérivatif assez efficace pour déplacer l'irritation, donner le change au socialisme et détourner sur un même point les griefs de telle ou telle nationalité, froissée dans son autonomie, ses intérêts ou son orgueil.

Les moyens d'assimilation *prussique* ou *prussifiante*, M. Victor Tissot les indique avec cette netteté de trait et cette vivacité d'impressions qui lui assurent tant de lecteurs. C'est par l'armée, l'école et l'Église, que le grand chancelier poursuit cet immense travail de centralisation, antipathique aux mœurs allemandes, mais violemment inauguré dans cette phase qui va de la bataille de Sadowa au traité de Francfort. L'armée; car, du jour où les villes les plus considérables ressembleront à des garnisons prussiennes, où les généraux, gorgés de dotations, ne seront plus que les lieutenants de Frédéric-Charles et du comte de Moltke ; où les sous-officiers, d'origine prussienne, auront servi de trait d'union entre la consigne berlinoise et les conscrits bavarois, les soldats des diverses puissances alliées, annexées ou incorporées (le nom n'y fait rien) ne seront plus que d'innombrables marionnettes dont la Prusse tiendra le fil, ou, si l'on veut, les rouages d'un mécanisme colossal qui ne fonctionnera que par ses ordres. L'école : car l'éducation ne tardera pas à prévaloir

contre les instincts de naissance ou les traditions de famille, et l'enseignement primaire, estampillé à Berlin, donnera à la Prusse autant d'adultes que la Bavière ou la Souabe auraient compté d'enfants : l'Église enfin, car, une fois maître des consciences, M. de Bismarck sait qu'il aura facilement raison des volontés et des caractères. Il n'existe pas de plus puissant assimilateur que le joug d'un même fanatisme, d'une même croyance ou d'un même schisme. C'est pour cela que tous les despotes à large envergure, amoureux de cette unité absolue qui garantit leur omnipotence, ont tous plus ou moins rêvé le rôle de grands-prêtres d'une religion façonnée à leur usage, et qui soumettrait à leur commandement ceux de son Dieu et de son Église.

Quant au dérivatif dont nous parlions tout à l'heure, il offre les contrastes les plus inquiétants pour notre repos, les plus blessants pour notre honneur, les plus humiliants pour notre amour-propre. Il établit entre la politique gambettiste et les visées de M. de Bismarck des affinités, des analogies, des sympathies, qui devraient nous faire tressaillir d'effroi et de honte, si le triomphe de la révolution radicale, cet épouvantable dissolvant du patriotisme, n'était fatalement destiné à falsifier, à déplacer et à détruire tous les sentiments dignes d'exalter les âmes et de faire battre les cœurs. Qu'est-ce, en effet, que ce *Kulturkampf*, ce cri de ralliement, ce mot d'ordre germanique, qui circule en ce moment des bords de la Sprée aux bords du Rhin, des vallées du Taunus aux clairières de la Forêt-

Noire, et que l'on pourrait prendre pour l'écho sinistre des canons Krupp? *Guerre pour la civilisation*, voilà le sens littéral de ce mot cabalistique, inscrit par M. de Bismarck au bas de ses bulletins de victoire. Guerre pour la civilisation! En réalité, guerre à la papauté, au catholicisme, à l'Église, à l'épiscopat, au clergé, à quiconque refuse de renier sa foi, de blasphémer son Dieu, de profaner son culte, d'aliéner ou d'asservir cette portion de lui-même qui brave les despotes et les persécuteurs, les bourreaux et les geôles. M. de Bismarck trompe la faim du socialisme en s'acharnant à lui faire manger du prêtre ; il émousse les aspérités des nationalités récalcitrantes en les engageant dans sa croisade contre Rome ou plutôt contre Dieu. Eh bien, voyez l'étrange coïncidence! Rome pour lui, ce n'est pas seulement le sanctuaire de la superstition et du papisme ; c'est aussi le symbole de la race latine, condamnée à subir de la part des Germains tous les abaissements en attendant le coup de grâce ; c'est la France! La France et la Papauté, la France et l'Église sont enveloppées et confondues dans l'impérieux anathème de ce singulier civilisateur qui civilise par le fusil Mauser, par l'artillerie à longue portée, par le bâton, par la prison, par le programme dicté à ses caporaux et à ses instituteurs, par les refrains chantés dans ses cafés et sur ses théâtres, par la caserne et par le temple, par toutes les licences de la matière et de la *bête*, ou, en d'autres termes, par tous les éléments de la barbarie.

Mais quoi! me voici de ce côté de la frontière ; de cette frontière nouvelle dont les poteaux devraient porter l'étiquette du 4 septembre. Les républicains, ces vaillants patriotes dont Gambetta est le Dieu et Louis Blanc le prophète, triomphent sur toute la ligne. Avant la bataille électorale, ils ont, comme les personnages du *Conciones*, énormément parlé et péroré. Sans doute, ces héros de la défense nationale, ces foudres de guerre qui ne sont quelque chose que parce qu'ils ont eu l'air pendant cinq mois de haïr et de combattre les Prussiens, tiennent, ne fût-ce que par pudeur ou point d'honneur, un langage contraire à celui de M. de Bismarck. Oh! que non pas! Ils traduisent en français — dans leur français, — le *Kulturkampf* allemand. Les discours qu'ils ont prononcés, les lois qu'ils préparent, les projets dont ils font parade. les libertés qu'ils menacent, le prix de leur victoire, la rançon de notre défaite, les insignes de leur nouvelle dictature, tout cela, c'est le *Kulturkampf* radical, frère du *Kulturkampf* berlinois. MM. Gambetta, Blanc, Lockroy, Naquet, Victor Hugo, Raspail, Duportal et leurs dignes émules, apologistes plus ou moins déclarés de la Commune, promoteurs plus ou moins hypocrites de la guerre au bon Dieu, délivrent chaque matin le *pour copie conforme* à la chancellerie prussienne, et se font les serviles interprètes de celui qui nous a écrasés par la force et qui ne nous ménage que par calcul. Leurs déclamations répondent à ses menaces. leurs dénonciations à ses

décrets. Ils s'essuient le front quand il a chaud, et ls grelottent quand il gèle. Il se les annexe par l'impiété, comme il s'est annexé la Bavière et la Saxe par l'appât du butin et l'esprit de conquête. Grâce à eux, cette pauvre race latine qui, j'en conviens, a tristement perdu son latin, épèle les mêmes mots, feuillette le même dictionnaire que les sous-officiers de Mayence, les étudiants de Heidelberg, les cafetiers de Francfort, les chansonniers de Worms et les ministres *munichois*, MM. Lutz, Pfeufer et Fœustel, inféodés à la politique de Berlin. Nos élections du 20 février et du 5 mars ont fait bondir de joie l'empereur Guillaume, son chancelier, son entourage et ses journaux, d'abord parce qu'elles nous désarment, énervent l'esprit public, ajoutent les humiliations du dedans à celles du dehors, consternent les bons, réjouissent les mauvais, exaltent les pires et font descendre la nation au niveau de ses élus; ensuite, parce qu'elles promettent notre concours à toutes les tentatives du « PRINCE DE FEU ET DE SANG » contre les catholiques.

Si notre malheureux pays n'était pas gangrené *jusqu'aux moëlles*, si la propagande radicale n'avait pas vicié ou tari la source de toutes les pensées nobles et de tous les sentiments élevés, nous en appellerions à la générosité proverbiale des Français du bon temps, et nous dirions : Lisez les pages où M. Victor Tissot raconte sa visite à la prison cellulaire de Nuremberg : « Depuis que les prêtres et les journalistes y méditent sur l'infaillibilité de M. de

Bismarck,le *Zellenge fængniss* (prison cellulaire) a acquis une réputation que ne lui avaient pas encore value tous les assassins et malfaiteurs des royaumes réunis... L'attention se porte sur cette Bastille mystérieuse, où ceux qu'on enferme sont absolument morts pour tout le monde... Le docteur Sigl, (le Louis Veuillot allemand), le curé Marh, le chapelain Heberich, des évêques, des chanoines, des vicaires, de grands et de petits journalistes, sont traités avec la même rigueur et absolument assimilés aux assassins, coupe-bourse, escrocs et bandits, dont le métier devient de plus en plus lucratif dans « *l'Empire des bonnes mœurs et de la crainte de Dieu.* » — Oui, dirais-je, lisez ces détails effroyables ; méditez ces prodiges de cruauté et d'arbitraire qui nous reportent, de trois siècles en arrière, aux oubliettes, aux tortures, au masque de fer, à ces époques dont s'emparent vos historiens pour nous faire haïr le passé. Vous plaît-il que la France, gouvernée par vous, marche sur ces traces ? qu'elle emprunte ce trousseau de clefs ? qu'elle imite docilement ces atrocités et ces fureurs ? qu'elle emprisonne, elle aussi, ses évêques, ses curés, ses vicaires, ses publicistes chrétiens ? Hélas ! si tel est votre bon plaisir, le personnel ne vous manquèra pas. Parmi les assassins de Mgr Darboy et de l'abbé Deguerry, des martyrs de la rue Haxo et de la Roquette, il en est qui, encouragés par l'amnistie, rentrés en possession de leurs droits de citoyens, seraient prêts à recommencer, ne fût-ce que pour s'entretenir la

main. En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver, puisque cinq années suffisent à réhabiliter le meurtre et l'incendie, puisque le crime s'efface plus vite de vos mémoires que le sang de vos murailles. Est-ce là ce que vous voulez ?

Mais ce langage ne serait pas de saison. Les cordes qu'il essayerait de faire vibrer sont brisées. Mieux vaut présenter le parallèle sous un autre aspect.

Le prince de Bismarck, nous l'avons dit d'après M. Victor Tissot, fait de ses persécutions contre les catholiques un moyen de transformer tous les royaumes unis en autant de provinces prussiennes, de concentrer dans sa main de fer tous les ressorts du germanisme et surtout *d'amuser* le socialisme, de conjurer ses exigences, de retarder ses ravages.

M. Gambetta et son groupe — *nomen illi legio*, — s'entendent mieux, on le sait, à perdre des provinces qu'à consolider des annexions. Le terrain qu'ils gagnent est tout à l'intérieur. Ils le prennent sur la dignité, sur la prospérité, sur l'honneur, sur la sécurité du pays. Leur but, en sacrifiant d'avance le catholicisme à l'impiété démagogique, est, premièrement, de créer un trait d'union entre Berlin et leur République radicale et de changer en approbation protectrice la neutralité armée : secondement, de calmer les impatiences des frères et amis, des courtiers du suffrage universel, de ces milliers d'électeurs qui sont certainement enchantés de voir leurs chefs

sénateurs et députés, qui seront ravis de contempler les *black-boulés* dans leurs habits de préfets et de sous-préfets, que la réouverture des cabarets communistes comble d'une douce allégresse, mais qui, après tous ces ravissements, demanderont encore autre chose.

Eh bien, nous croyons fermement que M. de Bismarck, trompé dans ses calculs, sera tôt ou tard puni par où il pèche. Mais enfin il a pour lui son génie incontestable, son habileté infernale, son indomptable énergie ; il a pour lui son gouvernement régulier, affermi par des victoires et des conquêtes dont il peut s'attribuer l'honneur : il a pour lui le caractère allemand, qui procède avec lenteur et préfère au socialisme pratique, à l'impiété active, la métaphysique de l'impiété et du socialisme.

Aucune de ces ressources n'est acquise à nos seigneurs et maîtres. Ils se sont fait un prestige avec des désastres, une puissance avec des fautes, une popularité avec des bévues. Ils ne peuvent se rattacher, ni à une date victorieuse, ni à un principe d'autorité, ni à un sentiment national. Leur force est tout entière dans les passions qu'ils flattent, dans les haines qu'ils attisent, dans les vices qu'ils caressent, dans les convoitises qu'ils excitent, dans les espérances qu'ils prodiguent. En se réservant la curée des places, en promettant à leur famélique clientèle la curée des couvents, des évêchés, des séminaires et des pélerinages, ils préparent à leur triomphe et à leur tranquillité d'un jour des expiations

formidables. Le peuple, — leur peuple, — à qui ils auront répété et prouvé qu'il n'a rien à attendre au delà de cette vie, leur dira : « Donnez-moi donc, dans cette vie, les jouissances que vous m'avez promises ! » — et, comme ils ne pourront pas les lui donner, ils seront dévorés avec d'autant plus de rage, que, dans ce corps immense, ils auront supprimé l'âme.

J'aurais pu juger et louer le livre de M. Victor Tissot à un point de vue beaucoup plus littéraire ; signaler, dans ce nouvel ouvrage, un progrès remarquable ; citer de piquantes anecdotes, de charmants paysages, des croquis finement enlevés, des pages pleines de couleur et de vie. Je serai bien trompé, si l'auteur, admirablement Français de cœur, d'esprit et de style, ne préfère pas les réflexions qu'il suggère aux louanges qu'il mérite.

V

LES POËTES

I

M. VICTOR DE LAPRADE [1]

2 avril 1876.

J'ai entendu quelques-uns des nombreux admirateurs de *Pernette* et des *Idylles héroïques* blâmer Victor de Laprade d'avoir publié, en 1875, ces *Tribuns* et ces *Courtisans*, écrits en 1862. Il faut s'entendre ; si l'on veut dire que ce volume n'occupera pas la première place dans le riche répertoire de l'éminent poëte, je suis tout à fait de cet avis. Mais une œuvre signée d'un tel nom est toujours intéressante, et celle-ci soulève une question que je vais aborder en toute franchise.

1. *Tribuns et Courtisans.*

Un gouvernement excite d'ardentes colères ; il tombe, et le jour de sa chute est un deuil ; il tombe, et il est remplacé par un régime vingt fois pire. Sied-il de le poursuivre d'allusions satiriques, de railleries et d'invectives, comme s'il était encore debout pour les mériter et les réprimer ? La politique répond : Oui. — La poésie, le théâtre et le public répondent : Non !

J'admets parfaitement qu'un publiciste de *Premier-Paris* écrive tous les matins : « Eh bien ! oui, c'est vrai, le 4 septembre a fait plus de mal que l'Empire. Nous n'aurions perdu que deux ou trois milliards et deux ou trois villes fortes. Le gouvernement de la défense nationale nous a coûté dix milliards et deux provinces, sans compter l'abominable épisode de la Commune. Il y avait eu, sous Napoléon III et dans son entourage, des affaires scabreuses. Il y a eu, sous la dictature républicaine, des friponneries bien autrement odieuses, puisqu'elles conspiraient avec l'artillerie prussienne et les rigueurs d'un atroce hiver contre nos soldats, nos conscrits et nos mobiles. Les mœurs du néo-césarisme n'étaient pas précisément édifiantes ; les scandales partaient de haut et portaient loin. Le monde officiel commençait à Paris et finissait en Bohême ; cocottes et cocodettes, cocodès et manieurs d'argent, entrelacés dans une ronde immense, se confondaient si bien, que la pécheresse déteignait sur la grande dame et que la fausse monnaie discréditait la bonne ; le mot courtisan avait trop de féminins, et, sous prétexte de conjurer l'en-

nui impérial, on accordait trop de licences au plaisir. Tout cela est de l'histoire sainte en comparaison des orgies du drapeau rouge, des saturnales garibaldiennes, des hôtels de préfectures changés en maisons de débauche, de Margot et Frisette destituant les commissaires de police et les gardes champêtres. N'importe ! le mal ne saurait être réhabilité par le pire. La vérité, la justice, la morale, ont des lois qui ne peuvent être abrogées comme la loi des maires. Haïssez ce qui est haïssable sans absoudre ce qui est condamnable, et tâchez de trouver mieux ; ce qui n'est pas difficile. »

Rien de plus spécieux ; mais la poésie, lue au coin du feu ou récitée sur le théâtre, dialoguée en comédie ou aiguisée en satire, emploie d'autres procédés et tient un autre langage. Du moment qu'un pouvoir cesse d'exister, il lui devient sacré ; non pas qu'elle l'honore davantage, mais parce qu'elle n'y touche plus, et ce seul détail suffirait à prouver sa supériorité sur la politique. Ses attaques les plus spirituelles ou les plus éloquentes, dirigées contre un ennemi par terre, n'auraient plus ni agrément, ni sel, ni à-propos ; elles laisseraient indifférents ceux-là même qui partageraient ses griefs contre les coupables. Un souvenir et une conjecture m'aideront à expliquer ma pensée. — En 1828, — j'ai déjà cité cet épisode, mais il est caractéristique, — Casimir Delavigne était encore le poëte à la mode. *L'École des Vieillards* et les *Messéniennes*, surfaites par le libéralisme, avaient mis

le sceau à sa renommée. Certes, je ne comparerai pas le ministère Villèle à l'Empire ; mais il avait été très-impopulaire, et, d'autre part, on me permettra de préférer le ministère de M. de Martignac à celui de M. Ricard ou même de M. Buffet. Tout semblait donc se combiner pour assurer le succès de la *Princesse Aurélie*, comédie pleine de détails ingénieux, délicieusement jouée par mademoiselle Mars, et où le trait satirique, lancé d'une main légère, ne pénétrait pas au delà de l'épiderme. Pourtant, la *Princesse Aurélie* tomba, et cela uniquement parce que MM. de Villèle, de Corbière et de Peyronnet, qu'elle taquinait de ses fines allusions, n'étaient plus ministres.

Maintenant, voici la conjecture : Il y a, je crois, un théâtre à Belleville, où un troisième Empire, s'il était possible, ferait probablement maisons nettes. Supposons qu'une des pièces qui composent le volume de Victor de Laprade fût jouable, et qu'elle fût représentée devant un public soigneusement trié parmi les plus *purs* électeurs des citoyens Clémenceau et Floquet. Dès les premières scènes, une sensation de malaise s'emparerait de toute la salle, et la représentation n'irait pas jusqu'au bout... Ah ! gardons-nous de nous en plaindre ! La nature humaine a bien assez de laideurs et de faiblesses ! Laissons-lui ce petit coin lumineux, ce reste de générosité et de franchise qui demande grâce pour les vaincus, et avoue tacitement tout ce qu'il y a d'artificiel dans les oppositions les plus furieuses !

Ainsi donc, ce volume de Victor de Laprade n'aurait pas pu réussir en 1876, quand même il aurait frappé juste. Mais on a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul. Je rouvre le livre; je relis, après un entr'acte de quatorze ans, le *Conseil de famille*: et aussitôt les objections se présentent en foule. La pièce repose sur cette donnée, assez peu galante, que les hommes politiques ne demanderaient peut-être pas mieux que de rester fidèles à leurs antécédents et à leurs serments, de sacrifier les honneurs à l'honneur; mais que l'influence de leurs femmes agit sur leur conscience comme un dissolvant, et finit par les pousser à toutes sortes de capitulations et de palinodies. Or, quelles furent, après le 2 décembre, les apostasies célèbres? *Il en est jusqu'à trois* que nous pourrions nommer. Personne n'ignore que, si le marquis de La R... et le comte de Past... se laissèrent nommer sénateurs, leurs femmes n'y furent pour rien, et, quant à M. Dupin, c'est encore plus fort! Si l'auteur de *Courtisans et Tribuns* se souvient de la séance de réception de M. Cuvillier-Fleury, succédant à l'ancien président de l'Assemblée législative, il ne peut avoir oublié que le spirituel récipiendaire obtint un grand succès en attribuant au veuvage de M. Dupin son impardonnable réconciliation avec l'Empire. Toutes les femmes sont filles d'Ève, mais toutes n'imitent pas leur aïeule; et d'ailleurs le fruit officiel est le contraire du fruit défendu.

Ce *Conseil de famille* mériterait d'autres critiques. Est-

ce bien Victor de Laprade, le poëte spiritualiste et chrétien, l'auteur des beaux *Poëmes évangéliques*, n'est-ce pas plutôt M. Laurent-Pichat ou tout autre député acharné à la collation des grades, — la seule collation dont ces messieurs se préoccupent en carême, — qui a crayonné ou charbonné cette déplorable figure de Pantaléo, Tartufe de pacotille, Basile d'arrière-saison, triste et froide caricature que les circonstances actuelles rendent encore plus navrante pour les lecteurs catholiques ? Est-ce le poétique ami de Montalembert, n'est-ce pas plutôt Giboyer qui a écrit des vers tels que ceux-ci :

Aujourd'hui, grâce à Dieu, pas un sujet d'effroi ;
Nous sommes à l'abri, le prince a de la foi ;
Il n'a pas supprimé la feuille aux bénéfices ;
On a la liberté d'assister aux offices.
Pas un clocher branlant qui ne soit restauré.
L'alcade ne prend plus le pas sur le curé.
Le vaincu, c'est l'usage, à crier s'égosille ;
J'entends parler de gens qu'on coffre et qu'on fusille.
Mais qu'importe au chrétien la Constitution,
Tant qu'on l'a laissé libre en sa dévotion ?

Tout le rôle est de ce ton. Sainte-Beuve , peu suspect de cléricalisme, mais dont l'oreille, merveilleusement juste, exécrait les fausses notes, Sainte-Beuve prétendait que tout était permis à un homme nerveux, après deux heures de lecture de Dulaure. Excessivement nerveux, surtout depuis le 20 février, je me suis demandé ce que

je pouvais me permettre, après avoir lu de pareils vers entre le vote pour la levée de l'état de siége et la demande d'amnistie, et je me suis répondu : Pousser jusqu'aux dernières limites les prérogatives de l'amitié : dire tout haut ce que pensent tous les vrais amis du poëte [1].

Dona Séraphina, l'élégante tentatrice, ne veut pas être en reste, et voici les perles que je cueille dans sa jolie bouche :

« ... Que deux ou trois anciens, tremblant qu'ON LES écarte,
Pleurent sur un papier qu'ils nomment une Charte ;
Que l'on a déporTÉ UN tas de VAURIENS,

(Vers deux fois faux.)

— Des gens qui projetaient de partager les biens ;

(Eh ! eh !)

Qu'on réduit les journaux à de simples réclames...

(!!!)

Mais je reçois toujours mon *Conseiller des Dames* ;
Plus, cette feuille, utile à ma dévotion,
Où j'apprends les douceurs de l'Inquisition.
Rien n'est changé. — Si fait, il faut pour une jupe
Quinze mètres de plus ; — et tout Paris s'occupe
De ce nouveau miracle : un diable en bois doré
Éternue à Saint-Roch aux sermons du curé.
Ce fait a consterné le schisme et l'hérésie... »

1. Oui, tous, tous, et M. de Laprade se ferait d'étranges illusions s'il se figurait le contraire.

Patience, belle dame! nous avons déjà le *Rappel*, la *République française*, l'*Événement* et les *Droits de l'Homme*; encore quelques jours vous aurez le *Mot d'ordre*, le *Réveil*, le *Radical*, la *Tribune* et la *Marseillaise*. Ce sera moins fade que votre *Conseiller*. En vérité, est-ce une gageure? Est-ce une lugubre plaisanterie? S'appeler Victor de Laprade, avoir écrit dix ou douze volumes de vers admirables ou délicieux, et affecter de ne pas savoir que toutes les variétés du verbe *craindre* exigent une négation, que *vaurien* n'a que deux syllabes, et que Boileau a dit: « Gardez qu'une voyelle, etc., etc. »

Le *Procès de Thraséas* donne lieu à des réflexions d'un autre genre. Ne serait-il pas temps d'en finir avec cette vieille tradition de collége qui va chercher dans l'histoire de la Grèce et de Rome quelques types de patriotisme, de vertu stoïque, de résistance aux tyrans, et les propose à l'admiration moutonnière des écoliers et des *pions*? Vantez, tant qu'il vous plaira, Thrasybule, Harmodius, Brutus, Caton, Cassius, Pœtus, Thraséas; mais ne nous les offrez pas comme des exemples à suivre, toutes les fois qu'un gouvernement, essayant de se défendre et de réprimer le désordre, provoque les colères de quelques journalistes sans lecteurs, de quelques avocats sans causes et de quelques médecins sans malades. Ne confondez pas les patriotes avec les factieux, les citoyens luttant pour l'indépendance de leur patrie contre une puissance étrangère, avec les charlatans, les hâbleurs et

les bateleurs, dont l'idée fixe est d'immoler leur pays à leur ambition et à leur orgueil. Bornons-nous à un seul exemple, M. Jules Favre, le héros des dossiers ou du dossier. Le sénateur du Rhône ne s'est pas ouvert les veines dans un bain, parce que, à dater du moment où il proclama la déchéance de Néron II, il n'a pas eu de veine; mais il n'a rien négligé pour offrir largement à la patrie le sang des autres. La chaste et vaillante épouse de Thraséas se nommait Arria, et nous savons aujourd'hui qu'il y a eu beaucoup d'*arrias* dans la vie privée de l'éloquent défenseur de la veuve et de l'orphelin. Ainsi de suite. Sérieusement, quand on songe que le Néron de 1851 a été plus impunément insulté que Charles X et Louis-Philippe; que l'Académie française, sans le regarder pour cela comme un saint, a passé dix-huit ans à lui faire des niches: que l'illustre auteur des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit* a pu, sous ce règne abhorré, faire couvrir les murailles d'affiches et remplir les journaux de réclames en l'honneur de ses ouvrages: que le beau drame de *Hernani* a été joué cent fois, en 1867, par les comédiens ordinaires de l'Empereur; que M. Rochefort, après avoir outragé l'impératrice, le prince impérial, les ministres, les généraux, le clergé, la magistrature, l'armée, circulait encore librement dans les rues de Paris lors des obsèques de Victor Noir; que, pendant toute cette période, il suffisait d'un peu de finesse, de dextérité, et de beaucoup d'esprit, (voir les

charmantes *Lettres d'un Passant,*) pour cribler de malices les plus grands personnages de l'État, on se demande... non, on ne se demande rien, mais on s'explique tout : on s'explique notamment la transition du Néron de M. de Laprade aux Thraséas du suffrage universel.

Cette erreur d'optique n'est pas suffisamment rachetée, dans le *Procès de Thraséas*, par des beautés de détail. Qui peut le plus, ne peut pas toujours le moins. Qui respire à pleins poumons sur les cimes alpestres, dans le voisinage des glaciers et des aigles, risque de se sentir suffoqué dans la lourde atmosphère d'un estaminet ou d'une usine. M. de Laprade, admirablement maître de son style dans la poésie lyrique ou dans ce genre mixte qui tient à la fois de l'épopée et de l'idylle, s'entend beaucoup moins à manier cette langue du dialogue, tour à tour poétique et familière, souple et incisive, dont Molière nous a donné d'incomparables modèles. Inspiré par le plus sévère et le plus *absolu* des historiens romains, le *Procès de Thraséas* est parsemé d'expressions modernes ou modernisées, — *carrosse*, *comfortable*, *cuistres*, *pédants*, *primeurs*, *moraliser*, *coquins*, *gâchis*, *sauvons nos caisses*, *frondeur*, *migraine*, *équipée*, *cierge*, *pendus*, *madame Agrippine*, *les gens qui font des mots*, *propagandiste*, *bon diable*, etc., etc. On y rencontre aussi de fâcheux sacrifices à la rime :

Votre ami Thraséas, vous l'aimez donc bien mal ?..
Voyez en lui son âme, et non son ANIMAL.

C'est le cas de ne pas s'écrier : « *Macte animo* ! » — A un point de vue plus élevé, je m'étonne qu'un poëte chrétien n'ait pas compris autrement son sujet, qu'il n'ait pas donné une plus large place au christianisme naissant. Opposer les stoïciens aux artistiques atrocités du césarisme, aux infamies de la cour impériale, au cynisme de la religion officielle, à l'incrédulité des augures et des aruspices, au servilisme du Sénat, à la lâcheté des citoyens, au culte du plaisir, de la débauche, de la vie *courte et bonne*, c'est opposer une vertueuse inconséquence à une brutale logique. Les pourceaux d'Épicure, vils courtisans de Néron, convives gloutons de Pétrone ou de Tigellin, ont grossièrement raison contre Thraséas. Quoi de plus impuissant et de plus stérile que cette vertu faite d'orgueil, bâtie sur le sable, vivant d'inutiles regrets, rêvant le retour impossible d'une République païenne, ne croyant plus à Jupiter, ne sachant rien de Jésus-Christ, dépeuplant l'Olympe sans regarder le ciel ? Le poëte aurait agrandi, relevé, adouci, consacré, illuminé son œuvre, s'il nous avait montré, au dénouement, sous les traits de quelque néophyte de la foi nouvelle, la consolation et le salut de l'humanité perdue dans ces ténèbres, submergée dans cette orgie : si Thraséas mourant avait reconnu que sa philosophie ne pouvait rien pour ressusciter cette mort, pour éclairer cette nuit, pour purifier cette pourriture, et que cet honneur était peut-être réservé à de plus humbles que lui.

L'*Alcade de Tampico*, troisième pièce du recueil, est supérieure aux deux premières. Pourquoi ? Parce qu'elle rentre dans le droit commun de la comédie et de la satire ; parce qu'on peut la lire et s'en amuser sous forme de généralité et en dehors de toute application trop directe. Zapata — alcade, tribun et journaliste, — cumul qui me semble un peu bizarre, — croit, d'après une première dépêche, que l'oppresseur de son pays vient d'être renversé par une émeute populaire. Il rédige un manifeste républicain. Malheureusement Zapata, tout en déclamant contre les vices des dictateurs et des grands, a voulu mener la vie à grandes guides, avoir des chevaux, des maîtresses ; il doit cent mille écus au banquier juif Sidrach, et justement Sidrach vient lui annoncer que la dépêche était fausse, que c'est au contraire le despote qui a triomphé de l'émeute. Que va faire Zapata ? Son passé et sa conscience lui disent de se tenir à l'écart, d'affronter même, s'il le faut, la prison et l'exil ; ses dettes, Sidrach et la belle Olympia, l'engagent à se rallier avec éclat, à changer le texte de sa pancarte, et à se laisser acheter très-cher par le triomphateur. Les alcades sont donc des personnages bien importants dans ce pays fantastique ? Quoi qu'il en soit, voilà le point de départ. Vous comprenez que la lutte n'est pas longue, que la conscience est accommodante. Les dernières scènes nous montrent Zapata ministre, duc et millionnaire. Tout cela n'est, en somme, ni bien

vraisemblable, ni bien neuf, ni bien drôle. Et puis, toujours le même inconvénient ; dans l'*Alcade de Tampico* comme dans *Un Conseil de famille*, on est, dès les premières pages, de l'avis des *ralliés* contre les radicaux et les communards du Mexique ou du Chili. Car enfin, de deux chose l'une : ou vous ne voulez pas que nous songions à la France, et alors ces pièces n'ont aucun sens ; ou vous prétendez nous ramener de Santiago à Lyon et de Tampico à Paris, — et alors vous n'exigez pas, j'aime à le croire, que je préfère Félix Pyat à Ladmirault et Ranc à Bourbaki !

Peut-être s'étonnera-t-on de la vivacité de mes critiques, adressées à un homme que j'admire et que j'aime, à un poëte que ce malencontreux volume n'empêche pas, Dieu merci ! de rester une des plus pures gloires de notre littérature. J'appelle à mon aide le vieux proverbe : « Aux grands maux les grands remèdes. » Je ne me suis pas considéré cette fois comme un critique discutant un recueil de vers, mais comme un médecin traitant un malade. Oui, c'est une maladie, ou, si vous l'aimez mieux, une monomanie qu'il faut guérir pour rendre Victor de Laprade aux sujets qui l'inspirent si merveilleusement : à la nature, aux chênes, aux sommets, aux chastes et chrétiennes tendresses, au foyer domestique, à cet ardent patriotisme, qui, exhalant toutes ses haines hors de France, n'en garde rien pour le dedans. A mes yeux, un catholique, un père de fa-

mille, un homme de bien, un collègue, un ami de MM. de Saint-Victor et Lucien Brun, se résignant à n'être que la miniature de l'auteur des *Châtiments* et de l'*Année terrible*, s'obstinant, en 1876, dans ses griefs et ses railleries de 1862, nous demandant à nous, les vaincus du 20 février et du 5 mars, de nous indigner contre d'autres hommes que ceux dont je n'ai plus besoin de citer les noms, est en proie à une obsession, j'allais dire à une *possession*, dont nous devons le délivrer, fût-ce par des moyens violents. *Possession*! Pourquoi pas? Vous venez de lire l'incroyable tirade où dona Séraphina nous parle d'un diable qui éternue à Saint-Roch pendant le sermon du curé. Je serais tenté de supposer que ce diable qui éternue, furieux qu'on ne puisse pas lui répondre : « Dieu vous bénisse! » se venge en dictant à nos meilleurs poëtes des vers qui ne le valent pas[1].

1. Je m'étais promis de ne pas publier dans le présent volume cet article qui a ému M. de Laprade et ses amis. Mais, en vérité, je viens de le relire, et j'ai le droit de me demander ce que deviendraient, si je cédais sur ce point, les attributions et les devoirs de la critique. On comprendrait cet étonnement et ce courroux, si, par un procédé dont je ne serais pas l'inventeur, j'avais abusé du sinistre effroyable de *Tribuns et Courtisans*, pour rétracter mes éloges antérieurs et diminuer l'œuvre entier du poëte. Voyons! dès la première ligne, *nombreux admirateurs*; à la huitième, *l'éminent*

poëte ; à la dixième, *un tel nom* ; un peu plus loin, *l'auteur des* BEAUX *poëmes évangéliques*..... Le *poétique ami de Montalembert*.... Plus loin, *avoir écrit dix ou douze volumes de vers* ADMIRABLES OU DÉLICIEUX, !!!.... Poursuivons : « M. de Laprade *admirablement maître de son style*... » un homme que *j'admire* et que j'aime »..... « une des *plus pures gloires* de notre littérature »........ « les sujets qui l'inspirent *si merveilleusement*..» — « UN GRAND HOMME *de bien* !..» — Etc., etc., etc.

On le voit, je faisais bonne mesure au légitime orgueil du poëte, ou plutôt je dépassais la mesure, au moment même où je me croyais forcé de dire de *Tribuns et Courtisans* le poëte qu'Alceste dit du sonnet d'Oronte. — Mais, me demande-t-on, qui vous y forçait ? Ne pouviez-vous pas faire à l'erreur d'un ami, d'un poëte distingué, l'aumône du silence? — Qui ? le poëte lui-même, qui est revenu à la charge, alors que je n'avais rien négligé pour esquiver cette pénible corvée, alors que tout se réunissait pour épaissir les voiles discrets de l'oubli autour de ce lamentable volume. Et quel instant choisissait-il pour me recommander avec récidive cet enfant de quatre mois, mort depuis seize semaines ? L'instant où nous sortions vaincus, meurtris, foudroyés, consternés, irrités, de notre crise électorale, et où nous ne pouvions plus avoir d'autre ennemi que le radicalisme.

15 septembre 1876.

II

M. JOSEPH AUTRAN [1]

9 avril 1876.

On le sait, jamais l'imagination n'est plus active que pendant les jours d'angoisse et de deuil. L'homme, trop faible pour être ici-bas complétement heureux ou absolument malheureux, a reçu du ciel cette faculté consolatrice qui le transporte, tantôt par le souvenir, tantôt par le rêve, dans un monde idéal, loin des réalités qui le froissent, l'écrasent ou l'épouvantent. L'autre soir, après avoir lu et relu ce beau volume, — la *Flûte* et le *Tambour*, — afin d'oublier un moment une politique de destruction, de ruine, d'impiété, de haine, d'ignoble curée et de honte, je me figurais un candidat sacrifié à un rival communard ou athée, un fonctionnaire révoqué par M. Ricard ou simplement un honnête songeur, révolté par le triomphe du chiffre brutal et stupide, échappant à ces hideux spectacles, se réfugiant dans une agreste solitude, et là, sous les premiers rayons d'avril, entre une touffe de pervenches et un buisson d'aubépine,

1. *La Flûte et le Tambour*

à l'ombre des marronniers et des acacias couverts de leur naissante parure, dans une atmosphère de fraîcheur, de parfums, de silence, de recueillement et de paix, lisant les vers de Joseph Autran, comme on se désaltère à une source vive après avoir traversé un marécage infect ou un bois peuplé de loups faméliques, d'insectes venimeux et de toutes sortes de bêtes malfaisantes.

Si j'évoque ces images, qui n'ont pas la prétention d'être neuves, c'est moins pour marquer le contraste d'une sensation délicieuse avec une atroce souffrance, que pour donner à ce contraste une signification plus sérieuse et plus haute. Ce titre original — la *Flûte* et le *Tambour*, — nous avertit que nous allons passer de la chaumière à la tente, du village au bivouac, des scènes rustiques aux scènes guerrières, de la mélodie des pipeaux virgiliens aux mâles accents du clairon. Comme dans l'admirable ouverture de *Guillaume Tell*, les deux inspirations alternent, se combinent ou se confondent. La chanson du pâtre descend du haut de la colline, tandis que l'on entend dans le lointain le galop des chevaux et la rumeur des batailles. Eh bien ! ce qui me frappe dans la *Flûte* et le *Tambour*, ce qui rajeunit pour moi l'impression des poëmes déjà connus et dont la réputation n'est plus à faire, ce qui ajoute encore à la valeur des pages inédites, c'est que les champs et la guerre, le travail sous la blouse et le

dévouement sous l'uniforme, tels que les comprend et les décrit notre poëte, pourraient être pour un peuple la meilleure sauvegarde contre ces corruptions de l'esprit, du cœur, de l'âme, des sens, qui, dans les classes élevées préparent les révolutions, dans la masse les exécutent, enseignent aux mauvais à les envenimer et aux bons à les laisser faire. Quelle est, en effet, la plaie de notre époque? Quel est le vice qui explique ce douloureux phénomène; un pays dépravé par le malheur? Comment sommes-nous, en quelques années, tombés si bas, que nos ennemis ne puissent pas nous souhaiter différents, et qu'ils nous remercient de continuer à nos frais leur œuvre? Le sacrifice permanent de la conscience à la passion, des devoirs les plus réels aux droits les plus imaginaires, l'individu grand ou petit, célèbre ou obscur, se préférant constamment à l'intérêt collectif, ramenant tout à lui-même, refusant de voir dans les désastres de sa patrie autre chose que ce qui peut flatter son orgueil, seconder son ambition, assouvir ses rancunes, venger ses humiliations, gorger ses appétits; un faux et dérisoire patriotisme, qui n'est plus même l'esprit de parti, mais un personnalisme effréné, voilà ce que nous avons à constater quand nous nous demandons pourquoi ceux que nous avions nommés pour faire le bien ont fait le mal, et pourquoi ceux que l'on vient d'élire pour faire le mal vont faire le pire?

Maintenant, ouvrez le volume de Joseph Autran. Assurément, il est difficile d'imaginer rien de plus varié. Entre la touchante idylle d'*Amaryllis* et l'héroïque poëme de *Milianah*, il y a un monde. Les *Laboureurs* sont d'un autre ton que les *Soldats*, et il faut parcourir toute la gamme de la belle et bonne poésie pour arriver du *Médecin du Luberon* à *la France de* 1871. Pourtant, regardez-y de près : vous apercevrez des traits de ressemblance entre les divers enfants de cette noble muse. Un même sentiment domine cette poésie si balsamique et si pure : l'abnégation, le dévouement, l'esprit de sacrifice, le généreux effort d'une âme d'élite, pratiquant l'oubli de soi-même pour consoler les affligés ou se relever de ses erreurs. Voyez *Amaryllis*, le plus récent, le moins connu de ces poëmes. Que d'émotion dans cet enjouement ! Que de larmes dans ce sourire ! Le poëte est jeune ; il est venu chercher quelques jours de repos à la campagne, chez un parent. Dans une de ses promenades, il fait une singulière rencontre ; un laboureur en habit noir ! Ce laboureur est un ancien maître d'école, qui a cultivé jadis les racines grecques et les fleurs de rhétorique, et qui ne cultive plus que son champ sans renoncer à son latin. L'auteur a tiré un excellent parti de cette antithèse. Ces bœufs semblent ruminer leur syntaxe. On dirait que ces abeilles murmurent le nom d'Aristée ; de chacun de ces sillons s'exhale un vers des *Géorgiques*. Tout ce début est d'une

grâce printanière, d'une originalité charmante. Une main d'artiste caresse légèrement les détails de ce paysage, le contour de ces figures; le souffle poétique circule doucement et monte vers les cimes, comme la fumée de cette maison hospitalière. Maître Leroux — c'est le nom de cet agriculteur en *us*, — retient le promeneur à dîner; celui-ci a bien envie de refuser, lorsque apparaît une jeune fille.

Si fraîche, si charmante au matin de son âge,
Que, ma foi, j'acceptai l'offre du personnage...
... Elle était grande et svelte. Un teint de marbre pur
Doublait de ses grands yeux le vif et sombre azur;
Teint suave, pâleur doucement nuancée,
Telle que sur un front l'imprime la pensée.
Du lys de l'Évangile elle semblait la sœur ;
Majesté triomphante, idéale douceur,
Elle réunissait, dans un divin mélange,
Le corps de la déesse à la candeur de l'ange.
Tout en elle était grâce et repos ; cependant
Ses grands yeux trahissaient comme un reflet ardent
D'un intime foyer. A ce miroir de l'âme
Quelque secret génie envoyait-il sa flamme ?
Je me le demandais à son premier regard ;
Ses cheveux, qu'un ruban soulevait, non sans art,
Ses cheveux noirs pendaient en boucles sur l'épaule,
Souples et longs, pareils à des branches de saule.
Qu'était-elle ? Une fée ? un esprit immortel ?
Une muse inconnue attendant son autel ?
Non, c'était à vingt ans, heure d'éclat suprême,
De l'absurde vieillard c'était la fille même !..

Hélas ! oui, et au joli nom de Lucy, l'absurde vieillard a substitué le nom classique d'Amaryllis :

Formosam resonare doces Anaryllida sylvas !..

A ce petit drame d'une discrétion exquise il manque encore un acteur. Le voici : c'est un autre voisin de campagne, ami et camarade d'enfance du poëte. C'est Hector de Pierrevert, beau cavalier, chasseur intrépide, gentilhomme d'antique noblesse ; mais hélas ! aussi riche de papier timbré que de parchemins. Il aime Lucy-Amaryllis, et elle ne demanderait qu'à l'aimer. La pauvreté sépare ces deux cœurs attirés l'un vers l'autre : ou du moins Hector, perverti peut-être par quelque désordre de jeunesse, ne comprend plus l'amour et le bonheur sans l'élégance et le luxe. Il veut partir pour ces lointains pays dont les mirages ont ébloui bien des yeux fatigués par des veillées ruineuses, et dont on a dit avec raison qu'il fallait leur apporter cinq cent mille francs pour en rapporter un million. On va se séparer : silence ! Le ridicule cesse où commence le sublime. L'auteur nous fait assister à l'incendie d'un village ; là, ce vieux radoteur, ce Mélibée de rencontre, transfiguré par le désastre de ces pauvres gens, cesse d'être un grotesque pour être un héros. Il se *dévoue* avec un courage admirable. Au péril de sa vie, il sauve deux petits orphelins qui vont devenir ses petits enfants. Vingt ans s'écoulent : nous voici à l'heure du retour et au revers des médailles

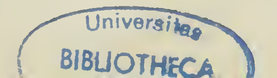
de sauvetage. Le poëte, désormais propriétaire de la maison où il n'était que visiteur, accourt chez ses voisins... Oh! fuite inexorable des années! Le vieillard est tombé en enfance; la jeune et belle Lucy est presque vieille. Des deux orphelins, l'un, le garçon, a été tué en Afrique; l'autre, la fille, est sourde-muette. Quant à l'aventureux Hector, on n'en a pas eu de nouvelles. Alors Lucy raconte à cet ami qu'elle n'avait pas d'abord reconnu la triste et simple histoire de son *dévouement*, de son immolation, de son martyre. Rien de plus émouvant que ce récit, comparable à un ciel d'automne où de pâles éclaircies s'absorbent peu à peu dans la brume, où passent par bandes les oiseaux d'hiver à travers de sombres nuages. Lucy a attendu, elle a espéré, elle a souffert; son roman s'est fermé dès le premier chapitre: elle a graduellement amorti toutes les parties vivantes de son cœur. Son amour s'est changé en renoncement, son espoir en résignation. Elle s'est consacrée tout entière à ce vieil enfant dont la tête n'avait jamais été bien solide, qu'un moment d'héroïsme avait recommandé à son orgueil filial, et qui, aujourd'hui, assoupi au coin de son feu, ne sait plus que marmotter quelques bribes de son latin. Tout cet épilogue est d'une mélancolie pénétrante qui se complète par le rapide passage et la disparition plus rapide encore d'Hector de Pierrevert. Il n'a pas trouvé la fortune en Californie. Son domaine est vendu: il y revient pour une nuit, puis repart sans laisser un

mot d'adieu, sans qu'il soit possible de suivre sa trace.

Je ne veux pas quitter ce doux poëme de la résignation, du dévouement et du devoir, cette idylle si pathétique, cette élégie entremêlée de pleurs et de sourires, sans citer une page qui s'accorde admirablement avec le ton général de l'œuvre, et où se révèle, dans toute sa grâce, l'imagination du poëte. Je n'ai plus, hélas! le droit d'en réclamer ma part; mais les femmes d'un certain âge et les hommes bien conservés ne songeront pas à la mettre en quarantaine :

Un jour que saint Martin, brave centurion,
Regagnait à cheval sa chère légion,
Il vit, malgré le vent qui battait sa paupière,
Un vieillard demi-nu grelottant sur la pierre.
On entrait en hiver. Le soldat des Césars
Dégrafe son manteau de guerre, en fait deux parts,
Au pauvre du Seigneur il jette la plus ample,
Et, de pieux amour nous léguant cet exemple,
Il poursuit son chemin, vêtu modestement
D'un manteau qui n'est plus qu'un étroit vêtement.

Telle est la vieille histoire. Une autre moins connue
Ajoute qu'aussitôt Dieu brilla dans la nue ;
Il dévoila sa face au cavalier chrétien :
— Centurion, dit-il, mon œil t'a vu, c'est bien!
Lorsque ta place, un jour, près de moi sera faite,
L'univers, tous les ans, célébrera ta fête.
De ta bonne action je veux que l'avenir,
D'âge en âge, recueille un vivant souvenir;
Que ton âme toujours se montre d'amour pleine,


Universitas BIBLIOTHECA

Non plus en revêtant d'un mince pan de laine
Quelque vieillard transi de froid sur un chemin,
Mais bien en déployant sur tout le genre humain
Un manteau de soleil, de douce et tiède joie.
Au revoir, cavalier ! tu suis la bonne voie !
C'est pourquoi, chaque année, au retour des hivers,
Nous le voyons flotter dans les cieux découverts,
Ce manteau radieux. Ah ! quand sur nos vallées
Viennent à resplendir, lentement déroulées,
Ces heures de tiédeur, de rassérénement,
On sent de toutes parts comme un allégement.
En voyant fuir la brume au vent qui la replie,
On ne croit plus aux jours mauvais, on les oublie.
Le malade lui-même, au seuil de sa maison,
De la douceur de l'air attend sa guérison.
La fleur s'épanouit ; elle semble étonnée
De ce second printemps au déclin de l'année.
Les oiseaux, attardés sur quelque rameau nu,
Disent : « Ne partons pas ! avril est revenu. »
Oui, ce serait avril, si pourtant nos collines
Déjà ne pressentaient les rafales voisines ;
Ce serait le printemps et la joie et l'amour,
Si les bois pour fleurir ne demandaient qu'un jour !

Avancez maintenant sans inquiétude ; vous êtes sûr qu'il n'y aura pas dans ce beau volume une seule dissonance ; nous allons retrouver de bonnes et anciennes connaissances ; le *Médecin du Luberon* ; les *Laboureurs* ; les *Soldats* ; *Milianah*. Ces amis, nous les avions rencontrés en des jours heureux, alors que cette idée de *dévouement* semblait, dans une société régulière, une

harmonie de plus ; ils nous reviennent aujourd'hui, et, fidèles à leur vocation généreuse, on dirait que leurs sympathies sont plus vives, leurs regards plus affectueux, leurs leçons plus éloquentes, leur exemple plus persuasif, leurs poignées de main plus cordiales, à mesure qu'ils nous voient plus découragés et plus tristes. Pour qu'ils fussent tout a fait dignes de nous consoler, pour qu'ils nous offrissent à la fois le piquant de la nouveauté et le charme du souvenir, le poëte a pris soin de les rajuster, de les rajeunir, d'élaguer tel détail, de corriger tel autre, d'ajouter par de légères retouches à l'expression des figures, de les rapprocher autant que possible de cette perfection qui n'est pas de ce monde, fort heureusement ; car nous n'aurions rien de plus pressé que de nous brouiller avec elle ! S'il est plus facile de la rêver que de l'atteindre, c'est qu'elle ne peut que s'ébaucher ici-bas pour aller s'achever ailleurs.

Qu'est-ce que le *Médecin du Luberon*, cet Aillaud de Castelet, dont la légende, cachée dans un pli de nos montagnes, est désormais, grâce à Joseph Autran, certaine de ne pas périr ? Un humble héros d'abnégation et de charité. De brillantes études et un savoir précoce auraient pu le faire réussir à Paris ; mais Paris n'a pas besoin d'un médecin de plus... (Oh ! non, oh ! non, j'en atteste les dieux du radicalisme et les vibrions du Théâtre-Français !) — Il n'y a pas, au contraire, un seul docteur à Vitrolles, le pauvre village, le pays natal

d'Aillaud. Il y revient, et, pendant vingt ans, sa vie n'est qu'une série de bonnes œuvres, sans autre témoin que le bon Dieu, jusqu'au jour où il périt victime de sa pieuse tendresse pour les déshérités, les infirmes et les orphelins. Aillaud a d'autant plus de mérite qu'il ignore l'invraisemblable détail qui pourrait indemniser son amour-propre. Il ne sait pas qu'un de nos plus éminents poëtes habite dans son voisinage, et que, inspiré par le contraste de cette obscurité avec cette vertu, le poëte lui donnera ce qu'il demanderait en vain au pavé de Paris, à l'asphalte du boulevard, aux malades de la Chaussée-d'Antin, et même aux électeurs du docteur Clémenceau.

Des remarques analogues s'appliquent aux poëmes suivants : les *Laboureurs*, les *Soldats* et *Milianah*. Armand veut se tuer, parce que, las de ses folies, ayant jeté au vent son patrimoine et sa jeunesse, l'âme et le cœur usés par des passions misérables, il croit n'avoir plus rien à faire de la vie. Pour accomplir son sinistre dessein, il a voulu rentrer dans son château abandonné, revoir son foyer désert. Là revivent toutes les images de son passé. Les pures visions de son enfance lui sourient tristement et lui défendent de mourir. Il se sent peu à peu repris et enlacé par mille liens qu'il croyait brisés. Le suicide, qui, dans son atmosphère torride, lui semblait un dénouement, lui apparaît désormais comme un contre-sens doublé d'un crime. Il assiste à de pathé-

tiques spectacles qui lui prêchent la religion du devoir et les joies austères du sacrifice. A la dernière page, nous le voyons apaisé, guéri, assaini, fortifié, transformé : il a trouvé le but qui lui manquait, l'œuvre de *dévouement* et de salut qui va racheter ses fautes et lui ouvrir un nouvel horizon. Il remplacera au régiment le brave Maurice qui n'aurait pu repartir pour l'Afrique sans faire couler bien des larmes.

Et les *Soldats* ! quelle touchante histoire ! trois fantassins du même bataillon, Rousseau, Muller et Pierre Cléry, fatigués par dix jours de marche, s'égarent en pays inconnu. Ils rencontrent une belle et fraiche jeune fille, qui les invite à venir se reposer chez son père, vétéran de la grande Armée. Tous les détails sont d'une grâce exquise. Cette jeune fille, cette Jacqueline, est comparable aux toiles les plus parfaites de Jules Breton. Muller et Rousseau, joyeux et ardents compagnons, prompts à l'amour comme à la bataille, s'éprennent tous les deux de la belle Jacqueline. Pierre Cléry, plus mélancolique et plus tendre, laisse deviner que son cœur n'est plus libre et qu'il a laissé au pays une fiancée fidèlement aimée. O contradictions féminines ! Paradoxes d'une chaste imagination, mal défendue contre les surprises ! C'est justement Cléry qui, sans le savoir et le vouloir, s'empare de l'affection de Jacqueline. Aussi refuse-t-elle de se marier. Après la mort de son père, elle se fait sœur de charité. Ici, je ne puis résister au plaisir de citer encore :

« Ange des hôpitaux ! figure douce et chaste
Dont s'éclaire partout leur enceinte néfaste,
Au nom de tous les maux que tu viens tempérer,
Laisse-moi te bénir, laisse-moi t'admirer !
Laisse-moi te chanter sous leurs voûtes obscures,
Lys trempé dans le sang de toutes les blessures,
Abeille qui t'en vas de douleurs en douleurs
Comme l'autre en avril s'en va de fleurs en fleurs !
Je ne sais quel parfum s'élève sur ta trace ;
En toi tout est divin, le courage et la grâce ;
Touché de cette force et de cette douceur,
Chacun de nous s'incline et t'appelle « Ma sœur ! »
On sent que, sous la coiffe et sous l'habit de serge
Une âme de héros palpite dans la vierge.
Par tout agonisant, par tout déshérité,
Sois à jamais bénie, ô sœur de charité,
Toi dont le méchant même a reconnu le charme,
Et qui fais voir à tous le ciel dans une larme !.. »

Sœur de charité, Jacqueline a suivi notre armée en Afrique ; c'est elle qui soigne nos blessés, console nos mourants, adoucit leur dernière plainte par une dernière prière . Elle retrouve Pierre Cléry sur un lit de mort ; elle lui ferme les yeux ; et, pour que le sacrifice soit plus complet, plus chrétien, elle se charge de faire parvenir à Laurette, la fiancée, un adieu et une médaille, à laquelle elle ajoute son offrande personnelle ; une humble croix d'argent ! Pas une note fausse dans ce récit.

Ai-je besoin d'insister sur le poëme de *Milianah* ? Sur

les magnifiques strophes adressées *à la France de* 1871, hommage qu'elle s'efforce de ne plus mériter, conseils qu'elle refuse d'entendre? Non; vous connaissez à présent la source où puise le poëte, le sentiment qui anime cette poésie si variée et si homogène, si généreuse et si engageante, si lumineuse et si vraie; imprégnée de la douce chaleur du foyer domestique et des pures tendresses, baignée dans l'idéal et pourtant si humaine! Il existe, je crois, un vieil adage qui nous dit que ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour. Eh bien, faites-le mentir! Priez ce tambour de vous laisser jouir de toutes les mélodies de cette flûte! Suppliez cette flûte de ne pas vous dérober un seul des appels de ce tambour!

III

FRANÇOIS COPPÉE. — JEAN AICARD.

Avril 1876.

Les amis, les admirateurs de M. Coppée — et il en a beaucoup, — s'étonnaient et s'affligeaient de le voir rester à peu près stationnaire depuis le grand succès du *Passant* [1]. Il ne *passait* pas, à Dieu ne plaise! mais nous

1. Depuis lors, le beau succès du *Luthier de Crémone* a

nous disions qu'il n'avançait pas assez vite. *Olivier* marquera-t-il dans sa carrière poétique ce progrès décisif qui fait de l'artiste un maître et de la notoriété une gloire? Oui, si nous nous en tenons à la forme qui est toujours remarquable, souvent exquise; non, si nous avons à juger l'idée, la donnée, le sujet du poëme, qui nous semble contestable.

Sans doute il suffit de n'être pas de la religion porcine d'Épicure, pour caresser ou pour entrevoir le rêve délicieux, suave, quasi-céleste d'un amour unique, d'une tendresse virginale, qui traverserait toute la vie, dont on ne saurait pas si elle a commencé et dont on serait sûr qu'elle ne doit pas finir. Elle prendrait l'homme à son entrée dans le monde, écarterait de son chemin les images impures, chargerait son cœur de surveiller ses sens, se confondrait pour lui avec les premiers sourires d'avril, avec les premiers rayons de juin, le soutiendrait dans ses épreuves, allégerait ses peines, triplerait ses joies; elle donnerait un nom, un seul nom, pour étiquette à ses espérances, à ses travaux, à ses aspirations, à ses souvenirs, lui enseignerait à rester jeune en vieillissant avec lui, et ne serait pas encore épuisée au moment où une main divine l'arracherait à cette terre pour la renon-

calmé les appréhensions et satisfait les exigences des amis de M. Coppée. J'espère ne pas lui déplaire en saisissant cette occasion de rendre hommage à sa délicieuse interprète, ma charmante *payse*, mademoiselle Blanche Baretta.

veler et l'éterniser dans le ciel. Oui, pour quiconque a vécu, chancelé, péché, erré, pleuré, regretté, souffert, il y a eu, dans les jours mauvais, tristes ou solitaires, bien des heures où nos regards, en se reportant en arrière, ont aperçu à travers les ténèbres un point lumineux, dans le fouillis des plantes parasites une fleur, au milieu des figures indifférentes, fanées, flétries, ridées, grimaçantes, maquillées, grotesques ou sinistres, un chaste et doux visage qui eût résumé, à lui seul, l'absolu et l'infini des affections humaines, la réalité et le songe, l'histoire et le roman, le ménage et le mirage, les enchantements du bonheur permis et le dédain du bonheur coupable.

Tout cela est vrai : mais, hélas ! si cette vérité devait être soumise à une application rigoureuse, à quel chiffre faudrait-il réduire le groupe des stagiaires de l'amour légitime ? Et, dans ce chiffre minime, que de zéros ! Peut-être allez-vous m'accuser d'une subtilité voisine de l'hérésie : il me semble que, pour bien apprécier le charme incomparable de ce sentiment où s'absorbe toute une existence, la première condition est de ne le connaître que par ouï-dire, de ne le savourer qu'en idée, par conjecture ou par regret, de se consoler de l'avoir manqué en lui attribuant tout ce qui remplace la quantité par la qualité. M. Coppée n'est-il pas bien sévère à l'égard de son héros, lorsqu'il le condamne à refuser l'Éden qui s'offre à lui, sous prétexte qu'il a d'avance mordu aux

fruits de l'arbre de science, hanté le purgatoire, côtoyé l'enfer, gaspillé la virginité de son cœur? On le sait, les poëtes, les romanciers et les auteurs dramatiques ont féminisé, de nos jours surtout, le paradoxe de la réhabilitation par l'amour. Ils nous ont montré, dans toutes ses variantes, cette régénération retardataire de la courtisane, de la pécheresse, de la femme déchue, se persuadant à elle-même que son innocence ou sa chute n'était qu'une question de date, et que, si elle avait rencontré plus tôt son sauveteur, il n'aurait pas eu à plonger dans le gouffre pour l'en retirer. Nous nous sommes révoltés contre cette thèse; nous l'avons déclarée dangereuse, corruptrice, dissolvante, inacceptable. Si les femmes nous reprochaient d'avoir deux poids et deux mesures, elles seraient bien injustes; l'iniquité apparente est un hommage. C'est parce que la femme est d'une essence plus pure et plus délicate, que nous lui demandons d'être meilleure que nous. Son honneur est plus exigeant, plus susceptible que le nôtre; il s'effarouche et s'inquiète de ce qui ne réussit pas à nous émouvoir. Nous nous ferions aisément une vertu avec les débris de la sienne. Chez elle, un léger contact suffit à tout froisser, un léger nuage à tout obscurcir; chez nous, il faut un coup de massue et un coup de foudre. Il y a même une nuance que je vous prie de me pardonner, si elle arrive trop directement du pays du bleu. Songez que nous avons à réagir contre le règne de la grossièreté, annoncé par

Sainte-Beuve dès le mois de mars 1848, et définitivement constitué par la toute-puissance du nombre. Pour nous, il n'est pas de femme, si humble qu'elle soit, qui ne nous fasse un moment penser à notre mère, à notre sœur, à notre fille, à notre fiancée, à notre premier amour, à notre dernière faiblesse. Or, je rencontrerais tous les individus qui composent le suffrage universel, jamais je n'éprouverais la moindre velléité paternelle, fraternelle ou filiale. Dès lors doit-on s'étonner si nous sommes si scrupuleux d'un côté, et si accommodants de l'autre?

Chose singulière! Ce n'est pas seulement une différence que nous avons à signaler; c'est un contraste. Il n'est pas bon que la femme croie à la possibilité d'une réhabilitation par l'amour, parce que, l'exception étant acceptée comme règle, on ne tarderait pas à en faire une prime d'encouragement offerte à toutes les hardiesses du vice; toutes les héritières de Manon se croiraient appelées à la succession de Virginie. Il ne serait pas sain, au contraire, de trop répéter à l'homme que quelques désordres de jeunesse, quelques fugitives amourettes ou même quelques passions orageuses lui ôtent le droit d'aimer une honnête jeune fille. Cette consigne de désespoir ne serait bonne qu'à resserrer les indignes chaînes dont il voudrait s'affranchir, à le pousser plus avant dans la voie fatale qui commence à lui faire horreur. Sûr que rien désormais ne peut le guérir, il deviendrait de plus en plus incurable, [et la certitude d'être perdu

sans retour le priverait de sa dernière chance de salut. En somme, la société et la morale n'auraient pas à se plaindre si on réussissait à convaincre le sexe faible, que ne pouvant se relever, il ne doit jamais faillir, et le sexe fort, que, gardant toujours la faculté de réparer, il ne doit pas croire à l'irréparable.

Ce pédantesque prologue serait impardonnable s'il ne nous ramenait à *Olivier*. Olivier est un jeune poëte, proche parent ou *alter ego* de M. Coppée :

> . . . En parlant de moi, lecteur, j'en fais l'aveu,
> Je parle d'Olivier qui me ressemble un peu.

Tout lui sourit; toutes les bonnes fées se sont groupées à son berceau, sans que sa marraine oubliât d'en inviter une seule. Il a triomphé, en se jouant, des difficultés du début. Ses vers sont lus, ce qui n'est pas commun, et achetés, ce qui est fort rare. Ses drames sont applaudis. Ses succès de théâtre et de lecture lui en ont valu d'autres, d'un genre plus intime; il a pu tour à tour inscrire sur sa liste le personnel de la mansarde, de la coulisse et de l'hôtel entre cour et jardin; la grisette, ce sourire du premier printemps; l'actrice, cette sirène du premier *bravo*; la duchesse, ce rêve du premier bal; et je me demande, par parenthèse, quel est ce faubourg Saint-Germain où les duchesses authentiques laissent aux jeunes poëtes de si brûlants souvenirs et des images si tropicales, qu'ils se reconnaissent insolvables à l'heure de la rançon.

Un matin, Olivier se sent pris d'un insurmontable dégoût pour toutes ces idoles de sa vingtième année. Paris lui agace les nerfs; l'atmosphère du boulevard le suffoque; les amours faciles ou factices n'ont plus rien qui le séduise; relus à distance, leurs autographes sont comparables aux fleurs desséchées d'un herbier; les ailes d'abeilles sont redevenues des pattes de mouches. Olivier essaye d'échapper à ces visions importunes; le voilà dans la rue, au milieu du bruyant tumulte d'un dimanche parisien. Cette gaieté aggrave sa tristesse; cet encombrement et cette foule lui rendent plus cruel le vide qui s'est fait dans son cœur; il lui faut un air plus pur, un ciel plus bleu, des horizons plus limpides, un abri où il puisse retrouver le recueillement et le calme, où, à défaut de sensations nouvelles, il lui soit permis de ressusciter le passé, de s'agenouiller sur une tombe, de se retremper aux sources vives dont il se rappelle tout à coup l'idéale fraîcheur. Il part pour son pays natal, et c'est ici que le poëme me charme sans me persuader; c'est ici que le poëte me fournit des témoignages et des arguments contre lui-même. Plus il excelle à décrire les émotions de ce retour au bercail, plus il nous fait aimer la grâce virginale, l'angélique innocence, la pudique tendresse de Suzanne, de cette ravissante jeune fille qui n'a rien à savoir, rien à pardonner, dont le petit doigt rose suffirait à effacer les taches d'encre dans le roman d'Olivier, qui posséderait si facilement le privilége de le pu-

rifier sans se ternir, de le racheter sans même débattre le prix de la rançon, plus aussi il me rend récalcitrant aux mornes cruautés du dénoûment, au suicide moral de ce condamné volontaire qui ne veut pas de l'amnistie.

Ces critiques n'ôtent rien aux beautés de détail, aux mérites d'une exécution où M. Coppée, selon moi, s'est surpassé. A ce point de vue, je puis beaucoup louer sans craindre d'en trop dire, et je pourrais beaucoup citer sans autre inconvénient que d'humilier ma prose par le voisinage de cette poésie. N'ayant que l'embarras du choix, je me décide pour une page du journal d'Olivier:

. . . Je ne veux plus la voir; oui, je veux fuir Suzanne;
Mon regard lui devient un outrage odieux,
Puisqu'il ose évoquer dans le ciel de ses yeux
L'âme d'une adultère ou d'une courtisane.

Je ne veux plus la voir, et, d'amour éperdu,
De sa vue, hier encor, je faisais mon délice;
Ainsi qu'un condamné le matin du supplice,
Je jette et trouve amer le pain où j'ai mordu.

Mais l'aimais-je après tout? C'est l'erreur éternelle
D'un cœur dont s'est toujours assouvi le désir.
Non, mais l'illusion que je n'ai pu saisir,
Mais l'amour pur, voilà ce que j'aimais en elle...

. . . . Qui sait? J'aurais été peut-être son martyr?
Peut-être se fût-elle à quelque autre donnée?
Peut-être, un beau matin de sa vingtième année,
L'aurais-je vue, au bras d'un jeune homme, partir?

Elle heureuse par lui; lui tout enivré d'elle,

Je les aurais vu fuir dans leur rêve enchanté,
Ainsi qu'un conquérant par un fleuve arrêté
Voit deux libres oiseaux le franchir d'un coup d'aile!

— Elle, m'aimer! — Qui sait si même elle y songea!
Mon départ ne saurait troubler son âme blanche.
A peine voyons-nous tressaillir une branche,
Lorsque vient de tomber le nid qui s'y logea.

L'oubli suivra l'adieu. Du miroir de ses rêves
Mon nom s'effacera sans rien laisser d'amer,
Tels que ces pas empreints de pêcheurs que la mer
Efface chaque jour sur le sable des grèves.

Elle oublîra; mais moi, l'oublîrai-je? — Hélas! non.
J'emporte, en la quittant, la douleur immortelle
De n'être plus naïf, pur et jeune comme elle,
Et ma voix tremblera quand je dirai son nom.

Rien ne fera pâlir, ni le temps, ni l'absence,
Ce souvenir, pour moi si cruel désormais,
De l'enfant qui m'a mis au cœur, et pour jamais,
L'affreux, le dévorant regret de l'innocence!

Il me suivra toujours! La femme que demain
Jettera dans mes bras la froide destinée,
En me parlant d'amour, sera tout étonnée
De me voir soudain fondre en larmes sur sa main;

Et ses baisers viendront raviver mon envie,
Mon désespoir profond de ne connaître pas
Le seul bonheur que l'homme ait peut-être ici-bas...
— Avoir le même amour pendant toute la vie!

On le voit, Olivier, héros ou interprète de François

Coppée, plaide, pour ainsi dire, *à côté*. Il essaye de se donner le change à lui-même, de se persuader que Suzanne l'oubliera, qu'elle en aimera un autre, et peut-être serait-il fort attrapé, si on ne lui affirmait pas le contraire. Sa conscience, dans ses raffinements, passe d'un extrême à l'autre, du scrupule au subterfuge. Il refuse de s'apercevoir qu'il néglige le nécessaire en pratiquant le superflu, et que mieux vaudrait épouser Suzanne avant d'être tout à fait digne d'elle, que troubler à tout jamais son repos sous prétexte qu'on ne la mérite pas. N'importe! Ce poëme d'*Olivier* n'en est pas moins charmant. Il se peut même que, en donnant prise à la contradiction, l'auteur ait multiplié ses chances de succès. La discussion, c'est la vie, et les vers que l'on discute sont plus sûrs d'avoir été lus que les vers que l'on admire.

Qu'aurait-il fallu à Olivier pour achever de se réconcilier avec lui-même? Le premier cri, le premier sourire, le premier mot de son enfant. *La Chanson de l'Enfant!* — A ceux qui prétendent que la poésie nouvelle n'a pas d'âme, le volume de M. Jean Aicard donne une excellente réplique. Il répare les rimes plus riches de syllabes que de cœur, les vers sculptés, ciselés et pétrifiés par messieurs les impressionnistes et les impassibles. Parmi les jeunes poëtes qui demandent et obtiennent leur place au soleil, il en est peu de plus sympathiques que ce Provençal aux cheveux noirs, au regard profond, à la voix douce et

musicale, lisant admirablement ses poésies et n'ayant pas besoin de duper nos oreilles pour nous émouvoir et nous conquérir. Arrivant après les *Poëmes de Provence*, couronnés par l'Académie française, la *Chanson de l'Enfant* agrandira ces pacifiques conquêtes. Cette fois, le succès est en proportion de l'audace. Avant d'avoir lu le livre de Jean Aicard, on pouvait s'effrayer de son titre; on pouvait craindre qu'il ne se heurtât à des comparaisons dangereuses, qu'il n'eût à lutter contre des chefs-d'œuvre de sentiment et de grâce, restés dans toutes les mémoires. Qui de nous n'a lu et relu les vers délicieux de Victor Hugo? Ils font aimer les *Feuilles d'automne*; ils font pardonner aux *Contemplations*. Dans l'œuvre colossale et parfois monstrueuse du grand poëte, symphonie wagnérienne où les plus haïssables dissonances alternent avec les plus puissantes harmonies, cette note suave reparaît, de temps à autre, comme pour attendrir les férocités de l'omnipotence poétique.

L'enfant est le plus innocent, mais le plus infaillible des magiciens; il opère des prodiges; il dissipe les nuages, il apaise les tempêtes. Que de fois n'a-t-il pas rapproché des cœurs désunis, guéri de saignantes blessures, calmé des haines de famille, réduit au silence les récriminations et les anathèmes? Que de fois son front pur et son frais visage n'ont-ils pas servi de trait d'union à des lèvres prêtes à échanger l'injure qui déchire ou le mot qui sépare? Et, pour rentrer dans notre sujet, quand

nous nous sentions trop exaspérés contre le génie malfaisant ou insensé qui monnaye en gros sous sa gloire et fait de sa ténébreuse vieillesse le démenti de ses jeunes et radieuses années, que de fois l'enfant, qu'il a si merveilleusement chanté, nous est apparu comme un médiateur, nous demandant si l'homme à qui l'innocence inspire de si délicieux accents, peut vraiment aimer et protéger le crime? Touchant contraste! Avocat ou apologiste de ce qu'il y a au monde de plus abominable, Victor Hugo devient le client de ce que l'on peut rêver ici-bas de plus doux et de plus charmant. Le pardon qu'il réclame pour des assassins et des incendiaires, lui est accordé en l'honneur de ces adorables petites créatures, endormies sous le regard de leur mère et l'aile de leur ange gardien.

Eh bien! on se tromperait; l'*Enfant* de M. Jean Aicard peut braver tous les voisinages, défier tous les parallèles. Argument invincible au profit de la poésie de sentiment et d'idées contre l'idolâtrie de la couleur et de la forme! Le plus vigoureux ciseau se fatigue, la plus opulente palette s'épuise. Tant qu'il y aura des mères et des enfants, le poëte, pour nous faire sourire ou pleurer, n'aura qu'à consulter les unes et à contempler les autres. Mais c'est ici surtout que les citations sont préférables aux louanges, ou plutôt que louanges et citations sont absolument synonymes. J'ouvre au hasard l'écrin et j'en détache une perle :

LES BERCEAUX

Berceaux, frêles berceaux, vous êtes des nacelles
Qui sous un souffle calme et pur,
Venez en frémissant vers nous, ô barques frêles!
Du fond de l'éternel azur.

Vos légers rideaux blancs s'enflent comme des voiles,
Berceaux, et, sous les vents amis,
Vous nous portez du bord des heureuses étoiles
Vos passagers tout endormis.

Ils dorment, ces mignons, les poings fermés, la tête
Sur le duvet mol et profond,
Ignorant les périls, l'écueil ou la tempête,
Et le grand voyage qu'ils font.

Le rivage inconnu qui vers nous vous envoie,
Vous et vos petits passagers,
Est un monde idéal où tout est rhythme et joie,
Où tout plane, ô berceaux légers!

Et, quand vous arrivez des rives du mystère,
Fins esquifs construits pour le vol,
Nous, nous vous empêchons de vous fixer sur terre,
Et même de toucher au sol;

Et longtemps, confiés aux douces mains des femmes
Qui vous balancent nuit et jour,
Vous êtes entourés, comme aux pays des âmes,
D'allégresse et de chants d'amour.

Et jusqu'à ce qu'enfin l'ange qui n'a plus d'ailes
Pose à terre son pied mal sûr,
Nous vous faisons un port qui vous berce, ô nacelles
Qui venez du fond de l'azur!

Une moitié du livre de Jean Aicard s'adresse aux mères, l'autre moitié aux enfants. Nous ne pouvons donner une meilleure idée de ces perfections maternelles et de ces grâces enfantines, qu'en ressuscitant la vieille formule : « La mère et l'enfant se portent bien. »

IV

M. FÉLIX GRAS [1]

mai 1876

La poésie provençale entre, avec *li Carbounié* — *les Charbonniers* — dans sa troisième phase. Il fallait d'abord prouver qu'elle pouvait exister ou revivre, et cela malgré le préjugé contraire, en dépit des sceptiques toujours prêts à décourager toute nouvelle tentative, et des esprits plus sérieux qui se demandaient, d'une part, s'il serait possible de refaire d'une langue déchue une langue littéraire et poétique, de l'autre, s'il était utile de retrancher ces gouttes de séve aux vieilles branches, déjà bien appauvries, de la littérature française.

Cette première difficulté s'aplanit comme par enchantement, et ce fut dans cette période préventive que

1. *Li Carbounié*, poëme provençal, traduction en regard.

Roumanille rendit vraiment de grands services. Les événements de 1848, les périls dont nous menaçait cette improvisation républicaine, compliquée de socialisme, doublèrent, sous sa plume, l'a-propos de cette renaissance, et donnèrent à ses poésies, à ses dialogues populaires en vers et en prose, le charme d'une heureuse surprise et la valeur d'une leçon. C'est en exhortant *son* public à se méfier des tribuns et des sophistes, à rester dans la bonne voie au lieu de poursuivre des chimères, que Roumanille gagna la cause de cette langue qu'il ennoblissait en la familiarisant, et qu'il parlait avec tant de naturel et de grâce. Les diverses classes de la société que chaque crise révolutionnaire met en garde les unes contre les autres, se rapprochèrent pour le lire. Il rassurait le riche et consolait le pauvre; dès lors, qui eût refusé de l'écouter?

Mais, après avoir démontré qu'elle pouvait renaître, la muse provençale avait à prouver qu'elle renaissait viable, à s'affirmer dans des œuvres assez belles, assez fortes pour dissiper tous les doutes, fixer tous les regards, obtenir de la poésie française un glorieux traité d'alliance et créer une date dans l'ensemble de notre littérature. On sait avec quel éclat Mistral s'est acquitté de cette tâche, ce que fut le succès de *Mireille*, et comment ce succès, qui dure encore, s'empara même de ceux qui ne parlaient pas la langue de Mistral, de Mireille et de Vincent. L'héroïne du vaillant poëte eut,

dès le berceau, deux patries. Figurez-vous — hélas! — une province qui serait annexée ou rendue à la France au moment où un de ses enfants publierait un chef-d'œuvre dans un idiome étranger; vous aurez une idée de cet effet d'acclimatation par le succès et le génie.

Pourtant *Mireille, Calendal,* et, plus récemment, les *Iles d'Or*, pouvaient n'être qu'un magnifique phénomène, sans veille et sans lendemain. C'était un règne; serait-ce une dynastie? La poésie serait-elle, à ce point de vue de succession et d'hérédité, plus heureuse que la politique? Le poëme des *Charbonniers* répond à cette question. Écrit par un jeune poëte que d'étroits liens de famille unissent à Roumanille, cette œuvre remarquable ajoute un anneau à la chaîne; elle révèle, dans la poésie provençale, non plus seulement la faculté de vivre, mais le pouvoir de se renouveler, j'allais dire de se démocratiser, si je ne craignais de manquer de respect aux Muses, qui sont d'antique noblesse. Au surplus, pourquoi pas? Quelques années encore, et démocratie sera, malheureusement, synonyme de jeunesse. Or, un des mérites *di Carbounié*, c'est d'être jeunes; si jeunes, que Mistral, qui dépasse à peine la quarantaine, peut les reconnaître pour ses enfants... Ne voyons-nous pas MM. Duchâtel et de Salvandy se placer aussi loin du centre droit que leurs pères étaient loin du centre gauche?..

Nous sommes sur un des versants du gigantesque

mont Ventour, et, tout d'abord, ces premiers chants me suggèrent une objection et un éloge. M. Félix Gras est un paysagiste d'autant plus irrésistible qu'il peint d'après nature, et qu'il sent avec amour ce qu'il décrit avec talent. Dès le début, on devine qu'il a vécu dans l'intimité de ces âpres solitudes, de ces ravins découpés dans le roc, de ces pics où l'aigle bâtit son aire, de ces torrents desséchés, de ces épaisses bruyères, de cette flore sauvage, et que sa riche imagination a facilement recomposé sa chère montagne, telle qu'elle était avant le déboisement, avec ses forêts, ses brigands et ses fauves; avec ses fouillis et ses repaires dont les hôtes les plus dangereux n'étaient pas les loups, les sangliers et les ours. Aussi, puisque son sujet, tout idéal, presque symbolique comme *Calendal*, ne se rattache à aucune date précise, je m'étonne qu'il n'ait pas reculé son poëme d'un ou de deux siècles; ce qui nous eût épargné une douloureuse image:

« — Peu lui importe que le roi *geigne*, et qu'il s'appelle Louis Seize... » — Non, quelle que soit la rapidité des ravages du temps et la puissance destructive de la main des hommes, il est impossible d'admettre que quatre-vingts ans aient suffi pour métamorphoser ainsi le géant des Alpines et faire de ce mont Ventour, hérissé de futaies et peuplé de bêtes féroces, l'immense carène qui domine de sa nudité grandiose les départements de la Drôme et de Vaucluse, et qui emprunte toute sa beauté

aux alternatives de lumière et d'ombre, à l'azur du ciel, aux liserés de neige enroulés autour de ses dentelures et aux reflets du soleil couchant. Du moment que la couleur locale devait être rétrospective, elle ne perdait rien à devenir deux ou trois fois séculaire. La vraie date du poëme des *Charbonniers* est, selon moi, flottante entre les Valois et Louis XIII.

Deux races bien distinctes ou plutôt bien contraires se partagent le mont Ventour; les charbonniers, qui vivent selon les lois de l'honneur et ajoutent à leur laborieuse industrie la garde des troupeaux; et les bandits, bohémiens à griffes de tigres, vivant de pillage, de vol et d'assassinat. La lutte de ces deux races, dont l'une a pour chef l'intrépide et chevaleresque Reginel, l'autre le farouche et abominable Oursan, forme le vigoureux tissu du poëme, sur lequel se dessinent bien des épisodes intéressants, bien des scènes pathétiques, bien des figures originales et surtout bien des pages descriptives où la fougue et l'exubérance juvéniles du pinceau ne nuisent en rien à l'effet pittoresque.

Vous refuseriez de me croire, — et vous auriez bien raison, — si je vous disais que le beau Reginel n'est pas amoureux. Il aime passionnément sa voisine, la charmante Annonciade, dont le poëte nous donne en provençal le joli portrait:

« Un dimanche, après la messe, Reginel lui a donné, pour rire, deux baisers. La fillette porte le doux nom

d'Annonciade. Elle a quinze ans, elle est blonde comme une étoile, et, comme à toutes les vierges, sur son visage monte vite la rougeur. Ses prunelles sont un peu fauves, comme celles de toutes gens nées dans le Ventour. Sa bouche est odorante, elle est la fleur du rosier. »

Nous touchons ici à un point délicat que je demande à effleurer en toute liberté de conscience et surtout sans pruderie aristocratique.

Ce n'est pas, on le comprend, parmi les duchesses et les marquises que la poésie provençale choisit ses jeunes premières, ses amoureuses et ses ingénues. Ce sont de simples paysannes que sa baguette de fée transforme en héroïnes de roman. Les plus huppées, comme Mireille, sont filles d'un riche cultivateur, vivant, comme nous disons en Provence, dans son bien. De là deux périls, deux sujets de chicane et de scrupule, l'un pour les lecteurs timorés, l'autre pour les lecteurs goguenards. Plus la poésie se rapproche du peuple, plus elle se voue à la noble tâche d'élever son idéal, de le distraire de ses fatigues, de le détourner de ses grossiers plaisirs ou de ses dangereuses convoitises, plus aussi elle doit être chaste. La chasteté, ou, pour me servir d'un mot plus commode, l'honnêteté, n'est pas seulement pour elle un devoir, mais une nécessité; la licence n'est pas seulement une faute, mais une déchéance. Nous voici ensemble à l'Exposition; si vous êtes enclin à démuseler votre imagination, vous pouvez voir ou

deviner beaucoup de choses à travers les nuages de mousseline, de dentelle ou de gaze dont nos peintres à la mode ont l'air d'habiller leurs modèles. Essayez d'appliquer ce procédé de seconde vue aux femmes de notre admirable Jules Breton : vous reconnaîtrez bien vite que, en dehors même de toute morale, une pêcheuse doit être le contraire d'une pécheresse. La robe de bal peut être la complice de l'indécence ; la jupe de laine en est le contre-sens.

Oui ; mais voici le revers de ces médailles d'or, frappées à l'effigie de nos belles villageoises. Autant la vertu leur sied comme leur meilleur *capital* et leur plus élégante parure, autant elles sont réfractaires à ce que j'appellerai, faute de mieux, l'idéalisation spiritualiste. Le poëte, l'artiste, que possède une très-légitime envie de *faire vrai*, se trouve ainsi placé entre deux écueils. Il faut être juste pour tout le monde, même pour les lis et les roses de village. Quand une brave fille a passé sa semaine à lier des gerbes, à battre le blé, à ramasser de la feuille, à sarcler son pré ou à nourrir l'animal cher aux périphrases de l'abbé Delille, il lui est difficile de se faire une idée bien exacte de la limite où Rabelais finit et où Marivaux commence. Elle peut être sympathique, intéressante, émouvante même, cette pauvre et simple créature, qui se défend toute seule, qui reste sage sans être ignorante, qui cache parfois sous de gros mots des sentiments délicats, qui personnifie la lutte de l'in-

dividu contre les misères et les tentations de la vie; elle n'est pas et ne sera jamais romanesque. Le poëte, qui veut la chanter ou la décrire, n'ignore pas ces détails caractéristiques. Il sait qu'il ne pourrait, sans renoncer à être dans le vrai, en faire une sœur de Laure ou de Béatrix, d'Amélie ou d'Elvire. Penchera-t-il au sensualisme? Autre inconvénient. J'ai passé ma vie au milieu des champs; j'ai eu l'honneur de ceindre l'écharpe municipale et de marier bon nombre de ces honnêtes couples qui avaient préludé aux joies de l'hyménée par des madrigaux à coups de [poing]. Je déclare que, à moins d'être un vieux bailli d'opéra-comique, mis en musique par Berton ou Nicolo, il est difficile de ne pas demeurer, en présence de ces beautés agrestes, aussi peu voluptueux que Despréaux et Gringoire. Vous souvenez-vous d'une jolie page de *Don Quichotte*? Le bon chevalier de la Triste-Figure a donné à Sancho une commission pour Dulcinée. Le fidèle écuyer revient, et son maître l'interroge avec une exaltation comique. — « Elle était bien belle, n'est-ce pas? Sous quels voiles dignes de sa beauté est-elle apparue à tes regards? Quel suave parfum s'exhalait de sa chevelure et de ses lèvres? — A vous dire vrai, répond Sancho, elle était en manches de chemise. Elle aidait, depuis le matin, les valets de ferme à fouler le blé. Il faisait très-chaud; elle avait mangé de l'ail, et quant aux parfums... » — Je supprime la dernière

ligne, un peu trop réaliste; mais j'avoue avoir été parfois, dans des circonstances analogues, de l'avis de Sancho.

Surtout gardons-nous de sourire! Ce n'est nullement pour rabaisser la paysanne, la femme du peuple, que je rappelle ces nuances. C'est, au contraire, pour la maintenir dans son vrai cadre, dans sa dignité et sa beauté morale. L'amour, tel que l'entendent les sociétés civilisées ou perverties est un objet de luxe, et ce luxe n'est pas compatible avec la pauvreté et le travail. Avec un tel parrain et une telle marraine, la fille des champs sait d'avance ce que sera sa vie. Si elle aime un de ses égaux, ce n'est pas pour rêver des tendresses et des félicités chimériques, mais pour aller droit au but, pour s'associer aux rudes labeurs, aux dures épreuves, aux bons et aux mauvais jours de celui dont elle devient la compagne. Les battements de son cœur, les fiançailles, le mariage, le ménage, la maternité, tout cela est soumis pour elle à d'austères conditions qu'elle ne saurait enfreindre sans se déclasser. Elle ne doit pas connaître les fleurs de serre-chaude dont la poésie et le roman composent leur miel. Si elle s'arrête ou se détourne pour les contempler, les respirer ou les cueillir, si elle essaye d'échapper à sa destinée providentielle, tout est dit. Ce n'est pas le roman, ce n'est pas l'élégance qui l'attend au seuil de sa chaumière ou de sa ferme: c'est le vice. Elle passe brusquement d'un extrême à l'autre; paysanne

hier, courtisane demain; jamais *femme*; jamais cet être fragile, énigmatique et charmant, qui parle tour à tour à l'âme, à l'esprit, à l'imagination et aux sens, qui peut beaucoup pour le mal et plus encore pour le bien; dont la beauté résume l'alliance de la nature et de l'art, dont l'influence ou le caprice sait faire indifféremment du même homme un héros, un lâche ou un sot, qui a son enjeu dans toutes nos luttes, son sourire dans toutes nos joies, sa grâce dans toutes nos fêtes, ses larmes dans toutes nos douleurs, sa part dans toutes nos fautes, son nom dans toutes nos dates. Voilà pourquoi le rôle de la poésie provençale est si difficile; elle a constamment le faux à sa droite et le grossier à sa gauche; à sa droite Élodie, à sa gauche Margot.

M. Félix Gras a-t-il triomphé de ces difficultés? Il les a du moins éludées avec autant d'habileté que de bonheur. Dans son poëme, Reginel et Annonciade sont de chair et d'os. Nul ne les accusera de manquer de passion et de flamme; et pourtant on peut aisément se les figurer dans une sorte de lumineux lointain où s'effacent les distinctions de classe, d'éducation et d'origine, où s'idéalisent les vulgaires travaux de la campagne, où les personnages semblent prêtés aux sites sauvages du Ventour par Hésiode ou Théocrite. Aussi je crois devoir insister pour que le poëte, en changeant deux ou trois vers, vieillisse ses *Charbonniers* de deux ou trois siècles. Cet effet d'optique et d'éloignement est

nécessaire, non-seulement pour expliquer la métamorphose de nos forêts en *garrigues* et de nos fauves en lièvres, mais pour rendre vraisemblables les prouesses extraordinaires de Reginel. Il nous humilierait trop du contraste de sa vigueur avec notre faiblesse, si nous avions à le regarder comme contemporain de nos oncles et de nos pères.

Avant d'arriver à mettre sa robuste main dans la blanche main d'Annonciade, Reginel traverse plus d'épreuves, brave plus de périls, redresse plus de torts, punit plus de crimes, que les chevaliers du moyen âge, forcés de gagner à coups de lance les bonnes grâces de la dame de leurs pensées. Chacune de ces épreuves redoutables amène un épisode, un tableau, où l'auteur déploie ses grandes qualités pittoresques et qui nous montre Reginel intrépide, invincible, superbe, tordant le tronc d'un chêne comme un fétu de paille, arrachant un mélèze colossal pour s'en faire une massue. Il tue des centaines de loups quand il n'a pas de bandit sous la main; il renverse les lutteurs les plus formidables; il déjoue à force de courage les piéges et les traîtrises d'Oursan; il terrasse son féroce ennemi et lui fait une première fois grâce de la vie. Puis il est obligé par d'odieuses récidives d'en finir avec le fléau de sa belle montagne, d'achever son œuvre en appelant les enfants et les femmes, les chasseurs et les pâtres, à contempler le cadavre d'Oursan, et de délivrer le mont Ventour de

cette race maudite de *zingari*, de *goinfres* et de brigands. Toutes ces scènes émouvantes, curieuses, originales, imprégnées de couleur locale, baignées dans la rosée du matin ou dans les rayons du soleil, ne laissent pas un seul moment languir l'intérêt et suppléent à ce que *l'intrigue* du poëme offrirait peut-être d'insuffisant pour défrayer douze chants d'épopée. Reginel, d'ailleurs, est homérique plus encore que chevaleresque. Il se meut dans une atmosphère particulière où un homme ordinaire ne tarderait pas à succomber, où ses forces se renouvellent à mesure qu'il les dépense, où un baume invisible guérit les blessures, où son bras dompte les objets matériels avant d'écraser ses adversaires, où une protection surnaturelle écarte les dangers et paralyse la mort. Si *les Charbonniers* remontaient aux époques mythologiques, si le mont Ventour, au lieu d'être le frère du Mont Blanc ou du Mont Aurouze, était de la famille de l'Hélicon ou du Pinde, il y a des instants où l'on pourrait croire que Reginel a pour patronne une des déesses de l'Olympe.

Serait-ce Minerve? Pas tout à fait, et cette abstention de la déesse de la Sagesse servira de texte à la seule critique sérieuse que me paraisse mériter ce beau poëme. Nous parlions tout à l'heure des chevaliers du moyen âge. La fidélité était leur premier devoir, leur plus chère vertu, et ils n'étaient jamais plus complets que lorsqu'ils allaient combattre les infidèles. Or, si Reginel

voulait se livrer à ce genre de guerre, il serait contraint de tourner contre lui-même les armes dont il fait un si bon usage. Je rencontre, dans le septième chant, une page que je voudrais supprimer, parce qu'elle est inutile à l'action, parce qu'elle trouble, selon moi, l'harmonie de l'ensemble, et parce qu'elle contredit nos idées sur tout ce que perd la poésie provençale à cesser d'être chaste.

Reginel trahit sa bien-aimée Annonciade en l'*honneur* de la belle Mionnet, et il ne suffit pas, pour le justifier, de remarquer « que d'Annonciade Mionnet a la taille déliée; que ses yeux jettent le même éclair; que ce sont deux rayons d'une même échappée, deux gouttes d'une même eau limpide; » — que, grâce à ces vagues ressemblances, l'infidélité est encore un hommage. Cette excuse serait trop commode, et pourrait nous mener loin. De bonne foi, pourquoi ternir ainsi les pures et fraîches amours d'Annonciade et de Reginel? Pourquoi matérialiser Reginel, qui cesse d'être possible s'il cesse d'être idéal? Pourquoi mêler cette image importune aux douces ivresses du dénoûment? Par cela même que le jeune homme a été coupable, il semble que sa fiancée, même sans rien savoir, sera moins heureuse. Passe encore si cet épisode avait pour but de compliquer le poëme, de *corser* l'intrigue, d'éveiller les méfiances d'Annonciade, de retarder le mariage, d'obliger Reginel à mériter son pardon par de nouveaux prodiges! Mais

non! L'événement n'a pas de suites, et Dieu veuille qu'il n'en ait pas eu de plus fâcheuses pour la trop sensible Mionnet que pour le volage héros! Le poëte n'a-t-il pu résister à l'envie de nous offrir un tableau de l'Albane ou de Fragonard, de se rapprocher de Jean-Second ou de Tibulle plutôt que de Théocrite ou de Virgile? Il a bien trop de talent pour rechercher ce genre de succès. Décidément, il y a, dans cette page, trop de baisers et surtout trop de seins; et, si l'auteur me dit que c'est encore de la couleur locale, que l'on rencontre dans les montagnes beaucoup de gorges, je lui répondrai que ce calembour, malgré ma déplorable faiblesse, ne me désarme pas.

L'ouvrage de M. Félix Gras est d'un ton plus chaud, d'un sentiment populaire plus ardent que les poëmes de Frédéric Mistral. Ceci était inévitable, et nous ne pouvons ni nous en étonner ni nous en plaindre. Du moment que la poésie provençale entre dans une nouvelle phase, du moment que cette jeune génération poétique veut marcher et vivre, elle est fatalement amenée à suivre le mouvement des idées et à pencher du même côté que la France. Faut-il en conclure, comme quelques journaux républicains de nos provinces méridionales, que le poëme des *Charbonniers* soit démocratique et révolutionnaire avec *intention*, que l'auteur ait voulu réagir contre les sages et charmants écrits de son beau-frère Roumanille, voués à la défense

de toutes les vérités religieuses et sociales? Non, mille fois non! Le poëte des *Charbonniers* a fait ce que doit faire tout artiste épris de son art, attentif à son public, l'œil fixé sur ses modèles. Il s'est mêlé à la foule; ses poumons ont aspiré cet air brûlant des bords du Rhône où les opinions se traduisent si aisément en passions, et qui teint en blanc ou en rouge toutes les habitudes de la vie, tous les objets de la pensée. Rien de moins, rien de plus; je n'en veux pour preuve que l'épigraphe si patriotique et si touchante, inscrite à la première page: « J'aime mon village plus que ton village; » j'aime ma Provence plus que ta province; J'AIME LA » FRANCE PLUS QUE TOUT! » — Oui, la France plus que tout! La France plus que nos préférences, plus que nos amours, plus que nos haines! Que ce soit là le cri de ralliement de toutes les âmes généreuses! Là est le salut, non-seulement pour notre malheureux pays, mais pour la poésie, pour l'art, pour cette muse provençale, qui perdrait toute sa beauté, tout son charme, toute sa raison d'être, s'il lui arrivait jamais de confondre le sentiment populaire avec la propagande démocratique. Soyons provençaux en prose et en vers; gardons notre accent; disons même *adieu* au lieu de *bonjour*, afin que nul ne puisse douter de notre origine; mais soyons Français! Français avec passion, Français avec fureur, Français avec folie! N'oublions pas, n'oublions jamais ce que le sympathique auteur des *Charbon-*

niers sait aussi bien que nous : les imaginations délicates ne peuvent avoir qu'un idéal ; les intelligences droites ne peuvent avoir qu'une patrie.

V

M. ACHILLE DE CLÉSIEUX [1]

Juin 1876

Je ne puis me défendre d'un sentiment mélancolique en songeant au succès qu'aurait obtenu le poëme d'*Armelle*, s'il avait paru à sa vraie date, dans cette période de seize ans qui va des *Premières Méditations* à *Jocelyn*. Nous ne saurions, en effet, nous le dissimuler ; quoique le beau soit de tous les temps et de tous les âges, bien que les cœurs jeunes et amoureux n'aient pas deux manières de battre, il y a, dans la poésie comme dans les autres arts, dans l'expression de l'amour comme des autres passions humaines, une foule de variations qui dépendent des caprices du goût et de la fuite des années, plutôt que du talent du poëte. C'est peut-être le même fond, ce n'est pas la même forme ; c'est peut-être la même langue, ce n'est pas le même accent ; tantôt un accompa-

1. *Armelle.*

gnement nouveau sur un air connu ; tantôt une mélodie nouvelle rajeunissant les touches du clavecin. Un homme d'esprit a dit de notre triste politique : «Plus ça change, plus c'est toujours la même chose. » On pourrait dire, en revanche, de la poésie, de la passion, du roman et de leurs annexes : « Plus c'est la même chose, plus c'est le contraire. »

Contemporain de notre grande génération poétique, M. Achille du Clésieux n'a pas à se plaindre, si quelques parties de son *Armelle* paraissent avoir vieilli avant de naître. Loin de nous l'idée de lui reprocher un tort ou un malheur qui, le cas échéant, lui serait commun avec lord Byron, Manzoni, Walter Scott, Gœthe, Jean-Paul, Lamartine, Alfred de Vigny, Casimir Delavigne, Béranger, Chateaubriand, et, d'ici à demain, Alfred de Musset ! Pour moi, cette légère couche de vétusté ajoute au charme de la lecture; cette poussière est aurifère, ce fragment de ruine est une relique. Pendant que je tournais ces pages où la passion la plus expansive se combine avec le mysticisme le plus absolu, je croyais voir se réveiller tous les souvenirs, tous les fantômes de ma jeunesse ; il me semblait que M. de Marchangy allait publier un volume nouveau de sa *Gaule poétique* ; que mon vieux jardin du Luxembourg ressuscitait ses allées droites, ses marronniers et ses platanes ; que je venais d'acheter dans les galeries de bois une *Messénienne* publiée la veille ; qu'Urbain Canel prodiguait ses couvertures grises sur lesquelles son chiffre

s'entrelaçait aux cordes d'une lyre ; que je demandais *Quentin Durward*, *Corinne* ou *Malvina* à mon cabinet de lecture de la rue de l'Odéon ; que l'affiche du Théâtre-Français m'annonçait *Henri III* ou *Louis XI* ; que je voyais poindre, du côté de l'impasse des Feuillantines, tout un groupe où je reconnaissais le front monumental du Victor Hugo des *Odes et Ballades*, la tête crêpue d'Alexandre Dumas, l'ingrate figure de Sainte-Beuve, la blonde silhouette d'Alfred de Vigny, le visage pensif de Chenavard, la barbe luxuriante d'Eugène Dévéria, les jambes claudicantes de Poterlet et le sourire sceptique de Charles Nodier. Qui serait tenté de se plaindre en si belle compagnie ? Qui s'inquiéterait de savoir si un demi-siècle s'est écoulé depuis que ces visions charmantes passaient devant nos regards, depuis que la poésie débordait en nous et autour de nous, que le lac du Bourget et le golfe de Baïa nous renvoyaient leurs échos sonores, qu'un art chevaleresque préludait à un art réaliste, que nous apercevions, au premier plan de nos rêves, tourelles féodales et cathédrales gothiques, que le moyen âge tout entier revivait sous la plume des poëtes, le pinceau des peintres et le ciseau des sculpteurs, et que les côtés artificiels de cette renaissance disparaissaient dans l'entraînement universel? Pour moi, je me rattache si obstinément à ces souvenirs que, si le roman de ma vie pouvait s'augmenter d'un chapitre, je voudrais que la femme de mes songes portât des manches à gigot.

J'adresserai au noble et pieux auteur d'*Armelle* une objection plus sérieuse ; mais celle-ci est d'une nature si délicate, qu'il faudrait pouvoir la cacher sous une feuille de sensitive. Essayons de prendre un biais. En sa triple qualité de Breton, de poëte et d'homme de goût, M. Achille du Clésieux a sans doute lu et relu l'admirable confession de son grand'oncle René. Eh bien! croit-il que l'effet de ce chef-d'œuvre serait aussi irrésistible, si René dépensait tous ses trésors de tristesse, de passion, de rêverie, de poésie, d'éloquence, d'ivresse, de désespoir, en l'honneur d'une jolie paysanne des environs de Combourg ou d'une grisette de Saint-Malo, dont le séparerait le *veto* de *papa* et de *maman*? Non! ce qui fait la tragique beauté de ce poëme, c'est la suprême harmonie entre le cri de l'aigle blessé et le genre de sa blessure. Quelles que soient la mystérieuse ardeur de ces confidences, l'intensité de ces remords, l'exubérance de ces effusions, la fumée de cette flamme, la violence de ces émotions, la terreur de ces sous-entendus, rien de tout cela n'est en désaccord avec cette passion insensée, fatale, criminelle, monstrueuse, sans issue, qui révolterait les imaginations les plus complaisantes, si l'artiste ne la baignait dans l'idéal, s'il ne la maintenait constamment sous des voiles de deuil, sous les nuages amassés par *la saison des tempêtes,* sous le toit délaissé du château héréditaire sous les plis d'une robe de religieuse ou sous la pierre d'un tombeau. L'œuvre s'embellit à la fois de l'incroyable audace de la donnée et des énergi-

ques efforts de l'auteur pour atténuer ces hardiesses, pour adoucir ces âpretés, pour purifier ces mystères, pour éteindre ces clartés, pour assurer le droit de cité poétique à ce qui, sous une main grossière ou maladroite, ne serait que le roman de l'impossible et le poëme de l'inceste.

Voilà ce qui manque à l'ouvrage, d'ailleurs si recommandable, de M. Achille du Clésieux. Il n'existe pas de proportion suffisante entre ces transports élégiaques, ces prodigalités de lyrisme, et le drame intérieur qui soulève tant d'orages, inflige tant de douleurs, fait couler tant de larmes, dicte tant de prières et suggère tant de vers. Si je n'avais honte de répéter encore une fois un *dicton* italien dont j'ai déjà fort abusé, je dirais: « *Questa coda non è di questo gatto* . » — Le lecteur devine que les choses ne se sont pas passées ainsi, qu'il y a eu une autre anguille sous ces roches colossales, que ce n'est pas cette pauvre petite Armelle qui a si violemment secoué cette âme, si profondément bouleversé cette destinée.

Jugez-en ! Un gentilhomme, qui pourrait bien être le poëte lui-même, que M. du Clésieux ne nomme pas, et que j'appellerai Sylvio pour être plus clair dans ma brève analyse, vient habiter sur une côte armoricaine, au bord de l'Océan, un vieux manoir dont je crois voir d'ici les créneaux et les machicoulis. Il a vingt ans, il est dégoûté du monde et de ses vulgaires plaisirs : il a fui Paris qui ne lui offre que grimaces, séductions grossières et mensonges ; il recherche la solitude, et il rencontre l'amour.

Cet amour, qui doit décider de son sort, se révèle à lui sous les traits de la délicieuse Armelle, créature angélique, suave, pieuse, céleste, fleur d'innocence et de grâce éclose au milieu de ces bruyères, à deux pas de ces écueils. Le seul tort d'Armelle est de n'être pas l'égale de Silvio Il est riche et d'antique noblesse ; elle est pauvre, et, quoique l'auteur n'ait pas précisé sa situation sociale, on peut supposer qu'elle est fille d'un brave officier de fortune,— c'est-à-dire sans fortune — qui, à l'aide de sa pension de retraite, a pu lui donner une éducation supérieure à celle de ses compagnes, et qui est mort en lui laissant sa croix, un verger, une mère infirme, une chaumière, une sœur cadette et plus d'honneur que d'argent. Il n'y a donc pour empêcher Silvio d'épouser Armelle, d'autre obstacle que l'inégalité des conditions ; franchement, ce n'est pas assez ! Il n'existe de vraie mésalliance que lorsque les intelligences, les âmes et les cœurs ne sont pas au même niveau. Je ne suis pas convaincu par ce détail funèbre ; la mère du héros ou du poëte lui demandant à son lit de mort, de jurer qu'il n'épousera pas Armelle. Ce serment ne me semble ni naturel, ni légitime. Cette mère dépasse ses prérogatives et ses devoirs.

Elle est clairvoyante et chrétienne. Or, de deux choses l'une : ou les préjugés nobiliaires étouffent chez elle ce sentiment si maternel et si doux qui se fait, en pareil cas, complice des tendresses filiales, pourvu qu'elles n'offensent en rien la conscience et l'honneur; alors, elle doit

connaître assez bien son fils, pour savoir que ce cœur, une fois donné, ne se reprendra plus, que Sylvio, forcé de renoncer à sa chère Armelle, n'épousera personne, ou en d'autres termes, laissera s'éteindre son vieux nom ; ou bien la mère l'emporte en elle sur la grande dame ; et alors, quel a dû être son rôle? Ne pas rester éloignée de son fils pendant cette crise qui présente l'alternative d'une énigme sans solution ou d'un bonheur sans limites; s'assurer qu'Armelle est digne de Silvio, qu'il ne peut avoir d'autre femme, que la lui refuser, c'est l'exposer à sortir des voies battues pour se faire moine, libertin ou poëte. Du moment qu'elle a négligé ce devoir, je ne puis être de son parti. Dès l'instant qu'il m'est impossible d'être de son parti, je me déclare plus que jamais frappé de ce manque d'équilibre entre l'amour de Silvio et son renoncement, entre ce renoncement si peu disputé et ses intarissables gémissements.

Quoi qu'il en soit, à dater de la page 74 (il y en a 241), le poëme est condamné à tourner sur lui-même, puisqu'il est clair que Silvio restera fidèle à son impitoyable serment. Pour remplir ce vide, pour atteindre un dénoûment qui n'admet pas de péripétie, le poëte n'a plus que des variations pathétiques sur un thème qui ne varie pas, un *va-et-vient* de révoltes, de résignation, de plaintes, d'élans vers le ciel, de douloureuses extases, d'appels désespérés à un Dieu de bonté et de miséricorde qui accueillerait encore mieux ce sacrifice si l'éloquent

inamorato consentait à l'abréger. Peut-être aussi Armelle aurait-elle le droit de dire à cet amant dont elle ne peut plus être que la victime : « Ne prolongez pas une situation qui me tue. Votre tendresse est bien vraie, votre poésie bien sincère, votre voix bien émue, vos accents bien pénétrants; mais *le moindre grain de mil*, —non, la moindre résolution courageuse ferait bien mieux mon affaire. Tous les paroxysmes de passion, toutes les merveilles de lyrisme, tous les *ut dièze* de désespoir, ne sauraient déguiser la réalité ; vous m'aimez, et vous ne pouvez pas m'épouser ; vous êtes dans une impasse,et,au lieu d'en sortir, vous vous attardez indéfiniment pour me dire combien vous êtes malheureux d'y rester. Noblesse oblige, m'assure-t-on ; soit ! mais si elle vous oblige à ne pas être mon mari, elle vous oblige encore plus à ne pas être mon bourreau. Emballez votre lyre et partez ! Vos lecteurs y perdront d'émouvantes pages; mais moi, à défaut du bonheur que vous ne pouvez pas me donner, j'y gagnerai du moins un peu de repos »

La douce Armelle ne dit rien ; elle se soumet ; elle garde jusqu'au bout sa physionomie touchante, mais passive, de martyre chrétienne, prête à toutes les immolations. Après avoir réussi tant bien que mal à sanctifier son amour, à l'absorber dans un religieux mysticisme comme un grain de sable dans un rayon de soleil, l'amant désolé finit par où il aurait dû commencer. Il se dérobe par la fuite aux tentations et au péril. Il promène sa dou-

leur à travers l'Italie ; Rome lui enseigne ou lui rappelle le secret des grandes résignations renfermées dans le contraste de la fragilité humaine avec l'éternité divine. Au retour, sa blessure est cicatrisée plutôt que guérie. Il assiste aux modestes obsèques de la mère d'Armelle. L'orpheline, dotée par lui, entre au couvent. Cinq ans après, elle meurt, et le poëme s'achève dans une sorte de vision qui lui montre Armelle entrée en possession des célestes béatitudes. Non-seulement elle lui pardonne, mais elle le bénit pour l'avoir sauvée de dangers qu'elle ne comprenait pas et avoir ramené vers Dieu ces virginales tendresses qui auraient pu se tromper de route. Vous le voyez, si elle tient un pareil langage, c'est qu'elle n'a plus rien à envier aux saints et aux anges.

Ceci m'amène à une dernière objection, qu'acceptera, j'en suis sûr, le poëte, si profondément chrétien. Quiconque, depuis des années, s'est préoccupé de nos plaies sociales, des misères de notre politique et de notre littérature, a été frappé d'un trait caractéristique qui explique bien des malheurs et bien des fautes ; l'abandon du nécessaire au profit du superflu. Dans la vie pratique, on oublie d'être honnête en aspirant à être héroïque. Dans la vie publique, on néglige d'être Français pour mieux s'assurer qu'on est républicain ; on passe devant la sixième chambre pour arriver plus vite au Capitole ; on marche sur les brisées de Robert-Macaire en essayant de copier Thrasybule ; on savoure l'air infect

des clubs pour échapper à l'atmosphère corruptrice des cours ; on se pose en ami de l'humanité tout en professant des doctrines qui bouleversent le monde ; on se lance à la poursuite d'un idéal que l'on a soin de monnayer en traitements, en fournitures et en places. Parfois même, — cela s'est vu, — on s'adonne aux vices les plus honteux en glorifiant les vertus les plus chimériques. Dans les fictions de la poésie, du théâtre et du roman, mêmes disparates. Le sacrifice presque perpétuel du nécessaire au superflu défraye la plupart de nos récits et de nos drames. Tout récemment, la mort d'une femme illustre réveillait le souvenir de ces galériens magnanimes, de ces augustes scélérats, de ces vagabonds majestueux, de ces courtisanes sublimes, de ces anges de l'adultère, de ces apôtres du communisme, de tous ces superbes réfractaires qui, jugeant trop banales la distinction du *tien* et du *mien* et la stricte observation des devoirs, se créent à eux-mêmes leur code pour se dispenser d'obéir aux lois et à la morale des braves gens.

Certes, il ne serait pas juste de confondre avec ces héros de l'exception ou de l'antithèse le chevaleresque amoureux d'Armelle. Pourtant, si l'on y regarde de près, on reconnaît qu'il n'a pas complétement échappé à l'épidémie, que, à certaines heures de la crise, il écoute trop sa passion et pas assez sa conscience. Sa religion doit l'avertir du conflit qui va s'élever entre la volonté de ses parents et les intérêts de son amour. Il se jette précipitam-

ment dans cette aventure sans savoir si la vivacité de ses sentiments, les grâces naïves d'Armelle, l'ardeur fébrile de ses prières, triompheront des résistances de sa mère. La preuve qu'il ferait bien de s'en inquiéter c'est qu'il n'y pas même doute ; c'est que le poëte ne nous accorde pas même la page dont nous aurions besoin pour pardonner à Silvio, et où il plaiderait la cause d'Armelle et la sienne. Dans un milieu aussi chaste et aussi chrétien, l'amour ne peut exister sans le mariage ; or, les événements s'arrangent avec tant de rapidité et de rigueur que cet amour est condamné à mort avant d'avoir vécu. Plus tard, lorsqu'il n'y a plus d'illusion possible, lorsque le serment filial est scellé dans une tombe, le tort de Silvio paraît plus grave, et cette fois l'effet poétique s'accorde avec l'effet moral. Le lecteur s'impatiente quand cette poésie passionnée perd son point d'appui, quand Silvio, désormais sûr de ne pas épouser Armelle, reprend ou continue ces hymnes qui achèvent de la troubler, qui aggravent le péril, qui enveniment la blessure, et dont la pieuse ferveur ne réussit pas à dissimuler l'inanité. Décidé à être fils encore plus qu'amant, à ne plus se souvenir que de son serment et du vœu suprême de sa mère mourante, il ne lui est pas permis de s'abuser sur la route à suivre. Ce n'est pas après des semaines de digressions élégiaques et des milliers de vers qu'il doit partir ; c'est le lendemain même de la soirée funèbre où il a recueilli le dernier soupir de sa mère.

Je n'ai pas ménagé à M. Achille du Clésieux des objections et des critiques qui ont au moins le mérite de lui prouver mon estime. Si je me trompe, les beautés de son poëme prévaudront aisément contre mes chicanes. Si je suis dans le vrai, mes efforts pour découvrir les défauts de la cuirasse lui apprendront ce qu'il sait déjà : que cette cuirasse de preux chevalier me paraît être d'une trempe excellente, capable de résister à toutes les arquebusades. On ne traite ainsi que les forts, ceux surtout qui puisent leur force aux sources divines, et à qui peu importerait une piqûre d'amour-propre, s'ils y trouvaient de quoi grossir leur trésor d'humilité chrétienne. Le père Garasse, jésuite fort spirituel et un peu paradoxal, ne permettait qu'aux mauvais poëtes d'être satisfaits de leurs vers, parce que, disait-il, cette satisfaction non partagée par le public leur sert de légitime indemnité. A ce compte, l'auteur d'*Armelle* doit être sans cesse de méchante humeur contre lui-même. Que de belles pages dans ce poëme discutable ! Je n'en cite aucune; la citation la plus heureuse resterait encore inférieure aux respectueuses sympathies que méritent, d'une part, ce poëte préférant au succès la certitude de n'avoir pas troublé les imaginations et les âmes, de l'autre le saint évêque tranquillisant son cher diocésain et lui délivrant un certificat de bonne et honnête poésie.

« — Ce qui respire à chaque page de votre œuvre, écrit l'évêque de Saint-Brieuc, c'est, à côté des entraî-

nements du cœur vers une créature d'élite dont l'innocence est encore la première beauté, le sentiment du devoir énergique proclamant sans cesse ses droits imprescriptibles ; c'est le respect de l'objet aimé, l'appel de Dieu que rien n'étouffe ; sa main sans cesse réclamée pour relever et purifier. La pensée de Dieu, en effet, toujours présente au cœur de votre héros, le fait triompher d'une passion restée jusque-là dans la sphère des purs sentiments à l'abri de toute souillure des sens, que les lois sociales et la volonté d'une mère mourante ont seules empêchée de se transformer en lien légitime ... »

Et plus loin :

« — Au point de vue littéraire, le poëme me semble excessivèment remarquable. Il est écrit de verve, comme tout ce qui jaillit des profondeurs de l'âme. Il y a là un flot intarissable de vraie poésie, d'une poésie qui n'a rien de factice ni de banal, où tout est senti sans être cherché ni voulu. Il y a une foule de vers qui laissent dans la mémoire un sillon étincelant. »

Que pourrions-nous ajouter à des éloges partis de si haut? Et comment ne pas être ému en songeant à ce noble poëte qui ne désire voir son livre réussir que pour venir en aide à son infatigable charité? Cette seule pensée suffirait à désarmer la plus maussade critique. Tous les moralistes vous diront, mesdames, qu'il vaut encore mieux être bonne que belle ; tous les casuistes vous déclareront,

messieurs, que les bonnes œuvres sont encore préférables aux belles œuvres.

VI

M. PAUL DÉROULÈDE[1]

Juin 1876.

Aimer son pays! Aimer la France! C'est, semble-t-il, aussi simple que d'aimer sa femme, sa sœur ou sa mère. — Hélas! oui, si simple que nous y songeons à peine en temps de prospérité et de calme. Le bonheur ne sait pas aimer; il devient aisément synonyme ou complice de l'égoïsme. Le cœur a son sybaritisme comme le corps, et, lorsqu'il se croit à l'abri des coups de foudre, il est tenté de s'irriter des plis de rose. Quand le commerce va bien, quand nos moissons mûrissent sous un soleil sans nuage, quand l'utilité du soldat, du sergent de ville et du gendarme reste conjecturale, quand nos frontières intactes laissent un large et vague horizon à notre patriotisme, nous sentons peu à peu s'attiédir ce sentiment national qui n'a plus rien à regretter, à redouter ou à défendre.

1. *Chants d'un soldat.* — *Nouveaux chants d'un soldat.*

Il se confond pour nous avec ces affections dont on est trop sûr, que l'on néglige par excès de sécurité, qui forment le pain quotidien ou le *pot-au-feu* de nos facultés aimantes, et qui sont malades de trop de confiance ou de certitude, comme d'autres dépérissent d'inanition. Que dis-je? nous choisissons ces années heureuses et brillantes pour donner carte blanche à notre esprit frondeur. Si nous n'avons pas le gouvernement de nos préférences, nous déclarons que tout va de mal en pis sous le plus désastreux des régimes. Nous affirmons à notre pays qu'il est absurde, que d'épouvantables plaies se cachent sous son manteau de pourpre et d'or, qu'il court à sa perte par un chemin fleuri, et que, le jour où il tombera en ruines, il n'aura que ce qu'il mérite. Il y a même des moments où un pessimiste pourrait croire que, à force de prédire des malheurs, nous finissons par les désirer, que le plaisir de ne pas nous être trompés nous consolera de toutes nos infortunes, et que nous aimons mieux être mauvais citoyens que faux prophètes.

Des catastrophes telles que celles qui nous ont frappés ont du moins, au milieu de leur horreur, cet avantage qu'elles nous forcent à voir clair dans nos âmes; à peu près comme ces lueurs soudaines qui découvrent tout à coup le fond d'un gouffre ou d'un volcan. Au lieu de cette moyenne de tiédeur qui signale les jours prospères et qui pourrait se résumer dans la phrase banale :

« *Cela va sans dire!* » — nous assistons alors à un émouvant spectacle, à un curieux triage. Les champs de bataille où le sort des armes nous a trahis et d'où nos ennemis se sont élancés pour nous envahir, deviennent comparables à cette vallée de Josaphat, où les bons et les méchants seront rangés à droite et à gauche. A gauche, les esprits vulgaires, bas, positifs, vils, dépravés, tarés, calculateurs, intéressés, égoïstes, qui ne considèrent dans les calamités de leur patrie que le moyen d'échapper à leur néant, de satisfaire leur ambition, leur haine ou leur orgueil, et qui se fabriquent à la hâte un piédestal avec nos décombres; à droite, les cœurs généreux qui ne se doutaient pas eux-mêmes de leurs propres richesses. Les périls ou les douleurs de leur pays font jaillir en eux des sources intarissables de dévouement, d'héroïsme et de sacrifice. C'est comme une secousse qui amène à la surface le trésor enfoui dans les profondeurs; une explosion qui disperse les scories, le gravier et le sable pour ne laisser voir que la veine aurifère; une crise qui retrempe les organes et fait en quelques jours d'un frêle adolescent un homme robuste. George Sand a parlé de l'ivresse des champs; ces nobles cœurs ont subitement l'ivresse de la lutte, du combat, de la résistance, du danger public; cette ivresse, comme l'autre, entretient en eux une soif ardente qu'ils ne peuvent étancher qu'avec le sang de leurs blessures. Cette patrie — oh! donnons-lui son doux nom! — cette France

meurtrie, brisée, mutilée, humiliée, vaincue, ils l'aiment cent fois plus que si elle dictait des lois à l'Europe ou provoquait par ses splendeurs l'envie de tous les autres peuples. Ils la chérissent dans son infirmité, sa faiblesse et sa misère, comme les mères dont la maternité redouble d'énergie et de tendresse au chevet de leur enfant malade. Ils se donnent à elle sans réserve, sans merci, avec un âpre enthousiasme, renouvelant ce don chaque matin, sur tous les terrains, sous toutes les formes, regrettant de n'avoir qu'une vie à offrir, et, quand la lutte est finie, refusant de se reprendre.

Maintenant, si, parmi ces amants de notre adversité, ces gardiens de notre honneur, ces consolateurs de notre deuil, il en est qu'une même vocation, un même souffle ait fait soldats et poëtes, vous comprenez ce que doit être cette poésie. Elle est prise dans les entrailles mêmes des sujets qu'elle traite ; elle en a les ardeurs, les fiertés, les tristesses viriles, l'humeur guerrière, le patriotisme invincible. Elle reste militante quand le pays ne se bat plus ; elle est l'intrépide sentinelle des lendemains de la défaite. On la voit se tenir debout au milieu de tout ce qui tombe, et, si elle se baisse un moment, c'est pour ramasser les tronçons de cette épée dont on peut dire que les morceaux en sont bons. C'est une poésie toute d'action, conçue dans la douleur, née dans l'orage, familiarisée dès le berceau avec l'odeur de la poudre, le sifflement des obus et le bruit du canon, ayant eu pour

langes les lambeaux d'un drapeau troué de balles ou le linceul d'un mobile mort en criant : « Vive la France! » Elle participe à ce qu'elle chante; elle met le poëte de moitié dans chacune des strophes qu'il écrit. Jamais plus étroite union n'exista entre le cadre et le tableau, entre le sujet et l'auteur, entre la pensée et la parole; c'est encore la fraternité du bivac, de la chambrée et du champ de bataille. On sent passer à travers ces pages les vibrations lointaines des combats qui ont cessé, le mâle accord du clairon que la brutale victoire du nombre a réduit au silence. On croit voir à l'horizon les vagues blancheurs, l'insaisissable aurore d'une revanche qui se dissimule sous des voiles symboliques et qui serait certaine si tous les enfants d'une même patrie, après s'être battus comme le soldat, pensaient, agissaient et chantaient comme le poëte.

Maintenant, si vous me demandez ce qui m'a inspiré un pareil langage, ce qui a ravivé en moi ces émotions de Français vaincu — et d'autant plus Français qu'il est plus vaincu, — je vous répondrai : « Ce sont les deux petits volumes que M. Paul Déroulède a publiés sous le titre de *Chants d'un soldat* et de *Nouveaux chants d'un soldat.* » Je n'ai pas, à Dieu ne plaise! la prétention de les avoir découverts, ni de prendre l'initiative des louanges qu'ils méritent. Le chiffre formidable des éditions, le prix décerné par l'Académie française, se chargeraient de me donner la réplique. Leur succès est immense; il

date de deux ou trois ans; il durera autant que nos douleurs, autant que nos espérances, aussi longtemps qu'il y aura en France des âmes capables de résister à la *mal'aria* démagogique, de s'élever au niveau de nos épreuves, d'apprécier le plus noble, le plus admirable emploi d'un rare talent poétique.

Non; mais il m'a semblé qu'il y aurait une lacune dans ma modeste galerie, si vous n'y rencontriez pas cette jeune, vaillante et sympathique figure de poëte-soldat, d'autant plus chère à notre patriotisme que Paul Déroulède ne paraissait pas d'abord destiné au métier des armes. Une illustre parenté, plus proche voisine de *Gabrielle* que de l'*Aventurière*, les applaudissements prodigués à un premier essai dramatique, la certitude de trouver toujours une pièce à louer dans la maison de Molière, tout devait — à ne consulter que les vraisemblances — l'engager à suivre les sentiers faciles, à préférer les gloires pacifiques, et, s'il lui fallait des Romains et du lustre, à ne les rechercher qu'au Théâtre-Français. Mais il existe des heures décisives, fatales, et l'aiguille qui les marque est aussi celle qui fixe les vocations et les destinées. Il y a des moments redoutables où les mères passent avant les oncles et où Térence se tait pour laisser la parole à Cornélie. Les mères! Paul Déroulède en avait deux, toutes deux frappées au cœur, et l'une des deux plaidait pour l'autre. Qui pourrait lire sans une émotion profonde la page filiale inscrite par le poëte en

tête de son second volume, comme une épigraphe de reconnaissance, d'admiration et de tendresse ?

A MA MÈRE

Eh bien oui ! si puissant que soit le ridicule,
Si mauvais air qu'on ait à bien parler de soi,
C'est assez qu'on hésite, et trop que l'on recule,
Lorsque l'orgueil est juste et que le cœur est droit.
Oui ! cette femme au cœur français, à l'âme fière,
Qui mena vaillamment ses deux fils aux combats,
Oui ! cette femme-là, cette femme est ma mère,
Et c'est mon frère et moi qu'elle a créés soldats.
Quels sarcasmes d'ailleurs effraieraient ma franchise ?
Ceux-là seuls me liront pour lesquels seuls j'écris,
Et mes vers ne vont pas, comme un jouet qu'on brise,
Des mains des esprits-forts aux mains des beaux-esprits.
Non, non ! Tous ces récits pleins de deuils et de larmes,
Moins écrits que pensés, moins pensés que vécus,
S'en vont toujours tout droit, marchent toujours en armes.
De ceux qui sont conquis à ceux qui sont vaincus !
Et c'est devant ceux-là, mère, que je t'honore,
Devant eux qu'à genoux je tends vers toi les bras,
Et que, d'un accent fier comme un clairon sonore,
Je viens jeter ton nom, ma mère, à mes soldats.
Je veux leur révéler ton cœur et ton courage;
Ils disent que tes fils ont fait tout leur devoir;
Le devoir qu'ils ont fait, mère, c'est ton ouvrage :
L'honneur qu'ils en ont eu, c'est toi qui dois l'avoir.
Ils ne sont pas partis furtifs pour les batailles,
S'arrachant sans adieux à des bras révoltés ;
Ils ne t'ont pas volé le sang de tes entrailles ;
C'est toi, mère, c'est toi qui leur as dit : « Partez !

» Partez, ils sont vaincus, les soldats de la France!
» Mon cœur pour conquérir ne vous eût pas prêtés.
» Ce n'est plus la conquête, enfants, c'est la défense.
» Le sol est envahi, je vous donne; partez! »

. . . .

» Ah! que de vrais soldats les mères nous ont pris!
Et qu'elles ne croient pas que, vraiment maternelles,
Leur faiblesse, du moins, s'est payée en amour;
Les larmes du départ n'ont pas coulé pour elles;
Elles n'ont pas connu les larmes du retour.
Qu'elles ne disent pas, qu'elles n'osent pas dire,
O ma mère, insultant ta tendresse et ta foi,
Qu'en nous faisant soldats tu n'étais pas martyre,
Que tu nous as donnés sans rien donner de toi.
Hélas! c'est à te voir tant souffrir, pauvre femme,
Que j'entrevois quel deuil cachaient tous tes efforts!
Tes deux enfants partis t'avaient emporté l'âme;
Tes deux enfants blessés auront brisé ton corps. »

Ainsi l'esprit de famille, si vivant et si vrai dans ces deux volumes, loin de rien perdre à ces déchirements et à ces sacrifices, y puise une force nouvelle; la force qui nous vient de la douleur, quand cette douleur fait vibrer les plus nobles fibres de l'âme humaine. Il se fortifie de ses blessures et s'enrichit de ses pertes. Avec quels transports on se retrouve! Quelle ivresse dans cette première étreinte où le cœur déborde, où la joie pleure, où elle dit tout ce que n'a pas osé dire l'adieu! Mais hélas! notre faible nature reprend ses droits; elle se fait payer avec usure tout l'arriéré qui s'accumulait pendant les jours

de crise et de lutte intérieure; la mère avait résisté dans son épreuve; elle succombe dans son triomphe. On s'aperçoit alors de tout le ravage qui se dissimulait sous l'effort suprême de courage et de volonté. Il brise au moment où l'on n'a plus besoin de lui. Il tue à l'heure même où il permet de revivre. C'est le fils qui est blessé; c'est la mère qui est invalide. Heureuse alors, heureuse celle qui, dans cette nouvelle phase de souffrance, a de pareilles consolations! Heureuse celle dont le fils complète et couronne en poëte l'œuvre commencée en soldat! L'écho de ces beaux vers m rmurés à son oreille, leur éloge sur toutes les lèvres, leur succès dans toutes les mains, leur émotion dans tous les yeux, la certitude que ce soldat a bien chanté après s'être bien battu, que son talent n'est pas plus artificiel que sa bravoure, et que sa poésie, éveillant dans d'autres âmes les images religieusement gardées dans la sienne, leur communique le feu sacré, quelle indemnité pour ces angoisses! quel allégement pour ces tortures! quel baume pour cette plaie mystérieuse et maternelle qui s'élargissait au dedans, pendant que le visage réussissait à n'exprimer que résignation, abnégation, héroïsme, enthousiasme!

M. Paul Déroulède a eu bien raison de dire de ses vers qu'ils sont moins *écrits* que *pensés*, moins *pensés* que *vécus*. C'est là un de leurs meilleurs titres à nos ardentes sympathies. Une poésie qui eût été *vécue* avant d'être écrite, et qui, grâce à cet intime accord avec son inspi-

ration et sa vie, pût se passer de ces raffinements de ciselure, de ces surcharges d'ornements, de ces miévreries matérielles qui caractérisent les décadences, voilà ce qui nous manquait le plus dans ces derniers temps. Plus la forme était habile, plus la main était ingénieuse, moins on pouvait se méprendre sur la pauvreté du fond et l'absence de l'âme. Si ce triste symptôme éclatait à tous les regards, s'il s'aggravait de l'indifférence publique à laquelle il servait d'explication et d'excuse, ce n'était pas toujours la faute des poëtes. La poésie se ramenait en soi, n'ayant plus où se prendre; ne rencontrant plus en dehors d'elle-même de quoi ranimer sa sève et rallumer sa flamme, c'est elle-même qu'il lui avait plu de choisir pour objectif, pour point de mire et pour centre. Elle était devenue son propre sujet, l'unique idole de son culte, sa seule raison d'être. Elle croyait le but atteint et la tâche remplie dès l'instant qu'elle ajoutait une perle à son collier, une fleur à sa parure, une frange à sa robe, une syllabe à ses rimes, un dessin à ses arabesques, et que, se contemplant dans sa glace, elle pouvait murmurer : « Comme je suis belle ! comme les camellias de mon bouquet et de mon corsage sont merveilleusement imités ! comme ce fard est plus vif que les couleurs naturelles ! C'est inouï, tout ce que ma beauté gagne à cette incroyable science d'ajustement ! »

Était-ce vraiment une décadence ? Était-ce une transition ? Nous ne tarderons pas à le savoir. Ce qu'il est per-

mis d'affirmer dès aujourd'hui, c'est que, dans la grande et glorieuse période qui va d'André Chénier à Alfred de Musset, la poésie n'avait pas le temps de se regarder, comme Narcisse, dans le lac limpide où se reflétaient le ciel et les nuages, les paysages et les horizons, ou plutôt dans le torrent fougueux qui emportait les civilisations, les sociétés, les institutions, les dynasties, les trônes, les têtes, et engloutissait en un effrayant pêle-mêle citoyens, soldats, grands seigneurs, grandes dames, rêveurs, amoureux, conquérants, vainqueurs, vaincus, ruisseaux de sang, ruisseaux de larmes, avalanches de cadavres, traditions, croyances, abus, illusions, vices, vertus, joies, folies, souvenirs des générations disparues. C'est avec ces débris, sous le souffle de ces tempêtes, que la poésie moderne a bâti son nid. C'est avec ces épaves qu'elle a construit le radeau où nous avons vu monter et sombrer tour à tour don Juan, René, Faust, Child-Harold, Manfred, Rolla, Olympio, l'amant d'Amélie et l'amant d'Elvire, les héros du lyrisme et du roman contemporains; radeau de la Méduse révolutionnaire et tragique, barque des naufragés sans espoir et des passagers sans boussole.

Mais il en est de ces immenses catastrophes sociales comme des bouleversements gigantesques de la nature; elles n'ont qu'un temps. Ces sources fécondes et orageuses d'inspiration poétique s'appauvrirent peu à peu, puis tarirent. Quand la vague eut enseveli tous ces naufra-

ges, quand nous n'eûmes plus que les miniatures, les réductions ou les parodies de ces tragédies mémorables, lorsque la génération nouvelle eut édifié tant bien que mal des maisonnettes neuves avec les monuments en ruines et se fut fait un présent avec les reliques, les regrets, les fantômes et les haines du passé, la poésie souffrit d'un singulier malaise; nous ne fûmes plus assez malheureux pour être poëtes. C'est alors que le règne des ciseleurs remplaça le règne des inspirés. C'est alors qu'on se vanta d'être impassible, que le sang-froid fut recommandé aux poëtes comme aux anémiques et aux convalescents, que l'émotion leur fut interdite sous prétexte qu'elle pouvait faire trembler le ciseau ou le pinceau dans la main. Comment échapper à cette atonie par excès de bien-être? qui nous guérirait de cette opulente et pittoresque langueur?.. Je le sais, le remède a été cent fois plus cruel que le mal, et le malade est si peu sage que nous nous demandons s'il n'en mourra pas. La poésie française a pu crier aux démons de la guerre, de l'invasion, du massacre, de la destruction et de l'incendie qui la surprenaient brusquement dans son cabinet de toilette, assoupie par les cosmétiques et les parfums : « Vous me réveillez trop! » — Mais enfin nous ne pouvons ni rien empêcher, ni rien effacer, ni rien oublier. Les pierres crieraient si nous voulions nous taire. S'il est vrai, comme on ne saurait en douter, que les calamités de l'*Année terrible* rappellent les plus

foudroyantes pages de l'ère biblique, chacune de ces pages, en se dépliant sous de vaillantes mains, peut nous rendre une poésie nouvelle, forte, sobre, nationale, sincère comme la douleur, fière comme l'adversité, martiale comme le soldat vaincu qui rentre dans son foyer après avoir sauvé l'honneur de son pays, de son drapeau et de ses armes.

Voyez ces *Chants d'un Soldat*; lisez ou relisez *Vive la France! le Turco, la Marseillaise*, (un petit chef-d'œuvre de patriotisme et de bons sens), *le Sergent, la Cocarde, Vœ Victoribus*, et tous ces courts poëmes qu'il faudrait citer, si l'espace ne me manquait et s'ils n'étaient déjà, je l'espère bien, gravés dans toutes les mémoires. Quelle simplicité! quelle franchise d'accent! quelle vigueur! quel cœur sous cet uniforme! quelle lame dans ce fourreau! Comme le vers se moule naturellement dans l'idée! Comme il se tient debout sans avoir besoin de s'appuyer sur des épithètes et de s'affermir sur des chevilles! quel dédain superbe pour les frivoles ornements et les coquetteries féminines! M. Paul Déroulède, sans imiter Corneille, est de race et de physionomie cornélienne. On dirait parfois qu'il nous sert la liqueur divine dans la gourde de sa giberne. Ah! préférez-la, cette gourde du soldat, aux coupes artistement incrustées de rubis et de saphirs! Elle a ranimé des forces épuisées par un long jeûne. Chacune de ses gorgées a marqué une heure de bataille: elle a humecté les lèvres

d'un blessé ; elle a été la fidèle compagne de l'étape, de la veillée et de l'ambulance : et, maintenant que tout est fini, elle n'est pas inactive ; elle nous verse ce qui peut nous consoler de nos humiliations et de nos défaites : l'honneur sauf, l'amour de la France, le sentiment du devoir accompli, le courage et l'espérance.

L'espérance ! elle est permise aux hommes jeunes comme M. Paul Déroulède : je la trouve, vivante et voilée sous de transparents tissus d'Orient, dans son admirable *Othoniel*, le plus beau peut-être de ces *Nouveaux chants d'un soldat*. — « Pas encore ! nous ne sommes pas prêts ! » dit l'héroïque Othoniel. Quand viendra l'heure bénie où il pourra dire : « Nous sommes prêts ! » quand le mot magique de revanche passera comme un grand souffle des tours de Notre-Dame à la flèche de Strasbourg, ceux qui étaient déjà vieux en 1870 auront depuis longtemps disparu : mais Paul Déroulède et ses braves camarades vivront pour savourer cette joie, pour recevoir cette récompense qu'ils auront si bien méritée, et le noble poëte pourra dire comme « Jeanne d'Arc, Jeanne la Française, Jeanne la Lorraine, patronne des envahis, » — qui lui a inspiré de si beaux vers : « J'ai le droit d'être à l'honneur ; car j'ai été au péril et à la peine ! »

VI

M. JULES SIMON

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

25 juin 1876.

On peut quelquefois être prophète sans être sorcier. En un temps que je me garderai bien d'appeler plus heureux de peur qu'on ne m'accuse encore de bonapartisme, j'ai eu le chagrin d'être blâmé par quelques-uns de mes amis, lorsqu'il m'arrivait de reprocher à l'Académie française ses votes systématiques. Certes, rien ne convient mieux à la plus illustre des compagnies littéraires que de servir de salle d'asile aux vaincus, d'ambulance aux blessés de la politique, et de protester par une fière attitude contre toutes les variétés de l'apostasie et du servilisme. Mais la taquinerie n'est pas l'indépendance: il est sage de ne pas entreprendre une

tâche que l'on ne peut pas soutenir, et un petit succès d'amour-propre, la satisfaction d'une petite rancune, ne sauraient balancer les périls ou les torts d'une coalition.

Je me disais avec un triste pressentiment : « De deux choses l'une ; ou l'Empire durera ; et alors un jour arrivera fatalement où l'Académie sera forcée de ne plus se préoccuper que de littérature ; en ce cas, pourquoi ne pas commencer toute de suite ? ou l'Empire nous donnera le dangereux plaisir d'assister à sa chute ; et alors, comme il ne peut être renversé que par une République démocratique, à quoi devons-nous nous attendre ? A voir la démocratie s'installer peu à peu au palais Mazarin comme ailleurs. Elle y trouvera sa place marquée d'avance. Les éléments révolutionnaires, introduits sous le régime déchu à la faveur d'un traité d'alliance contre l'ennemi commun, se rencontreront là tout à point pour attirer à eux et s'assimiler quiconque assurera leur prépondérance. Ils ne représenteront plus la guerre déclarée au Césarisme par toutes les forces vives de l'intelligence et de la vraie liberté, mais le triomphe de l'esprit de révolte et d'anarchie contre la tradition et le principe d'autorité. Ils n'auront plus pour correctif et pour contrepoids le nom, la renommée, les œuvres, l'influence morale, les longs services des chefs parlementaires, des hommes qui ont joué un grand rôle dans les affaires de leur pays. N'ayant plus rien à ménager ni à compter

avec personne, ils reviendront à leur nature essentiellement niveleuse et dissolvante; si bien que, un beau jour, l'Académie française, cette institution profondément aristocratique, ce refuge des belles manières et du beau langage, ce fragment majestueux et vénérable des monuments du passé, ce trait d'union entre la littérature et la société polie, ne sera plus qu'un fief de la démocratie victorieuse, une succursale des assemblées républicaines élues par le suffrage universel. »

Mes prévisions mélancoliques sont en train de se réaliser. Cette brillante campagne, cette croisade libérale, spiritualiste, monarchique et chrétienne, commencée sous les auspices des Montalembert, des Guizot, des Villemain, des Berryer, des de Broglie, des Falloux, aboutit à MM. Jules Favre, Littré, Jules Simon et Charles Blanc : *Abyssus abyssum vocat*... Maintenant, voilà le noyau formé, la souche plantée, le groupe prêt à s'enrichir ou à se grossir de nouvelles recrues. Avant trois ans, M. Jules Simon, directeur du *Siècle*, homme du 4 septembre, inventeur de la République aimable, Athénien partagé entre le quai Conti et Belleville, esprit souple, rusé, doucereux, tortueux, onduleux, insinuant, rompu à toutes les intrigues de la politique à bascule, passant aisément par toutes les nuances de l'arc-en-ciel doctrinaire, parlementaire, républicain et radical, physionomie byzantine à prétentions platoniciennes, M. Jules Simon exercera, parmi ses collègues de l'Académie, une

de ces influences que personnifiaient autrefois des hommes tels que Royer-Collard, M. Guizot, M. Villemain ou M. Pasquier. Il dirigera les élections, et ce ne sera probablement pas au profit des survivants de l'idée monarchique et chrétienne, des représentants littéraires de ce parti conservateur qui, malheureusement, n'a rien conservé. La porte n'était qu'entr'ouverte; il achèvera de l'ouvrir; secondé par les normaliens, la coterie de M. Thiers et les beaux-esprits du *Journal des Débats*, il ne négligera rien pour vaincre les dernières résistances, pour triompher des derniers scrupules, pour accoutumer à l'atmosphère démocratique les poumons académiques, pour marier les palmes vertes au bonnet rouge, pour familiariser l'oreille des immortels et les échos de l'Institut avec des noms qui jadis eussent paru synonymes d'une invasion ou d'un schisme, d'une prise d'assaut ou d'une abdication. Si c'est là ce que veut l'Académie, soit! Elle y gagnera d'être un peu moins attaquée par le journalisme démagogique et bohème; les amis de M. Gambetta, les disciples de M. Hugo, le *Rappel*, le XIXe *Siècle*, le *Bien public* et l'*Événement* lui feront l'aumône de leur approbation ou de leur silence; mais elle ne sera plus l'Académie française.

Et remarquez, messeigneurs que, si, au lieu d'être d'admirables rhétoriciens, des poëtes éminents, d'éloquents orateurs, des critiques ingénieux, d'habiles auteurs dramatiques, de véridiques historiens, vous étiez

des philosophes, on pourrait vous accuser de manquer aux plus simples lois de la logique. Quelle fut, à la belle époque des candidatures anti-bonapartistes, votre spécialité, votre gloire, je ne dis pas votre gageure? Protester contre le succès — (ingrats!), — contre le fait accompli, contre les victoires de la force brutale. Très-bien! mais vous m'accorderez, n'est-ce pas? que, si le 2 décembre et ses suites méritent nos anathèmes, nous pouvons aussi réserver quelques malédictions au 4 septembre et à la Commune, son exécrable fille? Pourquoi donc ne pas continuer, vis-à-vis de nos nouveaux maîtres, ce rôle de factieux aristocratiques, d'émeutiers en cravate blanche, de frondeurs lettrés, de spirituels *malcontents*, de *protestants* catholiques, qui vous allait si bien et donnait tant de vogue à vos séances? La loi du chiffre, la supériorité numérique du *pochard* de Montrouge ou du chiffonnier de la Villette sur M. Chesnelong ou M. de Larcy, vous sembleraient-elles, par hasard, plus intelligentes que la persuasion par les baïonnettes? MM. Jules Favre, Jules Simon et leur état-major, — en attendant MM. Gambetta, Jules Ferry, Spuller et Challemel-Lacour, — vous paraissent-ils moins coupables que MM. de Saint-Arnaud et de Morny? N'y a-t-il pas des moments où la foule se nomme, elle aussi, César: un César collectif, multiple, à cinq millions de têtes, capricieux, crédule, n'écoutant que ses flatteurs, ne suivant que son bon plaisir, ne payant que ses sophistes, parfois aussi

extravagant que Caligula, souvent aussi cruel que Néron, presque toujours aussi imbécile que Claude? Ne sommes-nous pas dans un de ces moments? Cicéron et Thraséas ont-ils donc plus de sympathies pour le César de 1876 que pour le César de 1856?

Ce qui se passe depuis tantôt cinq mois — sans compter l'effroyable arriéré! — Cette immense pression par en bas qui demeure impunie et triomphante, pendant que l'on persécute la prétendue pression par en haut; ce règne de la suffisance, et de l'insuffisance, cet avénement d'innombrables médiocrités parmi lesquelles *leurs* journaux eux-mêmes déclarent ne pas entrevoir une lueur de talent; Rabagas posant pour les Louis XIV; les Diafoirus et les Purgon de chefs-lieux de canton travaillant à faire avorter nos espérances monarchiques; une majorité démocratique et radicale poussant jusqu'au cynisme l'abus du nombre et la puissance des gros bataillons; les révocations préfectorales enseignant aux fonctionnaires la connivence avec le désordre et l'anarchie; l'écharpe municipale rendue à des gens qui ne savent ni lire ni écrire, aux dépens des hommes d'élite qui essayaient de faire un peu de bien; la légalisation du mal, de l'ignorance et de la bêtise; le scandale des invalidations et des enquêtes; enfin, la tribune des de Serre, des Martignac, des Foy, des Benjamin Constant, des Casimir Périer, des Odilon Barrot, des Royer-Collard, des Lamartine, des

Guizot, des Montalembert, des Berryer, des Duchatel, des Falloux, livrée aux Ferrouillat, aux Varambon, aux Marcou, aux Naquet, aux Floquet, aux Bouquet, aux Mallet, aux Poujade, aux Bouteille, aux Pellet, aux Turquet, tout cela devrait, ce me semble, déplaire à des esprits fins, cultivés, élevés, fiers, indépendants, amoureux d'idéal, gardiens du Beau, ennemis de tous les genres de servitude, non moins que leur déplurent jadis les rudesses du coup d'État, le régime des avertissements, les disgrâces de la presse, les complaisances du Corps législatif et les candidatures officielles. Auraient-ils donc deux poids et deux mesures?

Vous savez tous par cœur la fable de La Fontaine, *le Loup et l'Agneau*, et autrefois vous aimiez à prouver, vous, hommes d'esprit et de talent, de conscience et de courage, qu'à vos yeux la raison du plus fort n'était pas la meilleure. Eh bien! il y a, dans cette même fable, un vers, un petit vers, que vous auriez dû relire et méditer avant de nommer M. Charles Blanc :

> Si ce n'est toi, c'est donc ton frère!

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, » entendez-vous? Si ce n'est toi, le prédicateur socialiste du Luxembourg, le fauteur de l'émeute du 15 mai 1848, le condamné de la seconde République, l'avocat de tous les mensonges, l'apôtre de tous les sophismes, l'apologiste de tous les crimes, le panégyriste de la Convention et de la Terreur,

le plus dangereux des courtisans de la démagogie, l'ennemi acharné du christianisme, le dénonciateur de nos religieux et de nos prêtres, le patron de toutes les doctrines dont la Commune a composé son pétrole, l'élu, le mandataire et le complice des quêteurs d'amnistie, c'est donc ton frère! Je sais bien qu'ici la fraternité n'est pas précisément l'égalité; mais enfin, quels étaient les titres, quel était le prestige de ce frère *innocent* pour effacer cette tache fraternelle? Charles avait-il jamais renié Louis? Abel figurait-il dans un autre camp que Caïn? Sem déplorait-il publiquement les irrévérences de Cham? Le rédacteur de la *Gazette des Beaux-Arts* était-il une des gloires de notre littérature? Qui le connaissait, en dehors de quelques cercles de sculpteurs et de peintres? Voilà bientôt quarante ans que je fais de la critique, et jamais, au grand jamais, le nom de M. Charles Blanc ne s'est rencontré sous ma plume. Même dans les sujets spéciaux qui lui sont familiers, il ne s'est pas une seule fois, que je sache, révélé écrivain de vocation et de race; il n'a pas écrit une seule page qui mérite de vivre: il n'a pas montré une seule de ces qualités exquises que possèdent Théophile Gautier et Saint-Victor, et qui peuvent faire du style pittoresque le plus curieux, le plus attrayant, le plus affriolant, le plus magique, sinon le plus solide des styles littéraires. Il est vrai que Théophile Gautier n'a jamais été de l'Académie, et que Paul de Saint-Victor n'en est pas encore.

O humiliation ! ô douleur ! Vous savez gré à M. Charles Blanc de n'être pas son frère, de ne pas s'être laissé compromettre par cet odieux voisinage, de ne pas s'occuper de politique, d'avoir préféré l'Apollon du Belvédère aux Caliban et aux Triboulet de la démocratie ; et vous refusez de vous apercevoir que, si sa notoriété échappe au demi-jour des ateliers, c'est à ce frère qu'il le doit ; que, si Louis n'existait pas, vous n'auriez pas inventé Charles, qu'il en est de cette célébrité siamoise comme de l'ode obscène de Piron, dont un académicien disait : « Nous ne pouvons pas le nommer, puisqu'il l'a faite ; et il faudrait encore moins le nommer s'il ne l'avait pas faite ! » — Hélas ! il n'y a pas d'illusion possible, et nul ne s'y est trompé. M. Charles Blanc, appelé au fauteuil du noble comte de Carné, M. Charles Blanc décourageant la candidature du noble poëte de *la Fille de Roland*, c'est un pas de plus à gauche, un nouveau progrès dans la création d'une Académie démocratique. L'élection de M. Jules Simon, aggravant celle de M. Jules Favre, n'était encore que la consécration académique du 4 septembre. Le triomphe de M. Charles Blanc, c'est presque l'apostille académique des pétitions amnistiaires.

Vous comprenez maintenant avec quelle sensation de *dépaysement* et de tristesse je me suis retrouvé, après une longue absence, dans ce palais Mazarin où toutes les supériorités mondaines fraternisaient autrefois avec

toutes les supériorités littéraires ; près de ces statues de Bossuet et de Fénelon, bien étonnées d'avoir à subir la présence et l'éloquence du n° 606... Ah ! ce n'était plus la même chose ! Tout d'abord, j'ai pu constater que dans cette glorieuse salle où mes souvenirs datent d'un demi-siècle, je ne reconnaissais plus personne. Comment s'en étonner ? On savait que la séance devait compter parmi les nombreuses revanches du 24 mai, que, M. Jules Favre aurait son compliment, que le Maréchal y serait réduit au pain de munition de la caserne ; que sous prétexte d'honorer M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères sous la présidence de M. Thiers, nous verrions reparaître toutes les dérisoires *rengaines* sur le libérateur du territoire, et qu'enfin une brillante ovation serait décernée au *sinistre vieillard*, parrain de M. Jules Simon comme il l'a été de la République de 1875 et du radicalisme de 1876. Tout s'est passé conformément à ce programme réglé d'avance comme les couronnes que l'on jette, le soir des adieux, aux chanteurs de province. M. Thiers, vieilli, appesanti, assombri et jauni, a été salué, à son entrée, par une salve d'applaudissements mieux nourris que nos soldats pendant la guerre. Il était facile de deviner que le public avait été composé pour les acteurs aussi bien que les acteurs pour le public. On le devinait d'ailleurs à certaines nuances de physionomie, de tournure et de toilette féminines qui me suggéreraient le mot de *Demi-Monde* académique, si ce

galant *vocable*, accrédité par Alexandre Dumas, n'était vertueusement démenti par l'âge de ces figures, par la couleur de ces cheveux, par le galbe de ces chapeaux et par la coupe de ces robes. C'était à croire que toutes les contemporaines de M. Thiers, de M. Naudet, du baron Taylor et du baron de Viel-Castel avaient pris soin de se donner rendez-vous pour ajouter à l'éclat de cette fête de famille.

Mais, ô néant de la gloire humaine! ô perfidie des courants d'air, dans une salle où le thermomètre marquait certainement cinquante degrés, et où les simples mortels suaient à grosses gouttes! Dans ce moment solennel où M. Jules Simon, redoublant ses effets de gestes, de larmes dans la voix et de pantomime, préparait l'apothéose du grand citoyen, du libérateur territorial aidé de nos cinq milliards, et où tous les yeux, par conséquent, allaient se fixer sur M. Thiers, le voilà tout à coup se coiffant d'une calotte..., mais là, une calotte..., non, jamais nous n'avons vu sa pareille! Figurez-vous un vaste couvre-chef en soie noire, laissant à découvert le front, les cheveux, ou plutôt la huppe légendaire, et descendant par derrière jusque sur le collet de l'habit vert. Il n'y a pas d'auréole civique qui puisse résister à cette grotesque coiffure. Ainsi protégé contre les autans académiques, M. Thiers ressemblait si exactement à une dame Pipelet, compliquée d'une dame Prudhomme, que mes voisins eux-mêmes, d'apparence fort thiériste, ont

été frappés de la ressemblance. Sérieusement, cette calotte noire, s'abattant subitement sur la couronne de chêne ou de laurier, avait la valeur lugubre d'un symbole ou d'un présage. Elle rappelait, elle rapprochait l'inévitable dénouement de la comédie que jouent à leur bénéfice nos ambitions et nos vanités.

Parlerai-je du discours de M. Jules Simon? Il a réussi, comme réussissent les premières représentations, quand le directeur, le régisseur, l'auteur et les artistes se sont concertés pour *faire* la salle. D'ordinaire, en pareil cas, ce sont les lendemains qui se chargent de rétablir les proportions et les mesures.

Le récipiendaire a débité sa harangue, mortellement longue malgré d'énormes coupures, avec l'aplomb d'un homme certain de son succès, sûr de son auditoire et enchanté de lui-même. C'était tour à tour un agréable mélange de pédantisme professionnel, de familiarité républicaine, de bonhomie artificielle, d'émotion factice, d'emphase théâtrale et d'intentions comiques. Régnier et Coquelin, qui assistaient à la séance, ont dû être contents de leur élève. Il prenait ses temps, multipliait les poses et les pauses, soulignait toutes ses phrases, tous ses mots, toutes ses virgules. A chaque instant, il semblait nous dire, la bouche en cœur ou le sourire aux lèvres : « N'est-ce pas que je suis un habile homme, et que l'on a bien fait de me nommer, le même jour, académicien et sénateur? Voyez avec quelle grâce je me joue des

difficultés de mon rôle, des embarras de ma situation, des charges de mon passé? Vous aviez cru peut-être que le 4 septembre nous pesait sur la conscience, qu'il était malaisé de dormir tranquille quand on avait fait une révolution devant l'ennemi vainqueur, demandé un portefeuille à nos désastres, fabriqué du patriotisme avec de l'ambition, centuplé nos malheurs, prolongé à plaisir l'invasion et la guerre pour éterniser la dictature de l'incapacité et du mensonge, quand on était resté sourd aux gémissements et aux prières de la France demandant à être consultée avant d'être tout à fait morte? Allons donc! Vous oubliez que j'ai apporté dans ma poche les gobelets de Robert-Houdin! Le mal affreux que le libéralisme hostile à la Restauration et doublé de bonapartisme fit à la liberté véritable, l'inconséquence de ces mêmes libéraux, qui, au lieu de saluer, de chérir et de servir la monarchie de Louis-Philippe comme la réalisation de leur rêve, ne cessèrent de la taquiner, de la chicaner, de lui faire niche et de l'affaiblir jusqu'à ce qu'ils eussent aidé ses ennemis à la renverser; l'aveuglement des parlementaires, qui, ne voulant pas, en 1848, d'une République venue avant terme, crurent pouvoir se passer du vrai principe monarchique et préparèrent le coup d'État; la démocratie et le socialisme gagnant, à chacune de ces crises, le terrain que perdait la liberté, toutes ces fautes, et bien d'autres, qui nous ont menés où nous sommes, bagatelles! moins que rien! visions

évanouies dans le brouillard et le lointain ! Une phrase par ci, une prétérition par là, un euphémisme ingénieux, une scène d'escamotage, d'heureuses alternatives de gravité sénatoriale et d'enjouement académique, un beau diseur tempéré par un bon enfant, et le tour est fait. Applaudissez, citoyens ! *Plaudite, cives !* »

Le discours de M. Jules Simon est, en effet, un modèle de faconde évasive et négative, un échantillon remarquable de prestidigitation oratoire. Trente pages nous suffiraient à peine pour en réfuter la partie politique, pour prouver que le récipiendaire a fait de l'histoire contemporaine en directeur du *Siècle*, pour combattre ses injustices, pour contredire ses complaisances, pour discuter ses sophismes, pour démasquer ses finesses, pour nous indigner de ses audaces, pour montrer tout ce qu'il y a, au fond, de Bas Empire chez ce rhéteur républicain. A quoi bon ? Nous n'apprendrons rien à personne. Un détail qui n'a rien de politique rappellera jusqu'à quel point M. Jules Simon pousse la satisfaction de soi-même.

Il comptait beaucoup, dit-on, sur le passage de son discours où il analyse le drame d'*Abélard*, de M. de Rémusat, et en *joue* quelques scènes. On eût dit, à l'entendre, non-seulement qu'il était le premier à en parler, mais qu'il l'avait découvert. Or, dès l'année 1847, Sainte-Beuve consacrait à ce drame d'*Abélard* un bon tiers de son étude sur M. Charles de Rémusat. Ampère en parle

fréquemment et longuement dans sa correspondance. *Abélard* a sa place dans les *Lettres et Mélanges*, de M. Doudan, que l'on vient de publier. Nous-même et plusieurs de nos confrères, lorsque mourut le regrettable prédécesseur de M. Jules Simon, nous ne manquâmes pas de dire tout ce que nous savions sur ce drame inédit, mais non pas inconnu, qui nous épargnait l'ennui de surprendre l'aimable et spirituel auteur de *Politique libérale* en flagrant délit de contradiction avec lui-même. Le succès de curiosité qu'avait espéré M. Jules Simon a donc été, en cet endroit, remplacé par un morne silence; et pourtant, de toute sa longue harangue, c'était la page la plus irréprochable!

Que dire de la réponse du vénérable baron de Viel-Castel? Il y a eu un moment, entre les deux discours, où l'on a pu croire que M. de Viel-Castel n'aurait plus pour auditeurs que ses collègues; tant on a mis d'empressement à s'enfuir! Cet incident, mieux que tout le reste, prouve de quelle façon était composé le public spécial de M. Jules Simon, et quel sans-gêne démocratique succède déjà, dans ce sanctuaire, aux anciennes traditions de politesse et de courtoisie. Nul n'ignorait que le baron quasi octogénaire a été l'ami du vieux duc de Broglie, l'habitué de cette illustre maison où le 24 mai est en meilleure odeur que le 4 septembre. On devinait que le digne vieillard, avec toute l'urbanité désirable, risquerait quelques objections, maintiendrait quelques

distances, indiquerait quelques réserves, ferait quelques plis aux roses du triomphe. Il n'en a pas fallu davantage pour donner le signal d'une débâcle.

M. de Viel-Castel n'était pourtant pas si redoutable! Il y a, dans son discours, un certain nombre d'idées justes, de sages avis, de leçons à demi-voilées; pas une de ces jolies malices où excellent les maîtres du genre. Si j'avais eu l'honneur d'être à sa place, voici comment je me serais vengé de cette désertion générale. J'aurais dit aux fuyards : « Messieurs, quand tout le monde sera parti, je commencerai; » — et au récipiendiaire : « Monsieur, vous ne sauriez assez louer M. de Rémusat : des politiques tels que lui préparent des académiciens tels que vous. »

VII

LES CONTEURS

I

MARIE

II

M. JULES CLARÈTIE

Juin 1876.

Avant de vous parler des conteurs, laissez-moi vous narrer une petite histoire bien simple. Elle m'a paru touchante ; si je me suis trompé, vous me pardonnerez en faveur de mes bonnes intentions.

Il y a environ trois semaines, j'allais d'Avignon à

1. *Le Renégat.*

Marseille. A la station de Miramas, un prêtre monta dans le wagon où je me trouvais avec trois personnes ; un jeune homme barbu, coiffé d'un chapeau mou et lecteur attentif du *Rappel* ; un sergent d'infanterie et une femme de vingt-cinq à trente ans, dont il n'était pas difficile de deviner la position sociale. Une figure expressive et fatiguée ; sur les joues, une couche de poudre de riz ; une robe prétentieuse et fanée ; dans son sac entr'ouvert, des oranges, un roman d'Émile Gaboriau, et la partition du *Petit Faust* ; à ses côtés, un immense châle algérien, qu'elle soulevait de temps à autre pour contempler, dans une cage microscopique, un bichon lilliputien, adroitement dérobé à l'œil vigilant du chef de gare. Évidemment, c'était une *étoile* de café-concert.

Ce *trio* ne pouvait pas être très-bienveillant pour l'ecclésiastique qui venait de s'asseoir près de moi. En effet, je vis le sergent friser d'un air goguenard sa moustache blonde, le lecteur du *Rappel* hausser imperceptiblement les épaules, et la dame au bichon toiser d'un regard moqueur le bréviaire, la soutane, les bas de laine et les gros souliers du nouveau venu. Mais cette impression fut de courte durée. L'abbé M... — (j'ai appris son nom depuis lors), avait une de ces physionomies à la fois sympathiques et vénérables, qui triomphent des préventions les plus hostiles. Ses cheveux gris, presque blancs, semblaient plus vieux que

son âge. Son teint pâle, ses traits amaigris, révélaient toute une vie d'austérités, de travail, de privations et de prières. L'ovale de son visage rappelait vaguement le type fénelonien. Ses yeux noirs, tantôt voilés de tristesse, tantôt rayonnants de bonté, attiraient l'affection et commandaient le respect. Sans doute nos trois compagnons de voyage éprouvèrent à leur insu quelques-unes de ces sensations balsamiques ; car, au bout de cinq minutes, le sergent redevint sérieux ; le chapeau mou s'assoupit dans son coin ; et la chanteuse, soulevant pour la centième fois son châle algérien, offrit à son bichon un morceau de brioche.

J'échangeai quelques mots à voix basse avec l'abbé M... Je sus qu'il était premier vicaire à S... Ch..., la paroisse la plus populaire et la plus pauvre de Marseille; qu'il était chargé d'y faire le catéchisme, et que sa double mission de catéchiste et de prêtre le mettait sans cesse en présence de misères matérielles et morales. Son chagrin, son supplice, son martyre, était de ne pouvoir pas toujours soulager les unes et guérir les autres. Il me disait tout cela simplement, doucement, avec un irrésistible mélange de modestie, d'onction et d'éloquence naturelle. Quand nous nous séparâmes, nous étions presque des amis.

Le lendemain matin, je rencontrai l'abbé, à l'angle de la rue Montaux et de la place de la Préfecture. Un rassemblement de *frères et amis* stationnait devant la porte

du gigantesque édifice, déjà peuplé de souvenirs sinistres, ils attendaient le moment d'assister à la séance du Conseil général et de savourer à longs traits le nectar démagogique. L'abbé M... vint à moi, me saluant de son beau regard mélancolique ; je lui serrai cordialement la main, et nous descendîmes la rue Saint-Ferréol côte à côte. Il était bien difficile que la politique n'eût pas sa part dans notre causerie. Les tristesses du présent, les menaces de l'avenir, l'audace toujours croissante du parti radical, les progrès du parti de l'amnistie, et, par-dessus tout, l'immense propagande anti-chrétienne dont le but manifeste est d'arracher au peuple les derniers restes de ses croyances et de ses consolations religieuses afin d'en faire un instrument servile entre les griffes des chefs du communisme... quels sujets de réflexions douloureuses ! Et, une fois sur cette pente, comment s'arrêter ?

Tout à coup, l'abbé tressaillit, et je sentis son bras trembler sous le mien. Sur le trottoir, arrivait en courant une jolie petite fille d'une douzaine d'années. Elle éraillait sa douce voix en criant à tue-tête : « *La Politique ! Le Petit Lyonnais ! L'Égalité ! Les Droits de l'Homme ! Le Peuple ! Le Furet ! Le Vengeur ! La Fronde ! L'Ég... !* »

Ici, la fillette s'arrêta net ; elle était à deux pas de nous, et ses yeux venaient de rencontrer le regard attristé du prêtre. A ma grande surprise, je la vis rougir, pâlir, puis tourner brusquement sur ses talons, et s'en-

fuir à toutes jambes, comme s'il y avait eu flagrant délit de vol de cerises ou de mendicité prohibée.

— Pauvre enfant ! malheureuse enfant ! murmura le prêtre. Je crus voir une larme dans ses yeux. Il y eut un moment de silence; puis, comme j'attendais l'explication de ce bizarre incident, l'abbé M... reprit :

— Cette enfant s'appelle Marie; c'est moi qui la baptisai, par une douce et fraîche matinée d'avril 1864. Marseille était alors bien riche — trop riche; car ses malheurs d'aujourd'hui lui viennent peut-être de ses prospérités d'alors. Le père de Marie, Jacques Bénard, travaillait dans une maison de roulage, et gagnait de grosses journées. Apollonie, sa mère, était excellente couturière, et les meilleures familles de la ville lui donnaient de l'ouvrage. Le jeune ménage, qui n'avait pas d'autre enfant, vivait bien, liait aisément les deux bouts, et faisait même quelques économies. Jacques fréquentait peu sa paroisse; mais je n'avais qu'à me louer de la piété de sa femme. Aussi, lorsque Marie, à cinq ans, tomba gravement malade, que d'angoisses ! que de soins ! que de prières ! Apollonie et son mari firent un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde; et, un peu plus tard, quand la petite fut guérie, ils se mirent en frais d'un magnifique *ex-voto*, que vous pourriez voir encore, à gauche en entrant, dans la crypte de la nouvelle église. Marie convalescente était bien la plus délicieuse créature qui se puisse imaginer. Ses grands yeux étincelaient de cu-

riosité intelligente, pendant que nous lui parlions, sa mère et moi, des vérités de notre religion, et de ces mystères, chers à l'enfance, qui ont inspiré à Chateaubriand une des plus belles pages de son plus beau livre. Elle apprit à lire en se jouant ; l'hiver suivant, quand je la fis admettre à l'école de nos trinitaires, les bonnes sœurs furent émerveillées de ses heúreuses dispositions et de son gracieux babil.

Hélas ! Nous étions en mars 1870. L'orage grondait, le suffrage universel passait d'un extrême à l'autre ; la démagogie rattrapait le temps perdu ; les journaux révolutionnaires pénétraient de plus en plus dans les ateliers et les chambrées, où se réveillaient à l'envi les crédulités et les haines. Jacques Bénard, bon travailleur jusque-là, se mit à hanter les clubs, les cabarets, les réunions préparatoires. Il devenait plus pauvre à mesure qu'on lui enseignait à détester les riches. En octobre, à la suite de nos désastres envenimés et décuplés par la dictature gambettiste, la maison de roulage qui donnait à Jacques du travail et du pain, succomba à la crise commerciale que la guerre inaugura, que la République aggrava, et qui n'est pas près de finir. Apollonie n'avait jamais été bien robuste ; frappée au cœur par les désordres de son mari qui achevait de dissiper ses modiques épargnes, elle fut atteinte d'une maladie de langueur et mourut au bout de quelques mois. Dès lors, Jacques redoubla d'inconduite, de paresse, d'ivrognerie, de pro-

pos incendiaires. Il devint un hurleur de *Marseillaise*, un agent de la *Ligue du Midi*, un courtier d'élections radicales. Je ne pus cependant me résigner à perdre de vue Marie, désormais seule au monde, sans conseil et sans appui. Elle serait morte de faim si je n'avais intéressé à son malheur quelques personnes charitables. Dans les premiers temps, elle m'accueillait avec empressement et reconnaissance ; elle savait encore pleurer et prier ; elle m'assurait que rien ne lui ferait oublier mes leçons et celles de sa mère. Quand il fut question de sa première communion, elle parut contente, et je vis briller dans ses yeux un reflet de cette pieuse joie qui donnait jadis à son visage enfantin une expression angélique. Ah ! ce n'était plus la même chose ! A la fin de janvier, je commençai le catéchisme. Tout alla bien d'abord. L'intelligence de Marie était toujours aussi vive et aussi prompte. Elle répondait mieux que toutes les petites filles de son âge, et j'espérais qu'il y aurait là pour cette jeune âme une date ineffaçable... Dimanche dernier, — voilà vingt-cinq ans que je suis prêtre, et je ne me souviens pas d'avoir subi une douleur plus aiguë, — j'interrogeais la plus ignorante, la plus timide des compagnes de Marie. Elle se troublait, bredouillait, répondait tout de travers.

— Voyons, Marie Bénard ! repris-je ; dites à Françoise Reynal ce que vous savez si bien... Le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, la Rédemption, l'histoire de

cette Semaine Sainte que nous venons de célébrer...

— Je ne le sais plus, je ne veux plus le savoir ! répliqua-t-elle ; ma raison repousse ces impostures, inventées pour abrutir et opprimer le pauvre peuple, etc., etc.

Je poussai un cri d'horreur, et, si mon collègue, l'abbé X... ne m'avait pas soutenu, je serais tombé sur les marches de l'autel. Le catéchisme fut interrompu ; en rentrant chez moi, je tremblais la fièvre, et je ne pus sortir que le surlendemain.

Je voulus en avoir le cœur net... Il ne me fut que trop facile de me renseigner. Pour reconnaître les services de Jacques Bénard, qui s'était particulièrement distingué aux élections du 20 février et avait colporté les bulletins des candidats intransigeants, on venait d'accorder à sa fille le privilége de distribuer et de crier dans les rues les journaux écarlates, au moment où ils sortaient de l'imprimerie. Elle gagne, à ce métier, un franc vingt-cinq centimes par jour ; or vous êtes, comme on dit vulgairement, de la *partie*, et vous savez ce que c'est que les *bouillons* ?

— Hélas ! oui, et je crains même d'en avoir fait avaler quelques-uns à mes directeurs.

— De grâce, ne plaisantons pas... le sujet est trop triste !.. Marie rapportait, le soir, dans sa chambrette, les numéros qu'elle n'avait pu vendre... Ardente à la lecture, elle se nourrissait de ces *bouillons*. En trois semaines, cette seconde éducation avait effacé la pre-

mière... Elle reniait son catéchisme. Incrédule, libre-penseuse à douze ans, que sera-t-elle à seize ?..

Nous venions d'atteindre l'extrémité de la rue Saint-Ferréol. Il avait plu à torrents dans la nuit, et nous fûmes éclaboussés des pieds à la tête par un élégant *panier à salade*, qui débouchait de la Cannebière au grand trot d'un vigoureux cheval. Nous levâmes les yeux, et nous reconnûmes dans la voiture la chanteuse d'Alcazar, notre voyageuse de la veille. Le museau rose de son bichon dépassait la portière. Un *gommeux* de seconde catégorie se pavanait à ses côtés. Elle me parut plus fardée, plus maquillée, plus effrontée, plus *réaliste* que dans le wagon.

— Ce que sera Marie à seize ans?.....

Par respect pour la robe noire de l'abbé et pour sa douleur, je n'osai pas finir ma phrase ; je me contentai de lui montrer la chanteuse, le *gommeux* et le bichon, qui tournaient en ce moment le coin de la rue du Jeune-Anacharsis.

Ce n'est pas son catéchisme que renie Michel Berthier, le héros du très-remarquable roman de Jules Claretie, — *le Renégat*. C'est sa religion républicaine, ce qui ne me semblerait pas un bien grand crime ; c'est aussi son premier amour, ce qui est beaucoup plus grave. Fils d'un proscrit de Décembre, éloquent, ambitieux, taillé en orateur populaire, Michel Berthier entre dans la vie publique au moment où l'Empire, chancelant sous le poids

de ses fautes, se prépare à capituler, en attendant pire, devant la démocratie exacerbée par un long jeûne et habilement déguisée sous le pseudonyme de liberté. Michel est élu député de Paris ; l'auteur peint en maître les péripéties de l'élection, les émotions du candidat, l'éclat du triomphe et les vagues symptômes qui font déjà pressentir, chez le nouvel élu, moins de conviction que d'orgueil ; chez ses électeurs, plus de chimères socialistes que de véritable libéralisme. Tout ce début est excellent. Sauf quelques légères nuances, un critique royaliste ne pourrait rien souhaiter de mieux : nous y voyons la République personnifiée sous des traits peu séduisants ou peu rassurants : Michel Berthier, un parleur vaniteux dont les opinions ne résisteront pas au sourire d'une femme ou à l'aspect d'un portefeuille : Pierre Ménard, une *vieille barbe*, que je me figure ressemblant à M. Garnier-Pagès, et à qui on pourrait demander si les vrais auteurs du 2 Décembre n'ont pas été les républicains de 1848 : — et enfin un halluciné, un babouviste, Jean Levabre, logicien plus conséquent que Michel et que Pierre, mais dont la logique, appliquée et pratiquée seulement pendant un trimestre, nous ferait passer de la République au radicalisme, du radicalisme au communisme, du communisme à la barbarie et de la barbarie au néant.

Michel Berthier aime une charmante jeune fille, Lia Hermann, qu'aimeront aussi tous les lecteurs du *René-*

gat ; car il était impossible de mieux sauver une situation équivoque, et de peindre plus finement cette innocence paradoxale qui survit à la chute, cette tendresse si sincère et si absolue, qu'elle garde, jusque dans l'abandon, des réminiscences virginales. Lia est tellement sympathique, qu'on lui pardonne de n'être pas irréprochable. Ici j'adresserai à Jules Claretie une objection qui est presque un éloge. A en juger d'après les dimensions du récit, la correction de la forme, la pureté du style, le relief des caractères, l'habile distribution du drame, son livre lui a certainement coûté au moins six mois de travail. Il l'a donc conçu, ébauché, écrit presque en entier, avant les élections de 1876, qui ont donné la prépondérance — que dis-je ? l'omnipotence, — non-seulement au parti déserté par Michel Berthier, mais peut-être aux doctrines prêchées par Jean Levabre. Or, Jules Claretie a trop de tact pour ne pas comprendre que ces élections et leurs suites, les invalidations arbitraires, la révocation des meilleurs préfets, la guerre déclarée au bon Dieu, à son Église et même aux œuvres de la charité chrétienne, l'abrogation de la loi des maires et les circulaires de ce malheureux M. Ricard, mort trop tard pour sa renommée, trop tôt pour son châtiment, ont d'avance indisposé les conservateurs de toutes les teintes, c'est-à-dire le public d'élite, contre tout ouvrage où l'intérêt romanesque, la vérité des figures, le charme des paysages, le piquant du dialogue, seraient compromis par une politique républicaine.

Eh bien ! écartez cette politique, comparable aux *Fâcheux* de Molière : le roman y perdra quelques scènes prises sur le fait, quelques allusions dont la transparence laisse entrevoir des noms propres : mais, loin de s'écrouler, il conservera presque tous ses éléments de succès, et on pourra le louer d'un bout à l'autre sans arrière-pensée chagrine. Voyez plutôt ! Michel Berthier est un vaniteux d'un très-grand talent. Talent et vanité peuvnet parfaitement se révéler ailleurs qu'à la tribune. Je le suppose artiste ou poëte, enivré par l'éclatant succès de son tableau, de son opéra, de sa pièce ou de son livre. Le voilà à la mode, recherché partout et fort exposé aux séductions féminines. Lia Hermann, son premier amour, est une simple grisette, une de ces femmes que l'on aime tant que l'on n'est pas *arrivé*, mais que la vanité, l'égoïsme et l'ambition sacrifient, dès qu'elles se changent en embarras ou en obstacle. Un ami de collége, Gontran de Vergennes, le conduit un soir chez la baronne Francine de Rives, dont vous devinez déjà les spécialités ; être séparée de son mari sans procès et sans scandale ; se tenir admirablement en équilibre entre le demi-monde et le monde entier ; relever par une foule de grâces et d'élégances acquises une beauté contestable ; attirer, inviter, accueillir, choyer quiconque lui est désigné par les acclamations publiques et peut concourir à la vogue de son salon, en faire le *lion* de la saison ou de la quinzaine, chatouiller de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ; le

griser de coquetteries, de flatteries, de gentillesses, de caresses ; et, s'il garde encore quelque part, dans le quartier Latin ou sur le boulevard extérieur, une jolie amourette d'étudiant, de surnuméraire ou de rapin, lui persuader que sa nouvelle position, son avénement d'homme célèbre, exigent impérieusement une rupture.

On le voit, il n'y a pas dans tout cela un atome de politique, et pourtant je me suis borné à suivre les indications de Jules Claretie, qui a trouvé, en racontant cette rupture, les détails les plus poignants et les accents les plus pathétiques. Voilà donc Michel Berthier trônant dans le salon et peut-être dans le boudoir de la baronne de Rives. Mais ce n'est là qu'un succès de vanité. La fortune, ennoblie par un blason authentique, une beauté séraphique et une piété fervente, s'offre à lui sous les traits de Pauline de Morangis, fille du comte de Morangis, personnage qui n'est pas bien vraisemblable, mais qui n'en fait pas moins honneur à l'imagination du romancier. M. de Morangis est un catholique libéral, un Montalembert à l'âme tendre et rêveuse plutôt que militante. Il a écrit, sur la *Vie de couvent au moyen âge*, un livre mystique, quasi-romantique, et l'on peut dire qu'un de ses deux ouvrages est sur le point de lui faire perdre l'autre ; car Pauline, qui a lu avidement le manuscrit de son père, et à qui le monde inspire une sorte de terreur préventive, Pauline, fille unique, merveilleusement belle et future héritière de cinq millions, est ou se croit entraînée par

une vocation irrésistible vers cette vie religieuse que le comte a dépeinte sous des couleurs si engageantes et si poétiques.

J'admets, non sans un léger scrupule, que M. de Morangis, veuf après un an de mariage, aimant passionnément sa fille, et n'ayant plus ici-bas d'autre affection ni d'autre espérance, la voie, sans trop de frayeur ou de chagrin, s'humaniser en l'honneur de Michel Berthier ; l est jeune, éloquent, appelé, semble-t-il, à de hautes destinées, et il l'a profondément émue en parlant des pauvres filles séduites, trahies et abandonnées. En somme, le comte de Morangis est un original : il peut avoir transmis à sa fille cette originalité charmante. Mais, pour revenir à mon texte, comme les sympathies de la noble Pauline me trouveraient plus crédule, si, au lieu d'être un élu de Belleville, un tribun à grandes phrases, Michel Berthier avait à lui offrir, en échange de ses millions, un drame tel que *la Fille de Roland*, un opéra tel que *Faust*, un poëme tel que *Jocelyn*, un roman tel qu'*Eugénie Grandet*, un tableau tel que *Salomé* ! Comme nous serions tous du même avis, sans qu'une préoccupation fâcheuse vînt troubler cette attachante lecture et nous rappeler les douloureux problèmes de la situation présente ! Je saisis au vol, page 233, un petit détail qui résumera ma critique. — « Il y avait déjà longtemps, nous dit l'auteur du *Renégat*, qu'on avait cité du comte François de Morangis ce mot qui résumait sa façon de

penser en politique : « Quand je rencontre un inconnu » qui me paraît dès l'abord sympathique, je me demande » quelle est sa conscience. Légitimiste, je ne l'espère pas, » ce serait trop beau; bonapartiste, je m'en tiens là ; ré- » publicain, je l'adore ! »

Ce propos, — une simple boutade peut-être, — a été en effet tenu devant moi, le 19 août 1861, à Saint-Valery en Caux, par un homme bien spirituel et bien sympathique, aujourd'hui conseiller d'État. Mais ce que je puis affirmer à Jules Claretie, c'est que mon ami ne répéterait pas en 1876 ce qu'il a dit en 1861. — *Quindecim annos*, etc., etc. » Arnal, dans une de ses plus jolies pièces, le *Mari de la Dame des chœurs* se disputait avec sa femme. Elle finissait par lui dire : « Je vous abhorre ! » — Il faisait semblant d'entendre un autre mot, et s'écriait d'un air enchanté : « Allons ! allons ! elle m'adore ! » Nous sommes aujourd'hui plus près de la femme d'Arnal que du comte de Morangis.

Quoi qu'il en soit, le roman — non politique, — n'aurait qu'à obéir aux inspirations de Jules Claretie. La pauvre Lia Hermann est mère, ce qui rend plus odieux l'abandon de Michel Berthier ; elle perd son enfant, elle meurt, et je puis vous redire, politique à part, que ce délaissement, cette maternité, cette tentative de suicide, ce désespoir, cette mort lente, amènent des scènes navrantes, pleines de larmes et de pitié. Maintenant, je suppose que le second ouvrage de Michel — dont je m'obstine à faire

un poëte, un compositeur, un auteur dramatique ou un peintre, — tombe à plat et donne le signal d'une de ces prises d'armes offensives où les rivaux jaloux se vengent d'un succès en exagérant une défaite. La baronne de Rives, coquette au cœur froid et blasé, dont l'amour-propre seul était en jeu, congédie poliment le héros déchu. D'autre part, un de ces hasards dont les romanciers partagent le privilége avec la Providence, révèle à Pauline tout le secret des premières amours de Michel et de leur lugubre dénoûment. Cet homme, qu'elle avait un moment idéalisé dans les plus mystérieux replis de son âme virginale, cet artiste, ce poëte, ce rêveur, habile à faire vibrer les cordes les plus sonores de l'héroïsme, de l'enthousiasme et de la tendresse, Pauline découvre qu'il a été le bourreau d'une malheureuse enfant, coupable d'avoir eu trop de confiance. Sa vocation religieuse se réveille, plus impérieuse que jamais. Dieu la consolera. Contre cet épisode où éclate la perversité humaine, il n'y a de refuge que dans le cloître. A ce suicide chrétien répond le suicide païen de l'orgueil blessé, de l'ambition déçue, de l'espoir brisé. Michel Berthier se tue dans une chambre d'auberge.

Tout en essayant de dégager de *sa* politique le *Renégat* de Jules Claretie, je n'en reconnais pas moins que roman, — un de ses meilleurs, — a bien des titres aux sympathies et aux éloges de ses adversaires les plus entêtés. Il a d'ailleurs l'art de les désarmer, et je n'en vou

drais pour preuve que les lignes suivantes : Michel Berthier vient d'être élu. Ivres de joie, ses électeurs accourent pour lui annoncer sa victoire.

— « En chemin, un de ceux qui marchaient, un homme du peuple, rencontra un pauvre diable, un camarade d'atelier, qui lentement passait, frôlant la muraille, l'œil sur les pavés, et tenant au bout de chaque main un enfant maigre qui marchait avec peine. L'homme du peuple se détacha du groupe et vint à ce passant :

— Tu ne sais pas, dit-il, Michel Berthier ?.. — Et tout son visage étincelait.

— Eh bien ? — Il est élu !

— Ah ! fit l'autre, en le regardant d'un air vague, morne et lassé. Eh bien, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? A-t-il de l'ouvrage à me donner ?.. »

— De l'ouvrage ? dirai-je à ce passant ; — et je crois en avoir le droit ; — de l'ouvrage ? Savez-vous quand vous en aurez ? Quand vous tournerez le dos aux Michel Berthier, aux Pierre Ménard et aux Jean Levabre pour nommer ceux que l'on vous dénonce comme des éteignoirs, des oppresseurs et des ennemis.

III

UN COIN DU MONDE [1]

Juillet 1876.

Que c'est bon, la bonne compagnie, et que vous avez tort, messieurs les réalistes, de préférer aux comtesses et aux marquises les cuisinières dont les liaisons sont souvent fâcheuses, et les blanchisseuses que vous devriez prier de repasser! Voici un aimable petit roman dont l'intrigue tiendrait dans le creux de la main. Il s'offre à nous sous cette forme épistolaire, que l'on pourrait regarder comme un peu vieillie, si les femmes d'esprit ne savaient rajeunir ce qu'elles touchent. Vous n'y trouverez ni grosses aventures, ni situations compliquées, ni coups de théâtre, ni *suite au numéro prochain.* Toute sa prétention est de vous peindre UN COIN DU MONDE; le monde observé, étudié, pris sur le fait, traduit et peut-être trahi par un des siens; monde dont les souvenirs se perdent, que nous ne connaîtrons bientôt plus que par ouï-dire, où s'entremêlent sans cesse la comédie et le drame, où se confondent le sourire et les

1. Calmann Lévy, éditeur.

larmes, où l'amour, la vanité, la haine, la jalousie, la passion, chuchotent au lieu de crier, où de grands effets sont parfois produits par de petites causes, où les orages éclatent et s'apaisent dans un verre d'eau sucrée. Oui, un coin du monde! Et quand vous aurez passé deux heures dans ce coin privilégié, votre seul ennui sera d'être forcé d'en sortir.

Madame de Tréville, noble douairière que ses seize lustres rendent indulgente et qui apporte à ses derniers plaisirs la même ardeur que les enfants à leurs premiers amusements, madame de Tréville va faire jouer la comédie chez elle. Son château est vaste, son budget millionnaire; elle a fait des frais considérables, des invitations nombreuses et d'immenses préparatifs. Les acteurs et les actrices forment un groupe d'élite qui n'aura pas besoin de changer de ton pour nous rendre les belles manières de mademoiselle Contat et de Fleury; un panier de pêches, où l'œil le plus attentif et le plus malin ne découvrirait pas un point noir, un grain de poussière, une piqûre d'abeille. On ne nous dit pas le titre de la pièce que s'apprêtent à représenter ces comédiens armoriés; mais volontiers je parierais pour *les Jeux de l'amour et du hasard*.

Tout à coup, la vieille madame de Crissé, belle-mère d'une des actrices, joue un tour pendable à madame de Tréville et à sa troupe. Elle meurt, et c'est le cas de s'écrier comme les personnages du *Cercle*, de Poinsinet:

« Voilà une mort qui dérange bien notre soirée! » — La belle-fille est en grand deuil; qui se chargera de son rôle? Il y a bien une madame de Garges dont la mère fut jadis intimement liée avec madame de Tréville; elle est jeune, belle, bien née, spirituelle, entourée d'adorateurs et d'hommages; elle sait le rôle sur le bout du doigt; elle l'a joué avec succès dans un autre coin du monde, et, pour le moment, son ambition, son rêve, son idée fixe serait de profiter de l'embarras de madame de Tréville pour se faire admettre, au château d'abord, puis aux répétitions, puis dans les coulisses, puis sur le théâtre. Mais, grand Dieu! y pensez-vous? madame de Garges! séparée de son mari, vivant selon son caprice, compromise par des imprudences que les médisants appellent des fautes, aimant à côtoyer le précipice où elle finira par tomber, n'ayant plus qu'un pas à faire pour achever de se déclasser, et ne sachant plus s'il existe assez de moulins pour la consommation de ses bonnets!

Déjà je vois la belle et vertueuse madame de Livonne froncer le sourcil à l'idée de jouer la comédie avec madame de Garges, de la traiter en égale et de faire de cet épisode théâtral un prétexte d'intimité. Mais ce que femme veut, Dieu le veut, surtout lorsque cette volonté a pour complices les illusions ou les ridicules, la vanité ou la naïveté de la moins belle partie du genre humain. M. de Mareuil, le Geffroy ou le Bressant de la pièce, est d'avance tout acquis à la terrible assiégeante, et ce

n'est pas Hervé de Simorre, le jeune et charmant Delaunay, qui essaiera de lui barrer le chemin. Madame de Tréville dit oui; madame de Livonne capitule après une honorable résistance; tous les obstacles s'aplanissent, tous les nuages se dissipent; madame de Garges a gagné cette première manche, et, avec elle, on ne peut pas être embarrassé de la belle. Il n'y a plus qu'à commencer les répétitions. Décidément, on jouera la comédie au château de Tréville, et tant pis pour madame de Crissé, qui a perdu sa belle-mère! On ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

Il faut maintenant que les situations et les caractères se dessinent. Je vous ai parlé de la beauté et de la vertu de madame de Livonne; vous l'admirerez davantage quand je vous aurai dit que son mari pourrait être son grand-père, qu'il a quarante ans de plus qu'elle, qu'il est goutteux, malade, qu'elle ne saurait ressentir pour lui qu'une tendresse filiale, et que c'est bien triste, tant de jeunesse et de charmes s'étiolant au chevet de ce valétudinaire. Aime-t-elle M. de Mareuil? Assurément non, et il est, en vérité, si peu aimable, que l'on a peine à s'expliquer comment il tient tant de place dans cette élégante compagnie. Aime-t-elle ou aimera-t-elle Hervé de Simorre? Ici la question est plus délicate, et l'art exquis de l'auteur anonyme a été d'indiquer si finement toutes ces nuances que le lecteur s'y trompe comme madame de Garges, et que nous arrivons jusqu'aux

dernières pages du volume avec ce doute qui redouble l'intérêt, aiguise la curiosité et donne aux émotions finales plus d'imprévu, de piquant et d'entrain.

Ce mérite n'est pas le seul. L'auteur a merveilleusement saisi, sous les traits de madame de Garges, ce type de la femme déchue ou en voie de déchéance, patricienne de la veille, et peut-être courtisane du lendemain. Ces belles irrégulières devraient être représentées avec deux masques ou deux visages; l'un tourné vers le passé qui les accuse, l'autre vers l'avenir qui va les perdre. Ce sont des étoiles filantes dans un ciel radieux à l'aurore et orageux au couchant. Quand elles cherchent à séduire un gracieux néophyte de l'amour, comme Hervé de Simorre, trop jeune pour savoir lire dans son propre cœur et enclin à s'indemniser de son ignorance en éparpillant ses tendresses, elles rentrent en possession d'elles-mêmes; elles redeviennent grandes dames: elles ne sont coquettes que tout juste ce qu'il faut pour maintenir ou agrandir leur empire. On s'étonne que la calomnie ait pu s'attaquer à ces aristocratiques élégances, qu'elle ait essayé de mordre ces blanches épaules, de noircir ces perles et de déchirer ces dentelles. Bien différentes des parvenues du vice qui ont la nostalgie de la boue, ces nostalgiques titrées, à demi exilées du monde où elles eurent leur berceau, leur baptême et leur rang, sont constamment tourmentées d'un âpre désir d'y rentrer; elles guettent les

occasions, se glissent par les portes entr'ouvertes, empruntent aux murs leurs oreilles, s'insinuent à travers toutes les fêlures, saisissent au vol le moment où elles peuvent se rendre assez utiles pour qu'on leur pardonne d'avoir été trop agréables. Elles se font humbles, souples, câlines, mielleuses, avenantes, souriantes, ingénues, petites-filles ou bonnes femmes, jusqu'à ce qu'une âme charitable certifie leur innocence et les réhabilite en les adoptant.

Oui; mais sitôt que cette adoption imprudente leur a rendu leur hardiesse, a ranimé leurs mauvais instincts et les a remises en contact avec les femmes spécialement honnêtes, objets constants de leur envie et de leur haine, la scène change. Elles se livrent à un mouvement continuel pour cacher leur malaise ou leur sécheresse de cœur. Dans leur attitude et dans leur langage se révèle un je ne sais quoi qui n'est déjà plus l'exquise sécurité, la familiarité charmante, l'aimable et inoffensive liberté de la bonne compagnie; elles ont trop de réserve ou trop d'aplomb; elles attaquent la note trop bas ou trop haut; elles chantent faux avec une jolie voix au service d'une jolie musique. Tour à tour prudes et perverses, elles s'effarouchent d'un mot drôle, et elles sous-entendent une infamie. C'est comme un excellent vin de Bordeaux que l'on aurait gâté en y mêlant du vin de Suresnes. Si l'on n'y prend garde, quel péril dans le seul fait de leur présence au milieu de gens habitués à ne pas se méfier

les uns des autres! A peine ont-elles passé huit jours dans cette société qu'elles regardent en ennemies, les voilà tissant leur toile, et profitant de l'intimité de la campagne et de la vie en commun pour exercer leurs malignes influences. Partant du principe qu'il n'existe pas de femmes vraiment vertueuses, que toutes les filles d'Ève se ressemblent, que la vertu n'est que le manque d'occasions ou l'art de dissimuler ses faiblesses, elles ne négligent rien pour justifier leurs maximes. Ce sont des espions en robes de bal ou à jupes d'amazones. Surprendre les secrets, envenimer les commérages, juger leur prochain d'après elles-mêmes, voir ou mettre de l'équivoque dans les choses les plus claires, prêter un sens coupable aux paroles et aux démarches les plus innocentes, remuer le fond des eaux les plus limpides pour faire remonter la vase, n'avoir ni trève ni repos jusqu'au moment où les réputations les plus intactes se seront effeuillées sous leurs doigts ou fanées sous leur souffle, tel est l'invisible programme qu'elles ajoutent au *menu* officiel des déjeuners sur l'herbe, des promenades du matin, des sauteries du soir, des charades, des chasses, des répétitions, des comédies et des cavalcades; telle est l'œuvre dissolvante que la comtesse de Garges entreprend aux dépens de la marquise de Livonne, dans le château de Tréville.

Vous voyez d'ici les quatre personnages qui se détachent sur un rideau de haute futaie ou de haute lice, et qui préludent à une comédie apprise par une comédie

inconsciente. M. de Mareuil, qui nous semblerait devoir se contenter des succès d'estime, aspire à en obtenir d'autres. Il n'est plus jeune, il n'est pas beau: son esprit naturel ou acquis est obstrué de vanité; les femmes qui ne l'aiment pas ou qui ne l'aiment plus en font le portrait le plus déplorable. Et cependant madame de Livonne accepte de bonne grâce une amitié qui voudrait bien changer de nom. Forte de sa vertu indulgente et souriante, elle laisse le déplaisant quadragénaire s'insinuer peu à peu auprès d'elle et donner à leurs relations un caractère assez intime pour défrayer les méchancetés de la comtesse de Garges. En regard de ce ci-devant jeune premier, qui ferait mieux de jouer les pères nobles, nous avons Hervé de Simorre, le véritable héros du roman; vingt-quatre ans, une charmante figure, une imagination méridionale, de beaux yeux qui demandent à aimer et qui font croire à toutes qu'il les aime; pas assez d'expérience pour se méfier; l'œil trop vif et le cœur trop chaud pour ne pas s'apercevoir que madame de Garges est belle à ravir, qu'il lui plaît, qu'elle lui parle avec un mélange très significatif d'enjouement et d'émotion, et que ces promenades matinales, ces causeries nocturnes, ces coquetteries, ces réticences, ces aveux, ces soupirs, ces sourires, pourraient bien finir par tourner contre elle.

Nous savons à quel point la marquise de Livonne mérite d'être dédommagée des austères tristesses de sa vie

par un redoublement d'affectueux respect et de sympathie. Elle était au berceau quand elle a perdu sa mère; le comte de Garlande, son père, vieux disciple de Saint-Hubert, après l'avoir initiée à tous les mystères de la chasse à courre, n'a rien trouvé de mieux que de la marier au marquis de Livonne, le plus riche, mais le plus antique de ses amis; vieillard perclus de rhumatismes, que madame de Garges, dans la libre expansion de sa correspondance secrète avec une de ses pareilles, qualifie de monstre hideux et d'épouvantail. Elle n'a donc connu que des vieillards, et, à moins d'avoir pour Priam et pour Anchise la prédilection attribuée par Frosine à sa maîtresse, son bonheur ne peut être qu'un paradis de neige, hanté par les chevreuils, mais évité par les biches. Que de ménagements à garder! que de précautions à prendre! que de piéges à deviner! La femme dont le mari est jeune, peut avoir l'air de l'aimer; on la croit sur parole, et dès lors la bonne mine du garde champêtre éloigne les braconniers: mais un époux septuagénaire est le recruteur involontaire de tout un régiment de remplaçants. Il ne suffit pas à sa femme d'être irréprochable; il faut qu'elle soit prudente; il faut qu'elle cache cette prudence sous un air de simplicité, de naturel et de bonne humeur qui déconcerte les plus rusés et désarme les plus intrépides. Si, avec cela, elle ne perd rien de cet attrait indéfinissable, de cette séduction qui s'ignore et que subit

avec une honnête joie tout son entourage, si elle sait rester femme, elle nous offre l'idéal des perfections féminines; nous nous disons tout bas: « Le jour où, pour récompenser tant de charmes et de vertus, le mari se décidera à quitter ce coin du monde pour un monde encore meilleur, heureux celui qui obtiendra les premiers battements de ce cœur! heureux celui qui aidera cette veuve à dépenser ses économies! »

L'auteur a délicieusement réussi l'aimable et chaste figure de sa marquise de Livonne. Quant à la comtesse de Garges, je viens d'en esquisser très-médiocrement la silhouette d'après un excellent tableau. L'action qui s'engage, s'enroule, se noue et se dénoue entre ces quatre personnages, est comparable à un peloton de soie d'une ténuité si féerique que nos grosses mains ne parviendraient qu'à le casser sans le débrouiller. Évidemment, madame de Garges a eu des bontés pour M. de Mareuil, et, encore une fois, je me demande par quelle erreur d'optique cette héroïne, livrée au désordre par l'ennui, n'a esquivé Charybde de Garges que pour échouer contre Scylla de Mareuil. Ce qui est positif, c'est qu'elle ne l'aime plus, qu'elle le déchire à belles dents, qu'elle le dépeint vieux, laid, poltron, ennuyeux, quinteux, grincheux, endetté, gonflé d'amour-propre, montant ridiculement à cheval, irascible, méchant, insupportable, sans consentir à remarquer qu'elle s'humilie en le dénigrant. Pour le moment, Hervé de

Simorre absorbe ses attentions et ses préférences. Elle ne serait pas fâchée de le compromettre, dût-elle s'afficher un peu, sous prétexte que les comédiennes ne redoutent pas les affiches. Elle se figure qu'il l'adore: et peut-être n'est-il pas bien sûr qu'elle se trompe.

M. de Mareuil se résignerait sans peine à sa révocation, s'il pouvait monter d'une classe, ou, en d'autres termes, s'il lui était possible de profiter de la confiance que lui témoigne, en tout bien tout honneur, la marquise de Livonne. Songez donc! pour un homme entre deux âges, à prétention de bonnes-fortunes, s'élever de madame de Garges à madame de Livonne, ce serait passer de la préfecture de Draguignan à celle de Bordeaux. Or, toutes les manœuvres de la comtesse de Garges tendent à convaincre Hervé et à se persuader à elle-même que M. de Mareuil est au comble de sa gloire, qu'ils font, à eux quatre, partie carrée, et que les très-légères apparences qui semblent accuser la marquise sont des réalités authentiques. Le pauvre Hervé ne sait plus que penser et qui aimer. Il a voué à madame de Livonne un vrai culte, et, à mesure qu'il découvre en elle un talent nouveau, une qualité nouvelle, une grâce de plus, ce culte s'embellit de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle a pour lui une tendresse de sœur; quoique souffrant de son succès trop vif auprès de madame de Garges, elle n'en fait rien paraître; ni reproches, ni plaintes; elle semble trouver tout simple que

l'on aime un jeune homme aimable qui ne sera jamais à ses yeux qu'un frère.

Ce qui résulte de ces conflits, de ces malentendus, de ces passions vraies ou mensongères, nous ne tarderons pas à le savoir. Une crise est imminente; Hervé et Mareuil se détestent; le faux don Juan agace les nerfs de l'amoureux sincère, et je le comprends d'autant mieux, qu'il irrite aussi les nôtres. Ce qui est à craindre, c'est que l'explosion inévitable n'éclate aux dépens de madame de Livonne. Eh bien, non! Un incident très-habilement arrangé donne le change à madame de Garges et hâte le dénoûment. Dans une promenade à cheval, il y a un moment où Hervé peut croire que l'aventureuse amazone, malgré son prodigieux talent d'écuyère, vient de rouler sur un tronc d'arbre. Il pousse un cri; ce cri est si vibrant, si pathétique, il part si bien des plus intimes profondeurs, que madame de Garges, fière d'inspirer un pareil amour, cesse de feindre et redevient ce que l'ont faite ses premières fautes: la chercheuse de sensations, de triomphes et de scandales. Le soir, grâce à une de ces charmilles complaisantes ou perfides qui ont souvent figuré dans le décor des romans du bon temps, Hervé se trouve en face de M. de Mareuil, qui vient d'avoir avec madame de Livonne une conversation assez vive pour s'appeler une scène. Provocation et duel. Enfin il est temps que la Providence intervienne et que chacun soit récompensé ou

puni selon ses mérites. Ce n'était pas en l'honneur de madame de Garges que M. de Simorre avait crié, mais pour madame de Livonne, qui était, elle aussi, de cette cavalcade. Il avait cru voir son cheval s'abattre, et ce cri en dit plus que toutes les phrases sur ses sentiments véritables.

Le duel est sérieux, trop sérieux, et là M. de Mareuil, resté, malgré tout, homme de bonne compagnie, se relève dans notre estime. Légèrement blessé par son adversaire qui a reçu une blessure grave, il réussit à faire attribuer cet épisode quasi-tragique à ses droits antérieurs sur madame de Garges et à un accès de jalousie provoqué par des préférences trop visibles pour le bel Hervé. Tout le monde accepte cette explication; le nom de la marquise de Livonne n'est pas même prononcé. Sa réputation garde les blancheurs de l'Himalaya, en dehors de cette sotte querelle. Madame de Garges, prise dans ses propres filets, victime de ses propres roueries, est poliment expulsée par madame de Tréville, désolée que la comédie se change en mélodrame. Hervé va se guérir et s'apaiser en Italie. Un grand bonheur l'attend au retour. Le vieux marquis de Livonne est mort. Désormais les deux plus sympathiques acteurs de la pièce que l'on n'a pas jouée au château de Tréville peuvent s'avouer qu'ils s'aiment.

Ma lourde analyse n'a pu vous donner une idée de tout ce qu'il y a, dans ce *Coin du Monde*, de pensées

fines, de gracieux tableaux, de nuances délicates, d'émotions tempérées par de spirituels sourires. Roman par lettres et roman de femme, ce livre possède toutes les qualités de son sexe et de son genre. Qu'il soit le bienvenu au milieu des grossièretés qui nous débordent et des tristesses qui nous obsèdent! C'est une lecture charmante, un volume à emporter à la campagne et à dévorer dans le wagon. Maintenant, si vous me demandez le nom de l'auteur, — détail inséparable de tout succès, — je vous répondrai, que rien n'est impossible aux femmes d'esprit; même en gardant l'anonyme, elles trouvent moyen de signer leurs ouvrages.

IV

M. JULES DE CARNÉ — M. CH. BUET — M. LÉON NOBLE

Juillet 1876.

Après le plaisir d'*éreinter* un mauvais livre ou de signaler un glorieux début, je n'en connais pas de plus vif que de saluer un progrès éclatant, sous une plume vouée à la défense de toutes les nobles causes ou du moins habituée à les respecter. Ce plaisir, je le dois aujourd'hui à M. Jules de Carné, auteur de *Marguerite de*

Keradec, et à M. Charles Buet, auteur du *Crime de Mal-taverne.*

Jusqu'à présent, le roman et le théâtre, en nous racontant le mariage d'un gentilhomme d'antique race avec une fille de riche bourgeoisie, employaient invariablement le même procédé. Comte ou marquis, le futur époux se mésalliait pour payer ses créanciers. Que sa fiancée fût laide ou jolie, spirituelle ou niaise, sentimentale ou positive, peu lui importait. Dans la corbeille armoriée où la vanité entassait bijoux, dentelles, étoffes et parures, l'amour n'avait pas même à mettre une tige de myosotis ou une touffe de primevères. Le marié se préoccupait beaucoup plus des dettes de sa vie de garçon que des devoirs de sa vie de famille. Il se réservait *in petto* le droit de continuer ses fredaines, sauf à observer tant mal que bien quelques convenances. Ce que pouvait être un ménage inauguré sous de pareils auspices, il était facile de le deviner, et le romancier ou l'auteur dramatique avait d'ailleurs soin de nous le dire.

Seul, Émile Augier, ou plutôt Jules Sandeau, — car c'est à lui, à son talent si délicat et si pur, que j'ai toujours attribué cette inspiration exquise, — dans la charmante comédie du *Gendre de M. Poirier*, a su rompre avec cette tradition vulgaire. Il avait bien commencé, dans les premiers actes, par lui payer un tribut. Gaston de Presles épouse mademoiselle Poirier et son million sans se douter ou se soucier du trésor qu'il va posséder

et que ne sauraient payer ni la rançon de nos désastres décuplée par la dictature gambettiste, ni les milliards accumulés dans les caves de la Banque de France par nos sécurités républicaines. L'*adorable* personnage d'Antoinette égalise tout, répare tout, efface tout, élève cette fille de drapier ou de bonnetier au niveau des duchesses les plus authentiques, crée une généalogie idéale, un blason immortel, où la noblesse des sentiments, de l'intelligence et de l'âme empêche de s'éteindre les Crillon et les Montmorency.

Ce qui me charme tout d'abord dans *Marguerite de Keradec*, c'est que la question d'argent n'y est pas même effleurée. Le contact des désordres nobiliaires avec la richesse bourgeoise n'entre pour rien dans l'union, et plus tard dans les chagrins ou les malentendus de Marguerite et de son mari, le comte René. Ils se rencontrent à Trouville, elle assez belle pour faire honneur à une famille ducale, lui assez pur, assez loyal, assez chevaleresque pour rassurer les parents les plus ombrageux. Il l'aime, il est aimé, et, le jour où on signe leur contrat, je parierais qu'ils ne songent à la différence de rang et de fortune, que pour se dire, lui : « Elle est plus noble que moi ! » elle : « Je suis moins riche que lui ! »

Voilà donc Marguerite Bergenheim devenue comtesse de Keradec : sa mère a bien un peu pleuré en se séparant de sa fille unique ; certes, on ne reprochera pas à

M. Jules de Carné d'avoir usé de représailles et calomnié le corps respectable des banquiers. Peu s'en faut, au contraire, que je ne l'accuse d'avoir doué M. et madame Bergenheim d'une *sensibilité* rarement compatible avec le maniement des écus; mais ceci est une mauvaise chicane, et je perdrais le droit de critiquer l'affreux réalisme moderne, si je me plaignais d'être mis cette fois en présence des Philémon et Baucis de la finance. Donc, pas un nuage dans cet azur. René désarme sa belle-mère à force d'attentions délicates et de prévenances. Son père, le marquis de Keradec, est le type accompli du gentilhomme au cœur d'or, du royaliste invariable; ce n'est pas lui que je discuterais, si on le surnommait le dernier gentilhomme de France. Ses préjugés aristocratiques n'ont pas un moment résisté aux grâces virginales, à la distinction parfaite de Marguerite. Lorsque l'heureux couple, après quelques mois accordés aux fêtes et aux élégances parisiennes, part pour le château de Keradec, nid d'aigle dont il va faire un nid de tourterelles, il semble que désormais rien ne pourra troubler ce bonheur béni de Dieu et des hommes; mais alors il n'y aurait plus de roman... Hélas! il y en a un; il y a même une tragédie et une histoire.

Entre la station et le château, les chevaux s'emportent, le cocher perd la tête, et le phaéton est brisé. Marguerite n'a aucun mal; mais René, tombé sans connaissance, a une jambe cassée. Il est recueilli dans la maison la plus

voisine. Malheureusement, cette maison appartient à une femme qui va jouer un terrible rôle dans toute la suite du récit. Madame Lahauraie, c'est le loup ou plutôt la louve dans la bergerie, On doit féliciter M. Jules de Carné d'avoir su peindre cette ardente, orgueilleuse et malfaisante nature, d'avoir pris sur le fait et dans le vif l'espèce de fascination sensuelle qu'elle exerce sur René, d'avoir franchement décrit ce trouble des sens qui n'a rien de commun avec les sincères émotions du cœur, sans se départir un instant de cette chasteté d'exécution qui lui assure les sympathies d'un public d'élite. Madame Lahauraie, pauvre, belle, isolée, forcée de renfermer en elle-même des passions fougueuses et des révoltes implacables, est mariée à un rude et vulgaire capitaine au long cours; elle trouve, en effet, beaucoup trop long le cours des semaines et des mois pendant lesquels il lui impose un veuvage anticipé. Vous devinez déjà l'orage qui gronde, le contraste et l'antagonisme qui se dessinent, les malheurs qui vont surgir de cette situation où nous voyons, d'une part, l'amour pur, légitime, paisible, personnifié dans la beauté spiritualiste de Marguerite; de l'autre, cette endiablée Clémence Lahauraie, belle à la façon d'une courtisane athénienne, digne de servir de modèle à Phidias ou de faire perdre le jugement à ses juges, dans toute l'exubérance de sa jeunesse sans emploi, prête, s'il le faut, à intervertir les rôles; exaspérée contre cette noblesse, cette opulence,

ce luxe qui lui iraient si bien et qu'elle ne possédera jamais; comparable à ces liqueurs capiteuses que l'on boit sans méfiance, qui grisent les plus sages et les font coupables sans qu'ils aient conscience de leur ivresse et de leur faute. René chancelle; succombe-t-il? Non, Dieu merci! Un des nombreux mérites du romancier est d'avoir déjoué l'infernale habileté et la passion furieuse de madame Lahauraie, tout en épargnant à René cet excès de vertu, de résistance ou de fuite auquel la frivolité ou la perversité mondaine attache une sorte de ridicule. Il n'est ni trop entraîné ni trop *Joséphin*; mais les apparences l'accusent; et il n'en faut pas davantage pour que ce charmant ménage soit profondément troublé. Où rencontrerons-nous la réparation et l'expiation? Vous le comprendrez, si je vous dis que nous sommes en juillet 1870, que la guerre fatale est déclarée et que les chagrins de Marguerite vont s'absorber dans les douleurs de la France. Pour un mari amoureux de sa femme et soupçonné d'infidélité, pouvait-il y avoir une réhabilitation meilleure que celle-là? René se bat contre les Prussiens; il est fait prisonnier à Sedan. Tandis qu'il subit toutes les tortures de la captivité lointaine, Marguerite et les Bergenheim sont enfermés dans Paris assiégé. Les dernières scènes sont tragiques, sinistres, émouvantes, étroitement liées aux péripéties du siége, aux crimes indélébiles de la Commune. Madame Lahauraie, bacchante changée en Furie, Sirène métamorphosée en

Tricoteuse, est rentrée, elle aussi, dans la capitale investie, côte à côte avec un misérable nommé Morel, que le banquier Bergenheim avait jadis chassé pour abus de confiance. Je recommande leur dossier aux citoyens Lockroy, Clémenceau, Périn, Raspail, Floquet et Marcou. Avant que René de Keradec, libre enfin et officier dans l'armée de Versailles (*les massacreurs versaillais,* aurait dit M. Naquet), ait eu le temps d'arriver jusqu'aux êtres qui lui sont chers, madame Bergenheim est morte, sa fille mourante, l'enfant de Marguerite étouffé par madame Clémence Lahauraie. Une minute plus tard, M. Bergenheim allait être fusillé par ordre de Morel, capitaine des fédérés. Les dernières lignes donnent à réfléchir :

« Quant à madame Lahauraie, condamnée à mort, elle a vu... sa peine commuée en une détention perpétuelle... Elle dit à qui veut l'entendre :

» — Qu'on ne me relâche jamais ; car si je recouvre ma liberté, j'en profiterai, je le jure, pour mettre le feu à Keradec. Je ne veux pas qu'il reste un oiseau de cette nichée maudite. »

Souvenez-vous que madame Lahauraie s'appelle Clémence ; remplacez le château de Keradec par la France, la ville de Paris, les monuments échappés à la Commune de 1871, et la société tout entière ; vous vous direz que M. Rochefort a raison et qu'il faut bien se garder de confondre Clémence avec Amnistie.

Ce titre, d'ailleurs fort heureux, *le Crime de Maltaverne*, m'avait fait craindre que M. Charles Buet, sans renoncer, bien entendu, à ses précieuses qualités d'écrivain catholique, n'eût voulu essayer, à son tour, du roman judiciaire et marcher sur les traces des maîtres du genre. Je me trompais. Le pressentiment, la velléité de *Cause célèbre* ne se trouve que dans le prologue, qui aurait suffi à ce pauvre Gaboriau pour construire un échafaudage d'hypothèses, d'inductions et de découvertes au profit de l'innocent pris d'abord pour le coupable. Le marquis d'Esnandes, chef d'une des plus illustres familles savoisiennes, homme d'État renversé par une intrigue de cour, grand seigneur ruiné par le malheur des temps, est assassiné, une nuit, dans des conditions telles que les soupçons se portent sur un pauvre diable, nommé Léonidas Bauju, lequel eut jadis à se plaindre du marquis; vieux grief qui ne l'a pas empêché, cette nuit-là, au milieu d'un effroyable orage, de frapper à cette porte et d'être reçu, hébergé, réchauffé dans cette maison hospitalière. Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la marquise d'Esnandes, à la vue du cadavre de son mari assassiné, est morte d'horreur et d'épouvante. — Remarquons en passant la balsamique influence de la religion dans le mariage. Le marquis a trente-deux ans de plus que sa femme! Dans bien des romans et même dans le monde, la veuve éplorée aurait profité de la catastrophe pour épouser un Lélio ou un Ottavio quelconque.

Le doute ne semble pas possible. Forçat libéré, mourant de faim, ayant à se venger du marquis, Léonidas Bauju est évidemment le meurtrier... Eh bien! non, la justice se trompe. Le même soir, un étranger d'une physionomie toute différente, gardant, sous son air de fatigue et ses habits trempés par la pluie, des signes de race et des manières distinguées, avait également demandé et reçu l'hospitalité sous ce toit où les tristesses ne se traduisent que par un redoublement de bonté. Le criminel, c'est lui; mais il a disparu avant l'aube; on ne peut retrouver ses traces; s'il a été l'assassin, Bauju est considéré comme son complice, et condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Là finit le prologue; nous sortons de ce village savoisien de Maltaverne où s'est commis le crime, et dont le nom sinistre ne s'accorde que trop bien avec cette légende de meurtre, de désespoir et de sang. On dirait qu'un voile immense se déchire, où plutôt qu'un machiniste supérieur à tous ceux de l'Opéra improvise un changement à vue, comme ne vous en ont jamais montré les plus prodigieuses féeries. Vingt ans se sont écoulés; nous sommes en pleine mer, à bord du *Raimbow*, et nous rencontrons sur ce beau navire, qui se dirige vers Bombay, les personnages d'un nouveau récit qu'un fil mystérieux rattache au premier : un jeune missionnaire, le Père Cyprien; un charmant officier de marine, sir Georges Dowling; un rajah dépossédé, Ali Sorabjee, et

un banquier anglo-indien, vieilli avant l'âge, riche à millions, sombre comme une nuit d'orage sous ce ciel ruisselant de pourpre et d'or, sujet à de bizarres alternatives de surexcitation et d'accablement, énigme vivante que tourmente peut-être un souvenir ou un remords. Il se nomme simplement M. Ramsay.

C'est ici que j'ai pu reconnaître, moi, le plus casanier et le moins polyglotte des vieux critiques, tout ce que les voyages ajoutent de variété et de couleur à une palette bien ajustée pour recevoir ce surcroît de richesses. Nous savons tous que M. Charles Buet, vaillant défenseur du catholicisme, a failli en être le martyr, qu'il a subi, en pays lointain, de cruelles épreuves; mais il doit presque s'en applaudir, puisqu'il en a rapporté ces magnificences et ces merveilles. Aucun livre peut-être, même les célèbres romans indiens de Méry, ne m'avait donné, à un degré aussi intense, ce que j'appellerai volontiers la sensation de l'Inde; cet indéfinissable mélange de ravissement, d'inquiétude et de malaise, produit naturel d'une terre étrange, où l'on ne peut faire un pas sans se demander si la beauté que l'on admire ne déguise point le péril que l'on redoute. La création y accumule, côte à côte, ses chefs-d'œuvre et ses monstres. Le calice des fleurs est gigantesque et splendide: mais peut-être cache-t-il, au lieu d'un scarabée ou d'une abeille, le reptile ou l'insecte dont la piqûre est mortelle. Les fleuves et les lacs ressemblent à des nappes d'azur dont

rien n'égale la limpidité et la transparence; mais cette masse immobile que vous voyez au fond et que l'on croirait incrustée dans ce cristal, c'est le crocodile prêt à fondre sur sa proie. Sur ce sol malade de son luxe, la mort profite et abuse des exubérances de la vie. Les trésors de la flore asiatique exhalent d'enivrants parfums que l'on aspire avec délices, mais sans trop savoir si ces odeurs embaumées ne sont pas un commencement de pestilence. Regardez à la lisière de ces forêts enchantées. Est-ce une liane, est-ce une *naja* qui s'enroule autour de ce palmier? Le frémissement que vous entendez derrière cet épais rideau de verdure, est-ce le souffle de la brise ou l'approche du tigre? Dans ce concours d'êtres malfaisants et de productions éblouissantes, l'homme ne renonce pas à sa royauté: il trouve moyen de dépasser les fauves. La nuit a des splendeurs inconnues à notre froide Europe. La lune monte à l'horizon, et fait peu à peu pâlir des myriades d'étoiles. Elles se fondent avec le bleu du ciel, comme une poussière argentée. Le nagatelly et le sambac ont refermé leurs corolles. Les jungles mêmes font silence. Le bulbul chante dans un magnolia en fleurs. On n'entend au loin que l'harmonie nocturne, perceptible par l'imagination plutôt que par l'oreille. L'atmosphère est si sereine que l'œil saisit, à des distances infinies, la silhouette des grands arbres et le contour des montagnes. Dans ce cadre magique, on ne saurait évoquer qu'une de ces scènes riantes que la mythologie

a transmises aux peintres et aux poëtes; des nymphes et des dryades *polkant* avec des faunes; un Endymion hindou, caressé dans son sommeil par la pâle Phœbé, ou bien, si vous préférez le merveilleux germanique, des sylphes et des ondines glissant sur la surface des eaux.. Erreur! regardez ces ombres mouvantes qui sortent tout à coup de ces sombres profondeurs, sans que leur course agite le feuillage, sans que la terre avertisse de leur présence par une secousse ou un bruit. Des fantômes? Non, des démons; les Thugs, dont l'invisible lacet est plus redoutable que le venin du serpent, la griffe du tigre et le rictus du crocodile; les Thugs, dont le nom seul fait frissonner ceux que n'effraient ni les crocodiles, ni les tigres, ni les serpents.

Je gâte les magnifiques tableaux que l'on découvre, à chaque page, dans le *Crime de Maltaverne*. Je les louerais moins, si l'auteur ne s'était montré que paysagiste, admirablement inspiré par ses souvenirs. Mais ce qui vaut mieux encore, ce qui donne au roman de M. Charles Buet plus d'originalité et de valeur, c'est que, dans ce milieu où l'âme pourrait si aisément se laisser étouffer sous les richesses du monde extérieur, elle reste souveraine. Nous assistons à une des luttes les plus émouvantes qui aient jamais ennobli la conscience humaine, à une des plus miraculeuses victoires que le pardon

chrétien et l'esprit de sacrifice aient remportées sur la faiblesse de notre nature, légitimée par de justes et terribles ressentiments.

Le marquis et la marquise d'Esnandes avaient, au moment du crime, — le crime de Maltaverne, — un fils âgé de dix ans. Ce fils s'appelle Patrice; c'est aussi, je crois, le nom de baptême d'un illustre maréchal, et, s'il déployait contre les revendications du radicalisme autant d'énergie que son homonyme contre ses droits à la vengeance, nous n'en serions pas où nous en sommes. Patrice, vous vous en doutez déjà, s'est fait prêtre, puis missionnaire, et c'est lui que nous avons retrouvé à bord du *Raimbow* sous le nom de Père Cyprien. M. Ramsay, le banquier anglo-indien, vingt fois millionnaire, n'est autre que cet étranger aux manières distinguées, à la physionomie suspecte, qui, sous le pseudonyme de Chartier, avait sonné à la porte de M. d'Esnandes et payé sa cordiale hospitalité par un meurtre à deux tranchants: meurtre resté impuni, pendant que le malheureux Léonidas Bauju était condamné comme complice. Patrice d'Esnandes en face de Ramsay, le fils des victimes en présence de l'assassin, les remords de celui-ci livrant à celui-là l'horrible secret, la confession catholique s'emparant de ce forfait comme de son bien, créant au confesseur et au coupable un sanctuaire où le fils n'est plus qu'un prêtre, où le criminel n'est plus qu'un pénitent; l'aveu purifiant ce dont il s'accuse, l'oreille oubliant

ce qu'elle vient d'entendre, la flamme divine consumant au même foyer le repentir et le grief; l'absolution planant sur ce groupe comme la blanche hirondelle des mers sur les vagues soulevées par la tempête, le triomphe du catholicisme aux deux extrémités de la conscience, sauvant le saint de la haine et le scélérat du désespoir, quel drame! quelle émotion! quelle revanche!

Et comme on comprend que le ministre protestant, témoin de pareils miracles, s'humilie dans son impuissance, s'incline devant cette expression suprême de la vérité absolue et finisse par se faire catholique! Non content de sauver l'âme de Ramsay, le Père Cyprien sauve aussi sa vie. Il brave mille périls pour aller chercher le seul contre-poison qui puisse combattre les foudroyants effets de l'effroyable *Kamaetzma*, mêlée à la boisson favorite de Ramsay par le rajah dépossédé, Ali Sorabjee Mirza, devenu l'agent mystérieux d'une vengeance nationale.

Quant au charmant officier de marine, sir Georges Dowling, cet autre passager du *Raimbow*, cousin de Patrice d'Esnandes, il aime et il épouse Marthe, la fille unique de Ramsay; chastes amours, mariage traversé par bien des scrupules et des épreuves, douce clarté qui rayonne discrètement sur les pages assombries par les efforts de ce pardon, par les déchirements de ce sacrifice, par les souvenirs de ce crime.

Je n'ai qu'un reproche à adresser à M. Charles Buet, l'auteur de ce beau roman qui le place très-haut, au premier rang des conteurs catholiques.

Il m'a tellement subjugué et entraîné, que je garde à peine assez d'espace pour vous recommander un bon livre, les *Mémoires d'un enfant pauvre*, par M. Léon Noble. M. Léon Noble a tiré un excellent parti d'un sujet qui n'offrait ni incidents dramatiques, ni situations *corsées*, ni figures saillantes, ni scènes à effet, et qui ne pouvait réussir que par la franchise des impressions, la délicatesse du sentiment et la simplicité du récit. Cette pauvreté courageuse, résignée, chrétienne, adoucie par le dévouement d'une adorable mère, est si touchante, si persuasive, parfois même si navrante, que je suis presque tenté d'y chercher le prétexte d'une objection amicale. Assurément, les intentions de l'auteur ne sauraient être soupçonnées.

Un saint archange le couvre de ses ailes, et l'étiquette nous dit assez clairement que nous ne trouverons dans ce volume que de pures images, d'honnêtes leçons, des idées d'apaisement, de charité et de piété. Pourtant le diable est bien fin, alors même qu'il est terrassé par Saint-Michel[1]; je me demande si cette cruelle série de privations, de souffrances et de misères n'aurait pas dû aboutir à un dénoûment qui nous montrerait

1. Les *Mémoires d'un enfant pauvre* font partie de la collection Saint-Michel.

l'enfant pauvre arrivé, par son travail, par son talent, non pas à un ministère ou à une ambassade, mais à une position rassurante pour son avenir, pour la vieillesse de sa mère. M. Léon Noble nous dit avant de finir : « Je » me suis promis à moi-même de ne pas faire de ces » pages, écrites simplement et au cours de mes souve» nirs, un réquisitoire contre ceux qu'un sort plus » heureux a fait naître riches. »

Rien de plus vrai et de plus sincère. Mais, dans un temps comme le nôtre, hérissé de récriminations et de révoltes, on doit prendre bien des précautions avant de toucher à ces sujets formidables où le cœur lutte contre la raison, où le gémissement est si près de la plainte, la plainte si près de l'invective, l'invective si près de la barricade. Les réquisitoires les moins agressifs ne sont pas toujours les moins accablants. J'appellerai à mon aide un bien beau nom, un bien illustre exemple, qui prouvera à M. Léon Noble toutes mes sympathies, toute mon estime. Silvio Pellico était très-pieux ; il a vieilli dans la pratique des bonnes œuvres; il est mort comme un saint. En 1833, quand il publia son fameux livre, de forme si débonnaire, si tendre et si douce, — *Mes Prisons*, — il usait d'un droit évident; jamais représailles ne furent plus suaves; tous les catholiques de France applaudirent...

Qui lui eût dit alors, qui nous eût dit, à nous, ses admirateurs, que ce livre, plus funeste à l'Autriche que vingt

pamphlets, donnerait des armes à la Révolution, contribuerait à saper le principe d'autorité, servirait de lointain prélude à une suite d'événements d'où sont sorties la guerre d'Italie, la ruine des petits États, les douloureuses épreuves de la Papauté, les persécutions religieuses et les calamités de la France?

VIII

SAINTE-BEUVE EN PANTOUFLES[1]

I

Juin 1876.

Les admirateurs, les amis et les éditeurs de tel ou tel écrivain célèbre ne sont pas toujours assez ménagers de ses reliques. Ils se montrent parfois trop enclins à oublier que, en essayant de grossir son héritage, ils risquent d'aggraver les frais de succession. Il est rare que ces annexions posthumes ajoutent à la renommée et surtout à l'autorité du défunt ; l'on peut supposer, sans invraisemblance, qu'il s'était bien gardé d'enfouir dans ses tiroirs ce qui l'aurait encore plus accrédité auprès de ses contemporains.

1. *Chroniques Parisiennes.— Les Cahiers de Sainte-Beuve.*

Mais Sainte-Beuve mérite de faire exception à la règle. Avec cette énigmatique mémoire, la curiosité est constamment en éveil ; on dirait qu'elle veut l'indemniser après sa mort des sacrifices qu'il lui a prodigués de son vivant ; il n'en faut pas davantage pour qu'un intérêt très-vif s'attache à ces publications d'outre-tombe. Nous espérons y trouver le fond du sac à malices, le *pourquoi* des sous-entendus, des réticences, des contradictions, des évolutions, des volte-faces de cet esprit charmant, souple, mobile, inquiet, irascible, insaisissable, plus amoureux de sagacité que de franchise, plein de faux-fuyants et de détours, et trop fin pour ne pas préférer une apparence de trahison à un semblant de duperie.

Évitons pourtant de confondre ces deux ouvrages qui viennent de paraître en même temps. Les différences sont essentielles et peuvent se résumer en deux mots : les *Chroniques Parisiennes* sont un commentaire ; les *Cahiers* un dérivatif.

En écrivant pour une *Revue suisse* les *Chroniques Parisiennes*, Sainte-Beuve gardait scrupuleusement l'anonyme ; mais je ne puis croire que l'*incognito* fût absolu. Un de ses amis de Lausanne, M. Juste Olivier, avait eu, vers 1843, cette bonne fortune, que le critique déjà célèbre de la *Revue des Deux-mondes*, l'auteur de *Volupté* et de *Port-Royal*, consentît à se faire chroniqueur ou courriériste comme un simple habitué du salon de

madame de Girardin, et lui adressât le *fin mot* des événements de chaque jour, non pas pour être Suisse, mais pour mieux s'affirmer Parisien. Sans doute cette correspondance n'était pas un secret pour les curieux et les lettrés d'alors. N'importe ! il suffisait à Sainte-Beuve de ne pas signer ses *Chroniques* et de passer la frontière, pour s'accorder des licences qu'il se fût interdites rue Saint-Benoît ou rue de Sèvres, et pour préciser sur bien des points les sentiments et les idées dont Paris n'avait que l'esquisse, estompée par une main prudente ou recouverte d'un vernis. Il y laisse deviner à chaque page ses passions, ses rancunes, ses antipathies, ses *en-dessous*, ses haines, surtout, hélas ! celle qui devait prévaloir et marquer la note finale ; sa haine contre l'Église. Cependant, les convenances y sont observées ; les nuances n'existent que du moins au plus ; la patte de velours n'est pas encore la griffe féline, et, disons-le en toute conscience, chaque fois que le chroniqueur donne congé à son *dada* ou à ses *dadas*, on ne peut que saluer cette merveilleuse justesse de coup d'œil, ce don de seconde vue, cette critique si pénétrante qu'elle semble prophétique. L'aveu me coûte d'autant moins que j'y trouve l'occasion de faire cesser un malentendu. En dehors des crises passagères, des bourrasques et des gourmades inséparables de la vie littéraire, le sentiment dont j'ai toujours eu à me défendre à l'égard de Sainte-Beuve, ce n'est pas l'aversion, l'animosité ou le dépit ; c'est, au

contraire, l'irrésistible attrait qu'un homme rempli de bonnes intentions, mais faible et peccable, éprouve pour une splendide et spirituelle courtisane.

Les trois années que parcourt ce volume, — 1843-44-45, — nous paraissent aujourd'hui presque fabuleuses, à force de se perdre dans la nuit des temps. Il est facile pourtant d'y relever bon nombre de pages piquantes, — je dirais volontiers *actuelles*; — car, bien qu'il ne puisse exister aucune échelle de proportion entre l'orgie politique à laquelle nous assistons et les épisodes ou polémiques d'alors, il est permis de remarquer après coup tout ce que contenaient en germes les illusions et les fautes des habiles de ce temps-là; habiles que jugeait d'avance Sainte-Beuve, et que nous pouvons aujourd'hui apprécier, soit d'après leurs survivants, soit d'après leurs disciples.

La réaction néo-classique, résumée dans le succès de *Lucrèce* et la chute des *Burgraves*; le pèlerinage royaliste à Belgrave-Square, la vogue insensée du feuilleton-roman, commençant aux *Mystères de Paris* et finissant au *Juif-Errant*,les premiers conflits entre l'Université et l'épiscopat, les victoires factices de M. Guizot et de son ministère contre une minorité tapageuse, soutenue par un pays ennuyé, quinteux et mécontent; puis, quelques incidents secondaires; la querelle de Jules Janin avec Alexandre Dumas, les élections et les séances de l'Académie française; les rôles nouveaux de mademoiselle

Rachel, les publications anti-chrétiennes de MM. Quinet et Michelet, le déclin de M. de Chateaubriand, la déchéance de M. de Lamennais, l'accès de folie de M. Villemain ; tel est, ou à peu près, le menu de ces *Chroniques Parisiennes*, lesquelles, sauf un petit nombre de pages plus étudiées, se produisent sous une forme si brève, que le sommaire a parfois autant de lignes que la lettre. Sur la plupart de ces sujets délicats et personnels, Sainte-Beuve fait encore le bon apôtre ; il sait qu'il écrit pour des Suisses, gens sérieux, un peu lourds, plus protestants que voltairiens, plus désireux d'être renseignés qu'amusés, et qu'il scandaliserait peut-être s'il heurtait trop brusquement les opinions reçues. S'il parle de la malencontreuse *Vie de Rancé*, de Chateaubriand, œuvre du génie tombé en enfance, c'est pour dire simplement : « Le *Rancé* de Chateaubriand a été une déception, » — et pour ajouter, sur l'esprit de respect, une page excellente qu'il a trop souvent oubliée. Quand survient la crise, plus ou moins authentique, d'aliénation mentale de M. Villemain, il l'annonce avec une tristesse solennelle, qui ne déparerait pas une séance de l'Institut. « Cette raison si nette, si rapide, si brillante... s'est tout à coup troublée et couverte d'un voile sinistre. Chacun se demandait ce que c'était que la raison humaine en la voyant ainsi chanceler comme la flamme sur le candélabre d'or. Dans un temps où l'on n'a plus d'oraisons funèbres de Bossuet, de tels

événements en tiennent lieu, et disent assez LEQUEL EST LE SEUL GRAND. » Remarquons en passant que Sainte-Beuve, forçant son naturel, a ici deux distractions. Il parle en chrétien ou au moins en déiste, et il attribue à Bossuet le « Dieu seul est grand, mes frères ! » de Massillon.

Ailleurs, à propos des *Mystères de Paris* et de leur vogue inouïe, il a des pudeurs d'hermine, des frissons de sensitive, des indignations puritaines, bien étonnantes sous la plume qui, seize ans plus tard, étalera des trésors d'indulgence en l'honneur des romans érotiques de M. Gustave Flaubert et surtout de M. Feydeau. Certes, le fameux chapitre de *Cécily* n'était pas édifiant ; mais on peut aujourd'hui le considérer comme une lecture de pensionnaire, si on le compare à certaines pages de *Madame Bovary* et de *Fanny*. D'où vient ce contraste, qui ne laisse pas que d'*invalider* un peu (le mot est à la mode) l'ensemble des jugements du grand critique ? C'est que Sainte-Beuve, en 1843, n'était pas encore émancipé ; il avait le goût de la gaudriole, et même de quelque chose de pire ; il n'en avait pas le courage. L'Abbaye-aux-Bois en permanence, l'Académie en perspective, le contenaient et le tempéraient. La *Revue* suisse et calviniste lui imposait ses réfrigérants. En outre, il était alors du parti des *Revues*, c'est-à-dire de la littérature sérieuse, peu bruyante et peu lucrative, gravement menacée par les prospérités insolentes du

roman-feuilleton, ou, en d'autres termes, de la littérature de scandale, de curiosité et d'argent. Mais quelles trouvailles, dans ces *Chroniques Parisiennes*, pour les pauvres gens que Sainte-Beuve libéré devait plus tard accuser de manquer de mesure ! Un détail entre mille. Parlant, dans un recueil catholique, du Lamennais des dernières années, du Lamennais devenu démagogue, athée, communiste, monomane, au dernier degré de la déchéance intellectuelle et morale, j'avais osé le montrer « tombé dans le trou à fumier de l'impiété démagogique, » image trop violente, j'en conviens. Là-dessus, le causeur du lundi (et je ne lui en veux pas), me donnait une verte leçon d'urbanité, de modération et de savoir-vivre. Il me prouvait, non sans raison, que l'on peut ne plus vivre en odeur de sainteté, et ne pas sentir le fumier. Très-bien ! Seulement j'ouvre ces fines *Chroniques Parisiennes*, et je lis, dès la première page, au sujet de ce même Lamennais, le Lamennais de 1843, qui n'en était encore qu'à ses coups d'essai révolutionnaires : « L'injure déborde ; elle est *crasseuse.* » Or questionnez un agriculteur, et demandez-lui s'il préfère la crasse au fumier ! Je rouvre au hasard le volume à la page 169, et voici l'*ultimatum* du chroniqueur à propos de ces *Mystères de Paris*, dont le succès lui était, paraît-il, si désagréable : « Oui, l'inspiration essentielle des *Mystères de Paris*, c'est un fond de CRAPULE ; l'odeur en circule partout, même quand l'auteur la masque dans de prétendus

parfums. Et, chose honteuse ! ce qui a fait le principal attrait, si étrange, de ce livre IMPUR (ô Fanny ! ô Salammbô ! ô Baudelaire !), ç'a été cette odeur même de CRAPULE déguisée en parfum. » — Crasse ! crapule ! *che ne dis pas que chà ne choit pas vrai* ; *mais chà ne chan pas bon* !

Combien de petites chicanes ne pourrions-nous pas adresser à Sainte-Beuve, même dans les chapitres où il lui serait si facile d'être impartial ! A cette époque, (1843-44) il commençait, lui, le romantique intransigeant de 1829, à se reprendre d'une belle passion pour les derniers sujets du roi Voltaire ; Daunou, Tracy, Garat, Ginguené, Marie-Joseph Chénier. Le Théâtre-Français joue le *Tibère* de Chénier, une tragédie aussi glaciale, aussi fausse, aussi démodée que toutes celles de la phase intermédiaire entre *Tancrède* et *Hernani*. Jules Janin use de son droit de critique en maltraitant *Tibère* ; il est grossièrement insulté par Félix Pyat, qui préludait à ses prouesses communardes. Sainte-Beuve prend parti pour Félix Pyat contre Janin ! ! ! ! Mais c'est en ce qui touche à Béranger, qu'il y a chez lui plus de variations que n'en contient une histoire des hérésies ou un piano de Pleyel. On devine que le malin critique n'est pas dupe du malin chansonnier, mais que le moment ne lui semble pas arrivé d'attacher à cette popularité si soigneusement entretenue, ajustée, peignée, lustrée, ratissée, époussetée, maquillée, le grelot qui deviendra

plus tard une cloche. Pour être plus à son aise, il se raconte lui-même à la troisième personne. Il écrit : « Sainte-Beuve a dit ceci, Sainte-Beuve a dit cela ; il n'a voulu que poser la limite du talent de Béranger... faire sa restriction sur le seul point où Béranger prête le flanc... Béranger a bien du calcul et de l'arrangement... bien des petitesses et des raffinements... Mais (ici une prodigieuse volte-face) M. Sainte-Beuve n'a pas craint, en un endroit, d'appliquer au talent de Béranger l'expression de SUBLIME ; un tel mot entraîne bien des réparations et bien du respect. »

Voilà un *sublime* qui n'a pas manqué sa vocation, et qui est bien près du ridicule. Nous savons comment Sainte-Beuve s'est rattrapé depuis lors ; nous verrons tout à l'heure comment il pratiquait à huis-clos la réparation et le respect.

Malgré ces chicanes, on peut dire ou répéter que la littérature, dans ces *Chroniques Parisiennes*, est généralement excellente, et que la politique même, sauf sur un point, révèle chez l'auteur une clairvoyance, un instinct, une sûreté d'appréciation et de *méfiance*, que les hommes d'État de 1845 auraient bien dû lui emprunter. Ce qui amoindrit la portée de ces jugements, c'est que le lecteur ne peut se défendre d'une pensée importune. Ils représentent une sorte de juste milieu entre les articles quasi-officiels, graves, circonspects, académiques, affec-

tueux, admiratifs, que Sainte-Beuve écrivait alors dans la *Revue des Deux-Mondes*, et le malin plaisir qu'il devait prendre plus tard à se dégonfler, à vider son sac, soit en s'adressant à un autre public, soit en causant avec lui-même. Vantez tant que vous le voudrez les merveilleuses qualités de l'écrivain, le miroitement des idées dans le style, la souplesse des mouvements, l'ingéniosité des subterfuges, les habiletés stratégiques, l'art prestigieux de trahir en caressant, d'égratigner en chatouillant, les dons de séduction, de fascination, de corruption impalpable, de décomposition sournoise, que Balzac attribuait à une de ses héroïnes en la qualifiant de *torpille*; il n'en est pas moins vrai que ce *va-et-vient*, cette façon de louer ou de blâmer, de respecter ou de railler, d'admirer ou de dénigrer par phrases, par *tranche*, au *recto* ou au *verso* de la vie littéraire, suivant la saison ou la date, en deçà ou au delà de l'Académie, de la frontière, de la monarchie, de la République, du césarisme, selon les libertés que l'on prend ou les servitudes que l'on accepte, est absolument incompatible avec la grande et franche critique. C'est mieux peut-être; c'est souvent plus amusant pour la *galerie*; mais à quel prix? Le goût, ne l'oublions jamais, s'il se désintéresse de la conscience, n'a plus de quoi résister à la passion du moment; l'attrait est plus vif, l'estime est moindre; une perpétuelle équivoque s'attache aux opinions dont on cherche toujours les *en dessous*, les *entre-deux*, les secrets

mobiles, et l'autorité risque de perdre tout ce que gagne la curiosité.

Je viens de nommer Balzac. Sainte-Beuve, dans ces *Chroniques Parisiennes* comme dans tout l'ensemble de sa critique, ne laisse pas échapper une occasion de le reléguer au plus bas de la littérature de pacotille. Je conviens que ces occasions ne sont pas rares, notamment quand le vaste romancier se fait l'avocat d'un assassin ou publie l'incroyable préface de *Modeste Mignon* : « A une Étrangère, fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur, poëte par les rêves, etc., etc. » — Et cependant ! Étéocle et Polynice n'auraient-ils pas dû être plutôt Nisus et Euryale ? Jamais deux frères ennemis furent-ils mieux faits pour oublier d'être ennemis en se reconnaissant comme frères? Balzac et Sainte-Beuve ont pu se haïr de leur vivant: « *Rara est concordia fratrum !* » Les deux talents ont la même physionomie et sont de la même famille. L'un a eu de plus que l'autre la faculté d'invention ; celui-ci a possédé de plus que celui-là le tact, la mesure, la justesse des proportions, l'hygiène intellectuelle, une certaine ordonnance dans le matériel et l'extérieur de la vie ; mais ils sont contemporains de la même date, ouvriers de la même heure, complices du même travail, confidents des mêmes vices, distributeurs des mêmes dissolvants. Les éloges que

Sainte-Beuve, par rancune ou grief personnel, a refusés à l'auteur des *Parents pauvres*, il les a prodigués aux moins recommandables de ses disciples, parce qu'il leur devait le plaisir de se retrouver dans son élément et de rentrer dans sa nature. Tous deux — chacun dans son milieu et dans son cadre — ont personnifié ce genre de corruption qui ne s'impose pas, mais qui s'insinue, qui trouble l'imagination et les sens par une secrète connivence avec nos convoitises ou nos faiblesses ; qui applique au monde moral les procédés physiologiques ou anatomiques, les méthodes des sciences expérimentales : qui se fait, pour ainsi dire, confesseur en sens inverse, au bénéfice du Diable, non pas pour aller au-devant de nos aveux et les diriger vers le bien, mais pour nous familiariser avec le mal, nous initier à ses mystères et nous apprendre à l'aimer. Enfin, tous deux ont offert ce caractère particulier, que, parvenus, en 1848, l'un à sa pleine maturité, l'autre à la fin de sa carrière, ils ont deviné ou pressenti ce qui échappait aux Guizot, aux Duchatel, aux Thiers, aux Odilon-Barrot. En réalité, ils appartiennent bien moins à la monarchie de Juillet qu'au régime suivant. Si Balzac avait vécu âge d'homme, il aurait été en perfection, et bien mieux que sa grosse monnaie, le romancier du second Empire, comme Sainte-Beuve en a été le littérateur, le bel-esprit, le causeur, le critique et le charmeur.

Je n'ai rien dit encore des deux reproches les plus

graves que méritent ces *Chroniques Parisiennes.* Chaque fois que reparaît la question religieuse, l'équilibre se rompt, la haine parle plus haut que tout le reste. Je n'insisterai pas sur ce douloureux sujet; la situation actuelle peut suppléer à toutes mes remarques. A lire telle ou telle de ces pages, il est facile de comprendre que Sainte-Beuve, le délicat, le raffiné, l'athénien, serait aujourd'hui de l'avis des citoyens Tirard, Bouchet, Naquet, Poujade, Duportal, Lockroy, Ordinaire, et des cinquante-deux médecins de campagne qui décorent de leur validité l'Assemblée nationale, contre les derniers défenseurs de la liberté, de la justice et du bon sens. Il s'acharne, contre M. de Montalembert, en des duretés qu'il démentira huit ans plus tard. (Voir les *Causeries du lundi.*) Quant au père Lacordaire, ceux qui eurent alors le bonheur de l'entendre et qui ne sont pas encore tout à fait morts, auront peine à le reconnaître dans les lignes suivantes : « Il ne paraît pas qu'il ait été *très-chrétien*, ni même éloquent. Lacordaire a de l'éclat, de l'imagination, du talent, mais un esprit peu judicieux, des rapprochements historiques forcés *qui seraient plutôt saint-simoniens que chrétiens*, toute l'emphase du jour... » — « Montalembert et Lacordaire sont à de Maistre ce que Naigeon était à Diderot (???) [1] » — « Montalembert étale des

1. Ici Sainte-Breuve, égaré par sa passion, perd même le tact critique et le sentiment des nuances, qui le distinguent du vulgaire *prêtrophobe*. De Maistre, avec une admirable ampleur

vérités excessives, *repoussantes*, (oui, monsieur, en ce sens que, même sous le couperet, le bistouri ou la faucille, elles *repousseront* toujours !) et qui dès lors ne sont plus des vérités... » — « Lacordaire est très-brillant, mais il manque de gravité et de *vrai christianisme.* » Il y met tant de passion, qu'il ne recule pas devant de médiocres calembours, lui qui m'a reproché les miens. Montalembert date une brochure de Madère ; c'est du « *Madère sec.* » — L'abbé Combalot publie une brochure, tandis que son neveu installe à Paris une brasserie lyonnaise : — « Je crains que la brochure de l'abbé Combalot ne soit de la grosse bière assez mal brassée. » O misère !

L'épisode de Belgrave-Square occupe une assez large place dans les *Chroniques Parisiennes.* Sur ce chapitre, et dans toutes les pages où il parle des légitimistes, Sainte-Beuve me semble inexplicable. Il n'a jamais eu la moindre sympathie pour Louis-Philippe et son gouvernement ; nous avons tous pu constater l'horreur et surtout l'agacement nerveux, la colère presque bouffonne où le plongea la Révolution de Février ; personne, en 1843, ne songeait à Louis Bonaparte et à l'Empire. Comment se fait-il donc que Sainte-Beuve, curieux, sceptique, neutre, éclectique, ondoyant (l'épithète importe peu), affecte tant d'ironie

d'intelligence et de langage, était absolutiste. On n'a jamais pu reprocher à Lacordaire et à Montalembert qu'un peu trop de penchant et de complaisance pour les idées nouvelles et les *immortels principes.*

et de dédain, à propos de ce voyage ou de ce pèlerinage qui eut, en somme, de très-graves conséquences ; car l'irritation maladroite du roi et de ses ministres, le mémorable incident de la *flétrissure*, l'impopularité croissante de M. Guizot, l'unanime réélection des *flétris*, le prestige de Chateaubriand, les beaux noms de Berryer, de Valmy, de La Rochejacquelein et de Larcy, les violences de la tribune et de la presse, l'influence des salons, les rumeurs du dedans et du dehors, ravivèrent les griefs des royalistes, rouvrirent des plaies à demi fermées, resserrèrent l'alliance entre la droite et la gauche, et servirent de préludes à la République de 1848 ? Le tailleur de Gulliver lui prit mesure d'un habit — qu'il manqua, — d'après des règles de géométrie. C'est par l'arithmétique que le chroniqueur franco-suisse justifie ses dédains. Il compte sur ses doigts le chiffre des pèlerins ; « quatre cents, huit cents, mille tout au plus, devant une population indifférente ou hostile de plus de trente millions d'hommes ! » — Pas si indifférente et pas si hostile ! Chacun de ces huit cents ou mille fidèles représentait tout un groupe auquel l'âge, la pauvreté, la distance ou d'autres obstacles interdisaient le voyage. Qui ne comprend d'ailleurs que ce rendez-vous de la jeune Royauté et de ses amis sur une terre étrangère eût créé au prince des embarras de toutes sortes, si, au lieu de huit cents visiteurs, il en avait eu cent mille ? Après leur démission, les cinq députés *flétris* vinrent retrouver leurs élec-

teurs. Ils furent accueillis avec enthousiasme par une foule immense qui n'était pas allée à Londres, mais dont les sympathies et les vœux auraient certainement multiplié par centaines le nombre des voyageurs. Que dire des étapes triomphales de Berryer dans les principales villes du Midi ? J'en fus le témoin, et j'aurais pu rectifier, *de visu*, l'arithmétique de Sainte-Beuve. Au surplus, lui qui signalait, en 1843, cet épisode *jacobite* comme sans conséquence et sans racines dans le pays, put reconnaître, cinq ans après, que la monarchie de Juillet n'était pas non plus très-fortement enracinée, et il écrivait ce joli mot : « La dynastie d'Orléans avait beaucoup de rejetons, mais pas de racines. » S'il avait vécu un an de plus, il aurait pu chiffrer la valeur réelle des millions plébiscitaires. Encore une fois, que signifiaient ces allures méprisantes et ces airs de mauvaise humeur ? Tout simplement, selon moi, un essai de ces *dérivatifs* que j'indiquais au début de cet article, el dont *les Cahiers de Sainte-Beuve* vont nous offrir les variétés les plus piquantes. Sainte-Beuve était, à ce moment, en pleine candidature académique, en pleine ferveur de néophyte et de protégé, chez madame Récamier, sous les auspices de M. de Chateaubriand et du duc de Noailles. Madame de Girardin ne s'y trompait pas : « Qui nous expliquera ce mystère ? disait-elle. Comment se fait-il que M. Sainte Beuve, que tout le monde a connu jadis républicain et romantique *forcené*, soit aujourd'hui le favori de tous les

salons ultra-monarchiques ?.. On répond à cela : Il a abjuré... » — Non, il n'avait pas abjuré, et justement, à la même époque, le même mois, le même jour peut-être, il trouvait commode et amusant de jeter dans le lac Léman sa cocarde blanche et d'égayer les lettrés de la République helvétique aux dépens du parti des ducs et des grandes dames qui contribuaient à son élection et applaudissaient son discours. C'était très-spirituel peut-être, mais peu chevaleresque.

Je ne devrais jamais parler de Sainte-Beuve. Une fois avec lui, je ne puis plus le quitter; il m'attire, il me retient, il me fascine, il me subjugue, il m'*emballe*, et, détail plus fâcheux, il me rend intarissable. Je m'étais bien promis de ne consacrer à ces deux volumes qu'un chapitre, et me voilà forcé d'ajourner à samedi les *Cahiers*, bien autrement curieux que les *Chroniques*

II

Une femme charmante, sociétaire du Théâtre-Français, me disait un jour à propos d'un spirituel académicien : « Il sait parfaitement comment *il faudrait* faire un chef-d'œuvre. » — Moi aussi, je sais, depuis deux

heures, comment je pourrais faire un chef-d'œuvre, et je n'en suis pas plus fier; car la recette est à la portée de tout le monde. Il s'agirait de relire tout le Sainte-Beuve de 1826 à 1848; puis, de parcourir de nouveau les *Chroniques Parisiennes*, et enfin de fouiller à pleines mains dans les *Cahiers*. Nous aurions ainsi Sainte-Beuve en habit noir, Sainte-Beuve en paletot et Sainte-Beuve en pantoufles, et nous serions étonnés des contrastes qu'un changement de costume peut révéler dans la même figure.

Mais ce serait un peu long, et je vais essayer d'une méthode approximative qui me permettra d'entremêler mes citations d'un certain nombre de remarques ou de souvenirs personnels. Par ce moyen, au lieu d'un volume, nous pourrons nous contenter de quelques pages.

Un mot d'abord sur ces *Cahiers*, où nous récolterions assez de vérités pour faire pardonner bien des peccadilles, s'il était permis à un critique célèbre, distributeur patenté de coups de stylet ou de coups d'épingles, d'avoir presque toujours deux opinions — souvent trois — sur le même personnage. Les cent dernières pages du tome XI des *Causeries du Lundi* (nouvelle édition) nous avaient déjà mis au courant de ce genre de *dérivatifs*, et donnaient un avant-goût de la façon dont Sainte-Beuve cuisinait et se servait à lui-même les plats de son métier. Tous ses contemporains, tous ceux dont il avait jadis

chanté les louanges, y passaient l'un après l'autre, et ce qu'il y avait de triste, c'est que l'on était maintes fois forcé de donner raison à l'exécuteur contre le panégyriste. La fuite des années, deux ou trois révolutions, des malheurs amenés par des fautes, les visages enlaidis par les rides, nos illusions perdues, une couche d'argile découverte sous le marbre de Paros, une protestation secrète contre des engouements absurdes, la diminution des beautés, l'exagération des défauts, il n'en fallait pas davantage pour que Sainte-Beuve, en se déjugeant, en se dégonflant, nous parût être dans le vrai. Quelques malins, à qui peu importaient les contradictions et les volte-faces de l'illustre critique, ont même regretté que, au lieu de consacrer ses derniers travaux à M. de Talleyrand, à Proudhon et au général Jomini, dont le besoin se faisait peu sentir, il n'eût pas élargi son épilogue, développé *le mot de la fin*, dit toute sa pensée sur des hommes que nous avions trop admirés et dont la popularité nous a coûté si cher. Détail singulier! En se contredisant un peu plus, il eût été plus complet.

Aujourd'hui les *Cahiers* nous offrent en raccourci, par fragments, ces études sur le vif — j'allais dire sur l'écorché, — qui auraient pu devenir des tableaux ou au moins des portraits. Bornons-nous, — n'ayant pas l'habitude du grand écart, — à les rapprocher de telle ou telle page des *Chroniques Parisiennes*, que nous avons

encore sous la main, et où déjà le vrai Sainte-Beuve se laissait entrevoir.

Prenons, par exemple, M. Villemain; vous vous souvenez encore, n'est-ce pas? de ces lignes émues, presque éloquentes, que je citais l'autre jour, au sujet de l'accès de folie qui est resté, en somme, plus légendaire qu'historique: — « L'événement fatal, le grand malheur littéraire, la flamme chancelante sur le candélabre d'or, le supplément aux oraisons funèbres de Bossuet, nous rappelant lequel est le seul grand. » Sainte-Beuve en pantoufles n'y met pas tant de façons.

» Depuis son accident, Villemain dit du bien de tout le monde, lui qui auparavant était le plus méchant singe... Villemain, depuis son accident, use et abuse de l'intérêt universel pour se gorger des louanges que chacun lui prodigue, et pour se faire gratter à toute heure et partout sur SA BOSSE de vanité littéraire... Dès qu'on va droit sur Villemain, il recule et il *fouine*. Une plaisanterie surtout le rabat et l'éteint... »

Vous avez lu l'épithète de *sublime* décernée par Sainte-Beuve à Béranger. Voici le Béranger des *Cahiers*, — un amateur d'*à peu près* prononcerait: *écaillé*.

« Un homme *calculé*, faux bonhomme, un comédien qui ne fait rien que par rapport à son *rôle*, dans les plus petites choses comme dans les plus importantes; d'une vanité qui n'a de comparable que celle de M. de

Lafayette... Je souriais en entendant Cousin défendre chaleureusement Béranger; je me rappelais que celui-ci ne l'appelait jamais dans un temps que *le laquais de Platon...* » (*aliàs* un *Phédon-Scapin.*)

Ceci est du 3 octobre 1847. Huit ans plus tard, le 12 novembre 1855, j'eus l'honneur d'être présenté à M. Cousin chez M. de Montalembert. Était-ce l'influence de ce salon essentiellement catholique? Voici les premières paroles qu'il m'adressa avec une solennité pontificale... et théâtrale: « Monsieur, le malheur, le grand malheur, c'est que, depuis longues années, nos écrivains célèbres, George Sand, Balzac, Béranger, etc., ont été du parti du mal contre le bien!.. »

Le Charles Nodier des *Chroniques Parisiennes*: « Charles Nodier, l'aimable et charmant écrivain, est, assure-t-on, gravement malade; toute la littérature de Paris en est émue; on court à l'extrémité de Paris... Nous apprenons avec plaisir que les nouvelles du *bon Nodier* (car c'est là son nom) sont meilleures, et que ses nombreux amis espèrent posséder encore longtemps en lui un talent et un cœur qui leur seront plus chers que jamais... »

Le Charles Nodier des *Cahiers* : « Je n'ai jamais vu d'homme aussi dépourvu de jugement proprement dit, et ayant aussi peu la juste mesure des choses que Charles Nodier... Nodier avait le don de l'inexactitude. Comme érudit, il ne pouvait écrire deux lignes de suite, sans qu'il y eût quelque erreur. » — Et puis, c'est tout!

M. Guizot. Je ne dirai rien du Guizot académique et d'apparat, tel qu'il s'est rencontré bien des fois sous la plume respectueuse de Sainte-Beuve. Cent pages n'y suffiraient pas, et d'ailleurs les pièces sont dans toutes les mains; quelques lignes seulement des *Chroniques Parisiennes*: « Ce sont trois grands esprits, trois merveilleux talents, (Guizot, Cousin et Villemain). Guizot, plus ferme, plus positif, et qui va au fait, est le seul dont la renommée aura réellement gagné à aborder la politique; pour lui, elle est devenue une grande carrière et le complément de sa destinée d'historien. » — « M. Guizot s'en est tiré, comme toujours, par un admirable talent, par un talent qui grandit plutôt sous les attaques, et il s'est élevé, au dire de tous, surtout dans son second discours, à la plus haute et à la plus ferme éloquence, etc. »

Aux *Cahiers* maintenant: — « Thiers dit de M. Guizot: « N'allez pas vous étonner! En politique, Guizot est *bête*. — M. Molé me dit: « Il n'y a point d'homme qui soit moins homme d'État que lui. » — « Et ce Guizot, l'historien philosophe, s'est trouvé, en définitive, plus bête qu'un Polignac! (coup double). » — « J'ai toujours dit que Guizot était un grand professeur d'histoire. Quelle leçon dernière il vient de nous donner là! (1848). » — « Tous ces livres de Guizot et ces articles par lesquels il cherche à prolonger son importance ne sont pas grand'chose au fond. Il a beau faire, je ne puis me

raccommoder avec cette façon hautaine et personnelle, et je ne comprends pas qu'un homme qui a présidé à un tel naufrage et qui y a aidé de toutes ses forces s'obstine à venir donner des leçons de bonne navigation. » — « Guizot, dans son ambition dernière et sa soif insatiable d'influence, ne sachant plus où se prendre, vise à dominer ou à paraître dominer l'Académie; et pour cela il n'y a intrigue qu'il ne fasse.... O légèreté, suffisance et faux semblant! C'est là tout l'homme. »

M. Thiers. — Ici la curiosité redouble, puisque le *héros* est encore sous nos yeux; — dans quel état, juste ciel! délaissé, démodé, déplumé, annulé, poliment reconduit sous la remise, subissant dans toute sa rigueur la peine du talion, président... non, présidant à sa propre déchéance. Sous le crayon de Sainte-Beuve, l'admiration, l'approbation, le dénigrement, le dédain et le sarcasme, ne se donnent pas même la peine de changer de cadre:

« Thiers, premier ministre. — Allez, triomphez, tirez-vous des mauvais pas et des mauvaises paroles! Que Mercure vous porte de ses six ailes; croyez-vous le Génie de ces temps! Mettez dehors les maréchaux de France, et ces autres qui passaient hélas! pour trop philosophes. Soyez seul, et faites-vous, pour vous croire plus grand, un piédestal, une colonne de tout ce qui se peut de monuments d'art, d'obélisques à grands frais rapportés, de vases étrusques, de pots cassés... Que vos

complaisants s'y ajoutent; que les convives de vos villas et de vos *folies* s'empressent, le dos voûté, et y servent, aux quatre faces, de cariatides... Allez, allez au bout, et vous ne ferez jamais qu'il y ait sur votre colonne autre chose que la statue du plus spirituel des MARMOUSETS ! »

A cette singulière boutade opposez, comme correctif ou complément, les deux grandes conversations avec M. Thiers (Pages 58 et 67. Il ressort de la première que l'auteur du *Consulat et de l'Empire*, trois mois avant la Révolution de Février, au moment où la monarchie de 1830 semblait décidément affermie, plaçait au-dessus de tout, comme moyen de stabilité et de durée, le *droit d'ancienne possession* que son esprit essentiellement révolutionnaire refusait d'appeler *légitimité*. M. Thiers ne songeait alors qu'à Napoléon Ier qui n'aurait pu, disait-il, transmettre le sceptre à son fils, quand même il aurait gagné la bataille de Waterloo, et qu'une guerre malheureuse suffisait à détrôner. Il rappelait le mot historique : « Si j'avais été seulement mon petit-fils, je me serais relevé même du pied des Pyrénées. » Mon petit fils! comment ne pas rapprocher de ces paroles fatidiques un souvenir plus récent et plus douloureux encore? Comment ne pas se dire que si, en 1870, la France avait eu un *petit-fils*, ou plutôt le descendant d'une longue lignée, d'une vraie race de rois, au lieu d'être successivement le jouet et la proie de deux sortes de démocratie, de deux formes de la Révolution, cette horrible guerre, prévenue

dans son origine, conjurée dès la première défaite, n'aurait été, dans tous les cas, qu'un de ces malheurs tels qu'il en existe dans l'histoire de tous les peuples, promptement réparés par l'union séculaire de la nation avec le souverain ? Puisque nous voici bien près — trop près de la Prusse, — cueillons une perle dans la seconde conversation de M. Thiers avec Sainte-Beuve. D'après lui, (19 décembre 1847), il n'y avait plus, à cette date, que deux peuples jeunes, sûrs de l'avenir . la Russie et l'Amérique. — Et il ajoutait : « Je suis venu cinquante ans trop tôt ; (hélas ! oui, et même cent !) Après Alexandre, (Napoléon Bonaparte) il n'y avait plus en Grèce qu'un seul rôle ; c'était d'être Philopœmen (Thiers), de mourir avec son pays en le défendant *héroïquement*. La France a encore ce grand moment à passer avant de finir sous les coups du Nord. QUANT A L'ALLEMAGNE, ELLE EST FINIE (!!!) »

Jules Janin. — « Quand Janin tombe sur un grand nom bien résonnant et bien élastique, il danse à la corde dessus. » — « Janin a de l'entrain. — Oui, mais parce que le TRAIN DE DERRIÈRE (l'idée) se détache bien souvent et ne suit pas. »

Janin grimpe sur Dante et gambade au plus haut ;
Planche fait de l'algèbre avec Manon Lescaut.

(Coup double.)

A quoi bon continuer ? Nous rencontrerions, à propos

de Lamartine, que Sainte-Beuve, parlant de *Jocelyn*, plaçait au rang des demi-dieux, des flèches de Parthe telles que celle-ci : « Pierre Leroux se croit Dieu; de Vigny se croit archange. Pour Lamartine, il est bon prince, il se contente d'être un séraphin. » — Et Cousin ? — « Cousin porte dans tout ce qu'il écrit une personnalité qui serait vraiment outrageuse, si elle n'était toujours un peu plaisante. L'allure ordinaire de Cousin est celle d'un vainqueur : « *Veni, vidi, vici*; » il court, il triomphe, il se glorifie. Il monte continuellement au Capitole. » — Et Musset? — « Le tort grave de Musset est d'avoir relâché et presque dissous la forme. Jamais, depuis qu'on fait des vers français, on n'a aussi peu rimé; il faudrait remonter aux chroniqueurs en vers du XIIIe siècle. Il croit servir le sens; il se trompe. Le sens lui-même souffre de ce sans-gêne. Maintes fois chez Musset j'aperçois ce qu'il veut dire; mais il ne le dit pas, » etc., etc., etc.

A présent, sortons de ces personnalités; elles nous prouvent, à chaque ligne, ce que nous savions déjà : que Sainte-Beuve gardait contre tous ses contemporains, émules, confrères, égaux ou supérieurs en succès et en renommée, un arriéré de rancune, et pour ainsi dire, une poche de fiel, plus étouffante et plus lourde à mesure que les premiers programmes de la camaraderie, les intérêts de son avenir littéraire, ses convenances académiques ou mondaines, le forçaient de les encenser ou au

moins de les ménager. C'est ainsi que Saint-Marc Girardin, Nisard, Mignet, Tocqueville, et vingt autres, passent tour à tour sous sa férule clandestine. Il avait donc tort de se fâcher et de répondre : « Qu'en savez-vous ? » lorsque Nettement disait de lui (1er juin 1855) : « Ce n'est pas seulement un esprit sceptique, c'est quelque chose de plus; c'est un cœur sceptique. Point d'enthousiasme, point d'amitié. Il fait vanité de n'aimer qui que ce soit, quoi que ce soit au monde. » Regardons un peu plus haut; nous serons frappés d'un symptôme qui ne s'accorde que trop bien avec les dernières années de Sainte-Beuve, son rôle d'athée militant et agressif, sa mort païenne et cet enterrement civil où les moins religieux de ses amis et de ses disciples auraient voulu « *un peu de musique.* »

Il y a, dans ces *Cahiers*, un vague parfum et comme un *relan* d'impiété, que les circonstances présentes rendent plus pénible. Ce ne sont pas des déclarations précises, des attaques violentes, des négations absolues, mais plutôt des insinuations, des infiltrations, des essais de démolition *à côté*, dont le sens, quand on le pénètre, nous effraye par sa hardiesse: « La vue d'un singe humilie l'homme; j'appelle cela un *échec au roi.* » — « La nature humaine a pris réellement, sous et par le christianisme, des plis et replis qu'elle n'avait pas auparavant; l'humilité, le découragement, ont pu devenir des vertus ou y mener; la grandeur d'âme, plus simple et plus SAINE

chez les anciens s'est alambiquée... L'homme, à force de s'agenouiller, s'est plié en deux, et on s'est habitué, comme on dit, à couper un cheveu en quatre. » — « Les médecins sont sujets à être matérialistes, et les astronomes à être athées. C'est que les premiers ont continuellement sous les yeux le cerveau de l'homme, tandis que les autres n'aperçoivent nulle part le cerveau du monde. » — « Le christianisme, de nos jours, a cessé d'être cru (???); mais il a été compris et senti; c'est ce qui le *prolonge.* » « La nature veut qu'on jouisse de la vie le plus possible et qu'on meure sans y penser... (d'apoplexie, au coin d'une borne) (vœu de Stendhal). Le christianisme a retourné cela. »

Franchement, si c'est pour me distinguer du singe ou d'un animal plus immonde encore, je ne saurais ni l'en accuser ni m'en plaindre.

Voici les deux passages les plus significatifs. Je me représente l'âme, ou, pour parler plus exactement, l'incrédulité de Sainte-Beuve, comme un gouffre dont il n'a pas encore sondé le fond (1848). Penché sur le bord, une lanterne sourde à la main, il interroge, en s'enhardissant graduellement, ces bizarres profondeurs. Aimez-vous mieux une autre image? Figurez-vous un cratère qui n'est pas encore en éruption, mais qui, de temps en temps, comme pour s'essayer, lance des jets de flamme et de fumée. J'avais besoin de ces précautions oratoires avant de citer les lignes suivantes. Sainte-Beuve se trouve

tout à coup en présence de la République de Février. Elle l'effraye, elle l'irrite, elle l'agace, et tous ceux qui prétendraient aujourd'hui le contraire, auraient à démentir le témoignage des survivants de cette époque. Pourtant, il se ravise, il cherche à se rassurer; il veut se prouver à lui-même qu'il est de force à tout comprendre, — et il écrit ceci :

« — Il arrive bien souvent que l'idée qui triomphe parmi les hommes est une folie pure; mais, dès que cette folie a éclaté, le bon sens d'un chacun s'y loge insensiblement, l'organise, la rend viable, et la folie ou l'utopie devient une *institution* qui dure des siècles. On en pourrait citer plus d'un exemple (LE CHRISTIANISME ET CE QUE NOUS VOYONS). »

En d'autres termes, la religion de Jésus-Christ, enseignée par les Apôtres, arrosée du sang des martyrs, commentée par les Pères de l'Église, assimilée à la République de MM. Bocage, Étienne Arago, Caussidière et Sobrier, endoctrinée par les apôtres Pierre Leroux, Proudhon, Raspail et Cabet!!

Le second *ballon d'essai* est encore plus étrange; si étrange qu'après avoir relu dix fois cette page je crains d'y deviner ce que l'auteur n'y a peut-être pas mis. Risquons-nous pourtant! Sainte-Beuve apostrophe la France et lui dit « Patrie des idoles, qui les détruis et qui les refais sans cesse, qu'une seule qualité, si elle t'agrée, éblouit et fascine au point d'entraîner à tes yeux toutes

les autres! Peuple qui oublies si bien ce qu'il te plaît d'oublier, et qui ne vois en chacun qu'une chose : celle que tu aimes à l'heure même et sur le moment, peuple indifféremment idolâtre d'un Bossuet, d'un Berryer, d'un Musset, je te salue; je m'incline en public, je me tais : mais, rentré chez moi, je me donne la satisfaction de réfléchir et d'analyser, de contrôler tes arrêts, et de méditer sur la vanité de la célébrité et de la gloire. Oh! qu'il serait bon cependant d'y introduire une part de modération, un coin de bon sens et de vérité! »

Et immédiatement au dessous :

« En France, il est honorable d'être mauvais sujet. » (Musset.)

« En France, il est méritoire d'avoir fait appel toute sa » vie à la guerre civile. » (Berryer.)

« En France, il est indifférent d'être ignorant et voué » aux lieux communs, pourvu qu'on soit éloquent. »

Ceci, du moins j'en ai peur, est le paquet de Bossuet. Maintenant, dites-moi; est-ce que le libertinage d'Alfred de Musset ou ses habitudes bachiques étaient du ressort de la critique, même en pantoufles? Lord Byron passe-t-il pour un Caton, et Sainte-Beuve lui-même avait-il qualité pour afficher tant de rigorisme? L'honneur de Berryer n'a-t-il pas été, au contraire, de se tenir constamment sur le terrain de la politique nationale et de déclarer bien haut qu'il aimait mieux figurer *toute sa vie* parmi les vaincus que de faire appel à la guerre civile

ou à la guerre étrangère? Et Bossuet! l'ignorance de Bossuet! Les lieux communs de Bossuet! Évidemment, c'est pour en arriver là que Sainte-Beuve a écrit toute sa tirade. S'il est prouvé que Bossuet était ignorant et appliquait son éloquence à des lieux communs, ce n'est pas lui qu'a visé le critique rentré dans sa chambre, mais la religion qui a si merveilleusement inspiré Bossuet controversiste et orateur, historien et moraliste. Ah! quels ravages les vingt dernières années avaient-elles donc opérés dans cette âme? En 1847, Sainte-Beuve, que je rencontrais alors presque tous les soirs dans une maison amie, me recommandait spécialement, comme un des plus admirables chefs-d'œuvre du génie guidé par la foi, les *Élévations sur les Mystères*, c'est-à-dire le plus mystique, le plus théologique, le plus hors de portée humaine, et pour nous, débiles esprits, le moins accessible des ouvrages de Bossuet!

Arrêtons-nous. Il ne me resterait plus de place pour rendre justice à tout ce que ces *Cahiers de Sainte-Beuve* renferment, dans un bien petit volume, d'ingénieux, de délicat, de fin, de vrai, de friand, d'exquis, et souvent de prophétique : — « On peut dire quelquefois de Viennet qu'il a la sottise spirituelle. » — « Le plus souvent, nous ne jugeons pas les autres, mais nous jugeons nos propres facultés dans les autres. » — « Mérimée ne croit pas que Dieu existe; mais il n'est pas bien sûr que le diable n'existe pas. » — « Gare les intrigants et la CURÉE!

gare... bien d'autres choses ! (3 mars 1848.) » — « Rien de plus prompt à baisser que la civilisation dans des crises comme celle-ci ; on perd en trois semaines le résultat de plusieurs siècles. » — « J'ai le deuil de la civilisation que je sens périr. Oh ! comme on comprend mieux en ce moment que c'est une invention délicate et sublime ! » — « Leroux est devenu dieu, et je suis devenu bibliothécaire; nous avons pris des carrières différentes. » — Jeune, on se passe très-aisément d'esprit dans la beauté qu'on aime, et de bon sens dans les talents qu'on admire. » — « Il faut écrire le plus possible comme on parle, et ne pas trop parler comme on écrit. » — « Rien ne juge mieux les générations littéraires qui nous ont succédé que l'admiration enthousiaste et comme frénétique dont tous les jeunes gens ont été saisis, les gloutons pour Balzac et les délicats pour Musset. » Etc., etc.. etc.

Est-ce en mars 1848 ou en avril 1876 que M. Thiers a inspiré les lignes suivantes : « Son jour lui échappe, et il voit la société rouler d'un seul bond sur des pentes où, avec ses habitudes d'esprit et dans son ordre d'idées, il ne peut plus guère l'atteindre ? »

Est-ce en janvier 1848 ou en août 1870 que le plus infaillible des pressentiments a dicté ces phrases poignantes : « Puis le jour viendra où la nation corrompue au dedans, énervée par ses mœurs pacifiques et gorgée de sophismes philanthropiques, se trouvera en face d'un

ennemi armé, puissant, égoïste. Comment soutiendra-t-elle alors la lutte formidable? »

... On le voit, je suis resté fidèle à mon programme. Cet article, à proprement parler, n'est qu'une longue citation. Si pourtant on me demandait d'intervenir dans l'épilogue, et de dire l'impression que me laisse cette capiteuse lecture, je répondrais sans hésiter : Une profonde tristesse. Voilà donc le dernier mot d'un esprit supérieur, aux prises avec ses contemporains et son siècle! De deux choses l'une; ou il a tort contre ceux qu'il loua jadis et qu'il ne veut plus juger que par leurs petitesses, leurs fautes, leurs travers, leurs ridicules et leurs misères; et alors, qu'est-ce que ce prodige de critique, d'observation, de dissection et d'analyse, dont le suprême effort est d'aiguiser, d'aigrir, d'envenimer le sens du dénigrement, et de destituer la plus belle des facultés humaines, la faculté d'admirer, d'aimer, de se passionner pour le beau et pour le bien? Ou il a raison, et alors que penser d'une époque qui offre de telles pâtures, de telles aubaines à ce parti pris de diminuer toute grandeur, de nier toute vertu, de suspecter toute croyance, de persifler tout dévouement, de briser les statues et de démolir les temples? Que dire d'un temps où les mieux doués, les plus éminents, les plus illustres, arrivés à un certain moment de leur carrière, sont atteints d'une sorte d'épidémie intellectuelle et morale, frappés de vertige ou d'impuissance, forcés de survivre à la perte de

leurs illusions, à l'humiliation de leur politique, au désarroi de leur littérature, à l'écroulement de leur ouvrage? Pour nous du moins, une consolation se mêle à ces douloureuses images.

Aux justiciables comme aux juges, aux patients comme à l'exécuteur, qu'a-t-il manqué ? Un principe, une vérité qui servît de point de ralliement à ces hautes et fines intelligences, qui les dissuadât de leurs complaisances pour elles-mêmes, qui leur apprît à ne pas faire de leur ambition, de leur orgueil, de leur vanité, de leurs ressentiments, de leurs chimères, le pivot des événements qui n'ont cessé de déjouer les calculs de leur sagesse. Sainte-Beuve, croyant à quelque chose, n'aurait rien perdu de ses qualités merveilleuses. Il y aurait gagné une consistance, une *cohérence*, qui eût centuplé l'autorité de sa critique. Fidèles à un idéal de gouvernement qui garantissait tous les droits, rassurait tous les intérêts, respectait toutes les libertés, les hommes célèbres que Sainte-Beuve a fustigés et qui nous ont tour à tour leurrés de leurs espérances, importunés de leurs souvenirs et accablés de leurs mécomptes, auraient d'avance fixé les limites qu'ils ne devaient pas dépasser, et,s'appuyant sur un fond solide, nous auraient épargné le spectacle de leurs variations, de leurs palinodies et de leurs faiblesses. Peut-être m'accusera-t-on d'entêtement et de radotage séniles. Peut-être me dira-t-on que je choisis mal mon moment pour plaider ma cause. Je répondrai que

les extrêmes conséquences de la littérature de Sainte-Beuve et de la politique de ses victimes sont, au contraire, mes meilleurs arguments. Seulement, j'éprouve une crainte ; c'est que ces pièces justificatives, pour mieux me donner raison, n'emportent de compagnie l'avocat, le procès, les adversaires, le tribunal, les témoins et les clients.

IX

LE COMTE DE PLÉLO [1]

I

Juillet 1876.

Le comte de Plélo est d'autant plus intéressant qu'il est moins connu, qu'il faut le chercher dans un des replis de l'histoire, qu'il mourut d'un excès de patriotisme et de bravoure, à trente-cinq ans, plus jeune que Raphaël, Byron et Mozart ; qu'il nous apparaît dans la brume et le lointain avec l'auréole accordée par la mort à ses jeunes victimes, et qu'il a donné au XVIIIe siècle, aux lendemains de la Régence, le rare et charmant spectacle d'un mari sérieusement et fidèlement amoureux de sa femme. Voilà bien des titres : l'avouerais-je

1. Par Edmond Rathery.

pourtant ? Je crains cette fois que, sous ma plume, l'auteur du livre n'efface quelque peu le héros. Si la besogne n'était déjà faite et très-bien faite, par M. Gaston Feugère, il se pourrait bien que mon article sur le comte de Plélo se changeât en une notice sur notre cher et à jamais regrettable Edmond Rathery.

De tels hommes ne devraient pas mourir ! Il unissait aux vertus les plus solides les qualités les plus aimables. Écrivain remarquable, érudit hors ligne, il possédait par surcroît la simplicité, le naturel et la bonté. Si vous m'accordez que le goût du faux, la *pose*, un je ne sais quoi d'artificiel et de théâtral, comptent parmi les travers de notre époque et gâtent les facultés les plus heureuses, vous me permettrez de placer à l'extrémité contraire cet homme de bien qui semblait ne pas se douter de son mérite, ce savant dont la bonhomie spirituelle tempérait pour nous, par un sourire, le chagrin d'en savoir moins que lui. Vous avez rencontré, n'est-ce pas ? de ces hommes graves, pénétrés de leur importance, qui croiraient déroger s'ils s'amusaient de ce qui nous amuse. Ils diraient volontiers comme Dominus Sampson, de *Guy-Mannering* : « *Frivole ! futile !* » chaque fois que nous essayons de les distraire de leur majesté au profit d'une poignée de sel gaulois, d'un gai vaudeville, d'une jolie chanson, d'un mot fin ou d'une de ces bonnes bêtises, appréciables surtout par les gens d'esprit. Rathery n'avait pas de ces pruderies ! Son intelligence, ouverte à

tout et à tous, ressemblait à ces bons riches qui n'oublient jamais la bourse des pauvres. Nous aimions en lui le don essentiellement parisien de s'intéresser à tout ce qui compose l'ensemble de la comédie humaine, depuis la politique qui joue avec les faits jusques au calembour qui joue avec les mots. Il y apportait d'ailleurs cette sérénité d'une belle âme, cette honnête joie, qui tenait au parfait équilibre de ses facultés, au judicieux emploi de son temps et à l'excellente hygiène de sa vie. Que dire de l'époux, du père de famille, du charme qu'il répandait dans son intérieur ? On peut remarquer, sans compromettre sa mémoire, qu'il partageait en deux les douceurs et les devoirs du *chez soi* ; sa maison et la Bibliothèque ; je dirais presque SA Bibliothèque, mais je craindrais de manquer de respect à la propriété nationale.

Ici et là, au milieu de ses enfants et parmi les livres qu'il avait faits siens à force de les bien connaître et de les bien aimer, c'était le même accueil, la même aménité, le même mélange exquis d'exactitude et de grâce. Il était aussi hospitalier pour les ignorants qui désiraient s'instruire que pour les amis qui, au risque de commettre le péché d'envie, venaient apprendre à son foyer comment on peut faire du bonheur avec de la sagesse et de la sagesse avec du bonheur. — « Les heureux sont les sages ! » a dit, je crois, M. de Voltaire ; le programme de Rathery était meilleur : « Les sages sont les heureux ! »

Hélas ! c'est à ce bonheur même, trop profondément

ressenti et trop cruellement troublé, que nous devons attribuer peut-être les ravages si rapides de sa dernière maladie, sa mort si prématurée, et, pour ses amis lointains, si imprévue. L'homme a reçu du ciel le privilége de s'acclimater au malheur, et parfois il finit par y vivre comme dans son atmosphère naturelle. Mais il en est de la douleur comme de ces climats violents qui ménagent ou fortifient les indigènes et qui tuent les étrangers. Il faut que cette acclimatation soit progressive, que nous arrivions, par gradations, à comprendre que nous sommes ici-bas pour souffrir, et que chacune de nos jouissances, même les plus pures, a pour envers un chagrin. Ajoutons, afin d'être tout à fait sincère, qu'un peu d'égoïsme et de légèreté ne nuit pas à l'efficacité de cet apprentissage :

Dieu me fit frivole et léger,
Pour me rendre moins misérable.

Or, Edmond Rathery était le contraire d'un égoïste. Le deuil de la France avait commencé ce que son propre deuil acheva. C'est bien de sa tendresse paternelle que le poëte aurait pu dire, « que chacun en avait sa part et que tous la possédaient tout entière. » — Le jour où une de ces affections fut brisée, le cœur se brisa avec elle, et ne plus vivre par le cœur, pour Rathery, c'était mourir.

Je crois savoir, par d'amicales confidences, que cette large et belle étude sur le comte de Plélo fut son œuvre

de prédilection, et que, à travers les souffrances d'une agonie admirablement chrétienne, il donnait une pensée de regret à ces pages encore manuscrites. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Parmi les personnages dont l'histoire n'est qu'un épisode, mais qui méritent d'échapper à l'oubli, nul n'avait plus de droits que le comte de Plélo aux sympathies de M. Rathery. Pour cet esprit si juste et si fin, ennemi de tout parti pris révolutionnaire, le jeune gentilhomme de 1730 représentait ou une réhabilitation collective, ou une brillante exception ; une exception, si l'on s'en tient à cette légende d'après laquelle la noblesse française, au XVIIIe siècle, traitait le mariage comme un jouet, une formalité ou une affaire, et croyait son éducation complète du moment qu'elle savait tirer au vol et signer son nom ; une réhabilitation, si l'on est d'avis que cette immoralité et cette ignorance ont été fort exagérées, que bon nombre des contemporains de Plélo firent bon ménage avec leur femme et cultivèrent avec succès les sciences ou les lettres. Un nid de pies-grièches fait plus de bruit que vingt nids de tourterelles : Je ne veux pas d'autre comparaison pour expliquer comment un scandale tient plus de place dans la publicité qu'un groupe de vertus domestiques et de bonheurs légitimes; comment la part du diable a dû peu à peu se grossir, et comment les mémoires secrets, les récits apocryphes, la comédie, le roman, la tradition renseignée par des commérages,

envenimée par la malice mondaine, et plus tard livrée à la partialité démocratique, ont pu transformer la société de cette époque en une immense orgie où *l'hymen* était sans cesse bafoué par l'amour et l'amour par le caprice ; où femmes, maris, amants, *attentifs*, *sigisbés*, s'entremêlaient dans un gigantesque *chassez-croisez*, où un époux vertueux et une femme fidèle devenaient de véritables phénomènes. Quant à la culture d'esprit des gentilshommes d'autrefois, je me sens beaucoup plus à l'aise, et beaucoup plus sûr de mon fait. Il me suffit de relire le volume de Rathery, et de rencontrer par exemple dans la réunion, dite de l'*Entresol* (une première ébauche de club scientifique et littéraire), les noms du duc de Noirmoutiers, du marquis d'Argenson, de MM. de Lassay, de Balleroy, de Vertillac, de Champeaux, de Saint-Contest, du comte d'Autry, etc., etc., etc. — Si je ne craignais de risquer un semblant de paradoxe, je dirais même que la *moyenne* était, il y a cent quarante ans, supérieure à celle d'aujourd'hui. En s'étendant, le niveau s'est abaissé ; l'instruction a remplacé la qualité par la quantité. L'esprit français ne s'était pas encore alourdi et, pour ainsi dire, épaissi, à l'aide de ces annexions étrangères, de ces thèses pédantes, de cette métaphysique politique et sociale, de ces utopies obscures et alambiquées, de ces textes à déclamations emphatiques, qui l'ont fait moins élégant en le faisant plus riche, et où il a perdu une bonne part de sa

netteté, de sa finesse, de sa sobriété, de sa grâce, de son naturel, de ses qualités originales. Je n'en voudrais pour preuve que ce genre délicieux où excellaient nos bisaïeules, qui tient le milieu entre la littérature et la causerie, où la négligence est un charme et la prétention un fléau, où l'esprit doit glisser comme la plume, où le papier crève si l'on appuie, où le déshabillé est préférable au costume, et que la France aristocratique a droit de réclamer comme sien, puisqu'elle lui doit un incomparable chef-d'œuvre et un ravissant génie ; le genre épistolaire ! Nous savons peut-être encore écrire un discours, un drame, un poëme, une ode, une histoire, un roman, un article ; nous ne savons plus écrire une lettre.

Madame de Sévigné ! M. le comte de Plélo était son petit-neveu, et elle va me ramener à mon sujet. Je parle de ceux qui savent. En vertu du proverbe que la première charité commence par soi-même, il est temps que je songe à ceux qui ignorent. Car enfin le lecteur bénévole est peut-être tenté de m'interrompre pour me dire comme dans le conte d'Hamilton : « Mon ami, si cela vous est égal, commencez par le commencement. S'il est vrai, comme je le soupçonne, que vous ne possédiez très-bien votre Plélo qu'après avoir lu l'ouvrage de Rathery, faites-nous part de votre nouvelle connaissance ! »

Le comte de Plélo, né à Rennes le 28 mars 1699, tenait, soit par sa famille, soit par ses alliances, aux plus illustres maisons de Bretagne. Plélo, Mauron, Bréhan, trois

variantes d'un même nom. C'est en qualité de neveu de Jeanne de Bréhan, mariée au marquis Charles de Sévigné, que notre héros avait l'insigne honneur d'appeler madame de Sévigné sa grand'tante. Pendant la phase fort courte et assez peu connue qui précéda son mariage, il se révéla surtout par deux traits caractéristiques : désir de s'instruire et aptitude à s'endetter. Sur ce dernier point, il était bien de son époque, de cette race de grands seigneurs ou de gentilshommes pour laquelle on inventa la pittoresque métaphore de *mains percées*. Entre ces mains élégantes, parfumées, embellies de manchettes et de broderies, l'argent devenait fluide, l'arithmétique n'avait plus de règle, la langue des chiffres s'égarait dans une tour de Babel, les parchemins et le papier se déclaraient incompatibles; le *doit et avoir*, perdant l'équilibre, tombait dans le gouffre de l'arrièré. Que de catastrophes, que de révolutions contenues en germe dans ces habitudes d'insouciance et de désordre qui débilitaient la noblesse de cour, s'expliquaient par son inaction, prouvaient sa décadence, préparaient sa ruine, servaient de prélude à un déclassement social, sapaient dans leurs fondements les châteaux, les hôtels et les palais, arrêtaient au passage les ambitions les plus légitimes, troublaient les existences, entravaient les carrières, amplifiaient le superflu aux dépens du nécessaire, exposaient ces nobles nécessiteux et ces glorieux insolvables à des tentations coupables, en faisaient la

proie des intrigants, des empiriques et des charlatans, et parfois les entraînaient à perdre leur honneur pour regagner leurs richesses !

Plélo, en épousant, à vingt-trois ans, mademoiselle Phelippeaux de la Vrillière, pouvait compter, sinon sur l'affection de son père, — un assez triste sire, ce me semble ! — au moins sur ce renfort de successions conjecturales, que l'on est convenu d'appeler des espérances. Elles furent presque toutes déçues, les unes par la volonté des testateurs, les autres par une sorte de *jettatura* pécuniaire, d'autres encore par l'extrême facilité de Plélo en fait de questions d'argent ou par son désir d'éviter des discussions de famille. Ses embarras financiers se perpétuèrent, et son amour pour sa femme, qui le rendit plus heureux, ne le rendit pas plus riche; car, dans ce singulier temps, il était encore plus difficile à une grande dame d'être économe que d'être fidèle. La très-honorable originalité de Plélo fut de se montrer constamment prêt à tous les sacrifices pour liquider ce terrible passif, et, cependant, de lui opposer une philosophie que nous voudrions peut-être plus chrétienne, mais qui ne saurait être plus aimable. C'est à cette période que se rattachent ses études sérieuses, son intimité avec Horace (j'aimerais mieux Virgile), quelques-unes de ses jolies lettres et de ses poésies d'homme du monde, tout cet ensemble d'essais de littérature et de science, où il eut pour auxiliaire sa femme, gracieuse ignorante de seize ans, quelque peu

brouillée avec l'orthographe, mais intelligente, pleine de bonne volonté et fière de compléter par l'esprit la conquête assurée par le cœur. Qui eût prédit à la jeune comtesse que, cent ans après cette lune de miel, le plus grand de nos poëtes modernes, dans un de ses plus purs chefs-d'œuvre, offrirait quelques traits de ressemblance avec les premiers vers de son mari, charmants pour elle seule ?

Jours heureux que je passe en cette solitude,
Ne précipitez point un trop rapide cours ;
Coulez plus lentement, jours si chers aux amours !..
Suspendez, s'il se peut, la dure survitude
Que du jaloux destin nous impose la loi !
Laissez aux tristes jours des amants misérables
Le soin de révérer ses décrets redoutables...
Jours charmants, jours si beaux, faut-il vous voir finir ?..

N'est-ce pas, toutes proportions gardées, le même sentiment qui inspire les plus belles strophes du *Lac?*

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Du plus beau de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;
Coulez, coulez pour eux !
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux !..

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?..

Je ne compare pas ; si le rapprochement est facile, la comparaison est impossible. Les vers du comte de Plélo sont à ceux de Lamartine ce qu'une maquette approximative est à une statue de Paul Dubois ou d'Antonin Mercié ; et encore y a-t-il un peu de tout dans cette maquette ; de l'argile, du stuc, du plâtre, du marbre, du sable et du gravier. N'importe ! N'est-ce pas un honneur pour le poëte-amateur, en un temps où l'amour heureux ne savait être que libertin et payen, d'avoir pressenti et bégayé les premiers accents de l'élégie moderne ? Pour sa Clarice (*sic*), n'est-ce pas flatteur de nous apparaître comme une tante à la mode de Bretagne de l'immortelle Elvire ? Sans compter que je ne me hasarderais guère en affirmant que, si Elvire a été plus harmonieusement chantée, Clarice a été plus profondément aimée !

Toute cette partie du livre, quoiqu'elle ne soit, à vrai dire, que la préface des chapitres héroïques, me charme comme une sorte de tête-à-tête entre l'auteur et son héros. C'est surtout le lettré que nous montre Rathery pendant ces années transitoires où le bonheur conjugal, la science et la littérature sont malheureusement comparables à une corbeille de fleurs rongées par les fre-

lons. Ces frelons sont les créanciers, et les tourments qu'ils causent à Plélo ajoutent encore à l'idée que son biographe nous donne de la délicatesse de ses sentiments. Rappelez-vous les scènes de comédie qui se reproduisent si souvent dans le répertoire du XVIIIe et même du XVIIe siècle. Puis lisez tel ou tel passage de la correspondance ou du journal de Plélo :

« Quelle vie que celle d'un homme qui doit !.. sûr que, retenant le salaire de celui-là, mon retardement à le payer lui causait, ainsi qu'à sa famille, un tort considérable... Non, ce n'est pas vivre ! Aussi n'osais-je me montrer ni aux spectacles, ni même dans les rues de Paris. Je m'imaginais toujours voir le parterre rempli de gens à qui je devais, et qui me reprochaient d'y occuper une place... Dans ma grande jeunesse, j'avais dû et j'avais souffert ; mais ma raison peu formée et le tourbillon des passions et des plaisirs m'empêchaient de réfléchir sérieusement... »

Et plus loin : « Vous verrez jusqu'à quel point je suis capable de m'exécuter quand il s'agit de mon honneur... J'ai pris le parti d'abandonner à mes créanciers la meilleure partie de mon bien, et d'aller cacher ma misère dans le fond d'une campagne... »

Pourtant, cette campagne et cette misère n'avaient rien de désespéré, ni de sauvage. Dans ses garnisons comme dans sa retraite, au château de Brécourt, et, plus tard, à Copenhague, Plélo ne perd pas de vue les

objets de ses *chères études*. Tantôt il donne des nouvelles, tantôt il en demande, et, s'il ne fait pas toujours le triage, c'est que les contemporains se chargent rarement de cette tâche. Il cite Horace, il risque d'amusants pastiches de nos vieux auteurs de XVI[e] siècle ; il improvise de jolis petits vers ; il annonce qu'un jacobin français renégat (ah ! si les jacobins français de 1876 pouvaient, eux aussi, renier leur jacobinisme !) va imprimer à Constantinople des manuscrits hébreux, grecs, latins, qui pourrissaient dans les galetas du sérail, et il s'écrie avec un enthousiasme de bibliomane: « On parle d'un Tite-Live entier... quels trésors ! » — Ailleurs, il se fait critique ou causeur littéraire en l'honneur ou aux dépens des *Éloges* de Fontenelle, du *Callisthène*, de Piron, du *Brutus*, de Voltaire, du *Glorieux*, de son ami Destouches. Quelquefois même, pour mieux nous ressembler, il se trompe. Ainsi, il s'étonne que Crébillon le père soit entré à l'Académie française, et il exprime son étonnement dans une de ces phrases ironiques auxquelles l'illustre compagnie s'est habituée depuis deux cents ans, comme Mithridate aux poisons. — « Non pas qu'il ne soit assez mauvais poëte pour cela, mais il me semble qu'il avait écrit contre elle. » Je n'ai jamais été admirateur bien fanatique de la tragédie en général, et de Crébillon en particulier. Cependant, si, à cette date (1731) vingt ans après *Rhadamiste*, vingt-trois ans après *Électre*, Crébillon eût vainement frappé à la porte de l'Académie, je

me demande qui en aurait été. — Même injustice pour le *Charles XII*, de Voltaire : « Quand ce ne serait pas un roman pour les faits, c'en est un pour le style, et des plus romans. Je crois bien que le roi de Suède se flattait de ressembler à Alexandre ; je ne sais si Voltaire se flatte de ressembler a Quinte-Curce. S'il le croit, il a tort. » — Comme Richard Cœur de Lion, comme Charles le Téméraire, Charles XII fut plutôt un héros de roman qu'un grand homme consacré par l'histoire. Si Voltaire, en le racontant, a été plus romancier qu'historien, c'est un trait d'esprit à ajouter à beaucoup d'autres. Si son livre, — un de ses plus innocents chefs-d'œuvre, — sous ses formes vives, lestes, nettes, piquantes, brèves, dégagées, est plus amusant que les ouvrages historiques de la même époque, nous aurions tort de nous en plaindre. Quant à Quinte-Curce... il est bon d'aimer ses classiques, et de haïr Voltaire. Avouons pourtant qu'Alexandre a été moins supérieur à Charles XII que Voltaire à Quinte-Curce.

Alors même qu'il lui arrivait de se tromper, le comte de Plélo prouvait la vivacité et l'*ouverture* de son intelligence. Rien de ce qui intéressait la science et la littérature de son temps, ne le trouvait indifférent, et, lorsqu'il fut ambassadeur en Danemarck, ses goûts naturels et sa culture d'esprit se compliquèrent d'une sorte de nostalgie parisienne. Il était de ceux qui préfèrent le ruisseau de la rue du Bac à la Baltique. Pendant cette ambassade,

dont le dénoûment devait être si héroïque et si tragique, Plélo acquit un titre plus sérieux encore que sa prose et que ses vers à la reconnaissance des savants, des lettrés, de quiconque aime à voir la France s'indemniser de ses malheurs par de pacifiques conquêtes ; titre qui était allé au cœur de M. Rathery, le bibliothécaire modèle, et qu'il salue en quelques lignes touchantes : — « On nous pardonnera d'avoir insisté sur cet épisode accessoire de l'ambassade du comte de Plélo, mais qu'il sut rattacher si honorablement à ses fonctions diplomatiques. Et nous aussi, si l'on nous permet de nous associer à la reconnaissance et au langage de nos anciens, nous avons voulu payer notre dette à celui qui fut l'un des plus intelligents et des plus généreux bienfaiteurs de NOTRE CHÈRE BIBLIOTHÈQUE. »

Nul, en effet, parmi les diplomates français du XVIIIe siècle, ne rendit autant de services à la bibliothèque *du Roy* que le comte de Plélo, d'autant plus généreux qu'il était plus pauvre. A ce point de vue, Plélo peut être considéré comme un précurseur de ceux de nos contemporains qui nous ont initiés aux littératures du Nord, et de qui nous avons appris à bredouiller les noms scandinaves. Rathery cite, avec une complaisance d'héritier et une compétence d'érudit, les manuscrits et les livres que son héros, à l'aide d'heureux échanges ou de sacrifices personnels, a procurés à notre bibliothèque. C'est magnifique et effrayant ! Je ne transcrirai

pas cette liste ; elle humilie trop mon ignorance !

Aussi bien, il est temps d'arriver à ce pathétique épilogue qui incruste l'histoire du comte de Plélo dans l'*Histoire de France*, à cette mort qui immortalise, à cet excès de zèle qui eût fait sourire M. de Talleyrand, mais dont Chateaubriand aurait dit : « Qu'importent la mort et les revers, si notre nom va faire battre un cœur généreux, deux mille ans après notre vie ? » — Il y a, dans ce souvenir d'un des nombreux contacts de la France avec la Pologne, dans l'élection et la déchéance de Stanislas, dans le contraste des faiblesses ou des habiletés de la cour de Versailles avec l'ardente bravoure de son ambassadeur, dans l'irrésistible rapprochement de cette humiliation nationale qui nous a, en définitive, rapporté la Lorraine, avec d'autres humiliations qui nous l'ont coûtée, de quoi défrayer surabondamment un second chapitre. D'ailleurs, quand je parle du *Comte de Plélo*, il me semble que je cause encore avec Rathery. Je ne saurais ni alléguer un meilleur prétexte, ni chercher une meilleure excuse.

II

Lorsque Maurepas, beau-frère du comte de Plélo, le décida, bon gré mal gré, à accepter l'ambassade de Danemarck, c'était, disait-il, dans un intérêt sérieux, pour l'arracher enfin à ses embarras d'argent et lui créer une grande situation dont il pût faire profiter plus tard ses nombreux enfants. Cette dernière considération n'était pas à dédaigner dans un ménage si bourgeoisement uni, que le *chat* (sobriquet familier de madame de Plélo), offrait, chaque année, à ses amis le spectacle d'une enceinte continue et n'avait d'égale à sa tendresse conjugale que sa fécondité maternelle. On peut s'étonner, soit dit en passant, qu'un homme aussi fin que Maurepas, aussi aisément ironique, aussi bien renseigné sur le caractère et les habitudes de Plélo, ait cru qu'il ferait des économies en devenant ambassadeur, surtout à une époque où le désarroi de nos finances et l'avarice du vieux cardinal de Fleury exposaient parfois nos diplomates à traduire en langue vulgaire leurs lettres de créance.

Quoi qu'il en soit, Plélo, à la cour de Copenhague, c'était un gourmet réduit au pain sec. Ceci nous suggère une autre remarque. A voir les gigantesques métamorphoses de Paris moderne, ses embellissements prodigieux, ses agrandissements infinis, ses nouveaux édifices ajoutés sans cesse à ses vieux monuments, ses rues tortueuses, sombres et humides remplacées partout par des boulevards spacieux, des maisons alignées, des squares pleins d'air et de verdure, ses myriades de becs de gaz, veilleurs de nuit qui illuminent les ténèbres et protégent les passants ; à voir ces jardins enchantés, ces larges avenues, ces corbeilles de fleurs, ces talus gazonnés, ces cafés ruisselants de lumières et de dorures, ces créations hardies qui ont fait de quelques arpents de taillis et de broussailles les parcs ordinaires et extraordinaires de Sa Majesté le Public, on pourrait croire que la supériorité de Paris sur les autres capitales de l'Europe a pris, depuis 1728, des proportions colossales ; que, pour un dilettante, un lettré, un causeur amoureux d'art, de science et de poésie, l'absence serait plus cruelle et le regret plus vif, s'il était obligé de renoncer à cet unique rendez-vous de tous les agréments et de tous les plaisirs de l'esprit. Hélas ! on risquerait de se tromper.

A mesure que s'exagéraient ces triomphes de la forme, ces raffinements de la vie extérieure et matérielle, on a vu peu à peu décroître ou se monnayer en gros

sous cette somme de délicatesses d'idées, de sentiments et de langage, dont se composent le trésor des civilisations et les jouissances de la bonne compagnie ; on a éprouvé une sensation bizarre et pénible, comme si l'on entrait dans une atmosphère épaissie, étouffante et alourdie. L'âme de Paris a perdu tout ce que gagnait ce corps immense, où les beautés de l'épiderme étaient secrètement combattues et démenties par des humeurs maladives. Ç'a été, pour ainsi dire, une déperdition imperceptible, mais incurable, de toutes les facultés qui assurent à un peuple, à un pays, à une ville, la suprématie intellectuelle et qui s'appellent, suivant leur emploi, la conscience, l'esprit, l'imagination, la politesse, le tact et le goût. D'ailleurs, quel plaisir pourrait goûter un Athénien de 1876, aux prises avec les produits du suffrage universel, se demandant, à l'angle de chaque rue, s'il ne va pas rencontrer M. Naquet ou M. Floquet, et, en cas de fâcheuse rencontre, forcé sinon de les saluer, au moins de les reconnaître comme ses souverains? Je suppose le comte de Plélo vivant de nos jours, obtenant un congé, venant à Paris, assistant à une séance de l'Assemblée, témoin de deux ou trois invalidations, lisant dans le wagon les *Droits de l'Homme* et le *Rappel*, se croisant sur le boulevard avec toutes ces sinistres figures d'avocats sans cause et de médecins de village, transformés en législateurs, étudiant ou devinant l'effroyable contre-sens de l'omnipotence du nombre, le

règne de la force brutale, la déchéance des bons au profit des mauvais et des mauvais en l'honneur des pires, l'avénement de la grossièreté à tous les échelons de la politique et de la littérature, l'anéantissement des derniers vestiges de la société polie, le voilà *radicalement* guéri de nostalgie parisienne, et prêt à déclarer que Copenhague est un lieu de délices.

Mais, en 1728, il n'en était pas ainsi, et avant d'arriver à la tragédie finale, Rathery a très-ingénieusement distribué et mis sous nos yeux les fragments de correspondance où Plélo déploie tour à tour sa verve caustique, sa bonne humeur de Français *quand même*, et son remarquable talent d'observation. Voici, par exemple, un *portrait-charge* qui a bien son mérite : — « Figurez-vous un chou qui veut contrefaire les cèdres du Liban ; joignez à cela une bosse, un cordon bleu, le visage et la perruque de mon père, et vous aurez le portrait au naturel de Sa Majesté danoise. »

Et plus loin : — « Ajoutez à tout cela une vingtaine de filles d'honneur, ou soi-disant telles, qu'on appelle des *fraules*, toutes d'une laideur à faire reculer, bêtes nourries de cérémonial, de misères, d'orgueil et de sottise, voilà, mon cher frère, une faible ébauche des Danois en général. »

Pourtant, j'aime mieux Plélo, lorsque, revenant à ses moutons, c'est-à-dire à *son chat* et à son naturel, à un agréable mélange d'enjouement, de poésie inconsciente

et de philosophie pratique, il décrit sa rustique retraite de Skodsborg, dont l'aspect était, semble-t-il, plus harmonieux que le nom. Là il n'y a plus de Danemarck, de *fraule* et de perruque qui tienne. L'époux-amant, le paysagiste sans le savoir, le citadin des soirées de l'*Entresol,* se laisse subjuguer par la poésie du Nord, dont il a sous les yeux les aspects grandioses, les brumes flottantes, les horizons partagés entre le ciel scandinave et les vagues de la mer Baltique. De sa fenêtre il aperçoit l'observatoire de Tycho-Brahé, les clochers lointains d'Elseneur, et ce nom shakspearien nous rappelle que, si le Danemarck est le royaume du triste Frédéric IV, il est aussi la patrie d'Hamlet. Il y a là quelques pages en prose et en vers, à la Bachaumont, gracieuse idylle conjugale qui sert de prologue à un chant d'épopée. Naturellement, les vers ne valent pas la prose ; l'une, toute d'impression et de sentiment, nous montre Plélo, entre les soucis de la veille et les affaires du lendemain, saisissant au vol les journées heureuses, confiant à ses amis ce qu'il éprouve, leur dépeignant ce qu'il voit, et, fidèle à ses légitimes tendresses, se demandant si sa chaumière de Skodsborg, malgré son nom rocailleux, ne deviendra pas un jour, pour les amants bien épris, un but de pèlerinage comme la fontaine de Vaucluse ou les bords du Lignon. Quand il versifie, il cesse d'être poëte ; malheur qui lui est d'ailleurs commun avec tous ses contemporains ; car, dans ce siècle étrange, — une souris qui

accoucha d'une montagne, — dans ce siècle où se remuèrent tant d'idées formidables, il suffisait d'atteler à ces idées deux rimes, pour en faire des puérilités comparables aux charades et autres jeux d'esprit :

Une tempête épouvantable
Troublait-elle soudain les eaux ?
Hélas ! disaient-ils aussitôt,
Ce n'est rien là de comparable
A ce qu'éprouveraient nos cœurs
S'ils se faisaient jamais l'outrage
De concevoir le moindre ombrage
De leurs mutuelles ardeurs.
Mais épargnons-nous cette idée ;
Qu'a de commun cet élément
Avec nos feux et leur durée ?
Son partage est d'être inconstant.
Chacun a son destin à suivre ;
Le nôtre est de ne point changer,
Et de plutôt cesser de vivre
Que de cesser de nous aimer.

Musset lui-même (voir les *Cahiers* de Sainte-Beuve) rimait plus richement.

Paulo majora... Rathery remarque excellemment que le comte de Plélo, qui s'était d'abord méfié de ses aptiudes diplomatiques, avait le coup d'œil très-juste, et que sa clairvoyance ressembla parfois à un pressentiment. Dans sa correspondance quasi-officielle, je rencontre une lettre qui, relue en juin 1876, soulève tout un monde

d'idées, de conjectures, j'allais dire de velléités meurtrières. Il s'agit du prince royal de Prusse, qui devait être le grand Frédéric. Alors âgé de dix-huit ans, il s'était rendu coupable d'irrévérence filiale ; il avait cherché à se soustraire aux brutalités paternelles. « Enfermé dans la citadelle de Custrin, CONDAMNÉ A MORT, ainsi qu'un jeune officier, son ami et son complice, il avait dû subir le spectacle de l'exécution de ce dernier, et n'échappa, dit-on, au même sort que *grâce à l'intervention des puissances.* »

Certes, il n'est pas permis de souhaiter la mort du pécheur, alors même que ce pécheur est enterré depuis quatre-vingt-dix ans. Supposez pourtant que ce père terrible, que ce Brutus couronné, eût fait exécuter cet arrêt atroce ; quel changement dans les destinés de l'Europe et de la France ! La Prusse restait une puissance secondaire ; tuez Frédéric II en 1730, puis parcourez la carte et relisez l'histoire ; avec un peu d'imagination, il vous sera facile de supprimer la guerre de Sept-Ans, Rosbach, Blücher, Bismarck, Sadowa, Reischoffen et le reste. Napoléon Ier gagne quelques batailles de moins ; mais ces batailles stériles ou funestes, grosses de haines nationales et de cruelles représailles, n'ont pas à se faire expier par Leipsick et Waterloo, par trois invasions, par des malheurs inouïs, par la perte de la Lorraine et de l'Alsace. La Lorraine ! Nous allons en parler tout à l'heure ; mais, auparavant, relevons dans la lettre de

Plélo à M. de Sauveterre (25 août 1730), un détail assez curieux. On sait et nous n'avons garde de répéter ce que la tradition et les *Mémoires* ont raconté au sujet de l'auguste ami de Voltaire. Frédéric était le moins aimable des grands hommes, et, si ses mœurs ont terni sa gloire militaire, ce n'est pas pour avoir trop aimé les femmes. Aussi, ne peut-on se défendre d'une certaine surprise en lisant les lignes suivantes : — « ... Son goût pour les *dames*, pour les plaisirs et pour les lettres, c'est-à-dire pour tout ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde, me le fait aimer... Don Carlos n'était pas si *aimable* ni si *innocent* que le fils ; et Philippe II n'était pas si furieux et si aveugle que le père. »

Il faut croire que Frédéric, en vieillissant, en cessant d'être persécuté pour devenir victorieux, changea d'idées, de caractère, de sentiments, d'humeur et de goûts.

De la Prusse à la Pologne, il n'y a pas loin; pas plus loin que de la hache du bourreau à la tête du patient, pas plus loin que des serres du vautour à l'aile du ramier. Chose bizarre que cette espèce de *jettatura* obstinément attachée aux rapports de la Pologne avec la France ! Les deux peuples s'aiment ; ils voudraient s'entr'aider ; ils se ressemblent, et Dieu veuille que la ressemblance n'aille pas trop loin ! Survient la fée guignon qui triomphe des hommes de bonne volonté, paralyse les traits de dévouement et d'héroïsme, embrouille si bien son écheveau de soie noire, que, au lieu de se servir, ils se nuisent, ce-

lui-ci en entretenant des illusions que la réalité dissipe; celui-là en nous amenant à confondre une cause nationale avec une cause révolutionnaire. Voyez l'épisode de 1733! Ne dirait-on pas un chapitre de roman? On apprend tout à coup la mort de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, tour à tour vaincu, humilié, proscrit, détrôné par les victoires de Charles XII, et réintégré par la bataille de Pultava. Stanislas Leckzinski, le fidèle allié du roi de Suède, entraîné dans sa défaite, y a perdu sa couronne. Ce vrai roi de Pologne, Polonais comme ses sujets, est venu se réfugier à Wissembourg (autre nom de sinistre augure!) Là, contre toute vraisemblance, contre tout bon sens, par une intrigue du duc de Bourbon, pitoyable ministre de Louis XV, Stanislas, monarque dépossédé, sans patrimoine, sans argent, se voit appelé, huit ans avant la mort de Frédéric-Auguste, à l'incroyable honneur de devenir le beau-père du successeur de Louis XIV, du jeune et charmant roi de France. Louis a quinze ans, Marie vingt-deux; elle est médiocrement jolie, peu spirituelle, incapable de raviver les souvenirs de la duchesse de Bourgogne et de fixer cet époux adolescent qui ne possédera pas les vertus conjugales du comte de Plélo. N'importe! en haine de la branche d'Orléans, le duc de Bourbon veut que Louis XV ait tout de suite des enfants. Il en eut dix, mais à quel prix? Une fois ce lourd tribut payé au principe d'hérédité monarchique, il est probable qu'il se

regarda comme quitte ; et, en vérité, on serait presque tenté de croire que le duc de Bourbon voulait lui assurer d'avance le bénéfice des circonstances atténuantes !

Maintenant, voilà Auguste mort, et le trône vacant ; que fera la Pologne ? Que fera la France ? L'occasion est belle, et les intérêts de la Pologne paraissent cette fois si étroitement unis aux nôtres que la politique est du même avis que le sentiment. Cependant le cardinal de Fleury aime peu la reine Marie Leckzinska : économe et pacifique avant tout, il ne peut oublier que ce piètre mariage a failli lui mettre sur les bras une guerre avec l'Espagne ; prélat de mœurs irréprochables et ancien précepteur de Louis XV, il entrevoit tout un avenir de favorites, de maîtresses et de scandales, et devine que, à moins d'un miracle, ce mari de sept ans plus jeune que sa femme redeviendra trop jeune quand elle sera presque vieille. Telle était la situation ; mais pour le parti militaire, pour les généraux fatigués de leur inaction, pour les observateurs effrayés de la décadence de la France, pour Plélo qui s'ennuyait à Copenhague et qui restait homme de guerre sous le harnais du diplomate, le doute n'était pas possible. Il fallait aller en avant, braver le mauvais vouloir de l'Autriche et de la Russie, faire un coup d'éclat, seconder le mouvement national qui rappelait Stanislas, reconquérir en un mot une partie de cette prépondérance qui s'émiettait misérablement depuis la mort de Louis XIV.

Les derniers chapitres de cette belle étude sur le comte de Plélo nous font assister aux émotions de ce noble cœur, à ses alternatives d'illusion, d'enthousiasme, d'angoisse, d'humiliation, de douleur, suivant qu'il espérait, du côté de la France, un secours effectif au profit de Stanislas, ou que les hésitations, les retards, les appréhensions, les contre-ordres, les reculades, le défaut absolu de proportion entre la cause à défendre, les ennemis à combattre et les envois d'hommes, de vaisseaux ou d'argent, lassaient sa patience, irritaient son patriotisme, déjouaient ses espérances sans abattre son courage. Vous savez comment finit ce chevaleresque et romanesque épisode auquel rien ne manqua, pas même un faux Stanislas, pas même une petite comédie de déguisement qui permît au véritable de traverser l'Allemagne et d'arriver à Varsovie, pendant que son Sosie, le commandeur de Thianges, s'embarquait à Brest au bruit du canon. Au moment où la Pologne, par une élection unanime, reprenait possession de son roi, — « Au moment, dit l'abbé Proyart, où toute la France, » devenue polonaise, signalait, par des transports de » joie, l'affection qu'elle portait à un prince qu'elle re- » gardait comme Français, et où l'on eût dit que la » nation faisait pour elle-même la conquête de la Polo- » gne », — la partie était déjà perdue ; l'armée russe envahissait le territoire, brûlant châteaux et villages ; les seigneurs accourus pour l'élection retournaient précipi-

tamment chez eux ; ce champ électoral qui avait retenti des acclamations de : « VIVE LE ROI STANISLAS ! » n'offrait plus que le morne aspect d'un désert ; le séjour de Varsovie n'était pas sûr ; c'est alors que Stanislas, accompagné d'un cortége vraiment national, — les Czartoriski, les Poniatowski, les Sapieha, les Potocki, — alla s'enfermer à Dantzick.

Le siége de Dantzick ! Rathery le raconte de façon à prouver qu'il n'aurait eu qu'à vouloir pour prendre rang parmi nos meilleurs historiens. Il a très-finement indiqué le contraste entre le zèle excessif de Plélo, persuadé qu'il sauvait la France, et la froide politique du ministère français en quête de faux-fuyants ou de subterfuges, et sourdement dépité d'avoir des agents si impétueux, si intrépides, capables de si véhémentes initiatives. Il est facile de comprendre que les dépêches, les instances, les plaintes, les récriminations de Plélo, si elles donnent une bien haute idée de son caractère et de son énergie bretonne, devaient déplaire au cardinal. On suit pas à pas notre martial ambassadeur pendant cette crise où, d'espoir en mécompte et d'accès de colère en accès de fièvre, il finit par regarder comme sienne cette cause abandonnée, ou à peu près, par ses défenseurs naturels et légitimes. Il y eut, dans sa résolution suprême, dans le sacrifice dont il prévoyait probablement l'issue, quelque chose du fatalisme antique, ou mieux encore, cet élan d'immolation volontaire, prompt à

laver l'honneur d'une nation dans le sang d'une victime. Je me trompe peut-être ; mais je me figure que, dans la guerre de 1870 et le siége de Paris, — « cercle de fer, de feu et d'indifférence, » — bien des traits d'héroïsme individuel, bien des pactes secrets avec la mort, (M. Gambetta, beaucoup moins exposé, se chargeait de la victoire), furent aussi inspirés par un admirable mélange de désespoir et de patriotisme. Les Bouillé, les Vertamon, les Coriolis, les Henri Regnault, allaient audevant des boulets et des obus, sachant très-bien qu'ils ne changeraient rien à l'inflexible dénoûment, mais acharnés à faire de leur mort la réhabilitation de leur pays. Les ignominies de septembre, les hâbleries gambettistes, les orgies garibaldiennes, la friponnerie des fournisseurs républicains, les lâchetés de nos prétendus défenseurs, la honte de nos désastres décuplés par une perpétuelle surenchère de fautes, de sacriléges, de fureurs et de folies, formèrent pour les martyrs de Patay et de Buzenval cet ensemble d'excitations à mourir que le comte de Plélo trouva dans la politique cauteleuse, pusillanime et anti-française du cardinal de Fleury.

Ce qui l'exaspérait, c'est que vaisseaux, officiers et soldats, destinés en apparence à protéger Dantzick et à renforcer sa garnison, s'arrêtaient ou rétrogradaient sans dépasser la rade de Copenhague ; c'est que les chefs et les marins les plus braves semblaient convaincus, comme disent les enfants, que « *ce n'était pas pour de*

bon, » et qu'on leur avait donné une mission impossible pour les dispenser de l'accomplir. Lorsque le vieux brigadier-général de Lamothe lui répondit dans ce sens, ce fut comme la dernière goutte d'eau qui fait verser la coupe d'amertume. Pour lui prouver que c'était possible, il s'embarqua avec lui ; ils arrivèrent le 23 mai ; le 27, Plélo était mort.

De mauvais plaisants ont prétendu qu'il était las de son séjour à Copenhague et qu'il avait voulu faire diversion aux ennuis de son ambassade. Outre que le remède était un peu violent, ils oublient que Plélo tenait à la vie par les liens les plus charmants; qu'il aimait passionnément sa femme, et que celle-ci, digne de lui jusqu'au bout, mourut de chagrin après l'avoir perdu. Ils oublient que, même en Danemarck, Plélo, spirituel, poëte, philosophe et amoureux, avait su arranger sa vie de manière à ne s'ennuyer, qu'à demi, et à mettre dans ce ciel du Nord quelques rayons de son soleil. Non ! non ! son éloquent et sympathique biographe ne s'y est pas trompé. Plélo affronta un péril certain par excès de zèle et d'amour pour la gloire de son pays, parce qu'il se crut engagé d'honneur à suppléer la France pour mieux la représenter, et obligé de faire plus à mesure que le gouvernement français faisait moins. Un pareil exemple ne pouvait arriver plus à propos. Plélo préféra sa patrie à lui-même ; nos grands citoyens d'aujourd'hui pratiquent la méthode exactement contraire. Aussi prospèrent-ils

en temps de guerre, triomphent-ils en temps de défaite, et règnent-ils en temps de paix !

Admirons Plélo sans réserve, mais ne condamnons pas Fleury sans appel. Sa politique, si elle ne fut pas la plus généreuse et la plus loyale, fut peut-être la plus sage. Il y a toujours eu pour nous, en Pologne, moins de terre ferme que de mirage, et l'événement a prouvé que l'influence russe aurait, de toutes façons, fini par y absorber la nôtre. Même en admettant un second règne de Stanislas, la France et Louis XV auraient eu à répéter le *Sans dot* ! cher à Harpagon, mais désagréable au judicieux cardinal. Au lieu de ce regain de royauté et de cette bouffée de gloire, Stanislas exproprié reçut en indemnité la Lorraine, qui devint, à sa mort, province française. Lorraine ! Province française ! Je voulais insister encore sur l'héroïsme de Plélo, sur le patriotisme de Rathery, sur le mérite de son livre ; mais il existe des noms et des souvenirs plus éloquents que toutes les phrases. La Lorraine ! La monarchie nous l'avait donnée, la Révolution nous l'a ôtée ; on nous permettra de ne pas ajouter comme Job : « Que son saint nom soit béni ! » Nous avons, grâce à la République, tant d'autres moyens de ressembler au plus patient et au plus pauvre des patriarches !

X

LA BRIDE SUR LE COU[1]

Juillet 1876.

Hélas ! oui, notre malheureuse politique en est arrivée à ce point ; si je rencontre sur mon chemin ou si je porte dans mon cœur un publiciste jeune, spirituel, éloquent, courageux, sincère, énergique, habile à manier cette poulie mystérieuse qui fait sortir la vérité de son puits, mon premier mouvement est de lui dire : « C'est très-bien ! vous avez autant de franchise que de verve : vous préférez bravement un péril à un mensonge ; nul ne s'entend mieux que vous à appeler par leur nom un chat, un fripon ou un homme du 4 Septembre. Vous avez de généreuses colères chaque fois que vous voyez les honnêtes gens collaborer avec leurs contraires, et les

1. Par Saint-Genest.

Raton du droit divin tirer les marrons du feu au profit des Bertrand du suffrage universel. Cette vérité, qui demanderait peut-être à tomber ou à rester dans l'eau jusqu'à la fin de ces effroyables chaleurs, vous en êtes tellement épris, que vous l'habillez le moins possible : tant pis si les révolutions et les années ont altéré quelque chose de sa beauté primitive !.. Il est si naturel d'être altéré par le temps qui court ! Tout cela est excellent ; et cependant, si vous m'en croyez, vous tâcherez d'avoir une autre corde à votre arc !.. »

Que dis-je, une corde ? Mieux vaut encore une bride ; nous nous la mettrons sur le cou, et bonsoir ! Sterne détrônera Junius, les impressions de voyage remplaceront les bulletins de l'Assemblée. Cette bride sera si élastique et si complaisante qu'elle nous permettra de passer, en quelques heures, de la Grande-Chartreuse à Aix-les-Bains, du lac du Bourget au Mont-Blanc, de Vouvray à Roquencourt, de la paisible Touraine à Paris-le-Tapageur, de la vallée de Jouy au Tréport, de Trouville à Houlgate, du Crotoy au mont Saint-Michel. Et quel bonheur de substituer la fantaisie à la discussion, l'*humour* à la mauvaise humeur, le paysage à la polémique, l'horizon qui s'élargit et s'éclaire à mesure que l'on avance, à l'horizon qui s'assombrit et s'abaisse à mesure que l'on recule ! La fantaisie ! gardez-vous d'en médire ! Il y a des moments où elle est plus sage que la sagesse. Quand la raison a tort, quand la bêtise et la folie pas-

sent à l'état de puissances sociales, quand M Challemel pérore, quand la réflexion sérieuse découvre partout des abîmes, quand le stupide triomphe du chiffre, de la force brutale, de l'ignorance, du sophisme grossier, de l'impiété alcoolique, du tribun taré, du charlatan véreux, du vice effronté ou clandestin, déconcerte les intelligences nettes et les consciences droites, nos facultés changent d'attributions et de rôle. C'est le rêve qui nous indemnise de la pensée; c'est le caprice qui nous dédommage du calcul. Vive la fantaisie! C'est la fée des jours de malaise; elle nous effleure de ses lèvres, elle nous caresse de son souffle : elle nous aide à chausser les bottes de sept lieues pour échapper aux réalités qui nous désespèrent, nous irritent ou nous tuent. *Away! away!* Adieu la question de savoir si M. de Marcère est préférable à M. Ricard, si quelques douzaines de préfets resteront encore sur le carreau pour avoir eu trop de cœur, si nous éviterons le conflit à force de concessions, si le Sénat conservateur conservera quelque chose ou achèvera de tout perdre, si le Maréchal, son jeu de cartes à la main, se décidera pour la patience, pour le grabuge ou pour la bataille; si la classe Gambetta mérite des bons points ou des férules, si nous serons, en 1880, civilisés ou barbares, chrétiens ou athées, hommes ou singes, Prussiens ou Français, radicaux ou monarchistes, émules de Job, sujets de Brutus ou esclaves de César! Non : l'espace est libre; nous lais-

sons derrière nous toutes ces misères, et nous avons pour compagnon de voyage le charmant volume que voici : *la Bride sur le cou*, par Saint-Genest !

Je ne connais pas d'argument plus décisif contre le parlementarisme, contre la République, contre l'hygiène intellectuelle et morale de notre pauvre France, que les *éclipses* quasi-périodiques de Saint-Genest, écrivain politique. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas d'en conclure que je suis exactement de son avis sur toutes les questions, demi-questions et quarts de question qui nous divisent et subdivisent. Mais, enfin, vous semble-t-il qu'il soit moins raisonnable que M. Vacquerie ? Moins recommandable que M. Magnier ? Moins respectable que M. About ? Plus enclin au chaos et au cacao que M. Menier ? Plus subversif que les *Droits de l'Homme ?* Plus offensant que le *Bien public ?* Plus agressif que le *Rappel ?* Plus révolutionnaire que l'*Événement ?* Plus dangereux que la *République française ?* Plus dissolvant que le XIXe *Siècle ?* Plus humiliant pour l'esprit français que le patriarche de la rue Chauchat ? Cette fois, ses peccadilles m'avaient paru d'autant plus vénielles que je m'étais fait, dans mon humble cadre de province, son collaborateur et son complice. J'avais éte aussi coupable à Cârpentras qu'il l'était à Paris. Comme lui, j'avais reproché à l'Assemblée de 1871 de nous léguer le contraire de ce que nous lui avions demandé. Comme lui, j'avais gémi de cette fatale élection des 75, sinistre co-

dicille d'un testament funeste, impardonnable commentaire du vieux proverbe : « Les extrêmes se touchent. » Puis, lorsque survint la grande crise électorale, lorsque le suffrage universel eut, lui aussi, *la bride sur le cou*, quand nous vîmes en présence, luttant avec des forces, hélas! bien inégales, le bien et le mal, l'ordre et l'anarchie, l'honneur et la honte, le bon sens et la folie, la vérité et le mensonge, le salut et la perte, la même illusion nous fit croire que le devoir grandissait avec le péril, qu'il fallait redoubler d'efforts, rester sur la brèche, essayer d'éclairer cette foule qui refusait la lumière, défendre, au risque de lui déplaire, cette société à qui il plaisait d'être battue.

Connaissez-vous un supplice comparable à celui-là ? On est honnête, on est sincère, on aime passionnément son pays ; on ne peut être soupçonné d'aucune ambition personnelle ; on accepterait d'avance les plus rudes sacrifices pour donner un peu de bonheur à ce peuple souverain, exploité par ses courtisans : on parle avec conviction, on écrit avec certitude ; on accumule les raisonnements et les preuves avec la clarté et la rigueur d'une déduction mathématique ; on conseille, on démontre, on prie, on exhorte, on conjure ! Si ce peuple aveuglé pouvait se personnifier en un seul homme, on se jetterait à ses genoux sans fausse honte en le suppliant d'écouter ses vrais amis, de se méfier des mirages, de ne pas courir à des calamités nouvelles, de ne pas faire

servir à son suicide l'arme terrible laissée dans sa main. On réussit presque à être éloquent à force d'être convaincu... Et tout cela pour rien ! Pour se voir distancé, vaincu, bafoué par un *frater* de village, un poseur de sangsues, un bel esprit de cabaret, un instituteur révoqué, un distributeur patenté des drogues démagogiques ! Pour sentir ce suprême effort de raison, de vérité, de patriotisme, d'éloquence, se briser contre une puissance mystérieuse qui discipline la révolte, organise la destruction, numérote la ruine, gouverne la désobéissance et donne le mot d'ordre au désordre ! Pour reconnaître avec désespoir que l'on n'a eu aucune prise sur ces masses inconscientes, dont le programme politique pourrait se résumer en ces mots : « Se fier au mal, se défier du bien ; croire le faux, douter du vrai ; ne tenir compte d'aucun bienfait, savoir gré de tous les maléfices ! »

Ce supplice, Saint-Genest l'a subi, et, avec lui, tous ceux qui, de loin ou de près, avaient livré le même combat, tenu le même langage, pris leur part de la même crise, mis leur enjeu dans la même partie, oubliant, les pauvrets ! qu'il est bien difficile de marquer le point quand on a écarté le roi. Encore une fois, quel était son crime ou le nôtre ? Cinq mois se sont écoulés depuis notre défaite... Pensez-vous qu'elle ait porté bonheur à la France ? Que le pauvre y ait beaucoup gagné ? Que le riche n'y ait rien perdu ? Qu'une page ait été

ajoutée aux annales de notre éloquence parlementaire, au livre d'or de nos gloires nationales ? Que des carrières de marbre et des veines aurifères aient été découvertes sous les nouvelles couches ? Que nous soyons remontés bien haut dans l'estime de l'Europe ? que nos libertés en soient plus solides, nos finances plus prospères, notre budget mieux équilibré, notre revanche plus prochaine, notre civilisation plus exquise, notre littérature plus splendide, notre théâtre plus éclatant, notre régénération plus évidente, notre présent moins sombre, notre avenir plus clair ? Que l'alliance intime du radicalisme et de la médecine soit bonne à autre chose qu'à purger les contumaces ? Que les soixante médecins dont se décore l'Assemblée parviennent à guérir une seule de nos maladies sociales, politiques et morales ? Que les citoyens Marcou, Floquet, Bouquet, Bouteille, Germain Casse, Naquet, Mallet, Pellet, Barodet, Ordinaire, etc., nous aient apporté la solution d'un seul problème, le mot d'une seule énigme ? Qu'ils aient glorieusement recueilli la succession des Foy, des de Serre, des Royer-Collard, des Martignac, des Berryer, des Lamartine, des Guizot ? Que le conseil municipal de Paris, même avec ses récentes recrues, représente exactement cet ensemble d'élégances, de sentiments nobles, d'idées fécondes, de beau langage, d'aspirations élevées, de charité chrétienne, de dévouement, de vertu, d'impartialité, de lumières, digne d'administrer la première ville du monde?

Non, n'est-ce pas ? Et pourtant, en dépit de ces pièces justificatives, peu s'en est fallu que les vaincus de février et de mars 1876 ne prissent à part Saint-Genest pour murmurer à son oreille : « Puisque l'on a refusé de vous écouter, vous n'avez plus qu'à vous taire ! »

Il se venge aujourd'hui de nos injustices en nous offrant cet aimable livre qui semble aller au-devant des vacances parlementaires et qui nous distraira doucement de nos inquiétudes et de nos chagrins. Cependant ne vous figurez pas, d'après le titre, que ce joli volume se contente d'être uniquement un *amuseur,* qu'il n'y ait rien, dans ces 450 pages, où se reconnaisse le publiciste militant, nerveux, ne se résignant à la petite guerre que faute de pouvoir faire la grande, passé brusquement de l'arme blanche à l'arme noire, incapable de rester neutre, même en voyageant, et de ne pas appréhender au collet les niaiseries, les ridicules ou les scandales de notre phase républicaine, quand il les rencontre dans un nœud de sa bride ou à portée de sa plume. Puisque nous parlons de bride et de littérature cavalière, je comparerai volontiers l'auteur de ce livre à un vaillant cheval de bataille qui consent bien à n'être plus qu'un cheval de promenade, mais à condition qu'on lui permettra de faire halte, de redresser la tête et de hennir, chaque fois qu'un épisode de la route, une chanson, une rencontre, une musique guerrière ou une lointaine ru-

meur lui rappelleront les jours de péril, de fatigue et de gloire.

Relisez, par exemple, le mélancolique chapitre intitulé : *Un Souvenir*. Le voyageur est à Pontarlier. Septembre déploie ses riches couleurs et ses douces harmonies. Nous avons un paysage charmant, mais qui sera bientôt troublé par de funèbres images :

« Je regarde autour de moi... Il y a comme de la lumière et de la gaieté dans l'air : un radieux soleil d'automne embrase l'horizon ; on respire l'odeur chaude et pénétrante des pins : ça et là, des paysans gaulent des noix que les enfants reçoivent au bas de l'arbre : plus loin, des files de charrettes s'avancent si chargées d'herbages que les têtes des bœufs émergent à peine avec leurs longues cornes et leurs grands yeux doux ; sous le porche de la ferme paissent les vaches qui se rendent lentement à l'abreuvoir ; elles plongent leur mufle dans l'eau, le retirent, nous regardent profondément ; après quoi elles se mettent à songer ; sur le mur qu'enveloppe la vigne-vierge empourprée, des palombes se poursuivent en traînant l'aile ; tout autour de moi des volailles courent en picorant, avec un bruit de vie, des battements d'ailes mêlés de chants d'oiseaux et de cris d'enfants... »

Mais non ! ce n'est pas ce riant tableau que Saint-Genest est venu chercher. Il a le cœur serré, lui qui se souvient, en se disant que la nature oublie, que le temps

efface, que les saisons reprennent leur cours, que cette verdure cache ou remplace le linceul des morts : «.... Ainsi donc, rien, plus rien ! Aucune trace de tout ce qui s'est passé, de tout ce qui est mort, de tout ce qui a souffert ! Les morts ont été ensevelis, les blessés sont retournés dans leurs foyers, les habitants se sont remis courageusement à l'œuvre, et, quand on parle du passé, on apparaît comme un revenant... C'est la loi éternelle, loi nécessaire à notre condition ici-bas ; mais dure et triste loi... »

Ce contraste sert de texte à l'éloquent écrivain pour renouer le fil qui s'est brisé à la dernière page des *Lettres d'un soldat*, pour continuer un réquisitoire qui peut recommencer toujours ; car il ne s'épuisera jamais. Il reporte ses regards en arrière ; il se replonge dans ce passé d'hier que la légèreté française traite déjà comme elle traiterait Azincourt ou Malplaquet ; et voilà ce gai paysage qui s'agrandit, se transforme, s'enveloppe d'un crêpe immense, devient d'abord un paysage historique, puis un chapitre d'histoire contemporaine, puis une évocation de fantômes, un poignant retour vers des souffrances sans nom, un fraternel adieu à cette armée de l'Est exceptée de l'armistice, « repoussée du Jura » jusqu'aux Alpes.... de tous les points de l'horizon on » voyait fuir cavaliers et fantassins, qui, attaqués brus- » quement par un ennemi auquel ils tendaient la main, » se sauvaient à travers les monts, couraient au bord des

» précipices, et là encore, apercevant des casques, se
» rejetaient dans les forêts, s'enfonçaient dans les neiges
» et, surpris par l'obscurité, mourant de froid, mourant
» de faim, restaient ensevelis sous ce linceul de glace,
» appelant alors l'ennemi lui-même dans l'épouvante
» d'une pareille mort. »

Et tout cela, cette armée perdue, ces tortures incroyables, ce chant oublié de l'*Enfer* du Dante, ces avalanches de cadavres, ce concert de gémissements, ce désastre greffé sur nos défaites, ce général affolé, tournant contre lui-même un *revolver* chargé à Paris, cette agonie, cette faim, ce froid, cette mort, cette sœur cadette de la retraite de Moscou, parce que des gens qui sont aujourd'hui nos seigneurs et maîtres n'avaient su opposer aux trahisons de la fortune et aux difficultés de la guerre que des prodiges d'incapacité, de présomption, de forfanterie, d'absurdité, d'ineptie et d'imprévoyance ; parce que le sénateur du Rhône avait fait entrer cette prétérition dans sa rhétorique ; parce que M. Gambetta et son état-major avaient trouvé moyen d'abattre ce qui n'était qu'ébranlé, d'anéantir ce qui n'était que détruit, d'écraser ce qui n'était que meurtri, d'enterrer ce qui n'était que mort, de centupler la surenchère de nos adversités, parce que les hommes de septembre avaient été les plus effroyables auxiliaires de Bismarck et de Manteuffel !

Aussi le lecteur indigné et navré éprouve-t-il une

sorte de douloureux soulagement, quand Saint-Genest termine ce chapitre vengeur par ces lignes indélébiles : « C'est ici même que j'ai contemplé tant d'horreurs ! et c'est peut-être ici qu'il faut venir pour savoir ce que devient un peuple qui, après s'être livré trop aveuglément à un César pendant les années de prospérité, se livre plus follement encore à des aventuriers à l'heure du péril ! »

Pourtant n'allez pas croire que les souvenirs de Saint-Genest, mêlés à ses impressions de voyage et profitant des libertés de *la bride sur le cou*, soient toujours d'une nature aussi triste. Alors même qu'il les associe à cet éternel sujet de tristesse, — la guerre de 1870 et ses annexes, — il a le secret de nous faire rire aux dépens de ceux qui nous ont fait tant pleurer. Il sait que, lorsqu'il s'agit de venger les victimes de la révolution de septembre, la raison, l'évidence, le patriotisme, la conscience publique, l'honneur de la France, un *humorist* spirituel peut être supérieur à un déclamateur véhément. Rien de mieux approprié à certains ridicules de cette époque légendaire que cette ironie fine, délicate, légère, impalpable, courant sur l'épiderme sans avoir l'air d'y toucher, habile à faire patte de velours et ne laissant d'autres traces de son passage que quelques gouttelettes roses. Quoi de plus amusant, par exemple, que le chapitre XV, *l'Histoire de* 20,000 *nègres et d'un fatal ballon* ?

Si le monde n'est pas près de sa fin, si des siècles nouveaux doivent succéder à un siècle mort de vieillesse et de fatigue, s'il arrive un moment où l'on *professera* l'histoire de France comme on enseigne aujourd'hui celle de Ninive ou de Babylone, de la Grèce ou de Rome, les professeurs auront à distribuer bien des *pensums* à leurs élèves, avant de leur faire croire que, tel jour et à telle heure, M. Glais-Bizoin a été un personnage, que M. Crémieux fut un instant le Carnot ou le Gouvion Saint-Cyr de la défense nationale, et qu'un régime où de pareilles énormités furent possibles, au lieu de disparaître à tout jamais sous la risée universelle, s'est triomphalement continué, quelques années plus tard, en la personne de ses chefs d'enploi, de ses figurants et de ses comparses. Consolons-nous du moins, en lisant les pages où Saint-Genest, avec son sang-froid *humouristique*, plus terrible que toutes les railleries, étudie l'*exegi monumentum* de l'auteur incompris du *Vrai courage*, du héros méconnu du camp de Conlie. Pas n'est besoin d'un scalpel pour les anatomies de ce genre. Une aiguille à tricoter, une paire de ciseaux et quatre pains à cacheter suffisent ; les citations en disent encore plus que les commentaires. Rapprochez des récits du facétieux vieillard les effusions radicales et conjugales de madame Edgard Quinet ; vous aurez une idée de la façon singulière dont ces grandes âmes comprenaient et pratiquaient le patriotisme, et vous reconnaîtrez que nous n'exagérons rien quand

nous affirmons que ces héritiers d'Harmodius, ces émules de Thraséas, ces martyrs de la liberté et de la France, ont ardemment désiré le triomphe des Prussiens ; qu'ils se sont passionnément réjouis de la catastrophe de Sedan ; qu'ils auraient été navrés si nous avions été vainqueurs, et que, si les maris n'en ont pas fait l'aveu, les femmes, toujours plus bavardes, se sont empressées de le dire :

— « Le triomphe de la France, ce serait l'Europe dé-
» cembrisée ; ce serait la dynastie césarienne rajeunie
» dans un bain de sang. » — Aussi, lorsque arrive la nouvelle du suprême désastre, quelle joie ! quelle ivresse ! — « Vive la République ! » s'écrie madame Quinet ; et elle entonne un cantique d'allégresse :
« Sedan ! la République ! Bonheur immense ! Ah ! le
» cœur est trop étroit pour contenir de pareilles joies !.. »
— Ne vous récriez pas ! ne dites pas qu'on aurait tort de prendre pour la pensée d'un parti les grotesques extases d'une citoyenne exaltée ! C'était bien là, dans sa réalité hideuse, le mot de la situation. Le lyrisme de madame Quinet a traduit — *Traduttore, traditore !* — le sentiment de tous les républicains. Aujourd'hui encore, ils sont logiques quand ils célèbrent l'anniversaire de Sedan comme une fête nationale... Oui, c'est LEUR FÊTE ! Pendant quinze ans, leurs précurseurs avaient dit des Bourbons, avec une insigne mauvaise foi, qu'ils avaient été ramenés par les baïonnettes étrangères. La

France de 1870 et de 1876 s'est donnée à des hommes dont la position est plus nette et le dossier plus authentique. La victoire des Prussiens, les douleurs de la patrie et l'avénement de ces hommes néfastes sont si intimement liés, que l'histoire ne les séparera jamais.

Pardonnez-moi ! Sans le vouloir, sans le savoir, j'ai cédé cette fois encore à l'invincible penchant qui m'entraîne, lorsqu'un livre, un nom, une date, un souvenir, rouvrent l'incurable blessure, répondent à l'idée fixe et me rejettent en présence de ces malheurs attirés par nos folies, de ces folies envenimées par nos malheurs, de ces leçons perdues ou prises à rebours, de ces épreuves qui nous ont pervertis au lieu de nous corriger. A côté de ces chapitres qui m'ont trop absorbé, il y a des milliers de choses aussi bien senties que bien dites, de petits chefs-d'œuvre de gaieté facile, de familiarité piquante, de moquerie sans venin, d'ingéniosité sans apprêt, de naturel, d'atticisme et de grâce. Ce sont des trêves que j'aurais dû respecter, des armistices que n'a pas signés, fort heureusement, M. Jules Favre, des *oasis* au milieu de ce vaste *désert d'hommes* où la politique déchaîne son simoun et soulève ses tas de sable. Je ne puis plus rien citer, mais je puis conclure : Dans cette saison de voyages, d'excursions de stations aquatiques et de bains de mer, tout le monde voudra courir les champs et se promener sur les plages avec *la Bride sur le cou* ;

tout le monde voudra savoir comment on s'y prend, sous le règne des gambettistes, des naquettistes et des floquettistes, pour amnistier ces deux condamnés, pour rajeunir ces deux démodés, pour réintégrer ces deux proscrits, pour réhabiliter ces deux parias, pour légaliser ces deux *outlaws* : l'esprit et le bon sens.

XI

X. DOUDAN[1]

I

Juillet 1876.

On disait autrefois des fils de grands seigneurs qu'ils n'avaient eu que la peine de naître. Un pessimiste ou un Zoïle sera peut-être tenté de dire à propos de Doudan : « Il n'a eu que la peine de mourir. »

Voyez plutôt ! Il y a deux mois, Doudan, connu et apprécié à sa juste valeur par un tout petit groupe de privilégiés, était absolument ignoré du public. Nul n'avait entendu prononcer son nom. Nous-mêmes, que l'on pourrait appeler les hommes d'affaires de l'esprit,

1. *Mélanges et Lettres.*

et qui, par excès de scrupule, évitons de nous enrichir au service de notre maître, nous savions vaguement qu'il existait, dans les hauts parages de la rue Saint-Dominique et de la rue de Lille, un causeur très-spirituel, répondant au nom de Doudan ; dilettante d'idées et de mots ; si ingénieux, si fin et si délicat qu'il avait pris le parti de toute penser sans rien écrire et surtout sans rien imprimer ; juge infaillible en matière de littérature et de goût ; casuiste consulté, non pas précisément par les dévotes, mais par les plus exquises patriciennes du bas bleu. Pourtant, comme on ajoutait que, depuis quarante ans, cet excellent homme donnait la réplique au vieux duc de Broglie, je me demandais, en toute humilité, si c'était là une école bien sûre d'amabilité, d'agrément, de manières engageantes, d'*humour* britannique, de gaieté française, de grâce légère, de causerie souriante et de grâce.

Quoi qu'il en soit, M. Doudan est mort en 1872 ; sa mort fut aussi discrète que sa vie ; mais voici que sa renommée va rattraper le temps perdu, et qu'on peut lui promettre tout un arriéré de notoriété et de gloire. M. d'Haussonville lui sert d'introducteur ; je ne connais pas de meilleur garant, que cet esprit si net, si ferme et si vrai, contre tout soupçon d'ingéniosité factice, de subtilité prétentieuse, de petite église et de serre chaude. Ce talent, franc comme l'or, n'essayera jamais d'accréditer la fausse monnaie. Deux éminents académiciens,

MM. Cuvillier-Fleury et de Sacy, ont taillé leur plume des dimanches, — qui est pour eux celle de tous les jours, — pour apostiller les pages éloquentes et attendries où M. d'Haussonville nous parle de son ami avec une émotion communicative et ménage très-heureusement la transition entre les complaisances du clair-obscur et les perfidies du grand jour. En lisant ces deux excellentes notices de MM. de Sacy et Cuvillier-Fleury, nous sommes bien forcé de reconnaître à quel point Doudan devait nous être supérieur, puisqu'ils le traitent comme leur égal. Enfin, un quatrième académicien, M. Caro, vient de consacrer, dans la plus imposante des *Revues*, aux *Mélanges et Lettres* de Doudan, un de ces articles qui signifient que nous avons désormais à compter avec l'homme, le nom et le livre. On le voit, si la discussion est encore possible, le doute n'est plus permis. Si le client de MM. d'Haussonville, de Sacy, Cuvillier-Fleury et Caro n'est pas encore célèbre, il cesse d'être inconnu. La critique peut risquer quelques réserves, le contester ou le combattre sur quelques points: elle ne pourrait, sans humiliation, avouer qu'elle l'ignore ou qu'elle ne l'a pas lu.

On a déja signalé, en ce monde, — sans compter les imbéciles et les sots, — deux classes, ou, pour mieux dire, deux familles d'esprits; les expansifs et les taciturnes. Les uns font de la production et de la publicité la condition même de leur existence; ils se croiraient

calomniés si on ne les savait pas féconds. Ils vivent dans le bruit comme dans leur atmosphère naturelle ; ils recherchent l'éclat, moins par amour-propre que parce que ces vibrations sonores leur semblent faire partie essentielle de leur talent ou de leur génie. Ils mesurent leur succès par le chiffre des gens qui les connaissent ; ils veulent qu'on les regarde par le dehors, qu'on les juge par ce qu'ils dépensent et non par ce qu'ils possèdent. Ils aiment à faire parler d'eux, dussent-ils rencontrer, au milieu de ces retentissantes paroles, des récriminations et des épigrammes. Peu leur importe, dans cette communication perpétuelle avec le public, s'ils perdent en profondeur ce qu'ils gagnent en surface, si le contact de ces milliers de mains leur enlève quelque chose de leur fraîcheur primitive et de leur duvet. Ils préfèrent le lion à l'hermine, le lustre à la lampe, la rose mousseuse à la violette des bois. Lorsque, à force de braver les intempéries, les variations ou les violences de l'air extérieur, il leur arrive quelque mésaventure, ils s'en consolent en se disant que, après tout, ils représentent, dans la littérature ou dans l'art, l'activité, le mouvement, la vie, la circulation, la séve, l'échange nécessaire entre l'intelligence qui produit et les intelligences qui consomment ; que le jour où il n'y aurait plus, dans le monde des lettres, que les délicats, les mystérieux, les contenus, les calfeutrés, les sensitives, les *petites bouches*, les improductifs, les hommes dont on dit qu'ils *n'en*

pensent pas moins, l'art et la littérature périraient d'inanition. Le trésor enfoui dans une armoire à secret ne rapporterait ni intérêts ni capital. Le bel esprit, mis sous clef, finirait par ressembler à ce cheveu de la Sainte-Vierge que *montre* le sacristain de la cathédrale de Cologne : si fin qu'il est invisible : si invisible qu'il n'existe pas.

Hâtons-nous de dire, pour n'avoir pas à y revenir, que, sans encourager jamais la production à outrance, l'amour du bruit, les coquetteries tapageuses du talent vis-à-vis du public, le décor substitué à la vraie peinture, nous aurons toujours un faible pour ceux de nos confrères qui acceptent bravement la logique de leur métier. Ils ne comprennent pas plus l'écrivain sans écriture et même sans impression que le prêtre sans culte, le soldat sans armes, l'orateur sans tribune, le comédien sans théâtre : ils ne craignent ni le hâle, ni les coups de soleil, ni le vent, ni la poussière, ni la pluie. Je ne puis leur donner tort ; si vous me dites qu'ils mêlent aux perles de leur écrin une effroyable quantité de pierres fausses, que leur bagage gagnerait à être allégé des trois quarts, qu'on a peine à trouver l'or pur dans cet énorme alliage, je vous répondrai : Laissez faire la postérité du lendemain ; à quoi servirait-elle, sinon à opérer le triage ? Une page qui survit, dix volumes qui disparaissent, voilà généralement le dividende des mieux partagés : il en aurait fallu beaucoup plus pour être

parfait; il n'en faut pas davantage pour être immortel.

Cherchons maintenant, à l'extrémité contraire, ceux qui mettent leur supériorité à laisser deviner ce qu'ils valent, et qui se font priser si haut par l'élite qu'ils dédaignent ou redoutent le jugement de la foule. Ce sont les raffinés du dilettantisme, les épicuriens de l'esprit, les sybarites de l'idée. Un pli de rose les offense, et ils aiment mieux sacrifier la rose que s'exposer au pli. Ces gourmets se font, une fois pour toutes, leur menu; ils choisissent, dans deux ou trois siècles, trois ou quatre génies qu'ils s'assimilent par d'incessantes lectures. Ils se font Homériques, Virgiliens, *Horatiens*, Cornéliens, Raciniens ou Dantesques, suivant que leur penchant les porte à l'élégance ou à la grandeur. Puis, comme Lamartine est moins sobre que Virgile, comme Victor Hugo est moins grand qu'Homère, comme Alfred de Musset est moins pur que Racine, peu s'en faut qu'ils ne rayent d'un trait de plume leurs contemporains, afin de ne plus vivre que sur l'Olympe, de plain-pied avec les dieux, en savourant le miel du mont Hymète, le nectar et l'ambroisie. Ce régime exclusif a des avantages et des inconvénients. Il assure à ses initiés toutes les variétés de l'exquis; il les protége assidûment contre les tentations du vulgaire, les séductions du grossier, les miroitements du clinquant. Sommes-nous bien sûrs, nous autres profanes, que, en définitive, il les fortifie? Ne vous semble-t-il pas qu'un bon gros morceau de bœuf, une tranche de

jambon, une salade et une bouteille de vieux vin de la côte du Rhône, donneraient parfois du *ton* à ces estomacs sacrés ? Sérieusement, ces trop beaux esprits deviennent esclaves de leur beauté comme la femme officiellement jolie qui n'ose ni faire un mouvement, ni affronter le grand air, ni mettre dans ses cheveux une fleur naturelle, ni lâcher un œillet de son corset. On devine, en les observant, que, s'il y a un peu de modestie dans leur orgueil, il y a beaucoup d'orgueil dans leur modestie. Le sentiment qui les dissuade de rien produire, faute de pouvoir réaliser leur idéal, est aussi celui qui les console de n'avoir rien écrit, quand ils comparent leur page blanche aux écritures du voisin. Ces indemnités négatives s'accordent assez bien avec l'ensemble de leur physionomie et l'emploi de leurs facultés. On leur tient compte de ce qu'ils ne font pas en songeant à ce qu'ils pourraient faire : et, s'il est vrai que plusieurs négations valent une affirmation, on a le droit d'*affirmer* qu'ils ont du génie.

Pas n'est besoin de savoir si quelques traits de cette esquisse sont applicables à M. Ximenès Doudan. Il me suffit de le classer parmi ceux qui auront vécu âge d'homme sans donner toute leur mesure. Il la donnait, nous dit-on, — et avec une prodigalité de millionnaire libéral, — dans ce milieu exquis (pardon ! je me répète, mais notre langue est si pauvre !) où l'esprit et le talent sont héréditaires, où Corinne sourit à Robert Emmet, où

l'aimable liberté des opinions ôte à la discussion toute son aigreur en laissant à la causerie tout son charme, où chacun apporte son tribut de vertus, de patriotisme, de travail, de belles œuvres, de bonne littérature et de beau langage, où le banal, le trivial, le commérage sont rigoureusement exclus, où il semblerait impossible d'être bête si on ne rentrait en soi-même, et où, personne n'ayant perdu son latin, science reste synonyme de DOCTRINE. Là, Doudan déployait à l'aise les dons naturels ou acquis que ses interlocuteurs vantaient avec enthousiasme, qui piquaient au jeu ou tenaient en respect des hommes tels que Villemain, Cousin, Rémusat, Thiers, Mignet, Duvergier de Hauranne, Ampère, Tocqueville ou leurs doublures, et que l'on ne saurait révoquer en doute après avoir lu ses *Mélanges* et ses *Lettres*. Uni à la famille de Broglie par les liens de la plus noble et de la plus douce sympathie, ami, secrétaire, confident, *alter ego* du père, maître, conseiller, directeur, initiateur, correspondant du fils, rivé plus étroitement encore à ces affections précieuses par une douleur commune, heureux de réchauffer son célibat aux purs rayons dont le foyer était devenu le sien, certain d'inspirer ce qu'il ressentait, fier de ressentir ce qu'il inspirait, goûtant, dans toute sa plénitude, ce qu'un éloquent écrivain appelle la sécurité des affections éternelles, Doudan, on le comprend, ne devait pas être enclin à chercher ou à désirer un autre public ou un autre auditoire. Sûr de ne voir entrer dans

ce salon que des gens capables de souligner ses mots, de lui renvoyer sa balle ou de riposter à son fleuret, l'idée d'agrandir son cadre, d'échanger cet état-major contre les gros bataillons, de sortir de cet éden pour courir les aventures de la publicité à grand orchestre, de briser cet élégant vitrage pour donner accès aux courants d'air, lui répugnait comme une profanation ou l'effrayait comme un supplice. Il eût éprouvé une sensation comparable à celle qu'éprouverait un mélomane surprenant une fausse note dans une symphonie, ou mieux encore un virtuose applaudi par de charmantes mains, interrompu tout à coup par une invasion de multitude ou un tumulte populaire.

Tout cela est vrai, incontesté, et les esprits délicats, s'il en existe encore sous le règne de M. de Marcère, se diront, à propos de Doudan, que, placés dans les mêmes conditions, ils eussent agi comme lui. Faut-il en conclure que ce nouveau venu, cet inconnu d'hier, ce débutant d'outre-tombe, doive être élevé d'emblée au niveau des moralistes les plus illustres, des *épistoliers* les plus célèbres, des penseurs les plus ingénieux, des critiques les plus infaillibles, des fantaisistes les plus étincelants? Que ceux qui ont *voté* doivent céder la place à cet *abstentioniste*? Que ceux qui supportent, depuis longues années, le poids du jour et de la chaleur, qui ont lutté, qui ont été battus, qui en gardent les cicatrices, n'aient plus qu'à s'effacer devant ce dégustateur d'idées qu'aurait

fait pâmer une tache à la nappe ou une mouche dans son assiette, et qui, doué d'admirables aptitudes littéraires, a répudié les crises, les périls, les hasards, les épreuves et les amertumes de la littérature? Doit-on prendre au sérieux les extases de M. Cousin, par exemple, déclarant, sans en croire un mot, « que personne, depuis Voltaire, n'a eu plus d'esprit ! » — et dissimulant peut-être, sous cette absurde hyperbole, la peur que lui inspiraient les délicates ironies de M. Doudan, fines épingles prêtes à crever tous les ballons? Doit-on enfin s'en rapporter absolument à Sainte-Beuve, — (Sainte-Nitouche !) — écrivant cette phrase singulière : « — Un Doudan, un de ces esprits délicats NÉS SUBLIMES, nés du moins pour tout concevoir, et à qui la force seule et la patience ont manqué... » et affectant d'oublier, le bon apôtre ! qu'un des hommes qui ont le mieux personnifié, à huis-clos, la politique, la littérature, la philosophie, la morale, le bel-esprit du *juste-milieu* sans consentir à rien voir ni à rien prévoir au-dessus ou au-delà, ne pouvait être traité de sublime sans faire sourire à ses dépens? Voilà bien des questions; je tâcherai de les amincir et de les abréger en les discutant. Ce livre si intéressant a eu trois fées pour marraines; cette image qui s'applique si bien aux charmantes notices de MM. d'Haussonville, Cuvillier-Fleury et de Sacy, vous rappellera peut-être les contes qui ont enchanté votre enfance, et, si vous avez envie de me trouver injuste, vous vous souviendrez de

la méchante fée qui prenait un malin plaisir à contrarier ses compagnes, sous prétexte « QU'ON AVAIT NÉGLIGÉ DE L'INVITER. »

Ma première objection s'adressera aux organisateurs de cette fête de l'esprit. On a déjà relevé d'innombrables fautes d'impression qui en produisent une fâcheuse, mais qui me consolent d'avoir, grâce aux bévues de mon imprimeur, donné jadis à Sainte-Beuve le droit d'affirmer que je ne savais pas le latin. Mes chicanes porteront plus haut et plus loin. Que s'est-on proposé en arrachant ce nom à l'oubli, en fixant cette mémoire, en publiant ce recueil ? d'admettre les simples mortels à partager un plaisir réservé d'abord à quelques gourmets, et de nous amener à être de leur avis. Eh bien, de trois choses l'une; ou la série des lettres de Doudan, (ses *Mélanges* comptent à peine dans ces deux vastes volumes), embrassant un espace de quarante-cinq années, — 1827 — 1872 — côtoyant le déclin de la Restauration, la Révolution de Juillet, le règne de Louis-Philippe avec tous ses épisodes et ses cahots, la République de Février, les Journées de juin, le coup d'État de décembre, l'Empire, la guerre, l'invasion, le 4 septembre, le siége de Paris et la Commune, — devait être, dans la pensée de ses introducteurs, éditeurs et amis, une histoire familière et supplémentaire de ce terrible demi-siècle, un document inappréciable, écrit à un point de vue orléaniste et doctrinaire, mais où l'esprit de parti eût été sans cesse tempéré par

le parti de l'esprit : quelque chose comme des *Mémoires* épistolaires, dont l'auteur, n'ayant ni rôle à jouer, ni ambition à satisfaire, ni position à soutenir, n'en eût été que plus piquant et plus véridique ; une clef d'ami intime entr'ouvrant discrètement une porte de service et donnant accès dans ce petit monde qui avait tant redouté jusqu'ici les indiscrétions et qui ne voulait pas même d'une gloire d'aïeule, si les lauriers devaient s'y entremêler d'un brin de myrte.

Considérées sous cet aspect, les *Lettres* de Doudan eussent honorablement représenté la branche cadette dans cette littérature dont madame de Sévigné nous offre l'incomparable modèle. Mais alors, pourquoi tant de lacunes, et justement aux époques les plus mémorables ou les plus curieuses ? De juillet 1830 à juin 1832, rien : de novembre 1851 à mai 1852, rien ; d'août 1852 à juillet 1853, rien ; ainsi de suite. L'inconvénient de ces lacunes est encore aggravé par le défaut de proportion entre le plus ou moins d'importance des événements et le plus ou moins d'abondance du narrateur. Certes, nous sommes ravis d'apprendre, — ce que nous savions déjà, — que, en juin 1844, on jouait la comédie à Gurcy et que M. de Rémusat n'avait pas de rival dans le rôle du Misanthrope ; nous pouvons même ajouter tout bas que le véritable Alceste fut bien moins trahi par Célimène que son excellent interprète ne l'a été par ses deux maîtresses, la philosophie et

la politique; mais enfin dix pages sur les amusements de Gurcy dans un temps où se jouaient des comédies plus piquantes, des tragédies plus lugubres et des drames plus historiques, n'est-ce pas un peu trop? Comment s'étonner d'ailleurs que la plupart de ces *Lettres* ne puissent pas prétendre à suppléer, à rectifier, à éclaircir ou à familiariser l'histoire, quand on songe que Doudan écrivait à Albert de Broglie (1833), alors âgé de douze ans, et à mademoiselle Paule de Saint-A... (1829), qu'il traitait en petite fille? Voici deux fragments de cette correspondance :

— « Albert de Broglie, tu me fais de la peine de m'écrire si peu que pas. Je n'aime guères à discuter : n'en parlons plus. Je pars en poste pour aller te faire des reproches. Te voilà bien content d'avoir François (Guizot.) Est-il arrivé avec son arsenal, fusil, pistolets, poignards, plomb, poudre, balles? Avait-il un fourgon derrière lui? etc., etc., etc...

... » Adieu, vilain! »

— A mademoiselle Paule, 1829. — « C'est dommage que P... ne travaille pas bien. Elle a une grande faculté de retenir ce qu'elle a une fois appris: c'est assez rare. Pour beaucoup d'enfants, il faut y revenir à deux fois : on dirait qu'on écrit sur du sable, aussi profond, aussi net qu'on veut: puis vient un coup de vent, et tout est effacé. Avez-vous la mémoire longue, vous, petite? Je sais que vous l'avez prompte: mais longue, je ne peux

pas savoir encore. C'est une drôle de faculté que la mémoire! etc... »

N'insistons pas: j'ai de vives raisons pour croire que les juges les plus favorables partagent mes regrets sur ce point.

Seconde hypothèse : Considérer surtout, en recueillant la correspondance de Doudan, le critique, l'homme de goût par excellence, le spectateur d'autant plus digne de confiance qu'il n'a pas d'enjeu dans les luttes littéraires et qu'il reste désintéressé en s'intéressant; chercher dès lors si ses *Lettres*, bien choisies et bien distribuées, ne pourraient pas former un cours familier de littérature, commençant avec *le Globe* et finissant avec la France. Assurément, c'était là — avec quelques heureuses échappées de moraliste à mi-côte, un peu au-dessous de Vauvenargues et de Joubert, — la vraie vocation de Doudan. L'extrême justesse sans lieu commun, l'exquise finesse sans paradoxe, tels sont ses deux traits caractéristiques, quand il revient à ses spécialités de dilettante et de lettré. Par malheur, pour composer cette jolie gerbe, on est forcé de glaner dans ces deux volumes au lieu de moissonner. Quelques lignes sur Walter-Scott, une demi-page sur Lamartine, une page délicieuse sur Sainte-Beuve et son *Port-Royal*, quelques rares éclairs à propos de Villemain, de Guizot, de Cousin, de Jouffroy, de Damiron, de Saint-Marc Girardin, de Mérimée, etc., etc., et puis c'est tout.

Pas un mot du grand mouvement romantique des dernières années de la Restauration. Rien ou presque rien sur Alfred de Musset, sur George Sand, sur Balzac, sur Jules Sandeau, sur Octave Feuillet, sur Théophile Gautier, sur Émile Augier, sur Ponsard, sur Scribe, sur la réaction classique de 1843, sur les trois gigantesques *fournisseurs* du Roman-feuilleton, sur les scandaleux succès de *Mathilde* et des *Mystères de Paris*, etc., etc., etc. Comment s'en étonner? Quoique l'on ne puisse, en parlant de Doudan, parler de coterie, de bureau d'esprit, de « nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis, » (ce serait très-injuste), il n'en est pas moins vrai que le pli fut pris du moment que cette intelligence fine, délicate, gourmande, douillette et paresseuse eût trouvé un nid — j'allais dire un reposoir — en harmonie parfaite avec ses penchants et ses goûts. Il y eut là pour Doudan, à l'hôtel de Broglie, entre cour et jardin, — la cour de Louis-Philippe et le jardin de Tibur ou de Versailles, — un horizon élevé, serein, aéré, salubre, mais un peu borné, au delà duquel il ne voulut ni regarder, ni avancer, ni surtout se passionner. De là, des jugements sommaires, des légèretés de plume, des *concetti* qui affaiblissent l'autorité du critique. On ne nous accusera pas de flatter le Victor Hugo de 1876; mais, franchement, est-ce juger le Victor Hugo de 1840 que d'écrire ces lignes fantaisistes : « Quoi! ce CYCLOPE de Victor Hugo a tiré une tragédie de son absurde livre sur le Rhin? Il devrait bien laisser

ces bords du Rhin (hélas!) à Goëthe et à Schiller et ne pas charbonner ses extravagances sur la porte des vieux châteaux abandonnés. Lorsqu'un peu de mauvais esprit français se mêle à la rêverie romanesque de l'Allemagne, cela fait des abominations. C'est comme si l'âme d'un commis voyageur animait le fantôme de quelque religieuse du moyen âge. »

Ou bien : « J'avais envie de parler des *Voix intérieures*, de M. Victor Hugo. Le titre donne *à l'ouvrage l'air des œuvres d'un ventriloque* (!!). »

Restait un troisième moyen, — le meilleur, selon nous, — de faire valoir l'esprit, la littérature, la correspondance de Doudan... mais voici que mon sujet m'entraîne. Un second chapitre ne sera pas de trop pour justifier mes réserves, mes objections et mes chicanes. Aujourd'hui je me borne à indiquer ce troisième moyen : Sainte-Beuve, que j'admire un peu plus depuis que j'ai lu Doudan, disait, je crois, de M. de Sacy : « Il y a le Sacy des années de la comète : il y a le BON SACY ORDINAIRE. » Eh bien ! j'espère, en continuant la métaphore, prouver qu'il y a eu aussi le Doudan-Château-Yquem, le Doudan-Chambertin, le Doudan-Argenteuil, et que, par conséquent, un choix de flacons eût été préférable à une cave.

II

Nous l'avons dit ou laissé comprendre ; les *Mélanges* ou articles de *Revues* qui forment les cent vingt-cinq premières pages de cette publication si considérable sont d'une date trop ancienne et portent trop obstinément les étiquettes de 1830, pour offrir beaucoup d'intérêt. Il fallait ou les supprimer ou les rendre plus significatifs et moins incomplets en y ajoutant des morceaux que l'on dit très-supérieurs, notamment une étude sur les *Révolutions du goût,* à propos du discrédit, très-mérité, selon nous, où est tombée la *Nouvelle Héloïse*. Chose singulière ! Tout ce qui sonnait creux dans la littérature contemporaine rencontrait en Ximenès Doudan un juge inflexible ; et le même homme persistait à admirer les insupportables déclamations de Saint-Preux ! c'est que Doudan, — et ce ne fut pas le trait le moins original de cette curieuse physionomie, — en dépit de l'hôtel de Broglie, du canapé doctrinaire, de la métaphysique libérale, de tout ce que le *Globe*, la *Revue française,* le romantisme et la renaissance littéraire promettaient à l'avenir, — était resté, en somme, un esprit du XVIIIe siècle trans-

posé dans le XIXe. Ses qualités et ses défauts s'expliquent par cet anachronisme.

L'attrait ne commence qu'avec les *Lettres*. Il est souvent fort vif; il le serait plus encore, si une main plus sévère avait éliminé, abrégé ou éclairci tout ce qui, dans ce volumineux recueil, n'était pas un document inédit sur tel ou tel épisode des quarante dernières années, une révélation piquante sur tel ou tel personnage, une silhouette finement ou lestement enlevée, ou enfin l'expression d'une de ces idées générales que Doudan perdait rarement de vue au milieu des incidents de la vie ordinaire. Il y avait là, ce me semble, de quoi composer un joli volume, d'un format portatif et familier, prêt à prendre place parmi les moralistes les plus ingénieux et les *épistoliers* les plus aimables, digne de faire songer tour à tour à Cicéron, à Pline le Jeune, à Swift, à Addison, à Saint-Evremond, à La Rochefoucauld, à La Bruyère, à Vauvenargues, à Voltaire, à Rivarol et à Joubert. J'omets à dessein madame de Sévigné. Je crains qu'on ne m'ait accusé déjà d'un peu de prévention et de mauvaise humeur à l'égard de Doudan; le nom de l'incomparable marquise, rapproché du sien, serait plus cruel que toutes mes injustices.

Quoi qu'il en soit, tout en regrettant que ce travail d'abréviation et d'élagage n'ait pas été fait par les amis de l'honorable défunt, il dépend de nous de les suppléer au courant de cette lecture, et même de trouver dans ce

triage une jouissance de plus. Remarquez, en effet, que, lorsque nous lisons un livre très-spirituel, notre plaisir est une sorte d'abdication. Nous ne pouvons rien y mettre du nôtre ; il ne nous est possible que d'admirer, de reconnaître la supériorité de l'auteur, de nous dire à chaque trait brillant : « Nous n'aurions pas trouvé celui-là ! » — et parfois notre vanité souffre de tout ce que notre intelligence savoure de délicat. Mais, si nous nous chargeons de réduire onze cent soixante douze pages à trois cents, nôtre rôle change ; nous passons à l'état de collaborateurs et de critiques. Nous avons presque le droit de nous applaudir et de nous complaire en nous-mêmes, quand nous réussissons à distinguer le médiocre, le bon, l'excellent, et à extraire de la liqueur une essence. Avouons, pour être sincères, que cette réduction d'après coup est favorable à Doudan. On est bien plus charmé de ce qu'on lui laisse qu'ennuyé de ce qu'on lui ôte ; peut-être n'aurait-on pas le courage de mener jusqu'au bout le sacrifice, si l'on ne se souvenait du mot de Scribe : « Tout ce que l'on retranche est sûr de n'être pas sifflé. » — Tout ce que l'on retranche, dirons-nous, à une correspondance comme celle de Doudan, garde au moins le mérite et l'avantage de concentrer plus puissamment, de faire mieux valoir, de fixer à une plus grande profondeur les beautés dignes de survivre.

En dehors des éloges, des chicanes et des citations de détail, il y aurait tout d'abord à écrire un chapitre préli

minaire, qui serait intitulé : « DU SCEPTICISME DE DOUDAN. » — C'était là un supplément d'originalité, dont nous l'aurions, pour notre part, très-aisément dispensé. Dans cette illustre maison où la vertu ramenait à la vérité, et d'où sont sortis un catholique sérieux et un saint, — le duc Albert et l'abbé Paul de Broglie, — Doudan avait conservé les immunités les plus larges de la liberté de conscience, et il en usait pour demeurer voltairien à sa manière ; un voltairien mitigé, adouci, rasséréné, sans passion, sans haine, avec une nuance de respect pour toutes les fortes croyances et toutes les doctrines élevées, enclin seulement à regarder la foi et surtout la ferveur religieuse comme incompatibles avec les libertés de l'esprit, les droits de la raison et le parfait équilibre des facultés intellectuelles. Son scepticisme — est-il nécessaire de le dire ? — n'avait rien de commun avec l'incrédulité grossière, fougueuse ou venimeuse dont nos radicaux de 1876 ont recueilli l'héritage, qui s'associe presque toujours à la bassesse des sentiments, et dont la tradition remonte à Ferney pour descendre à Belleville. Sur ce point, son goût gardait à vue sa conscience. Il était sceptique à la façon de M. de Rémusat et de Sainte-Beuve avant la dernière phase, celle de la guerre au bon Dieu. Ce n'était pas de la répulsion, pas même de l'indifférence, mais plutôt cette curiosité dont notre triste époque a tellement abusé, qui se console de ce qu'elle voit avec ce qu'elle cherche, et qui croit faire plus de

chemin en parcourant vingt idées qu'en s'élevant jusqu'à un dogme.

Y a-t-il gagné ? Je n'en suis pas sûr, malgré les transports d'enthousiasme que cette physionomie de libre-penseur aristocratique a soulevés parmi nos démocrates de la *morale indépendante*, bien étonnés, je le suppose, de se mettre en frais de panégyriques au profit d'un doctrinaire orléaniste, confident et secrétaire intime du noble duc de Broglie, précepteur, conseiller et ami d'un des chefs du centre droit, héros du 24 mai et auteur de la loi des maires. Nous qui avons l'honneur de nous adresser à un autre public, nous voudrions prouver par un exemple tout ce que perd un esprit supérieur à prendre la religion par les petits côtés et à jouer nonchalamment avec les vases de l'autel. Le 29 mai 1868, Doudan écrit à madame Donné ; la lettre est charmante, et se termine ainsi : « L'esprit, pour garder sa force et sa pureté, a
» besoin d'aller souvent, peut-être chaque jour, respirer
» aux montagnes. J'imagine que, dans les âmes sincères
» et sérieuses, les religions ont des effets analogues à
» cette familiarité avec les grands esprits et les grandes
» imaginations du passé. Ce doit être même toute la
» poésie des classes où la culture de l'esprit est hors de
» portée. J'en dirais peut-être plus encore si, depuis
» quelque temps, la voix *stridente* des cardinaux et des
» évêques *ne me prenait pas sur les nerfs.* »

Doudan est tout entier dans ces quelques lignes : il

était très-nerveux, nous le savons; il manque rarement l'occasion de nous le dire, et, parmi les pages que nous voudrions voir disparaître de l'édition définitive, — parce que, comme dit l'Auvergnat, *cha tient de la place,* — nous nous permettrons de signaler celles où il parle surabondamment de sa santé, de ses crises, de tous ces *bobos* qui n'ont peut-être pas été sans influence sur ses prédilections, en littérature et en politique, pour la vie contemplative. Le monde extérieur et intérieur étant pour lui un spectacle, il lui semblait sans doute qu'une névralgie, une gastrite ou une migraine tiraient moins à conséquence chez un spectateur que chez un acteur. Singulier trait de ressemblance hygiénique et médicale entre trois hommes éminents, presque du même âge, morts presque en même temps, et qui, sauf quelques nuances d'opinions, s'entendaient probablement à merveille; Sainte-Beuve, Mérimée et Doudan! Les *Lettres à la Princesse*, les *Lettres à une inconnue*, comme la correspondance dont nous nous occupons en ce moment, sont remplies de détails qui rappellent certains dialogues d'Argan avec Toinette. On aurait dû les laisser dans l'ombre; les recueils qu'ils grossissent et attristent ne s'en seraient pas plus mal trouvés. Ces perpétuelles doléances sur le mauvais état de notre *chère guenille* sont, à proprement parler, des revanches ou des victoires du corps sur l'esprit. Or, le lecteur ne veut pas qu'il soit dit que cet esprit qui le charme, qui

a produit de si belles choses et qui lui apparaît désormais comme libéré de toutes ses chaînes, ait été sans cesse harcelé, humilié et vaincu par des *humeurs peccantes* ou des nerfs malades. Un censeur morose pourrait même remarquer, dans ces espèces de testaments où le médecin a plus de part que le confesseur, le châtiment posthume de ces intelligences superbes et ingrates que la matière punit une dernière fois d'avoir trop accordé à leurs sens, trop lésiné avec leur âme.

Mais je m'éloigne de mon sujet. Une autre citation m'y ramènera. Le 24 juin de la même année, Doudan écrit à M. Guizot ; il le remercie et le félicite, avec quelque exagération peut-être, des *Méditations chrétiennes*. « — Je suis bien-sûr, dit-il, que, si madame de Sévigné était encore de ce monde, ce n'est pas le traité d'Abbadie qu'elle relirait sans cesse et dont elle parlerait incessamment, mais bien vos *Méditations chrétiennes*. Presque toutes les apologies du christianisme, même les plus célèbres, ont été conçues sur des idées plus ou moins étroites... On se sent dans votre livre en pleine lumière du bon sens le plus hardi et de la métaphysique la plus élevée. Ceux qui ne se rendent pas sont du moins obligés de dire : « *Si Pergama...* » ... Je veux me borner au chapitre que vous avez intitulé *De l'ignorance chrétienne*; (attention ! voici le Doudan de première qualité) ; il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les

plus précieuses que recèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses dont la liaison nous échappe que tournent les idées claires pour s'étendre, se développer et s'élever. Si nous étions coupés de cette arrière-scène, il ne resterait guère que des géomètres et des animaux intelligents dans ce monde, et encore les sciences exactes y perdraient-elles de cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies que nous soupçonnons et croyons entrevoir par moments. L'inconnu est le plus riche patrimoine de l'homme, et je pense avec Platon, bien ou mal entendu, que tout ici-bas est image et une image affaiblie de toute une économie supérieure. Il me semble même que tout l'effet du beau que nous pouvons voir est de faire penser à quelque chose de plus beau que nous ne voyons pas, et peut-être que la magie des grands poëtes, par exemple, n'est pas tant dans les tableaux qu'ils peignent que dans les échos lointains qu'ils réveillent et qui viennent d'un monde invisible encore [1]. »

On ne saurait mieux dire, et ces dernières lignes sont admirables ; mais aussitôt Doudan se ravise. L'idéaliste quasi-chrétien laisse entrevoir le bout de l'oreille philosophique, et il ajoute :

1. On me fait remarquer que, dans cette page, d'ailleurs fort belle, le puriste Doudan répète vingt-et-une fois *qui* et *que*.

— « Mais je prends la liberté de réclamer aussi pour une sage philosophie ce que vous dites si bien des obscurités de la religion.

Et enfin : « J'ai peur seulement que ce chapitre ne tourne la tête du Père Gratry et ne confirme en lui la pensée qu'il n'y a rien de tel pour aller haut que de ne pas beaucoup comprendre ce qu'on dit. Il n'a pas l'air d'admettre que, si nous n'avions pas d'idées claires, nous n'aurions pas les autres... »

Ici Doudan, malgré tout son esprit, ne s'aperçoit pas qu'il fait coup double, et que ce trait final peut se retourner contre lui. Hélas ! oui, la philosophie la plus sage a, elle aussi, ses obscurités : elle en a même tant, que nous ne pouvons y songer sans rappeler le vieux mot de Fontenelle : « Dans ma jeunesse, on m'enseignait la philosophie, et déjà je commençais à n'y rien comprendre. » — Mais elle ne possède pas la foi pour les éclairer ; c'est là son infériorité radicale. Nous sommes forcés de la croire sur parole, et il en résulte ce bizarre contraste, qu'une intelligence trop orgueilleuse pour accepter la Révélation divine redevient assez humble pour admettre les affirmations humaines. Sans doute le Père Gratry, à ne consulter que les apparences, est parfois moins clair qu'ingénieux, moins solide que subtil. Mais, si sa pensée manque de point d'appui pour se fixer sur la terre, elle a constamment des ailes pour s'élancer vers le ciel. Il est aérien sans péril, parce que l'air le soulève sans

cesse vers les régions supérieures. Au moment où il risquerait de retomber, une main invisible le retient et le rattache aux vérités éternelles ; nous connaissons peu de spectacles plus émouvants que celui de cette âme légère, impondérable, continuellement attirée vers les hauteurs, jetant son lest à mesure qu'elle monte et partant d'un procédé scientifique pour arriver aux plus pures notions du surnaturel. Doudan, moins chrétien, est aussi subtil ; dans le passage même que j'ai cité et que j'admire, il s'en faut de peu que l'idée ne se dérobe à la moyenne des lecteurs. Mais sa subtilité n'a pas de ces issues lumineuses ; elle est obligée de se replier à chaque instant sur elle-même, de vivre de sa propre vie, de se débattre dans le conflit des négations dont elle a le goût avec les croyances dont elle n'a pas le courage. De là une sensation vague de malaise et de froideur, mêlée au charme de cette lecture. L'esprit est supérieur, l'imagination est brillante ; il eût suffi d'un effort de volonté pour changer ce merveilleux dilettante en artiste. On rencontre à chaque page des traits heureux, des coups de pinceau qui feraient honneur à un maître ; on aime à saluer, tantôt la rare alliance de la justesse avec la finesse, tantôt, quand le paysage en vaut la peine, l'art d'associer le sentiment personnel ou le souvenir intime aux beautés de la nature, aux monuments du passé ou à la poésie des ruines ; mais on cherche en vain cette chaleur communicative, cette passion

généreuse qui met le lecteur de moitié dans les convictions, les amitiés, les haines, les joies, les tristesses, les douleurs, les colères de l'écrivain.

Doudan traverse des événements et des crises qui devraient le remuer de fond en comble, le métamorphoser dans ces secousses, l'irriter, l'illuminer, l'épouvanter, élargir tout à coup son horizon, comme ces éclairs qui découvrent subitement des immensités entre deux bouffées de tempête. On s'attendrait à voir les catastrophes qui se succèdent et qui déjouent la sagesse humaine briser cette lampe d'albâtre pour en faire une flamme. Février 1848! décembre 1851! septembre 1870! quels sujets de réflexions poignantes, quelles coupes d'amertume pour ce libéral inconséquent, mais sincère, pour ce partisan discret, mais fervent, de la monarchie de juillet, pour ce fidèle disciple du duc de Broglie, pour cet esprit tempéré, mesuré, équilibré, ami du demi-jour et des nuances, également révolté dans ses opinions et ses délicatesses par le bruit de la rue et les abus de la force, profondément attaché à tout ce que brisaient, en 1848, la démocratie triomphant de la liberté, en 1851, le césarisme escamotant la révolution, en 1870 la République complétant la victoire des Prussiens! Certes, il ne reste pas insensible à ces dérisions de la fortune, à ces coups de boutoir de l'adversité, à ces incessantes défaites de la raison, de la vraisemblance, du patriotisme et du bon sens; mais il se croit

quitte à l'aide d'une de ces ironies charmantes qui consolent les salons des rudes triomphes de la barricade ou de la caserne. Il se contente trop facilement de la certitude d'avoir plus d'esprit que les événements, plus de libéralisme que la démocratie, plus de sens moral que la dictature, plus d'honnêteté que le succès. On le voudrait plus agité, plus passionné, plus terrible. On voudrait surtout qu'il remontât plus énergiquement aux origines, qu'il eût le courage d'accueillir comme une leçon ce qui ne lui paraît être qu'un malheur, qu'il profitât de ses mécomptes pour rectifier ses doctrines, qu'il démêlât, à travers les ombres, tout ce qui devait faire prévoir l'imprévu. Il y a des moments où vous croiriez que, douloureusement frappé par ces catastrophes, il les jugerait encore plus cruelles si elles bouleversaient ses idées, troublaient son hygiène intellectuelle ou physique, et aggravaient ses maladies réelles ou imaginaires. Cet homme qui déteste le paradoxe se voit subitement aux prises avec toutes les variétés de la folie et du mensonge ; ce raffiné qui abhorre le lieu commun est en présence des vulgarités les plus brutales. Il se récuse plus qu'il ne s'irrite ; il est plus dépaysé que courroucé, plus persifleur qu'éloquent. Son cœur se serre plus qu'il ne bat. Je cherche un doctrinaire qui proclame la fragilité de sa métaphysique, un juge qui flétrisse les excès de l'arbitraire et les crimes de la foule, un citoyen qui pleure sur les ruines de ses espérances, de sa politi-

que et de sa patrie, un critique qui essaye de s'expliquer à lui-même le *pourquoi* de ces revers soudains, de ces calamités foudroyantes. Je ne trouve qu'un bel-esprit, un dilettante, un sage, ayant fait sa provision de vertu, de fermeté, d'ingéniosité, de raisonnements, de sensibilité, de discernement pour des circonstances ordinaires, et pris au dépourvu par des incidents inouïs, démesurés et monstrueux.

Je voudrais finir sur un ton moins rébarbatif et moins pédant. C'est l'auteur des *Mélanges et Lettres* qui va me suggérer le mot de la fin. Il raconte que Stanislas, le vieux roi de Pologne — Lorraine, saluez ! — se faisait lire, chaque soir, une vie de saint par son aumônier. Un jour, l'aumônier qui n'était pas Français et qui n'avait pas ses lunettes, lut au roi ce qui suit, à propos du saint dont on célébrait la fête : « Une nuit, Dieu lui apparut en *singe*. — Oh ! l'abbé ! dit Stanislas en se réveillant de sa somnolence, ceci est trop fort ! Il y a dans le livre : « Dieu lui apparut en *songe.* » Sire ! répliqua le chapelain, est-ce que Dieu n'est pas le maître de faire le miracle qui lui plaît, et d'apparaître en singe, si telle est sa volonté ? » Doudan se délectait de cette petite anecdote. Elle chatouillait de son esprit les secrètes faiblesses en montrant que la foi absolue, dans une intelligence étroite, touche de près au ridicule. Nos athées d'aujourd'hui pourraient lui répondre : « Les singes nous appartiennent ; nous n'en laissons pas au bon Dieu. »

N'importe ! ces deux volumes méritent et obtiennent un succès dont nous ne devons ni nous étonner, ni nous plaindre. Pour les démocrates du *XIXe Siècle* et du *Temps*, qui ne sont nullement des imbéciles, c'est une jolie surprise, presque une bonne fortune, que cet écrivain de pure race, délégué de la société polie, arrivant d'un tout autre point de l'horizon et leur apportant un vif plaisir littéraire, sans leur demander trop impérieusement de respecter ce qu'ils attaquent et de croire à ce qu'ils nient. Les survivants des anciens partis, depuis le groupe du duc de Broglie jusqu'aux académiciens ou aux publicistes des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, ne peuvent pas, en conscience, abandonner un homme dont ils sont fiers, qu'ils ont toujours regardé comme un des leurs, qu'ils s'honorent d'avoir connu, apprécié, compris, et pour lequel ils ont devancé notre jugement et notre suffrage. D'ailleurs, la littérature courante est tombée si bas, que cette pensée, cette langue, ces images, cette sobriété, cette élégance, cette élévation, cette mesure, sont pour nous comparables aux reliques d'un culte aboli, aux débris d'une grandeur déchue, aux souvenirs d'une patrie absente. Nous n'en persistons pas moins à croire que, tôt ou tard, la *Correspondance* de Doudan, réduite de moitié, publiée en un volume in-18, reprendra ses proportions, sa physionomie véritable, ses vraies conditions de succès et de durée. La voilà, nous dit-on, dans toutes les bibliothèques : c'est très-bien :

mais les bibliothèques gardent trop souvent le secret de ce qu'elles prennent, et leurs rayons ne suffisent pas toujours à l'éclat d'un livre et d'un nom. Ce qui vaut encore mieux, ce qui prolonge, consacre ou popularise la vogue du premier moment, c'est cette intimité cordiale, cette familiarité journalière qui s'établit peu à peu entre un auteur et son public, et qui fait de son ouvrage l'hôte de notre foyer, l'habitué de nos soirées de famille, notre compagnon de voyage ou de promenade, notre camarade de lit, notre chambellan de sentiments et d'idées. Pour lui assurer ce doux privilége, il faut être certain, en le reprenant, que nous n'aurons à lire rien de médiocre, à porter rien d'embarrassant, que notre lecture favorite ne deviendra pas un supplément de bagages. Depuis un mois, Doudan a mis à la mode le mot *exquis* ; tellement à la mode que je suis arrivé à le répéter comme un refrain. Eh bien ! n'oublions pas, n'oublions jamais que, vingt-neuf fois sur trente, le volumineux est le contraire de l'exquis.

XII

M. PAUL THUREAU-DANGIN[1]

I

13 août 1876.

Si le premier volume de M. Paul Thureau — *Royalistes et Républicains* — a rencontré quelques objections parmi les demeurants du parti légitimiste, peu s'en faut que je ne le félicite aujourd'hui de nous avoir franchement dit nos vérités. Elles donnent plus de poids, elles assurent plus de crédit à son éloquent réquisitoire contre les LIBÉRAUX de la Restauration. Avant tout, signalons une nuance qui me met bien à mon aise et qui fait le plus grand honneur à la sincérité, à l'équité, au tact politique, au sens moral de l'éminent publiciste. En dehors

1. *Le parti libéral sous la Restauration.*

de la communauté d'opinions, il y a l'estime : en dehors des dissidences, il y a la méfiance ou le mépris. Tel spectateur ou critique des drames ou des comédies de la vie publique, qui gémit de l'obstination ou de l'aveuglement de certains champions du passé, qui voudrait les voir plus enclins aux conciliations désirables, aux accommodements nécessaires, n'hésiterait pas un moment à leur confier sa bourse, sa femme, ses secrets, et serait fier, en les rencontrant, s'ils lui tendaient leur loyale main. Tel honnête amateur d'innovations, d'utopies ou de sophismes, prêt à emboîter le pas derrière nos démocrates à la mode, consent bien à accepter ou à subir l'idée, mais à la condition de tenir l'individu à distance : c'est agir prudemment, et ce ne sera probablement pas le personnel des victoires et conquêtes électorales de 1876 qui le fera changer d'avis. Que ce soit là, au milieu de nos disgrâces provisoires, notre consolation, notre indemnité, notre espérance et notre orgueil !

En retraçant les fautes indiscutables des *ultras* de 1815, et, plus tard, des chefs de l'extrême droite, M. Paul Thureau n'avait pas négligé cette différence essentielle : on pouvait aisément deviner qu'il estimait en blâmant, que ses reproches ou ses plaintes étaient entremêlés de respect et de regret. Ajoutons que, dès le début du présent volume, il a pris soin de caractériser ou plutôt de flétrir la date néfaste, l'événement funeste, l'odieux attentat qui ne justifie pas, mais qui explique les violences

et les exagérations royalistes; le retour de l'île d'Elbe.

Nous l'avons déjà dit; mais ne nous lassons pas de le redire; les opinions peuvent se partager au sujet du 2 décembre et surtout du 18 brumaire. Il est permis aux bonapartistes de toutes les époques d'opposer la nécessité à la légalité, l'expédient au péril, le spécifique au mal; d'alléguer, ici, la couronne tombée dans le ruisseau, l'incroyable désarroi de tous les pouvoirs de l'État, un gouvernement qui n'avait trouvé que de la boue pour cacher les traces du sang, les ruines à relever, l'ordre à rétablir, la conscience publique à satisfaire, la société nouvelle à organiser, le vœu de la vraie France à exaucer; là, les contradictions et les défaillances du parlementarisme, la division des partis, les menaces d'une démocratie à la fois agressive et impuissante, condamnée à mort par les journées de Juin, destinée à se débattre dans le vide, à se consumer dans son néant, telle enfin que, pour excuser son dompteur — hélas ! son complice ! — il suffit de regarder ses héritiers. Rien au monde ne saurait justifier le conquérant sans scrupule et sans cœur, qui, après avoir surmené, épuisé, meurtri, ruiné, écrasé son pays, n'a pas même assez de patriotisme pour le laisser respirer et se refaire sous une monarchie régulière, pacifique, tutélaire, tempérée, libérale, saluée par l'acclamation universelle; qui se jette brutalement à la traverse de cette œuvre de réparation, de convalescence et de salut: insensé, s'il se fait illusion sur

l'issue finale de cette aventure; criminel, s'il sacrifie sciemment à une chance dérisoire le repos, la prospérité, l'avenir de cette malheureuse France dont il a été l'oppresseur et le mauvais génie; trop clairvoyant, malgré ses vertiges d'ambition et d'orgueil, pour ne pas comprendre tout le bien qu'il va détruire et tout le mal qu'il va faire.

Mais ce n'est pas le *crime* des Cent-Jours que nous avons à juger avec M. Paul Thureau; ce sont ses conséquences; le jeune historien les indique avec une rare fermeté de vues et de langage; il en fait, pour ainsi dire, le préambule de sa belle étude sur le parti libéral pendant la Restauration. Désormais, quiconque voudra se renseigner sur cette phase qui nous apparaît aujourd'hui comme l'oasis à l'Arabe perdu dans le désert, comme l'Éden à nos premiers parents, déchus par leur faute, devra commencer par préciser le contraste entre ces deux dates si voisines et pourtant si différentes : 1814 et 1815. 1814, c'est la délivrance, c'est l'apaisement, c'est la renaissance, c'est le rapprochement de tous les partis, de tous les régimes, de toutes les classes; ce sont deux sociétés — j'allais dire deux nations — n'en formant plus qu'une pour saluer le port, pour bénir l'étoile, pour contempler la tige de lis éclose sur les décombres; c'est le sentiment unanime, irrésistible, infaillible, d'une puissance bienfaitrice, succédant à une puissance malfaisante. 1815, c'est la réaction, c'est la rupture, c'est la

rechute: c'est la compresse imbibée de fiel et de vinaigre appliquée sur la plaie saignante; c'est l'origine, le prélude ou le prétexte de toutes les colères, de toutes les méfiances, de toutes les haines, de toutes les violences, de toutes les représailles; c'est enfin un peuple divisé, découpé, déchiré en deux peuples, dont la condition fatale sera dorénavant de se combattre jusqu'à la défaite de l'un ou de l'autre, et peut-être de tous les deux.

Nous avons vu, dans le premier volume de M. Paul Thureau, comment le parti royaliste, exacerbé par les Cent-Jours, irrité de ces défections, de ces trahisons et de ces parjures, ne pouvant et ne voulant plus se fier aux paroles de conciliation ou aux témoignages de repentir, autorisé à croire que toute opposition purement constitutionnelle cachait une arrière-pensée de complot contre la Royauté, fut amené à s'exagérer, dépassa le but au lieu de l'atteindre, aggrava les difficultés de la situation, rendit plus pénible ou plus stérile la tâche entreprise par le roi et quelques-uns de ses hommes d'État, et refusa de pactiser, non-seulement avec les révolutionnaires repris la main dans le sac, les jacobins relaps et les bonapartistes prompts à retourner leur cocarde, mais avec les médiateurs, les sages, les *jeunes*, les représentants de la société moderne, de l'esprit nouveau, sans enjeu dans les malheurs et les crimes du passé. A présent, nous allons voir par quel étrange en-

chevêtrement d'idées, d'intérêts, de rancunes, l'épisode des Cent-Jours créa le bonapartisme libéral ou le libéralisme bonapartiste, c'est-à-dire la monstrueuse alliance des deux éléments les plus contraires, séparés par l'évidence, réunis par la haine, et prouvant une fois de plus la supériorité de la passion sur la logique.

Tel est le point de départ du livre de M. Paul Thureau-Dangin. Cette histoire si souvent racontée et tant de fois méconnue, il nous y introduit à travers une galerie de portraits qui deviendront les commentaires vivants de ses jugements et de ses récits. Imaginez un homme d'un grand talent, amoureux de vérité et de justice, vous rassemblant dans son salon pour vous rappeler des événements qu'il vous importe de bien connaître, et vous arrêtant un moment dans le vestibule pour vous montrer la collection des figures qui rendent ces événements plus vraisemblables sans les rendre moins haïssables. Ce chapitre d'histoire *illustrée* — mais bien peu illustre — est écrit de main de maître. Le libéralisme bonapartiste et révolutionnaire n'a pas à s'enorgueillir de ses portraits de famille.

Dans ces pages vengeresses se succèdent Benjamin Constant, esprit dissolvant, âme dissolue, traitant la politique comme Adolphe, son triste héros, traite l'amour ; se vantant de ne croire à rien pour s'excuser d'être capable de tout ; girouette rouillée par la débauche et graissée par le jeu ; préparé à toutes les variations

par tous les vices ; discréditant ses semblants d'opinion par ses réalités d'inconduite ; passionné à froid, vénal à ses heures, besoigneux souvent, endetté toujours ; s'efforçant de rajeunir et achevant de vieillir par des sensations violentes son cœur fané et ridé comme les billets de banque qu'il jetait à la roulette ; veilleur nocturne, passant incessamment du Palais-Bourbon au Palais-Royal ; Benjamin Constant, que je me souviens d'avoir vu, en 1829, devant la porte de Frascati, tel que nous le peint M. Paul Thureau, « avec sa tournure de jeune » vieillard ; portant, sur ses traits ravagés, la marque » des passions qui l'avaient épuisé ; la figure encore fine, » encadrée de longs cheveux négligés et flottants : la » taille mince et longue, autrefois flexible, maintenant » débile et courbée par lassitude ; la démarche traî» nante, au point qu'il sera bientôt obligé de s'aider » d'une béquille ; ayant dans tout son être je ne sais » quoi de délabré, ruiné à tous les points de vue, par » les dettes et par les maladies que sa vie de désordre » lui avait fait contracter... » — Peinture d'une fidélité saisissante, qui prouve que l'on peut *faire ressemblant* sans avoir connu son modèle.

Lafayette, *ma bête noire* en dépit de ses cheveux blancs ou plutôt de sa perruque blonde qui a peut-être donné aux auteurs de *Mademoiselle Angot* la première idée du chœur des conspirateurs ; conspirateur par nature et par habitude, par vocation et par goût, alors même que

le succès de ses complots eût été la perte de son pays ; plus entêté que vaniteux, plus vaniteux que naïf; ayant fait de son étroit cerveau un moule où tout prenait la forme de cette République américaine, objet de son premier culte, bereeuse de ses premiers rêves ; spécieux en 1783, excusable en 1788, coupable en 1789, criminel en 1816 ; d'autant plus impardonnable que chacune de ses illusions s'était brisée contre une expérience, et que le gouvernement qu'il tentait de rendre impossible était justement le seul qui pût réaliser l'idéal de sa jeunesse ; type du révolutionnaire aristocrate, donnant des fêtes dans son château de Lagrange pendant que ses créatures ou ses complices jouaient leur tête en d'incorrigibles complots ; possédant quelques vertus privées qui furent presque d'un mauvais exemple en laissant croire que le même homme pouvait mériter l'anathème des honnêtes gens et l'amour de sa femme ; *Gilles-César*, que M. Paul Thureau a résumé d'un trait en rappelant qu'il personnifia la garde nationale, c'est-à-dire la Révolution armée , l'anarchie en uniforme, l'éternelle connivence de l'ordre avec le désordre, de la consigne avec la révolte, de l'épaulette avec la blouse, de la cartouche avec la barricade, du corps de garde avec le club, de la boutique avec la rue.

Après ces deux chefs d'emploi, défilent les comparses et les doublures ; Manuel, le plus impitoyable et le plus venimeux des ennemis de la Restauration : M. Laf-

fitte, l'orgueil fait homme, dont toute la carrière politique est renfermée entre ces deux mots célèbres ; — en 1829 : « On va voir qui l'emportera, de la maison Laffitte ou de la maison de Bourbon. » — En 1832 : « Je demande pardon à Dieu et aux hommes d'avoir concouru à la Révolution de Juillet. » — MM. Voyer d'Argenson et de Chauvelin, deux gentilshommes d'extrême gauche ; M. Dupont (de l'Eure), le Joseph Prud'homme de la vertu républicaine, vénérable niais qui fut moins un personnage qu'une réclame ; Montyon croisé de Jocrisse, de qui l'on se demandait s'il datait de Caton ou de Robespierre, et que la Révolution exhibait dans les grandes circonstances en affichant sa vertu sur sa carmagnole, de même que l'on colle une étiquette rassurante sur un flacon dangereux. Il n'est pas un de ces coryphées du libéralisme *intransigeant*, qui n'ait inspiré à M. Paul Thureau une page, une phrase ou un mot, dont l'histoire doit s'emparer, si elle veut être tout ensemble attrayante et véridique. Il a réservé, on le conçoit, une mention spéciale à Paul-Louis Courier, à Béranger, et, un peu plus tard, à M. Thiers.

Paul-Louis Courier ! Messieurs les radicaux ou libres penseurs, cachet rouge, crû Challemel-Lacour ou Edmond About, peuvent lui décerner des couronnes, des monuments, des statues, des bustes, des panégyriques, des apothéoses. Nous sommes tentés de leur en savoir gré au lieu de nous en plaindre. Car cette fois le senti-

ment public a prévalu contre la vaine entreprise de cette compagnie d'assurances posthumes au profit de tous les distributeurs de maléfices. Elle a servi de texte à des protestations bien éloquentes. Elle donne un surcroît d'à-propos au chapitre où M. Paul Thureau, sans forcer le ton, avec une merveilleuse netteté de souvenirs et d'aperçus, étudie ce triste sire, charlatan de rusticité, vigneron de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, paysan d'un Danube mythologique, érudit aux griffes de pamphlétaire, odieux aux siens, désagréable à son parti, méchant en cinq ou six langues, préludant avec la pastorale à ses invectives contre la Royauté; faisant tour à tour les gros yeux à Louis XVIII et les doux yeux à Chloé : portant la préméditation savante, le souci du détail ou du style dans un genre qui ne peut se rendre tolérable que par la spontanéité, l'ardeur, la passion, l'entraînement, la colère du moment : nuisible à ceux qu'il déteste sans pouvoir dire ce qu'il aime ; car ce démocrate, ce républicain, ce bonapartiste, n'aimait ni la gloire militaire, ni la démocratie, ni la République.

Parlerai-je de Béranger ? Il y a longtemps que le pauvre petit grelot attaché par une main téméraire à cette popularité en refrains est devenu une grosse cloche, et que la cloche a fait oublier le grelot. Tant de plumes finement taillées ont apostillé cette première requête adressée au public dégrisé de libéralisme bona-

partiste, que le nom du pétitionnaire a disparu dans la foule des signatures. La question est résolue, le procès est jugé; mais la légitime réaction du patriotisme, du bon sens et du goût contre le chansonnier du *Roi d'Yvetot* ou le chantre des *Souvenirs du Peuple* n'est, hélas! qu'une revanche tardive et d'après coup; elle n'ôte rien à l'influence que les chansons de Béranger exercèrent dans les ateliers, dans les mansardes et même dans les salons, juste au moment où il avait le plus de mal à faire et de bien à paralyser. Si l'humble précurseur des disgrâces de cet homme d'infiniment d'esprit qui n'eut rien de sincère, ni sa bonhomie, ni sa modestie, ni son lyrisme, ni son patriotisme, ni sa simplicité, ni sa gaieté, ni son ivresse, souleva, au début, tant d'orages, de fureurs, de récriminations et de sarcasmes, c'est que les journalistes révolutionnaires ne s'y étaient pas trompés. Peu leur importait le Béranger de 1855; celui-là avait fait son œuvre et son temps; il n'avait plus droit qu'à de belles funérailles. Mais l'immense service rendu survivait à l'arome évaporé des chansons belliqueuses, patriotiques, satiriques, érotiques et bachiques. On ne pouvait, sans ingratitude, oublier que ce vieillard démodé avait contribué plus que tout autre, à infuser le libéralisme dans le bonapartisme, à créer la légende napoléonienne, à réconcilier ces deux sœurs ennemies, la liberté politique et la gloire militaire, ou, en d'autres termes, à préparer la chute de la mo-

narchie des Bourbons. Or, en 1855 comme en 1816, c'était là l'essentiel aux yeux de ces grands patriotes. — « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » avait dit un de leurs orateurs. — « Périsse la France, disaient-ils, plutôt que notre ambition, notre crédit et notre haine ! Nous avons l'impunité ; nous voulons le pouvoir ; nous sommes épargnés, ménagés, enrichis, protégés, libres de reprendre notre place dans la société des heureux et des sages ; ce n'est pas assez ; nous voulons redevenir les maîtres. Que notre pays, sauvé par l'antique race de ses rois, retombe dans le chaos ! Que le canon de Waterloo se retourne contre nos frontières ! *Abîmons tout plutôt, c'est l'esprit* de la Révolution ! Tout, oui, tout, pourvu que les Bourbons et leurs amis cessent d'offusquer nos regards ! Il faut leur départ à notre retour, leur perte à notre avénement, leur déchéance à notre règne, leur humiliation à notre gloire ! A bas les Bourbons ! honneur, popularité, ovations, récompenses, à quiconque aura concouru à les renverser ! »

Voilà le point de départ. On comprend aisément, et M. Paul Thureau nous dit mieux que personne, quel rôle devait jouer, à quel but devait tendre, avec de pareils chefs, avec un pareil mot d'ordre, sous des inspirations aussi corrosives, l'armée révolutionnaire, groupant sous le même drapeau les vétérans de la Convention, les républicains de l'an VII, les ralliés du Consulat, les survivants de la cour impériale, les offi-

ciers en demi-solde, les glorieux débris de nos grandes guerres, les enfiévrés de chauvinisme, les intrigants sans emploi et les conscrits du jeune libéralisme. Quand je dis armée, je suis trop poli ; c'est troupe qu'il faudrait dire ; troupe tragique, mélodramatique et comique, où ne manquaient ni les valets, ni les niais, ni les traîtres ; troupe qui nous a fait payer la comédie de quinze ans plus cher que n'ont jamais coûté aux Barnum les plus hardis les *étoiles* du chant, de l'opérette et de la danse !

Et cependant, au seuil des événements qui vont suivre, mêmes effets qui s'expliquent par les mêmes causes, je ne puis me défendre d'un rapprochement douloureux. Certes, les divers personnages dont je viens d'écrire les noms, méritent toutes nos rancunes. Ils sont également coupables d'intention et de fait. Ils ont entrepris, poursuivi, réussi la tâche la plus meurtrière qui ait jamais fait d'un sauvetage un naufrage. Je n'aperçois pas dans leur politique une heure de désintéressement, de générosité, de franchise, un effort pour s'élever au-dessus des misérables conditions du calcul personnel et de l'esprit de parti. Nul n'accusera les portraits de M. Paul Thureau de flatter leurs modèles ; on peut lui appliquer, avec variantes, le mot de La Harpe sur Tacite : « Les *révolutionnaires* sont punis quand il les peint. » Pourtant ils nous apparaissent comme des géants, si nous les comparons à leurs héritiers actuels,

à nos vainqueurs et à nos maîtres d'aujourd'hui. Du moins, ces généraux avaient servi leur pays et versé leur sang sur les champs de bataille ; ces tribuns avaient été secoués par la tempête et associés à des catastrophes immenses ; ces avocats pouvaient se figurer qu'ils plaidaient la cause de l'avenir contre le passé. Ces publicistes écrivaient d'un bon style ; ces chansonniers ciselaient leurs malices ; ces gentilshommes réfractaires parlaient aux imaginations par les vicissitudes de leur existence, par le prestige de leurs voyages et de leurs aventures, par le piquant contraste de leurs opinions avec leurs origines ; ces relaps avaient organisé des armées, administré des provinces vastes comme des royaumes, signé des décrets ou des ordonnances qui changeaient la carte de l'Europe. Une idée ou un souvenir de grandeur se mêlait à leurs mensonges et à leurs fautes. Ils avaient été quelque chose avant de mériter de n'être rien. L'odieux prétexte qu'ils inventaient contre les Bourbons, la coïncidence du rétablissement de la monarchie avec les angoisses de l'invasion et les douleurs de la défaite, pouvait, à la rigueur, faire croire qu'ils mettaient les griefs de l'honneur ou de l'orgueil national de moitié dans leur opposition implacable. Il y avait, pour le témoin impartial, une sensation d'injustice, d'ingratitude, d'égoïsme, de péril, de crime peut-être, mais non pas cette effroyable impression d'abaissement, d'aplatissement, de honte, de

suffocation intellectuelle et morale; on se sentait menacé, mais non pas avili; les étrangers bienveillants nous auraient dit : « Prenez garde! » Ils n'auraient pas détourné la tête pour dissimuler leur dédain ou leur pitié. Le volcan de M. de Salvandy n'avait pas encore servi à allumer la pipe des politiques du café de Madrid. On n'allait pas chercher, pour en faire les élus du peuple le plus spirituel de la terre, le médecin équivoque, le pharmacien du canton, le chocolatier communiste, l'avocat taré, le vétérinaire (encore s'il *pansait* bien!), l'entrepreneur véreux, le bohême, le saltimbanque, l'agioteur de bas étage, l'individu qui, pour conquérir un siége à l'Assemblée ou dans les conseils du pays, a commencé par le dossier. On ne donnait pas à la France et au monde l'ignominieux spectacle d'un régime où les hiérarchies sont prises au rebours, où les supériorités sont proscrites, où Tarquin n'aurait plus un pavot à couper, où l'on rejette à l'écart les plus capables et les plus dignes, où les municipalités se peuplent peu à peu de goujats et de malotrus, où l'obscurité, l'ignorance, la bêtise, l'athéisme, la grossièreté, le vice, l'opprobre deviennent des titres authentiques; où le suffrage universel salue et acclame comme sien quiconque lui semble assez bas pour mériter d'être son idole, son mandataire, son égal, son esclave. — Et remarquez que, dans cette comparaison poignante entre les *libéraux* d'alors et les *radicaux* d'à-présent, nous avons

omis des hommes d'élite que M. Paul Thureau a très-judicieusement exceptés de ses critiques ; le général Foy, par exemple, et Casimir Périer, lesquels, tout en se trompant, sont restés au nombre des gloires de la France contemporaine.

II

Quatorze ans à peine — pas même le *grande mortalis ævi* de Tacite — se sont écoulés entre l'ordonnance du 5 septembre et la Révolution de juillet. Nous ferons beau jeu au parti libéral sous la Restauration ; nous ne compterons pas la phase courte et violente qui va de Waterloo à la dissolution de la *Chambre introuvable*. On peut admettre que la rapidité des événements, le vertige de l'imprévu, l'invaisemblance du vrai, la soudaineté des coups de foudre, la rudesse des réactions, l'ardeur des représailles, l'exécution d'illustres coupables, l'effervescence des royalistes dans le Midi de la France, aient enfiévré toutes les têtes, aussi bien celles des impénitents de la Révolution que des serviteurs de la monarchie. Mais enfin voilà cette période finie. Louis XVIII s'est séparé de cette Chambre, comparable aux femmes qui se

rendent importunes ou dangereuses par l'excès de leur amour. Ses intentions ne sauraient être douteuses ; il a sacrifié le sentiment à la raison, ses prédilections personnelles à l'intérêt politique ; il s'est exposé aux rancunes de ceux qui l'aiment pour apaiser ceux qui le haïssent. Des types de patriotisme, de modération, de sagesse, de vertu, d'éloquence, ont été appelés au ministère ou groupés autour des ministres. Satisfaction complète est donnée à tous ceux qui ne voulaient être que *libéraux*, sans être ni bonapartistes, ni révolutionnaires. Quels noms, le duc de Richelieu, le duc de Broglie, Camille Jordan, M. de Serre, Royer-Collard, M. Lainé, pour ôter leur dernier prétexte aux alarmes des amis de la liberté, de ceux qui avaient complaisamment accepté le despotisme impérial et qui affectaient de redouter le retour de l'ancien régime ! Quel était désormais leur devoir ? Quelle fut leur ligne de conduite ? Jamais je n'avais mieux compris leur politique à double face et à deux tranchants qu'en relisant le livre de M. Paul Thureau.

Essayez de résumer la tactique libérale d'après ses tableaux et ses récits, modèles d'impartialité, de fermeté, d'exactitude et de franchise. La voici en abrégé : chaque fois que le gouvernement s'éloigne de l'extrême droite pour s'allier au centre droit, au lieu de l'encourager et de l'affermir dans cette voie, de lui prêter leur concours ou du moins leur neutralité bienveillante, les chefs du parti libéral redoublent de taquineries. Comme

le roi ne peut pas, en conscience, abdiquer à leur profit, ni installer dans ses conseils les apologistes de la Terreur, les renégats des Cent-Jours ou les dévots de Sainte-Hélène, ils ne négligent rien pour rendre impossible la politique que l'on adopte pour les désarmer. Ils exploitent les méfiances ou les inquiétudes des *ultras*, à qui ils ont l'air sans cesse de demander comment les vrais amis de la Royauté peuvent supporter un système d'accommodement et de transaction. Ils votent avec eux ; ils font des avances aux hommes qu'ils ont cent fois dénoncés comme follement hostiles à la Charte et au progrès. Ils cajolent le parti qu'ils accusaient naguère de vouloir renouveler contre eux l'inquisition et la torture. Ils créent des *casus belli* au pouvoir qui leur offre des traités de paix. Ils ont recours à tous les moyens pour brouiller les cartes. Ils rouvrent les blessures qui allaient se fermer ; ils soufflent sur les cendres qui allaient s'éteindre. Ils n'ont ni repos ni trêve, jusqu'à ce que le souverain, se voyant isolé ou se croyant affaibli entre les royalistes qui le boudent et les *libéraux* qui le harcèlent, ennuyé d'être si mal payé de ses sacrifices, sachant mauvais gré à ses ministres de ne pas réussir à lui donner le calme en échange de ses concessions, lisant sur les visages qui l'entourent d'affectueux ou respectueux reproches, retombe du côté où il penche, et rende officiellement sa confiance à ceux qui ne méritaient que son amitié.

Alors, volte-face et changement de batteries. Il ne s'agit plus d'amener la Royauté à se brouiller avec ses ministres; il s'agit de prouver que, en les nommant ou en essayant de les garder, elle n'était pas de bonne foi; que, sous des étiquettes plus ou moins lénitives ou irritantes, c'est toujours la même guerre ouverte ou sournoise, déclarée par le passé au présent, par les souvenirs aux idées, par l'obscurantisme à la lumière, par l'absolutisme à la liberté. Le ministère modéré était un leurre; le ministère de nuance plus vive est un défi; après avoir trompé ou triché la nation, le roi la provoque. Ces hommes dont on ne cessait pas de contrôler les actes, de saper l'autorité, de suspecter les intentions, d'entraver le gouvernement, on feint de déplorer leur chute. On s'efforce de rendre irréparable ce que l'on a rendu inévitable. On s'arrange pour que chacun des traits lancés aux nouveaux venus passe par-dessus leurs têtes et frappe celui-là même que l'on déclarait irresponsable. On l'enferme, on l'enlace dans un réseau d'arguments insidieux, de caresses perfides, d'effrayants présages, de menaces à demi voilées, de respectueuses injures, qui le placent bientôt dans l'alternative de tout céder ou de tout risquer. N'est-ce pas l'histoire sommaire des faits et gestes du parti libéral sous la Restauration ?

Je n'ai pas, bien entendu, la ridicule prétention de réduire à ce procès-verbal l'ouvrage de M. Paul Thureau et le bilan de cette époque qui nous semble aujour-

d'hui si courte, dont il est difficile de rétablir la proportion avec les événements actuels, mais qui eut sa bonne part de bourrasques, de violences et d'orages. Il faut suivre pas à pas le jeune historien. Chaque chapitre contient sa leçon. Ainsi, mes contemporains, ceux qui n'ont commencé à observer et à réfléchir que vers 1828, sont aisément portés à croire que la politique libérale et la politique rétrograde de la monarchie des Bourbons se personnifient en deux hommes: M. de Martignac et M. de Polignac; c'est ne songer qu'au dénouement, au lieu d'étudier toute la pièce; ne tenir compte que de la crise aiguë, au lieu d'examiner la maladie chronique. Il y eut, après l'ordonnance du 5 septembre, avant l'assassinat du duc de Berry, trois ou quatre années où le gouvernement constitutionnel aurait pu vraiment se fonder, si les grands citoyens de la gauche avaient bien voulu le permettre. L'extrême droite s'avouait vaincue et d'ailleurs des royalistes qui ne sont pas du même avis que leur roi doivent tôt ou tard battre en retraite ou changer d'avis. Le duc de Richelieu, — un autre patriote, celui-là, et un autre libérateur du territoire que M. Thiers! — M. de Serre, et leurs collaborateurs apportaient à leur œuvre de réparation, de conciliation et de salut, plus d'idées franchement libérales qu'on n'en rencontrera jamais sur les lèvres d'un député radical ou sous la plume d'un journaliste républicain. Il eût suffi d'un peu d'accord parmi les deux centres, d'un peu d'honnêteté sur les

bancs de la gauche, pour fortifier par des lois excellentes l'alliance définitive de la Royauté et de la liberté. Eh bien, voici comment ces honorables efforts furent secondés, non-seulement par les révolutionnaires irréconciliables, mais par ceux qui se vantaient de formuler en DOCTRINE leur dévouement à la monarchie et à la Charte. Écoutons M. Paul Thureau :

« ..... Il semblait que les doctrinaires, même quand ils étaient satisfaits, craignissent de se compromettre en soutenant trop le ministère ; ils consentaient à être ses protecteurs, non à se montrer ses partisans. »

Ceci l'amène à tracer un portrait de Royer-Collard, admirablement réussi. Avant de le reproduire, rappelons que, si M. Thiers a pu écrire, sans trop de paradoxe, « l'*inutile* Malouet, » — nous avons le droit de dire : « *le nuisible* Royer-Collard. »

— « Originale et puissante figure que celle de ce bourgeois de souche janséniste, à la démarche majestueuse, au visage austère et un peu abrupt, au regard tombant de haut, à la bouche dédaigneuse, d'une constitution robuste qui ajoutait à l'énergie de son âme, ardent et ferme, inaccessible aux faiblesses mesquines, non aux passions tenaces, peu porté à se défier de lui-même, ne sentant rien faiblement et ne cherchant ni à cacher ni à maîtriser ce qu'il sentait, s'y livrant au contraire avec impétuosité, disant tout haut ce qu'il pensait de tout le monde, et, par

fierté démocratique, ne se gênant nulle part, ni pour personne. A quatre-vingts ans, il aimait à répéter : « J'ai toujours été une mauvaise tête. » — Les courtisans se regardaient étonnés et souriant, quand ils le voyaient, en présence du roi, se moucher bruyamment dans son grand foulard rouge qu'il déployait tranquillement comme s'il eût été chez lui. M. Royer-Collard avait l'esprit imposant. Sa parole était grave ainsi que sa pensée, un peu dogmatique et altière, mais coulée en bronze. A la tribune, et surtout dans la conversation, il se mêlait parfois à la dignité habituelle de son langage une ironie sentencieuse et redoutable qui, d'un seul trait, emportait la pièce[1]. D'une absolue droiture d'intention, désintéressé de toute ambition vulgaire, mais non d'une sorte d'égoïsme élevé qui lui faisait placer très-haut le soin de sa personnalité politique et de son intégrité doc-

1. Il ne faudrait cependant pas exagérer le Royer-Collard légendaire, l'homme des coups de boutoir et des *mots* à l'emporte-pièce. Un de ses neveux par alliance, très-ennuyeux et très-emphatique personnage, M. G. de B..., se vantait d'avoir eu avec lui, tous les jours pendant des années, trois ou quatre heures de conversation. Il avait fait imprimer un recueil des traits d'esprit ou de génie de son oncle. J'ai eu ce recueil entre les mains. Pour en cueillir une demi-douzaine qui méritent de rester, il faut se résigner à répéter toujours les mêmes. Et puis, comme tout cela est lourd, rogue, pédantesque, dogmatique, pédagogique ! Comme nous sommes déjà loin du véritable esprit français !

trinale, il marchait de son pas, sans s'inquiéter s'il suivait les autres ou si les autres le suivaient. Impitoyable pour ceux qui se trouvaient ainsi séparés de lui, il ne laissait jamais passer un acte en désaccord avec ses vues propres, sans le noter d'un blâme, le blâme dût-il atteindre un cabinet pour lequel il avait estime et confiance, et qu'il aurait eu intérêt à soutenir. Du reste, il redoutait pour son propre compte l'action et la responsabilité ; il ne voulait être ni ministre, ni même ministériel, et trouvait plus commode le rôle de critique indépendant et d'oracle irresponsable. Être écouté lui suffisait. Là est le côté faible de cette noble et forte nature. Aussi, après avoir eu un grand renom, une rare puissance morale, il n'a laissé en mourant aucun écrit, aucune œuvre ; et, avec les vues les plus élevées et les plus pures, son action politique n'a pas toujours été utile à cette double cause monarchique et libérale qui lui tenait tant au cœur. »

On ne saurait mieux dire, et M. Paul Thureau ne pouvait tenir un autre langage. Mais, s'il est prouvé que le meilleur de ces royalistes sous condition, de ces métaphysiciens de monarchie et de liberté, fut, en somme, plus nuisible que profitable à sa cause, — et cela dans le moment même où il aurait fallu ne chicaner sur rien pour tout rétablir, — il est facile de comprendre que, placé entre des auxiliaires aussi peu commodes et des agresseurs aussi acharnés, le plus libéral et le plus sym-

pathique des ministères n'ait pu qu'essayer, renoncer et tomber. Peu importe, que, trente ou quarante ans plus tard, le vieux duc de Broglie, un autre monarchiste *conditionnel,* hérissé de vertus, ait fait amende honorable : que, éclairé et converti après coup, il ait écrit : « Du moment que l'on acceptait la Restauration (?), il fallait traiter avec elle sans humeur, sans dédain, sans impatience,... louvoyer, pour ainsi dire, entre ses écueils... C'était une bonne fortune inespérée d'avoir trouvé un roi tel que Louis XVIII, un président du conseil tel que le duc de Richelieu, des ministres tels que ses collègues : il les fallait conserver comme la prunelle de l'œil... il fallait même leur passer beaucoup de fautes... » En un mot, il fallait faire le contraire de ce que vous fîtes ! Ces aveux tardifs sont à la fois consolants et agaçants ; en vérité, il est bien temps de reconnaître qu'on s'est trompé, quand l'erreur a produit toutes ses conséquences, et même quelque chose de plus ! Ce qui égarait ces esprits éminents et profondément honnêtes, les Royer-Collard, les Guizot, les de Broglie, ce n'était pas telle ou telle nuance d'opinion ; c'était l'orgueil. Franchement, ils le plaçaient mal. Les hommes supérieurs, qui, pour n'avoir pas voulu prévoir l'avenir, ont à se repentir du passé, sont punis par où ils ont péché.

Comment se dénoua cette phase qui pouvait tout adoucir et qui aigrit tout, vous le savez, et M. Paul Thureau le raconte mieux que personne. La scandaleuse élection de

Grégoire, l'organisation des sociétés secrètes, les clandestines noirceurs de la Charbonnerie, les conspirations militaires, l'armée aspirant par tous les pores je ne sais quel bonapartisme révolutionnaire et républicain, le *pronunciamiento* espagnol offert pour modèle aux régiments français, des généraux aussi séditieux que des avocats, l'apostolat de l'insurrection descendant de la tribune pour se propager dans la presse, et finalement l'assassinat du duc de Berry, telles furent les répliques, préméditées ou fortuites, du parti libéral aux loyales tentatives des ministères de centre droit ou même de centre gauche. Cette situation intolérable appelait des réactifs énergiques. Le sentiment royaliste, encore très-vivace, tour à tour exalté par le crime de Louvel et par la naissance du duc de Bordeaux, demandait une réparation et une revanche. Le roi ne pouvait plus se faire illusion sur l'impuissance des ministères de transition et de transaction, paralysés par tant de fâcheuses ou coupables influences. Un ministère plus accentué, qui aurait eu pour chefs Casimir Périer et le général Foy, eût été, dans cette renaissance du royalisme, un vrai contresens. La droite s'offrait tout naturellement au souverain et à la nation avec des racines profondes dans le pays, une force numérique dans les Chambres, et des talents nouveaux ou éprouvés, d'autant plus souhaitables qu'ils unissaient au dévouement le moins équivoque l'aptitude et l'habitude des affaires.

Amis et ennemis se sont accordés à reconnaître que l'avénement du ministère Villèle avait été en harmonie parfaite avec les *mœurs* parlementaires et le véritable esprit du gouvernement représentatif. Il triomphait *à l'anglaise*; il arrivait au pouvoir, porté, non par une préférence royale ou une bouffée d'absolutisme, mais par le jeu même des institutions et par cette invisible puissance que créent les événements lorsqu'ils se rencontrent avec le sentiment public. C'est ici que M. Paul Thureau redouble de fermeté, de clairvoyance et d'équité. La tâche était délicate, la date scabreuse; ses *anciens* ont pu lui dire l'impopularité de ce ministre à qui on rend aujourd'hui plus de justice. Le duc de Richelieu et ses collègues avaient plus spécialement représenté le côté patriotique et libérateur de la Restauration; M. de Villèle en personnifia de préférence le sens littéral, l'idée d'une réparation moins chevaleresque, mais plus *substantielle*, qui recrutait les intérêts au profit des souvenirs et relevait du même coup les affaires, la confiance, l'industrie et les finances. Ai-je besoin d'ajouter qu'on refusa de le comprendre? que l'opposition fut systématique et *radicale*, à partir de 1822 comme avant 1820? Elle commença même par être factieuse et conspiratrice. — « On s'est ému, dit excellemment M. Paul Thureau, sur la jeunesse des quatre sergents de la Rochelle; on a loué la fermeté généreuse avec laquelle ils avaient refusé de racheter leur vie au prix de révélations pouvant com-

promettre ceux qui les avaient si cruellement lancés dans cette aventure... Soit ! mais, si cette compassion doit être accusatrice, est-ce contre le gouvernement qui usait de son droit de légitime défense ? Que ce soit plutôt contre ces chefs politiques qui, assez éclairés pour connaître la gravité du crime et pour préjuger l'échec inévitable, s'arrangeant d'ailleurs pour demeurer personnellement à l'abri dans l'enceinte du Parlement, poussaient ces égarés à un supplice certain et inutile ! Souvent même n'escomptaient-ils pas d'avance, au profit de leurs haines de parti, l'héroïsme prévu de ces morts ? Ils voyaient là ce cadavre que tout meneur d'émeute tâche de se procurer pour soulever la foule en le promenant dans les rues. C'est le mot froidement cruel, prononcé par Manuel à propos des sergents de la Rochelle : « Ils mourront bien ! »

C'est au ministère Villèle qu'il sied de rattacher l'apparition, dans la vie publique, de la seconde *couvée* du libéralisme, des jeunes hommes (c'est le style du temps) qui, nés à la fin du dernier siècle ou au seuil de celui-ci, n'avaient d'engagement personnel ni avec les crimes de la Révolution, ni avec les palinodies ou le servilisme de l'Empire. M. Paul Thureau, qui a su observer l'exacte nuance dans ses beaux portraits de Casimir Périer et du général Foy, n'apprécie pas avec moins d'élévation et de justesse *l'avénement des jeunes*, de cette génération nouvelle que les élections royalistes, le succès

de la guerre d'Espagne et mieux encore les généreuses et sincères aspirations de la jeunesse, engagèrent à rompre avec la vieille gauche, à récuser la politique haineuse et bourgeoisement révolutionnaire du *Constitutionnel*, et à placer son opposition sur un terrain plus neuf, plus fécond, encadré dans de plus larges horizons. Notre métier de causeur littéraire a si souvent ramené sous notre plume les noms de Victor Cousin, de Villemain, d'Augustin Thierry, de Jouffroy, de Vitet, de Saint-Marc Girardin, de Mérimée, de Salvandy, de Dubois, de MM. Thiers et Mignet, de M. Duvergier de Hauranne, des spirituels rédacteurs du *Globe* et de la *Revue française*, que nous nous en remettons à M. Paul Thureau du soin de caractériser ce groupe brillant que l'on ne peut ni condamner sans appel, ni amnistier sans réserve. Gardons-nous de les confondre avec les hommes méprisables et haïssables qui, après avoir accepté, salué et exploité toutes les servitudes impériales, accusèrent les Bourbons de faire à la liberté une trop petite part ; censeurs ou limiers de police sous l'Empire ; libéraux ombrageux et criards sous la Restauration. Tel ne fut pas le libéralisme de ceux dont les noms forment en grande partie le nobiliaire de l'intelligence et des lettres pendant la première moitié de notre siècle. En les blâmant, on les aime encore, comme on aimerait le guide qui se tromperait de chemin tout en nous montrant de merveilleux paysages, embellis par la brume et les rayons

du matin. Ils étaient la parure du régime dont ils furent le péril. Me pardonnerez-vous une comparaison bien triviale ? J'éprouve à leur sujet une impression analogue à celle d'un vieux gourmand malade, qui, en songeant aux chefs-d'œuvre gastronomiques auxquels il doit sa goutte et sa gravelle, s'écrierait : « C'était pourtant bien bon ! »

N'importe ! Comment ne pas déplorer, avec M. Paul Thureau, l'espèce de *jettatura* qui fit de ces esprits si élevés, si cultivés, si raffinés, les complices inconscients ou volontaires du bonapartisme libéral ou révolutionnaire, objet de leurs premières antipathies ? Comment ne pas gémir des complications qui jetaient, par moments, M. Cousin à côté de M. Étienne, M. Vitet non loin de M. Jay, M. de Rémusat près de M. Mérilhou ? Quelle tristesse de ne pouvoir admirer que le talent, en maudissant l'influence ! Je pourrais même écrire *influenza* ; car ce fut une épidémie qui pénétra jusque dans nos colléges, jusque dans l'intérieur des plus honnêtes familles. Lisez ces attrayants chapitres du livre de M. Paul Thureau ; *le Globe, les Normaliens du Globe, les Mondains du Globe, Vive la Charte !* — pages éloquentes, véridiques ou exquises, — vous arriverez à cette conclusion que notre situation actuelle rend plus poignante. Étant donnés le caractère, les souvenirs et la piété de Charles X, l'acharnement de l'opposition de toutes les nuances, l'abominable guerre au *parti prêtre*, organisée par les dignes précurseurs des

Naquet et des Barodet, l'injuste impopularité de M. de Villèle, les préliminaires de sa chute, tout cet ensemble avait pris, en 1827, des proportions telles, que, en cédant au vœu de la Chambre et du pays,le Roi ne pouvait pas ne pas ressentir un mélange de malaise, de méfiance, de dépit, d'inquiétude, de douleur. La douce figure de M. de Martignac dut plus tard lui apparaître, liée à une insurmontable souffrance d'esprit, de conscience et de cœur.

Plus que tout autre, le nom de M. de Martignac m'exposerait à des redites. J'en reste donc là, en vous recommandant de lire jusqu'au bout — si ce n'est déjà fait — l'ouvrage de M. Paul Thureau. J'en connais peu de plus instructifs, de plus vrais, de plus judicieux, de plus définitifs. On s'étonne qu'un écrivain encore si jeune soit aussi sérieux, et on sait gré à cet homme sérieux d'y mêler tant de délicatesse et de charme. Je vous parlais tout à l'heure des regrets dont je ne puis me défendre en songeant à ces jeunes et beaux talents qui honorent la Restauration, BIEN QU'ILS l'aient méconnue et combattue. Avec le jeune et beau talent de M. Paul Thureau, mes sentiments sont de tout autre nature. Plus il représente le contraire des idoles, des extravagances, des perversités, des impiétés, des bêtises contemporaines, plus il honore son temps.

XIII

LÉONTINE FAY

---

10 septembre 1876.

On lisait, jeudi dernier, à la quatrième page des journaux de Nice : — « Les familles Joly-dit-Volnys et Alexis Fay ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte qu'elles viennent d'éprouver en la personne de Madame

LOUISE-JEANNE-LÉONTINE JOLY-DIT-VOLNYS,
née FAY,

décédée à Nice, le 29 août, dans sa 66e année, munie des sacrements de la sainte Église. »

Cinq lignes banales entre une vente par autorité de justice et l'annonce d'un sirop d'escargots ; tout un

monde de souvenirs pour les contemporains de LÉONTINE FAY.

Je n'étonnerai personne en disant que la rue Jean-Jacques Rousseau n'était pas, le 13 juin 1830, ce qu'elle est aujourd'hui. Le départ quotidien de toutes les malles-poste de France attirait, vers six heures du soir, dans ce quartier populeux, bruyant et tortueux, une énorme quantité de fiacres, de cabriolets, de voitures de roulage, de courriers, de commissionnaires et de facteurs ; sans compter les voyageurs et leurs amis, que l'on reconnaissait à leur air affairé et souvent à leur émotion; car on mettait alors, pour aller de Paris à Marseille, à Bordeaux ou à Toulouse, plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour le trajet de Paris à Naples.

Ce soir-là, deux jeunes gens, à peu près du même âge, se promenaient dans la cour des malles-poste, bien avant l'heure du départ. A eux deux, ils n'avaient pas quarante ans! Ils se ressemblaient aussi peu que possible: ce qui n'est pas une mauvaise condition pour devenir amis intimes. A voir la pantomime fiévreuse de l'un, la physionomie soucieuse de l'autre, il était facile de deviner l'amoureux qui médite une folie et le confident qui hasarde un conseil. Ils avaient d'ailleurs le physique de l'emploi. Charles, l'*inamorato*, était vraiment taillé en héros de roman. On l'eût jugé trop beau pour un homme, si la beauté sculpturale de ses traits n'avait été animée

par l'éclat de ses yeux noirs, qui exprimaient tour à tour la passion la plus sincère et la plus sympathique douceur. Il était trop bon pour être fat, trop loyal pour le triste métier d'homme à bonnes fortunes. Il aurait pu être don Juan; il aimait mieux être Grandisson.

Georges, le conseiller, — dont je ne voudrais pourtant pas dire trop de mal, — préludait à sa vocation de critique en étudiant sur le vif les sentiments d'autrui et les siens, chaque fois qu'il y avait conflit entre la sagesse et ses contraires; ce qui ne l'empêchait pas, le cas échéant, de faire autant de sottises que s'il eût constamment sacrifié l'analyse à la synthèse. En ce moment, outre sa canne et son parapluie, il portait un gros paquet qui ne ressemblait que vaguement à un sac de nuit.

— Voyons! Charles, disait-il, cette adorable Léontine diffère essentiellement de Manon Lescaut. Tu vaux mille fois mieux que le chevalier des Grieux; car tu es de ceux que l'on dupe et qui ne trichent jamais; moi, je ne suis pas abbé... sans quoi, pour l'instant, je m'appellerais Tiberge... J'ai fait tout ce que tu as voulu: j'ai enveloppé dans cet immense foulard mon *Gradus*, mon Dictionnaire grec, mon Ducaurroy et deux gilets de flanelle, afin d'avoir l'air d'un voyageur partant pour de lointains pays... Mais où cela peut-il te mener?..

— A la voir encore une fois avant son départ pour Lyon! répondit Charles avec un soupir extatique.

— Où elle va donner des représentations... mais les

miennes n'en subsistent pas moins... Veux-tu la séduire?..

— Horreur!.. un ange!..

— Tu veux donc l'épouser?..

Charles tressaillit et n'eut pas le temps de répondre: un fiacre venait d'entrer dans la cour; nous en vîmes sortir d'abord un homme à tournure de *papa*; puis une femme d'un certain âge, d'un embonpoint respectable, munie, malgré la saison, d'une ample provision de pelisses, de châles et de manteaux; — et enfin une charmante jeune personne, coiffée et empaquetée de manière à cacher sa taille et à laisser deviner sa figure...

— C'est ELLE! murmura le romanesque disciple de ce héros du Tasse qui, désirant beaucoup, se contentait de peu.

C'était ELLE, en effet; mais ce fut à peine si le bel amoureux put échanger avec son idole un regard où elle mit autant de réserve qu'il y mettait de passion. Les voyageurs, un peu en retard, se hâtèrent de faire transporter leurs bagages dans la salle d'attente; un instant après, les facteurs crièrent: « La malle-poste de Lyon! » Le père, la mère et la fille montèrent précipitamment dans le rapide véhicule; le postillon enfourcha le *porteux*; le courrier s'installa sur la banquette de devant; les chevaux bondirent, les roues grincèrent, et... bon voyage!.. Il ne fut pas même possible à Charles de dire la phrase qu'il devait adresser à Georges pour déjouer les

soupçons: « Je crois que *ta* malle-poste est celle qui part la dernière! »

Cette jeune fille si vertueusement accompagnée par M. et madame Fay, c'était Léontine, alors à l'apogée de son talent et de ses succès; Léontine Fay, l'*étoile* du théâtre de Madame, que la révolution de 1830 allait forcer de déroger sous le nom bourgeois de Gymnase dramatique; Léontine Fay qui comptait, à l'orchestre et au parterre de son théâtre, autant d'amoureux que madame Malibran au Théâtre-Italien. Certes, on l'aurait bien surprise, si, pendant ces radieuses années d'illusion, de vogue et d'enthousiasme, on lui avait annoncé qu'elle mourrait obscurément, silencieusement, à l'autre extrémité de la France, à trois cents lieues du boulevard Bonne-Nouvelle, et que les journaux la laisseraient disparaître sans autre cérémonie qu'une mention dédaigneuse, inexacte et brève. J'ajoute bien vite que l'éminente artiste, devenue une sainte femme, aurait accepté avec une résignation toute chrétienne cette preuve du néant de nos vanités et de nos joies.

Chose singulière! Ce que l'on sait le mieux, dans la brillante carrière de Léontine Fay, c'est le commencement; c'est l'époque où, à peine âgée de neuf ans, elle était saluée du titre inquiétant de *petite merveille*, et fanatisait tout Paris dans le *Mariage enfantin*, le *Grand Papa* et la *Petite sœur*. Sans doute, ce début ne saurait être oublié; mais, s'il mérite un souvenir, c'est justement

parce que ces promesses ne furent point déçues ; six ou sept ans après, Léontine Fay brillait au premier rang de cette célèbre troupe du théâtre de Madame où se révéla M. Scribe, où l'auteur à la mode, le répertoire, la salle, le public, les acteurs, les actrices, semblaient faits les uns pour les autres ; harmonie exquise, qui donnait envie de préférer ces charmantes miniatures à beaucoup de grands tableaux. Tout favorisait la vogue prodigieuse du théâtre de Madame ; le patronage d'une gracieuse princesse dont le sourire animait la cour et la ville ; l'empressement d'une société d'élite, heureuse de suivre un si aimable exemple ; le choix des pièces, le jeu des artistes, et enfin le marasme de la Comédie-Française, qui, en attendant la grande explosion romantique, jouait dans le vide des tragédies glaciales et de fades comédies. Le mouvement, la vie, l'entrain, une vérité relative, une agréable alliance de l'artificiel et du naturel, une sagesse ingénieuse, une morale un peu bourgeoise, mais aiguisée d'esprit, d'adroites flatteries aux idées du moment, des lieux-communs élégamment habillés en paradoxes, les douceurs de la paix caressées par les souvenirs de la guerre, l'art de saisir au vol les fugitives nuances d'une société transitoire, on rencontrait tout cela dans les jolies esquisses qui se succédaient, quatre par quatre, sur l'affiche du théâtre de Madame, et qui, jouées en une heure, souvent remplacées, épargnaient aux gourmets la fatigue d'une grande machine en cinq

actes, et aux habitués l'ennui de revoir, six mois durant, la même pièce.

Le *Mariage de raison, Yelva ou l'Orpheline russe! Malvina ou le Mariage d'inclination!* la *Seconde Année*; *Estelle ou le Père et la Fille!* La *Grande Dame! Louise ou la Réparation!* autant d'énormes succès pour le théâtre! autant de glorieux triomphes pour Léontine Fay! Et quels *partners* pour lui donner la réplique! Gontier, Paul, Numa, Ferville, Legrand, Allan, Jenny Vertpré, madame Théodore, Minette, Julienne, Déjazet! Chacune de ces pièces, et de bien d'autres que j'oublie, était l'événement de la semaine. Au milieu de ses camarades, Léontine nous apparaissait, reine par la jeunesse, le talent, la beauté, et par un air d'honnêteté qui déjouait toutes les calomnies. Petite à la ville, elle semblait presque grande sur la scène; on eût dit une belle Espagnole, contemporaine du Cid ou de Murillo. Son teint brun, andalou, légèrement bistré, ses cheveux d'un noir à reflets bleus, un soupçon de duvet sur des lèvres fines, frémissantes, entr'ouvertes sur deux rangées de perles, s'accordaient admirablement avec des yeux si grands, si noirs et si beaux, qu'ils illuminaient toute la figure. — « Qu'a-t-on besoin d'allumer la rampe et le lustre? disaient les enthousiastes; n'a-t-on pas les yeux de Léontine? » — Dans *Yelva*, où elle avait un rôle de muette, ces yeux magnifiques jouaient, à eux seuls, la comédie et le drame. Dans le *Mariage de raison*, dans *Malvina*, dans la *Grande*

Dame, dans *Louise*, ils étaient tour à tour passionnés, caressants, magnétiques , tendres, mélancoliques, fulgurants, foudroyants ; ils suppléaient aux imperfections de la voix, qui n'avait pas les inflexions enchanteresses de celle de mademoiselle Mars, et parfois manquait un peu de souplesse et de charme.

Sous les tilleuls du Luxembourg, sous les galeries de l'Odéon, sur la place de la Sorbonne ou du Collége de France, on s'abordait en disant : « L'as-tu vue dans le second acte de *Louise ?* quelle jolie toilette, cette robe jaune ! — le fard des brunes ! — avec ce spencer à parements en velours noir et cette chemisette plissée, retenue par trois opales ! Et comme elle dit : « Ah ! il est vrai qu'il lui ressemble ! » — Taisez-vous, monsieur !.. Allons. tais-toi ! ! » — Et *Malvina !* ce regard, quand elle murmure à voix basse : « J'obéirai ! » — Et sa scène avec Ferville ! — « Je l'aimerai toute ma vie ! » ainsi de suite : tout le répertoire y passait, et, pour être plus sûr de son fait, on courait acheter la brochure chez Masgana, le libraire de l'Odéon. Un soir, on jouait *Malvina* ; le spectacle était *demandé* par les élèves de l'École polytechnique. A cette époque de libéralisme savant et lettré, un polytechnicien avait, pour nous autres *pékins*, le prestige d'un demi-dieu ; mais la distance est grande, du Gymnase à la montagne Sainte-Geneviève. Tout à coup, à dix heures, au moment le plus dramatique, nous vîmes ces braves jeunes gens se lever comme un seul homme et se

diriger vers les portes de sortie. — « Restez! disions-nous ; encore un quart d'heure ! ! ! avez-vous bien le courage de partir ? Les larmes de Malvina ne sont-elles pas préférables à l'algèbre ? » — Hélas ! la consigne était inexorable... Ils sortirent, et, ce soir-là, au lieu de les envier, on les plaignit !

Nous l'aimions tous, cette belle et honnête jeune fille qui jouait avec le feu sans se brûler, et nous offrait, dans de petits cadres, la passion, la poésie, le roman, la comédie, le drame, réduits à ces proportions où se complaît la *sensibilité* mondaine, où l'attendrissement s'éclaire d'un sourire, où l'émotion ne s'exalte jamais jusqu'à devenir une souffrance. Aussi, quelle colère, lorsqu'un artiste impertinent, dans une série intitulée les *Métamorphoses du jour*, publia une caricature ainsi conçue : un *papa* à tête de poisson, présentant une jeune personne à tête d'agneau à un grand personnage orné d'un bec et d'une crête de coq, avec cette légende : « Monseigneur, je vous offre mon hommage *ainsi que* ma fille ! ! » Grandville y fut pour sa méchanceté et les mauvaises langues pour leurs commentaires. Nous repoussâmes tous cette venimeuse allusion comme une offense personnelle ; l'innocence de Léontine éclata au grand jour. Le jeune prince dont le nom avait été prononcé, et qui aurait tant gagné à rester duc de Chartres, s'est toujours indigné de cette odieuse calomnie : il disait loyalement à ses intimes : « Voilà de ces infamies

qui vous font regretter d'être prince ! » Hélas ! il aurait dû avoir les mêmes sentiments, le jour où les pères de la Révolution de juillet, à tête de paons, de buses, d'étourneaux, de vautours et d'orfraies, vinrent lui dire : « Monseigneur ! nous vous offrons notre hommage ainsi que notre fille ! »

— Mais, va-t-on me demander : ce roman de la vingtième année, ébauché à votre première page ? Cette cour des malles-poste ? Ce furtif échange de regards entre le bel amoureux et la belle voyageuse ? Ce fut donc un jour sans lendemain, un prologue sans épilogue ? Un de ces amours étouffés dans leur fleur que Balzac compare aux enfants dont on n'a connu que les sourires ? Non ; mais cette idylle parisienne, commencée sous un rayon d'aurore, se termina sous un voile de deuil. Charles de M..., le héros de cette innocente aventure, appartenait à une des meilleures familles de la noblesse impériale ; son frère aîné allait occuper une grande place dans les conseils et même dans l'intimité de Louis-Philippe. Aucune situation ne semblait trop haute pour ce jeune homme de vingt ans, enthousiaste, poétique, sympathique, admirablement doué, secondé par cette catastrophe de 1830, qui déchirait le cœur de son ami Georges. La mère de Charles, madame la comtesse de M..., était une de ces femmes d'élite, rares toujours, rares surtout sous le premier Empire, qui savent rester épouses et mères au milieu des séductions du

monde et de la puissance. Elle joignait à une austère vertu un tour d'esprit légèrement romanesque qu'elle reconnaissait chez son fils. Elle se décida à une démarche qui aurait effrayé une âme moins fortement trempée. Un jour, en 1832, Léontine Fay vit entrer chez elle une femme âgée, belle encore, d'une taille majestueuse, prompte à rassurer par une expression de bonté ceux qu'intimidait la régularité sévère de ses traits. C'était la comtesse de M... Le dialogue qui s'échangea entre la grande dame et l'artiste, il est facile de le deviner. Purifiez, ennoblissez la scène du père Duval avec Marguerite Gautier; figurez-vous une mère sincèrement émue, parlant à une jeune personne digne de toute son estime le langage d'une raison attendrie, lui demandant, une main dans les siennes, quel pourrait être l'avenir de ce mariage inégal; que de désenchantements et de regrets après les heures d'ivresse !.. Quelques larmes furent répandues; mais il n'y eut ni résistance ni plainte. L'abnégation, la sagesse, la fierté même de l'actrice, vinrent au secours de la tendresse maternelle. Quand elles se séparèrent, les deux femmes s'étaient comprises : les deux cœurs s'élevaient au même niveau.

Le lendemain, Charles partit pour l'Italie. Il ne devait pas revenir, et ses amis ne le revirent plus. Au retour d'une excursion à Pæstum, il fut pris d'un accès de fièvre pernicieuse, qui l'emporta en vingt-quatre heures. Quelque temps après, on chercha un mari pour Léontine

Fay. Un jeune premier, nommé ou surnommé Volnys, obtenait alors de grands succès au Vaudeville de la rue de Chartres. On l'applaudissait dans *un Duel sous Richelieu*, dans les *Jours gras sous Charles IX*, dans *un Dernier Amour*, dans *C'est encore du bonheur*, dans le *Régent*, dans l'*Ami Grandet*, presque autant que Léontine dans *Louise*, dans *Estelle* et dans *Malvina*. Grand, bien tourné, belle figure, il portait avec élégance les pittoresques costumes du XVI[e] siècle. Léontine épousa Volnys. Ce mariage, contracté sous d'heureux auspices, ne fut cependant pas heureux. Vous allez m'accuser d'idée fixe, de monomanie, de radotage; mais j'ai toujours été persuadé que la Révolution de Juillet avait joué auprès de cet aimable ménage le rôle de la fée aux maléfices. Voyez plutôt! Le trône s'écroule; Madame, duchesse de Berry, part pour l'exil: *son* théâtre perd aussitôt sa physionomie particulière, sa vogue spéciale, sa clientèle charmante, son parfum aristocratique, sa raison d'être. En redevenant le Gymnase dramatique, il rentre dans la catégorie ordinaire des théâtres de genre, ballottés entre le succès d'hier et la chute de demain. On dirait que la volière n'a plus d'oiseaux, que la serre-chaude n'a plus de fleurs, que l'écrin n'a plus de perles, que la bonbonnière n'a plus de dragées. Cette troupe exquise sent qu'elle n'est plus dans le ton. La *Marseillaise* et la *Parisienne* écrasent le couplet final. Tout ce personnel, ne sachant plus où prendre ses modèles et son public, se

disperse ou s'encanaille. Ces colonels donnent leur démission, ces généraux battent en retraite, ces banquiers font faillite, ces amoureux prennent du ventre, ces notaires ferment leur étude, ces ingénues déchirent leur tablier, ces veuves épousent des héros de Juillet, ces comiques grimacent, ces pères nobles n'ont plus ni paternité ni noblesse; ces fines soubrettes deviennent filles de cuisine, ces vieux sergents demandent une place de concierge; ces jolis pastels s'estompent sous les gros doigts de l'émeute; ces délicates miniatures disparaissent sous une couche de vermillon.

Et M. Scribe, le créateur et la créature de ce théâtre, le chef de file de ces artistes, l'auteur favori, le spirituel souffleur, l'ingénieux inspirateur de Léontine? Peu s'en faut qu'il ne compromette à la fois, dans cette crise, sa renommée de galant homme et sa réputation d'homme d'esprit. Entraîné par le courant révolutionnaire, le voilà coupable d'ingratitude envers cette monarchie débonnaire qui lui a permis même d'être libéral, envers cette gracieuse protectrice qui l'eût volontiers nommé son Molière! Tout à l'heure, il fredonnait avec les fauvettes du jardin des Tuileries; maintenant, il hurle avec les loups du faubourg Saint-Antoine. Il égare, à ce métier, ses qualités naturelles ou acquises, la finesse de son crayon, sa légèreté de main, sa bonne humeur, sa morale facile, le sentiment des nuances et des mesures, les dons heureux de marivaudage et de mignardise, la

malice tempérée par le respect et les bienséances, l'intarissable veine du succès. Plus tard, quand il essaye de sa seconde manière, il lui faut des années pour se retrouver : même, en y regardant de bien près, on reconnaît qu'il y a eu un Scribe d'après la Révolution, comme il y eut un Adolphe Nourrit, une Rachel — hélas ! et une France, d'après la *Marseillaise*, cet hymne naturalisé prussien, ce sinistre *de Profundis* de notre bonheur, de notre honneur et de notre gloire !

La *jettatura* n'épargna ni Léontine, ni son mari. Il avait quelques économies qu'emportèrent je ne sais quelles spéculations algériennes. Le jeune ménage fut engagé au Théâtre-Français : c'est là que les tribulations et les mécomptes s'accentuèrent. Volnys y fut absolument dépaysé. Ce triomphant *jeune premier* de la rue de Chartres se trouva, rue Richelieu, inférieur au moindre pensionnaire de l'illustre maison. Une désastreuse pièce de M. Lockroy, la *Vieillesse de Louis XIV*, changea son échec en déroute, et il n'en fut plus question. Sa femme, en revanche, obtint beaucoup de succès dans le *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne, et, plus tard, dans la *Camaraderie*, dans la *Marquise de Senneterre*, dans le *Mari à la campagne* ; mais ce n'était plus la même chose ! Il n'y avait qu'une bonne actrice de plus : les débuts de mademoiselle Plessy avaient été plus éclatants. Les vieux habitués préféraient la mignonne gentillesse de mademoiselle Anaïs, et les seize

ans de mademoiselle Doze éveillaient de plus fraîches espérances. Mademoiselle Mars, d'ailleurs, régnait encore en souveraine. Elle s'était débarrassée de madame Dorval : elle persistait à n'avoir que trente-deux ans : ce n'était pas pour abdiquer en faveur de la nouvelle venue. Découragée par ses taquineries, madame Léontine Volnys retourna au Gymnase, et ce retour fut signalé par le seul épisode que l'on ait daigné rappeler en mentionnant sa vie et sa mort.

Scribe, voyant que mademoiselle Mars s'obstinait à faire de son éternelle jeunesse une dangereuse gageure, écrivit tout exprès pour elle une pièce intitulée la *Grand'Mère*. A la comédienne sexagénaire il destinait un rôle charmant de jeune vieille, assez bien conservée, assez spirituelle, assez avenante pour que l'amour inspiré par sa petite-fille remontât un moment deux générations. Se croyant sûr de son effet, il courut chez mademoiselle Mars, et lui lut sa pièce. — « C'est très-bien, lui dit-elle : le rôle de Lucile me convient parfaitement ; mais qui jouera celui de la grand'mère ? » — Scribe, sans dire un mot, remit son manuscrit dans sa poche, et le porta à madame Volnys. Elle avait vingt-neuf ans ; elle consentit de bon cœur à être grand'mère, et ce fut, en France, son dernier grand succès. Elle rentra pourtant au Théâtre-Français après la retraite de l'ombrageuse Célimène, et se fit applaudir dans le *Nœud gordien*, de madame Casa-Mayor, dans une *Nuit au Louvre*,

de M. Vanderburch, dans *Notre fille est Princesse*, de Léon Gozlan; mais ces pièces étaient si mauvaises, elles laissaient le public tellement indifférent, que Léontine se le tint pour dit. Ne pouvant pas rivaliser avec mademoiselle Rachel, sacrifiée à mademoiselle Judith, par de mystérieuses influences, elle accepta un engagement en Russie, et partit pour Saint-Pétersbourg.

Nous ne l'y suivrons pas; ce n'est pas de la comédienne applaudie que je veux vous parler en terminant cette page de mes souvenirs. Madame Volnys fut frappée dans ses plus chères affections par la mort de sa fille unique. Ce fut, dans cette existence d'ailleurs si pure, une date décisive. Son âme, naturellement religieuse, se détacha des choses de la terre et puisa aux sources divines la résignation et le courage. Dieu, qui l'avait foudroyée, la releva et la consola. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que son gendre, — un artiste! — la suivit dans cette voie de la perfection chrétienne. Quelle collection d'aimables miracles; une actrice dévote, un peintre dévot, un gendre du même avis que sa belle-mère! L'impératrice de Russie, considérant cette piété et cette douleur, nomma Léontine Fay sa lectrice, afin qu'elle n'eût plus à reparaître sur la scène. Pendant longues années, la ville de Nice assista au touchant et édifiant spectacle que, par respect, je me borne à indiquer. Nous voilà bien loin des triomphales soirées de *Malvina* et de *Louise*: c'est justement parce que nous en

sommes bien loin, que je me suis passionnément rattaché, au milieu de l'oubli universel, à cette mélancolique et consolante image. D'abord, elle m'indemnise de certains enterrements civils; et puis n'est-ce pas là, en définitive, une enviable carrière... Commencer par le *Mariage de raison* et finir par l'*Imitation de Jésus-Christ*?..

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

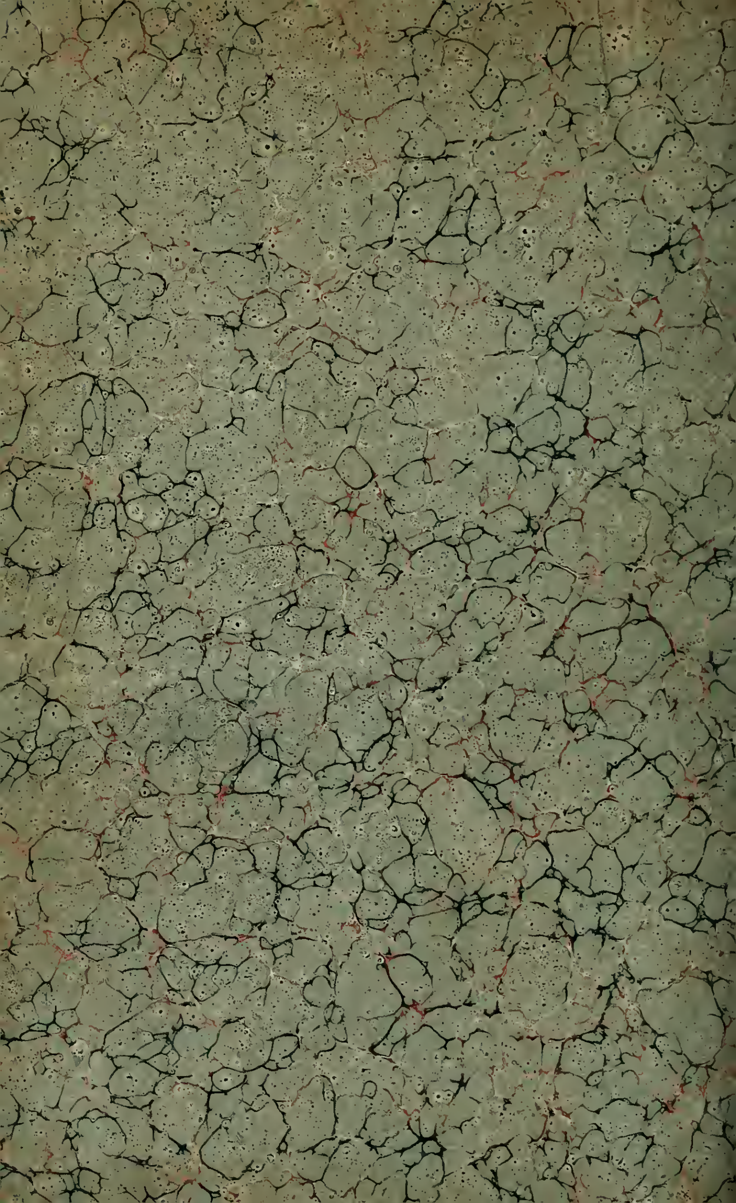
Universitas
BIBLIOTHECA

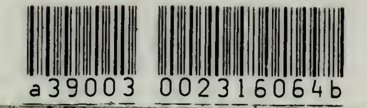
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.





CE PQ 0282
.P75 1865 V14
C00 PONTMARTIN, NOUVEAUX S
ACC# 1383697

